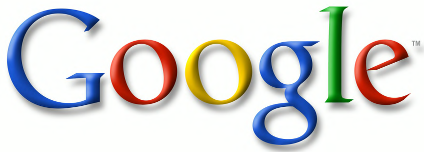
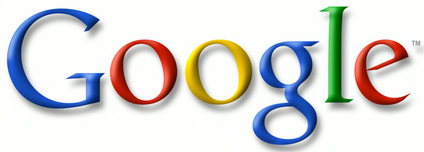





ET
VE RI
TAS
CHRISTO
ECCLESIAE





# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE I.

*Lettres Édifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangères, par quelques Missionnaires de la C. de J. XXXI^e Recueil, in-12 de 400 pages. A Paris, chez de Hansy le jeune, rue Saint Jacques.*

C'est aux soins du Père *Patouillet*, Monsieur, que nous sommes redevables de ce nouveau volume de *Lettres Édifiantes*. Il est composé de six pièces, qui toutes méritent de fixer l'attention d'un Lecteur curieux. La première est une Lettre du P. *Amyot*, consacrée toute entière à la mémoire du feu Père *Gaubil*, dont la Religion & les Lettres doivent également re-

gretter la perte. Ce sçavant & vertueux Missionnaire étoit Correspondant de l'Académie Roïale des Sciences de Paris, & Membre de celle de Péterſbourg. On lui doit un *Traité Historique & Critique de l'Astronomie Chinoise*, la Traduction du *Chou-King*, la Vie de *Genghis-Kan* tirée des livres Chinois; l'Histoire de plusieurs *Dynasties*, entre autres celles des *Yven* & des *Tang*; un *Traité sur la Chronologie Chinoise*, outre un grand nombre de Lettres, de Mémoires & de Dissertations, adressées en différens temps à M. *Fréret* Sécretaire de notre Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. » Le » Père *Gaubil*, dit le P. *Amyot*, étoit » un de ces hommes qui sçavent de » tout, & qui sont propres à tout. Il » avoit beaucoup lu, & sa mémoire » prodigieuse lui rendoit présent tout » ce qu'il avoit lu. Théologie, Phy» sique, Astronomie, Géographie, » Histoire sacrée, profane, ancienne, » moderne, Sciences & Littérature; » tout l'occupoit alternativement, & » remplissoit tous les momens qu'il ne » donnoit pas à la prière ou aux fonc-

» tions de son Ministère. Les Docteurs
» Chinois eux-mêmes ont souvent ad-
» miré comment un Etranger avoit pu
» se mettre si bien au fait de leurs
» sciences, & les posséder au point
» de pouvoir les leur expliquer. Ils
» étoient sur-tout dans l'étonnement
» lorsqu'ils entendoient cet homme,
» venu de l'extrêmité du monde,
» leur développer les endroits les plus
» difficiles de leurs *Kings*, leur faire
» le parallèle de la doctrine de leurs
» Anciens avec celle des temps posté-
» rieurs, leur citer leur Histoire, &
» leur indiquer à propos tout ce qu'il
» y avoit eu de remarquable sous cha-
» que *Dynastie*, les grands hommes
» qu'elles avoient produits, les belles
» actions en différens genres qui s'é-
» toient faites dans tous les temps,
» l'origine des divers usages qui s'é-
» toient établis, &c: & cela avec une
» clarté, une aisance, une volubilité
» que ces graves & orgueilleux Let-
» trés avoient peine à comprendre;
» & qui les contraignoient d'avouer
» que la science Chinoise de ce Doc-
» teur Européen surpassoit de beau-
» coup la leur. «

» temps avec ceux qui venoient l'in-
» terrompre, & satisfaisoit à toutes
» leurs demandes. « Le P. *Gaubil* avoit
refusé d'accepter un Mandarinat dans
le Tribunal d'Astronomie. Il passa 36
ans à *Péking*, & y mourut d'une dys-
senterie violente le 24 Juillet 1759.

La seconde Lettre est du Père *de Ventavon*; on y trouve des détails intéressans sur la Cour de Péking & sur l'Empereur actuel. A la suite de cette Lettre, viennent deux Mémoires que nous devons encore au Père *Gaubil*, l'un sur la *Cochinchine*, l'autre sur le *Tongking*. On étoit, jusqu'ici, assez peu instruit de l'intérieur de ces Royaumes & de leur Histoire; on ignoroit la suite des Rois qui les ont gouvernés, & les révolutions fréquentes dont ces deux contrées ont été le théâtre. Le sçavant Missionnaire en donne une connoissance, sinon détaillée, au moins générale. Cette notice est l'extrait d'un ouvrage Chinois, publié par l'ordre de l'Empereur regnant.

La cinquième pièce de ce Volume est un Mémoire sur le *Thibet* & sur le

Royaume des *Eleuthes*, nouvellement subjugué par les Chinois, avec une relation exacte de cette conquête. Le Thibet, gouverné par un *Dalay-Lama* ou Chef suprême de la Religion, étoit, depuis long-temps, tributaire de l'Empereur de la Chine. Le principal Roi des *Eleuthes* ayant voulu s'en emparer, l'Empereur fit marcher des troupes contre ce Prince, & réduisit son propre Royaume sous son obéissance. Telle fut l'origine de cette guerre. Le Père *Amyot*, à qui l'on doit les détails de cette conquête, rapporte la Lettre dans laquelle le Général Chinois *Tchao-Hoei* rend compte à l'Empereur du succès de ses armes. Cette lettre est d'autant plus curieuse & plus intéressante, qu'elle donne une juste idée de la manière dont les Tartares *Mantcheoux* terminent leurs expéditions militaires, & qu'elle fait connoître en même-temps l'esprit d'ordre & de détail que cette Nation porte dans toutes ses entreprises. Le Général *Tchao-Hoei* s'est signalé dans cette guerre par l'art des ressources; il s'est trouvé, près d'une année entière,

ſans chevaux, ſans argent, ſans vivres, à la tête de trois ou quatre cens hommes ſeulement, dans un pays inconnu, ſemé de piéges, & occupé de toutes parts par les troupes ennemies. Cependant il a ſçu ſe ſoutenir, ſe défendre, attaquer même, juſqu'à l'arrivée des ſecours qu'il avoit demandés, avec leſquels il a pouſſé ſes conquêtes juſqu'à *Badak Chan*. A ſon exemple, Officiers & Soldats, tous ſe ſont conduits en héros, ou peut-être même en déſeſpérés; car c'eſt à la Chine que la maxime, *il faut vaincre ou mourir*, a lieu plus que par-tout ailleurs. Si les Guerriers, qui ſont vaincus, ne périſſent point par le fer de l'ennemi, ils périſſent par la main d'un bourreau. On n'a égard ni au ſang ni au grade; on punit l'Officier comme le ſimple Soldat, & les Officiers Généraux comme les ſubalternes. Lors même qu'on ne ſçauroit punir la faute dans la perſonne qui l'a commiſe, on la punit dans celle de ſes enfans, s'il en a, ou dans celle du reſte de ſa famille. On en vit un exemple dans le cours de cette guerre. Un Officier ſe trou-

voit d'un Détachement qui fut enveloppé par l'armée ennemie ; lui seul mit bas les armes ; mais tous les autres se firent massacrer, plutôt que de se rendre prisonniers. Le Général ayant appris la lâcheté de cet Officier, envoya promptement dans son pays des Soldats, avec ordre de se saisir de sa famille, & de tout ce qui lui appartenoit. Ses biens furent confisqués ; ses femmes & ses enfans furent faits esclaves ; les garçons furent condamnés à faire publiquement une espèce d'amende honorable. On habilla militairement les malheureuses victimes de la lâcheté de leur père ; on leur mit une flèche dans chaque oreille, & dans cet équipage on leur fit faire le tour de la Ville. Celui qui les conduisoit crioit de tems en tems : *c'est ainsi que sont traités les fils d'un rebelle.* La cérémonie se renouvella dans le Camp même, où l'on fit conduire les prétendus criminels.

Après cette conquête, terminée en 1760, l'Empereur *Kien-Long* voulut décerner des distinctions aux Officiers & aux Soldats qui avoient com-

battu dans cette guerre : ceux qui avoient été blessés eurent des récompenses particulières, selon le genre de blessures qu'ils avoient reçues ; car on distingue à la Chine les blessures en six ordres différens, qu'on appellent blessures du premier ordre, du second ordre, &c. Les Domestiques ou les Esclaves qui avoient accompagné leurs Maîtres dans des actions périlleuses, furent récompensés en argent. « Mon intention, dit l'Em-
» pereur, est de répandre mes bien-
» faits sur tout le monde : il se pour-
» roit faire que quelqu'un eût été ou-
» blié ; mais chacun peut s'adresser
» aux Grands que j'ai chargés de cette
» affaire, & leur exposer sincèrement
» ce qu'il a fait dans le cours de cette
» guerre. On me rendra compte de
» tout avec fidélité, & je ferai ensorte
» que personne ne soit mécontent. En
» attendant, pour faire voir à tout
» l'Empire combien je suis satisfait de
» mes Officiers Généraux, outre les
» récompenses dont je les ai déja gra-
» tifiés, je donne au Général *Tchao-*
» *Hoei* le titre de *Comte*, avec tous

» les honneurs dont jouissent les *Re-*
» *gulos*. Je lui permets de plus, ainsi
» qu'aux Lieutenans Généraux *Fonté*,
» *Ming-Joui* & *Arikouen*, d'aller à che-
» val dans les Cours de mon Palais.
» J'accorde la même grace à *Chouédé*,
» & il pourra en profiter dès qu'il sera
» de retour à *Péking* «.

La destinée de ce *Chouédé* a quelque chose de si extraordinaire, que je ne puis me dispenser, Monsieur, de vous en faire part. Ce Seigneur Tartare avoit exercé long-temps, & avec un applaudissement général, la charge de Gouverneur des Neuf Portes, emploi qui passe pour un des plus difficiles qui soient dans l'Empire. Les *Mantcheoux* ne parloient que de ses belles qualités ; les Chinois le combloient d'éloges ; mais il est rare d'avoir un mérite si distingué, sans avoir en même-temps un grand nombre d'envieux. *Chouédé* eut les siens ; il fut desservi auprès de l'Empereur. On l'éloigna de la Cour & on l'envoya à l'armée, parce qu'on prévoyoit bien qu'il n'y soutiendroit pas la réputation qu'il s'étoit acquise dans le Gouver-

nement. On ne se trompa point. *Chouhédé*, à la guerre, étoit un homme déplacé ; aussi ne tarda-t-il pas à perdre l'estime de son Maître. On le trouvoit toujours en faute de quelque côté ; enfin les choses allerent si loin, que l'Empereur envoya l'ordre de le faire mourir. Tout Courier, qui est chargé d'un ordre immédiat de l'Empereur, fait une diligence extrême. Celui qui portoit l'Arrêt fatal n'arriva que trop tôt ; mais, heureusement pour *Chouédé*, il arriva dans un temps où ce Seigneur étoit nécessaire, & il fut adressé à une personne qui connoissoit tout son mérite. Les Généraux s'étoient déja apperçus que *Chouhédé* n'étoit pas un guerrier ; le bon sens & la nécessité les avoient contraints de lui donner d'autres occupations ; ils l'avoient chargé du soin d'établir le bon ordre dans les païs qu'ils avoient conquis, & de faire ensorte que l'armée fût exactement pourvue de tout. Il étoit, en effet, le seul sur lequel on pût compter pour remplir un Emploi de cette importance, dans les circonstances fâcheuses où l'on se trouvoit alors.

Cependant l'ordre de le faire mourir étant arrivé, celui qui étoit chargé de le faire exécuter le lui intima. *Chouhédé* l'écouta avec respect, mais avec un sang froid & une fermeté dignes des anciens Romains. *Je suis l'esclave de l'Empereur*, dit-il, *ma vie est à lui. Il m'a condamné à mourir, parce qu'il a cru que je n'étois pas digne de vivre. Mais vous, qu'il a chargé de ses ordres, & qui voyez l'état des affaires, vous devez prendre sur vous de ne les pas exécuter, dût-il vous en coûter la vie. Le bien de l'Empire, & le service de notre Maître commun le demandent ainsi dans les circonstances présentes. Faites ce que vous jugerez à propos; me voici prêt à tout.*

Le gendre de l'Empereur, qui avoit reçu l'ordre, se trouva fort embarrassé. En n'obéissant pas il se rendoit coupable d'un crime qu'on punit de mort à la Chine; & en obéissant, il couroit risque de faire périr toute l'armée. Il prit un milieu, de concert avec *Chouhédé* même: ce fut de lui donner quinze jours pour faire tous les Réglemens nécessaires à la conser-

vation des troupes. Ce terme expiré, l'ordre de l'Empereur devoit être exécuté.

Après cette convention, *Chouhéaé* contiua de travailler aux affaires, avec un esprit aussi tranquille, & un air aussi serein qu'auparavant. Ceux qui le voyoient agir avec sa liberté ordinaire, n'auroient eu garde de soupçonner sa disgrace, si d'ailleurs ils n'en avoient été instruits. Ceux qui lui étoient le moins affectionnés, ceux-même qui l'avoient accusé auprès de l'Empereur furent convaincus, par sa conduite, que le bien de l'Etat étoit le seul motif qui le faisoit agir, & que la crainte de la mort n'étoit pas ce qui l'avoit empêché de réussir dans les actions militaires. Ses amis, cependant, ne l'avoient pas tous abandonné dans sa disgrace. Un des Ministres, nommé *Laïpao*, homme respectable par son âge, & d'une droiture, d'une incorruptibilité à toute épreuve, osa se déclarer pour lui; mais il n'eut occasion de parler à l'Empereur que quelques jours après le départ du Courier. Ce sage Ministre,

ayant fini les affaires pour lesquelles il avoit été mandé, se mit à genoux, & pria l'Empereur de permettre qu'il lui fît quelques représentations qui regardoient le bien de son Empire. Après qu'il en eut obtenu l'agrément, il parla avec force contre l'injustice qu'on avoit faite à *Chouhédé* de le condamner à mort. Il fit une courte énumération des services qu'il avoit rendus à l'Etat; il osa même dire, en présence des autres Ministres & des Courtisans, que *Chouhédé* étoit peut-être le seul homme de l'Empire qui fût véritablement attaché aux intérêts de l'Etat & à la personne de Sa Majesté; il conclut par supplier l'Empereur de révoquer un ordre qu'il avoit donné, sans doute, sur de faux exposés. *Il n'est plus temps*, répondit l'Empereur, *il y a cinq jours que le Courier est parti, & il est impossible qu'un autre puisse le prévenir. Cela n'est pas impossible*, reprit *Laïpao*, *& je prie Votre Majesté d'en dépêcher promptement un second. Eh bien*, repartit l'Empereur, *puisque tu crois que la chose peut réussir, je ne vois que toi qui puisse l'e-*

*xécuter ; je te dépêche, pars, & va annoncer à Chouhédé que je lui laisse la vie, & que je lui pardonne. Je suis trop âgé, Sire*, répondit *Laïpao, pour entreprendre un pareil voyage ; mais j'ai un fils qui le fera pour moi. Eh bien qu'il parte, dit l'Empereur.* A l'instant *Laïpao* se retira, & le soir même son fils partit pour l'armée. Il n'arriva que quelques jours après le premier Courier, mais assez à temps pour annoncer la grace à un homme qui la méritoit si bien.

Ce XXXI^e Recueil est terminé par un *Mémoire sur l'établissement des Juifs à la Chine.* La découverte d'une Synagogue à *Cai-fong-fou*, Capitale de la Province de *Ho-nan*, fut une nouvelle intéressante pour tous les Sçavans de l'Europe. Le Père *Duhalde*, après avoir publié la Lettre du Père *Gozani*, promettoit de nouvelles observations, & ce sont ces observations, attendues depuis long-temps, qui sont la matière de ce Mémoire. Le P. *Ricci*, auteur de cette découverte, ne put d'abord en tirer tout l'avantage qu'on devoit en attendre. Attaché, par les besoins de sa Mission,

à la Ville de *Péking*, il ne put se transporter à *Cai-fong-fou*, qui en est éloigné de près de deux cens lieues. Il se contenta d'interroger un jeune Juif de cette Synagogue, qu'il rencontra dans la Capitale ; il en apprit qu'il se trouvoit à *Cai-fong-fou* dix ou douze familles d'Israëlites, qu'ils venoient d'y rétablir leur Synagogue, & que, depuis cinq ou six cens ans, ils conservoient, avec le plus grand respect, un exemplaire très-ancien du *Pentateuque*. Le P. *Ricci* lui montra aussitôt une Bible Hébraïque ; le jeune Juif en reconnut le caractère ; mais il ne put le lire parce qu'il se livroit uniquement à l'étude des Livres Chinois, depuis qu'il aspiroit au dégré de Lettré. Trois ou quatre ans après, le Père *Ricci* trouva la commodité d'envoyer sur les lieux un Jésuite Chinois, avec d'amples instructions pour vérifier ce qu'il avoit appris du jeune Juif. Il le chargea d'une lettre Chinoise pour le Chef de la Synagogue ; il lui marquoit dans cette lettre, qu'outre les Livres de l'Ancien Testament, il avoit encore tous ceux

du Nouveau, qui montroient que le Messie qu'ils attendoient étoit venu. Dès que le Chef de la Synagogue lut ce qui regardoit la venue du Messie, il s'arrêta & dit que cela n'étoit pas, puisqu'ils ne l'attendoient que dans dix mille ans. Mais il fit prier le Père *Ricci*, dont la renommée lui avoit appris les talens & les connoissances, de venir à *Cai-fong-fou*, qu'il seroit charmé de lui remettre le soin de la Synagogue, pourvut qu'il voulût s'abstenir des viandes défendues aux Juifs. Le grand âge de ce Chef, & l'ignorance de celui qui devoit lui succéder, avoient déterminé ce bon vieillard à faire ces offres au Père *Ricci*. La circonstance étoit favorable pour s'informer de leur *Pentateuque* : le Chef consentit volontiers à donner le commencement & la fin de toutes les sections; ils se trouvèrent parfaitement conformes à la Bible Hébraïque de *Plantin*, excepté qu'on ne trouvoit pas de points voyelles dans l'exemplaire Chinois.

En 1613, le Père *Aleni* reçut ordre de ses Supérieurs de se transf-

porter à *Cai-fong-fou*, pour pousser plus loin cette découverte. Sa profonde érudition, & sur-tout la connoissance qu'il avoit de l'Hébreu, le rendoit l'homme du monde le plus propre à y réussir; mais les temps étoient bien changés; l'ancien Chef étoit mort. On montra bien au Père *Aleni* la Synagogue, mais il ne put jamais obtenir qu'on lui fît voir les Livres; on ne voulut pas même tirer les rideaux qui les couvroient. La résidence que les Jésuites établirent dans la suite à *Cai-fong-fou*, donna de nouvelles espérances. Le Père *Gozani* fut le premier qui réussit dans ses tentatives. Ayant obtenu un accès facile, il tira une copie des Inscriptions qui se trouvent, écrites dans la Synagogue, sur de grandes tables de marbre, & il les fit passer à Rome; les Juifs l'instruisirent aussi de leurs principaux usages: on peut en lire les détails dans la Lettre de ce Missionnaire, insérée dans le VII^e^ Recueil des *Lettres Edifiantes*.

Ces premières connoissances excitèrent l'attention des Sçavans. Le P.

*Etienne Souciet*, qui travailloit alors à un grand ouvrage sur l'Ecriture, fut le plus ardent à presser cette découverte. C'est des Lettres que lui ecrivirent à ce sujet les PP. *Gozani*, *Domenge* & *Gaubil*, que le P. *Patouillet* a extrait ce qu'il rapporte dans ce *Mémoire*, qui fera beaucoup de plaisir à la classe sçavante des Hébraïsans ; je me borne à vous faire part de quelques observations générales sur l'état de cette Synagogue. Les Chinois appellent les Juifs qui demeurent parmi eux *Hoai-Hoai*, ce nom leur est commun avec les Mahométans ; mais ces Juifs se nomment entr'eux *Tiao-Kin-Kiao*, c'est-à-dire *ceux dont la Loi retranche les nerfs*, parce qu'ils se font une Loi de n'en point manger, en mémoire du combat de Jacob avec l'Ange. L'espèce de bonnet bleu qu'ils portent dans leur Synagogue pendant la prière, leur a fait prendre encore le nom de *Lan-Mao-Hoai-Hoai*, pour se distinguer des Mahométans qui portent un bonnet blanc. Ces Juifs disent qu'ils entrèrent à la Chine sous la Dynastie des *Han*, & qu'ils venoient

de *Si-Yn*, c'eſt-à-dire du pays de l'Occident. Il paroît, par tout ce qu'on a pu tirer d'eux, que ce pays d'Occident eſt la Perſe, & qu'ils vinrent par le *Coraſſan* & *Samarkand*. Ils ont encore dans leur langage pluſieurs mots Perſans; & ils ont conſervé pendant long-temps de grands rapports avec cet État. Ils croyent être les ſeuls qui ſe ſoient établis dans cette partie de l'Orient; ils ne connoiſſent point d'autres Juifs dans les Indes, dans le Thibet, & dans la Tartarie Occidentale. Pendant long-temps, ils ont été fort conſidérés à la Chine; pluſieurs ont été Gouverneurs de Provinces, Miniſtres d'Etat, Bacheliers, Docteurs, &c. Mais ils ſont aujourd'hui bien déchus de cet ancien état de ſplendeur. Leurs principaux établiſſemens ſont détruits, & la plupart ont embraſſé la Secte Mahométane. On ne connoît aujourd'hui que ceux de *Cai-fong-fou*. Lorſqu'ils s'établirent dans cette Ville, ils comptoient plus de ſoixante & dix mille familles des Tribus de Benjamin, de Lévi, de Juda, &c. Maintenant ils ſe trouvent ré-

duits à sept familles, qui font tout au plus mille personnes.

Le Père *Domenge* trouva ces Juifs dans une grande ignorance. Les plus habiles n'entendoient que quelques endroits du *Pentateuque* & des Livres qu'ils lisent le plus souvent. Ils sentent très-bien leur foible sur cet article, & ils s'en excusent sur ce qu'il y a plus d'un siècle qu'il ne leur est venu de Docteur de *Si-Yu*, c'est-à-dire, de l'Occident, & qu'il y a long-temps qu'ils ont perdu leur *Tou-King-Buen*, c'est-à-dire leur Grammaire ou leur Livre pour entendre l'Ecriture. Ils se servent de leurs Livres sacrés lorsqu'ils veulent tirer les sorts. Ils observent la Circoncision le septième jour après la naissance; les jours du sabbat, ils ne voudroient pas même allumer du feu chez eux. Outre les jours de sabbat, ils ont la Pâque & plusieurs autres solemnités, & il y a un jour qu'ils passent tout entier dans la Synagogue à gémir & à pleurer; ils connoissent les Anges, les Séraphins & les Chérubins; ils ne reçoivent point de prosélytes; jamais ils

ne

ne se marient avec des Etrangers. Ils n'ont imprimé en Chinois qu'un fort petit Livre sur leur Religion ; c'est celui qu'ils présentent aux Mandarins lorsqu'ils sont menacés de quelque persécution. Leurs Lettrés & leurs Docteurs honorent *Confucius* ; ils révèrent tous leurs ancêtres morts, & ils ont leurs tablettes à la manière des Chinois. Dans leurs prières, ils se tournent vers l'Occident, & leur Synagogue est aussi dans la même direction, sans doute en mémoire de Jérusalem qui, par rapport à eux, est à l'Occident. Les riches se dispensent aisément d'aller à la Synagogue ; il suffit pour cela d'avoir fait transcrire un de leurs Livres sacrés, & de l'avoir mis dans les armoires du lieu saint. Aussi ne voit-on souvent, les fêtes ordinaires, que quarante à cinquante personnes dans la Synagogue. Lorsqu'un de ces Livres a été déposé dans ces armoires, il ne peut plus sortir du Temple. Un Juif étoit convenu de vendre le sien à un Missionnaire ; mais il fut surpris lorsqu'il l'emportoit On le lui arracha de force, & on l'accabla de reproches.

Le P. *Gaubil* eut occasion de se lier plus particulièrement avec ces Juifs. Il connut, par leurs entretiens, qu'ils croyoient le Jugement dernier, la Résurrection des corps, le Purgatoire, l'Enfer & le Paradis; mais ils n'ont point de profession de foi particulière. Il leur expliqua le sens que nous attachons communément au mot *Jehova*; tous lui applaudirent, & l'assurèrent qu'ils avoient toujours reconnu dans ce mot l'éternité de Dieu; qu'il signifioit *être*, *avoir été & devoir être toujours*. Avant de sortir de la Synagogue, le P. *Gaubil* demanda à voir leurs Livres. Le Chef de la Synagogue y consentit. Ils lui en montrèrent un surtout, qu'ils avoient caché jusqu'alors aux Missionnaires, & qui, par sa singularité, fixa toute l'attention du Père. C'étoit un reste du Pentateuque qui paroissoit avoir beaucoup souffert de l'eau. Il étoit écrit sur des rouleaux d'un papier extraordinaire; les caractères en étoient grands & nets; on ne voyoit rien au-dessous des lettres; mais, au-dessus, il y avoit des accens & des espèces de points, tels que le Père *Gaubil* assure n'en avoir jamais

vus ailleurs. Il interrogea le Chef sur ce manuscrit qui paroissoit avoir les caractères d'un monument antique; voici ce qu'il en apprit: Du temps de l'Empereur *Van-Lié*, la Synagogue fut brulée, & tous les Livres périrent pour la seconde fois; mais des Juifs de *Si-Yu* (d'Occident) étant arrivés dans ces circonstances, ils en obtinrent une Bible, avec d'autres Livres. Ce *Pentateuque* est le seul de ces Livres qu'ils ayent conservé en original; ils n'ont que des copies des autres qui se sont perdus par le laps des temps. Le P. *Gaubil* offrit une somme considérable pour ce *Pentateuque*; mais il fut refusé.

Le Père *Domenge* dit qu'il n'a vu, dans la Synagogue de ces Juifs, ni encensoir, ni instrumens de musique, ni habits de cérémonie. Tout se réduit à y être sans pantoufle, & à porter sur la tête un bonnet bleu. Leurs *Takings*, ou Livres sacrés, sont tous divisés en cinquante-trois sections, & on en lit une chaque jour de sabbat. Ainsi les Juifs de la Chine, comme les Juifs d'Europe, lisent toute la Loi dans le cours de l'année. Celui qui fait

la lecture met le *Taking* sur la Chaire de *Moïse*. Il a le visage couvert d'un voile de coton fort délié ; à côté de lui est un Soufleur, & quelques pas plus loin, un autre Juif, chargé lui-même de redresser le Soufleur, en cas qu'il se trompe.

Je ne répéterai point, Monsieur, les justes éloges que j'ai déja plusieurs fois donnés à ces Recueils ; la collection qu'ils forment est, sans contredit, une des plus précieuses que nous ayons, parce qu'elle est le dépôt d'une infinité de connoissances sûres, & de détails intéressans qu'on ne trouve point ailleurs. Ce nouveau volume est digne de ceux qui l'ont précédé, & vous pouvez juger, par l'analyse succinte que je viens de vous en tracer, que le goût & le discernement ont présidé au choix des matières. Je ne vous parle point aujourd'hui du XXXII^e^ Recueil qui vient d'être publié en même temps que le XXXI^e^ ; je me propose d'en faire la matière d'une autre Lettre.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 24 Mai 1774.*

# LETTRE II.

*Œuvres de Chaulieu d'après les Manuscrits de l'Auteur, belle édition en deux volumes in-8°. A Paris, chez Claude Bleuet, Libraire sur le Pont Saint Michel.*

Toutes les Editions des œuvres *de Chaulieu*, publiées jusqu'à présent, sont très-inéxactes & remplies d'omissions, de transpositions, d'altérations & de contre-sens ; on ne possédoit de ces œuvres que des copies infidelles : l'Abbé *de Chaulieu* n'avoit jamais confié son porte-feuille à personne. La magnifique Edition que je vous annonce, Monsieur, est faite sur trois manuscrits originaux, sur un entr'autres qui, peu de temps avant la mort de ce Poëte charmant, fut rédigé sous ses yeux, d'après une copie corrigée par lui-même ; ces manuscrits ont été donnés par M. le Marquis *de Chaulieu*, petit-neveu de l'au-

teur, & la lettre par laquelle il se détermine à s'en désaisir est imprimée à la tête de cette nouvelle édition. Son avantage sur toutes les précédentes n'est donc pas équivoque; elle renferme d'ailleurs une cinquantaine de pièces qui ne sont point dans la dernière donnée par le pesant & minucieux *Saint Marc*. On y trouve de plus une *Préface* très-intéressante, composée par l'Abbé *de Chaulieu* lui-même, & qu'il paroissoit destiner au Public; ce qui ne s'accorde point avec l'intention qu'on lui prêtoit de ne laisser jamais voir la lumiére à ses ouvrages. Cette *Préface* est d'autant plus curieuse, que cet illustre Abbé y développe sa véritable façon de penser, & qu'elle prouve que les Philosophes de nos jours se sont un peu trop pressés de le ranger parmi les partisans de l'incrédulité : assertion démentie par cette *Préface*, par plusieurs de ses *Lettres* où il revient sur le même objet, & plus formellement encore par les sentimens religieux qu'il fit éclater dans sa dernière maladie. Mais il faut entendre l'Abbé *de Chaulieu* lui-même.

» J'ai cru devoir compte, nous dit-il,
» & n'ai songé qu'à le rendre ici aux
» honnêtes gens qui auront assez de
» temps à perdre pour s'amuser à
» lire mes folies, ou assez d'indul-
» gence & de gaîté pour s'en divertir.
» Je n'ai pas voulu qu'ils pussent être
» choqués d'un manquement apparent
» de bienséance dont j'ai toujours été
» esclave, ou qu'ils soupçonnassent
» de libertinage des choses que la
» chaleur d'une imagination trop vive
» m'a dictées, & que je n'ai jamais
» pensées. Ce que j'ai fait ne s'appelle
» point des ouvrages; il m'en a trop
» peu coûté pour cela: c'est un amas
» confus des sentimens de mon cœur,
» quand les différentes passions les ont
» fait naître, ou des caprices de mon
» imagination, quand elle s'allumoit
» par mon enjoûment naturel, l'oc-
» casion, la gaîté de la table, la ga-
» lanterie, &, plus que tout cela, par
» l'envie de plaire à des Princes, à
» tant d'illustres amis que j'ai eus, plus
» distingués par leur agrément & par
» leur esprit que par leur naissance &
» leur dignité, & tous ensemble aussi

» libertins que moi. L'applaudissement de tant de gens d'esprit, & le malheureux amour-propre dont il est impossible de se défendre, qui rehausse le prix de ce que nous possédons, me persuada alors que je pouvois tenter tout ce que l'étendue d'une imagination brillante & féconde pouvoit mettre au jour : cette pensée me flatta. Je crus posséder quelque partie de ce trésor inestimable : séduit par ces erreurs plutôt que guidé par la raison, je voulus faire quelque chose de singulier ; je m'abandonnai tout entier à mon génie. Je pensai que l'imagination, portée à un certain degré, pouvoit égayer ce qu'il y a de plus triste, conserver les ornemens de la Poësie parmi ce qu'il y a de plus sérieux, & jetter des fleurs sur ce qu'il y a de plus sec & de plus aride. C'est dans cette idée que j'ai composé les *Trois façons de penser sur la Mort*. Il faut plaire aux esprits bien-faits, disoit M. *Pascal* ; c'est à eux que je m'adresse ici, & je les conjure de ne me pas condamner sur les ap-

» parences, & de n'aller pas prendre
» pour mes opinions ce qui n'étoit
» en effet que des essais de Poësie.
» J'ai fait *la première façon de penser sur*
» *la Mort* dans les principes du Chris-
» tianisme & de toute l'étendue de
» la miséricorde de Dieu, seul asyle
» des pécheurs comme nous; & je
» l'ai faite sans être par malheur dé-
» vot. J'ai fait *la seconde* dans les prin-
» cipes du pur Déïsme, sans être So-
» cinien; *la troisième* dans les principes
» d'*Epicure*, sans être impie ni athée.
» C'est ainsi que j'ai chanté les amours
» & le vin, toujours voluptueux & ja-
» mais débauché. Ferme dans les prin-
» cipes de ma Religion, je n'ai point
» prétendu dogmatiser le libertinage;
» j'ai cherché seulement à faire voir
» jusqu'où l'abondance de la rime, la
» fécondité de l'imagination & la fa-
» cilité du génie pouvoient aller. Voilà
» le seul chapitre sur lequel je deman-
» derai quelque grace au Lecteur; j'a-
» bandonne tout le reste à la censure,
» &c. «

Vous sçavez, Monsieur, que les sublimes Penseurs de nos jours ont fait

tous leurs efforts pour prêter leurs opinions aux grands hommes du dernier ſiècle qui en étoient réellement les plus éloignés, aux *Fénélons*, aux *Boſſuets*, &c, &c. Il n'a pas été fort difficile de faire voir toute l'abſurdité de ces petites calomnies philoſophiques. Mais, depuis quelque temps, les auteurs mêmes dont les ouvrages paroiſſoient ſe rapprocher le plus de leurs admirables principes, leur échappent tous les jours. On a démontré que *Montaigne* étoit un bon Chrétien; voilà *Chaulieu* qui revient aujourd'hui nous aſſurer qu'il a toujours été *ferme dans les principes de ſa Religion :* en vérité, cela eſt déſeſpérant. Il faut que le parti commence à ne plus être à la mode; car les vivans & les morts le déſertent à l'envi. On peut même prévoir le temps où le libertinage de l'eſprit ſera auſſi honteux que celui des mœurs auquel il tient de ſi près.

*Chaulieu*, dans cette même *Préface*, nous aſſure qu'il s'eſt donné des peines incroyables pour mettre du nombre & de l'harmonie dans ſes vers,

pour éviter le choc des mots durs & les syllabes désagréables. Il est certain cependant qu'il a beaucoup de pièces où un vers ne trouve sa rime qu'après trois ou quatre rimes d'une autre espèce, & que tout considéré il doit se contenter d'être le premier des Poëtes négligés; mais aussi que cette négligence a de charmes! Quelle vérité! Quel feu! Quelle brillante imagination! *Chaulieu* n'est presque jamais un auteur qui compose; c'est le convive le plus aimable qui célèbre l'amour & l'amitié le verre à la main, & qui fait passer son ivresse dans tous les cœurs. Aucun Poëte n'est plus séduisant qu'il l'est dans ses bonnes Pièces. Je ne connois rien au-dessus de ses Epîtres au Chevalier *de Bouillon*, de ses Stances sur *Fontenai* *, de quelques-unes de ses Epîtres au Marquis *de la Fare*, de son *Voyage de l'Amour & de l'Amitié*, de ses vers sur l'Inconstance, sur l'Imagination, de quel-

* Patrie de l'Abbé *de Chaulieu*. Il nâquit en 1639 au Château de Fontenai dans le Vexin-Normand, & mourut à Paris le 27 Juin 1720, âgé de 81 ans.

ques-unes de ses Chansons, & de la plupart de ses Madrigaux. Comme tout le monde connoît les œuvres de cet auteur, je me borne à parcourir avec vous quelques-unes des Pièces nouvelles qui se trouvent dans cette belle Edition. M. *de Malézieux* donna un jour ces vers à l'Abbé *de Chaulieu*, comme il arrivoit pour souper à Sceaux chez Madame la Duchesse *du Maine* :

Quelle ardeur subite m'enflamme !
Quel Dieu s'emparant de mon ame,
M'inspire la fureur des vers !
*Apollon*, quittant le Parnasse,
Vient-il animer nos concerts ?
Ou *Chaulieu* vient-il à sa place ?

*Chaulieu* lui fit cette réponse pleine de cette aisance qui lui étoit si naturelle :

Pourquoi chercher si loin quel est ce feu nouveau
Qui s'allume dans ton ame,
Ou quel Dieu d'un trait de flamme,
Vient échauffer ton cerveau ?
Qui peut avoir un regard de *du Maine*,
Et qui connoît le pouvoir de ses yeux,

A-t-il besoin de chercher d'autres Dieux,
Ou d'aller boire à la belle fontaine
Où si souvent s'enivre *Malézieux* ?

Une des meilleures Pièces parmi celles que l'on ne connoissoit pas, est une Ode contre la corruption du style & le mauvais goût qui déja commençoit à s'introduire. Je ne vous citerai que ces strophes :

Du Poëte de Sicile
Qu'est devenu le haut-bois ;
La flute & la douce voix
Dont *Moschus*, dans une Idille,
Chantoit les prés & les bois ?
Beau pinceau, tendre & fertile,
Où sont ces vives couleurs,
Que, pour peindre ses douleurs,
Vint emprunter de *Virgile*
*Philomèle* en ses malheurs ?
*Catulle*, *Gallus*, *Horace*,
Aux soupers de *Mécénas*,
N'égayoient point le repas
De vers obscurs qu'au Parnasse
*Phébus* même n'entend pas.

Le Poëte, après avoir parlé du siècle

heureux d'*Auguste*, qui fut celui du bon goût, ajoute :

Mais bientôt après suivirent
En foule les faux brillans :
Depuis ce malheureux temps,
Les *Dubartas* refleurirent
Au Caffé de *la Laurens* *.
Paix-là ! J'entends *Fontenelle*
Qui géométriquement,
Par maint beau raisonnement,
Fait, à la pointe fidelle,
Le procès au sentiment.
Le dur, l'enflé, le bizarre
A sa voix reprend vigueur ;
De son école l'auteur
Le plus plat se croit *Pindare* :
*Danchet* même a cette erreur.
Mais, quoique dans leur chimère
Ils foulent *Malherbe* aux pieds,
Je n'y vois que des *Fripiers*
Retourner l'habit d'*Homère*
Dans leurs vers estropiés.
*Ferrand* **, chez qui se conserve,

* Caffé célèbre de la rue Dauphine où s'assembloient les beaux-esprits du temps.

** Poëte aimable, plein d'esprit & de délicatesse, mort en 1719, à 42 ans.

Dans un esprit vif & doux,
Ce qui reste de bon goût;
C'est toi qu'*Apollon* réserve
Pour opposer à ces fous.
Sauve ta chère Patrie
De l'invasion des Gots,
Qui, montés sur de grands mots,
Ramènent la barbarie
En triomphe chez les sots.

Vous trouverez encore dans le second volume beaucoup d'Epigrammes ou de Madrigaux qui n'avoient point été imprimés. Ce Madrigal m'a semblé remarquable par la finesse & la singularité de la pensée qui le termine :

*La Fare* me disoit un jour tout en colère :
Sçais-tu que ta Maîtresse est friponne & légère ?
Romps des fers qu'en honneur tu ne peux plus porter ;
Laisse-la désormais & songe à l'éviter.
Le conseil est très-bon, & d'un ami sincère,
Lui dis-je, & je croirois que l'on ne peut mieux faire,

Cher ami, que d'en profiter :
Mais son esprit m'amuse, elle a l'art de me plaire,
Et je ne l'aime plus assez pour la quitter.

*Chaulieu* avoit une antipathie décidée pour *la Motte;* il ne laisse échapper aucune occasion de le tourner en ridicule. En effet, rien de plus opposé à cet auteur que l'imagination froide & compassée de ce bel-esprit; mais au moins faut-il convenir que c'étoit un bel-esprit, & ne pas dire avec *Chaulieu qu'il s'est couvert d'un mépris plus cruel que l'oubli.* Quoiqu'il en soit, Monsieur, voici une assez plaisante Epigramme *sur l'Approbation donnée par la Motte à l'Œdipe de M. Arouet, depuis M. de Voltaire.*

O la belle Approbation !
Quelle nous promet de merveilles!
C'est la sûre prédiction
De voir *Voltaire* un jour remplacer les *Corneilles.*
Mais où Diable, *la Motte*, as-tu pris cette erreur?
Je te connoissois bien pour assez plat auteur;

Et sur-tout très-méchant Poëte,
Mais non pour un lâche flateur,
Encor moins pour un faux Prophète.

Je ne m'étonne plus si M. *de Voltaire* a donné à *la Motte* le titre d'*homme de génie* dans ses *Commentaires sur Corneille*, & dans quelques autres de ses infaillibles jugemens : c'est une affaire de pure reconnoissance ; mais, d'après l'Epigramme que vous venez de lire, je voudrois bien sçavoir quel nom il eut donné à l'Abbé *de Chaulieu* qu'il appelloit *son Maître ;* je crois qu'il eut bien changé de ton. L'on en peut juger par les belles épithètes qu'il a distribuées aux *Jean-Baptiste Rousseaux*, aux *Pompignans*, aux *Rousseaux* de Genève, & qu'il prodigue encore à tous ceux qui n'admirent pas tous ses écrits sans examen & sans restriction. Car, pour être ami de M. *de Voltaire* il ne suffit pas d'aimer ses bonnes Pièces fugitives, & d'applaudir aux scènes de *Zaïre*, de *Mérope* & de *Mahomet :* il faut encore se mettre à genoux devant le Poëme de Genève, les *Pélopides*, les *Guèbres*, les *Loix de Minos*, le *Dépositaire*, &c, &c, &c.

Cette nouvelle Edition des *Œuvres de Chaulieu* eſt ſupérieure à toutes celles qui l'ont précédée, tant par le mérite des Pièces qui n'avoient pas encore vu le jour, que par l'épurement du texte, ſi je puis parler ainſi, & par la richeſſe de l'exécution Typographique. Elle eſt ornée d'un très-beau portrait de l'auteur. Les deux volumes *in*-8° ſe vendent brochés 9 livres, & reliés en écaille 12 livres. On a tiré quelques exemplaires en papier de Hollande, dont le prix eſt de 18 livres brochés, & 24 livres reliés dorés ſur tranche.

*Olinde & Sophronie, Drame Héroïque en cinq Actes & en proſe ; par M. Mercier, Brochure in-8° de 120 pages. A Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.*

PENDANT que je liſois la Tragédie en vers d'*Olinde & Sophronie*, dont je vous ai rendu compte en dernier lieu, je me rappellois que j'avois entrevu, il y a deux ou trois ans, ſur le même ſujet, une autre Pièce dont je n'avois

pas osé entreprendre la lecture. J'ai cherché depuis dans le tas de mes vieilles Brochures, &, après de longues perquisitions, j'ai enfin déterré le Drame de M. *Mercier*, & j'ai pris sur moi de le lire. L'auteur y introduit un Vieillard nommé *Nicéphore* qui est le père d'*Olinde*. *Ismen* se trouve le père de *Sophronie*; ce qui produit une reconnoissance qui auroit pu être touchante, & qui ne l'est point. Mr *Mercier* fait agir aussi, d'après le *Tasse*, le personnage de *Clorinde* qu'il rend amoureuse d'*Olinde*. Cette Héroïne, dans le cinquième Acte, renverse le bucher & tue *Ismen*. Autre changement : au lieu de l'Image de la Vierge enlevée, *Ismen* accuse les Chrétiens d'avoir profané la Mosquée ; on y trouve l'Alcoran déchiré & foulé aux pieds. Ce Prêtre fanatique, dévoré de remords à la fin de la Pièce, avoue que c'est lui-même qui a déchiré ce Code de la Loi Musulmane pour en rejetter toute la vengeance sur les Chrétiens. Au reste, Monsieur, les gens de goût ont bien raison de s'élever contre les Tragédies qui

ne sont pas en vers. Il n'y a rien de si facile au monde que ces sortes de productions, &, si l'on encourageoit ce mauvais genre, il n'est pas de Grimaud sortant du Collège, qui ne voulût donner la sienne. Mais ils auroient bien de la peine à nous en bâtir d'aussi médiocres que celle de M. *Mercier*. Ce sont de gros paquets de prose dont la vue seule fait trembler les regards les plus intrépides. J'ai eu le courage de les examiner avec soin ; je n'ai pas trouvé dans cette Tragédie une seule scène touchante, une seule situation heureusement rendue, un seul caractère bien conçu, bien développé, un seul détail intéressant. Le sujet en fournissoit cependant plusieurs. Le Dialogue est lourd & pénible ; si l'on donnoit cette Pièce au Théâtre, au lieu de deux heures & demie pour la représentation, il en faudroit cinq ou six ; les Spectateurs en seroient assommés. Mais ce qu'il y a de plus ridicule dans cet ouvrage, c'est le style. M. *Mercier* a voulu conserver la pompe de la diction de *Melpomène* ; il en est résulté un galimathias poëtique qui ne

ressemble ni à des vers ni à de la prose. On voit un homme qui se hausse péniblement sur la pointe des pieds & qui enfle ses deux joues à chaque mot qu'il profère : *Ma triste paupière loin du soleil, poursuivoit une fugitive clarté qui redoubloit l'horreur des cachots où j'étois plongé..... Père moins indulgent, que votre bouche foudroie votre fils.... Pourquoi se dérober à ces regards touchans qui nous disent*, JE T'APPORTE LE BONHEUR....., *Cet Ismen dont les lèvres sont une source de fraudes,..... Armé d'un langage adulateur... Cette victime innocente embrassa le Bourreau qui devoit l'égorger.... Votre récit auroit jetté dans mon sein la soif d'expier dans son sang vos souffrances,... Ton bras s'est trop fait connoître pour n'être pas honoré d'un nouveau titre,..... Clorinde n'abbaisse point ses mains superbes aux travaux accoutumés de l'aiguille & des fuseaux; c'est donc à ce bras d'arrêter leur torrent débordé* ( le torrent des Chrétiens. ) *J'ai plus d'une fois semé les champs de leurs membres, & teint les fleuves de leur sang. Ismen* veut que ces mêmes Chrétiens soient *enchaînés devant la colère*

du Sultan. *Clorinde* leur reproche de *cacher un flambeau séditieux sous des vêtemens de candeur.* Elle remercie dans une autre scène un vieil Eunuque qui l'a élevée, *d'avoir appris à sa main enfantine à gouverner le frein des coursiers. Les aîles de la Renommée ont daigné porter mon nom en divers climats. L'esclavage de son sexe a révolté mon jeune orgueil. . . . . L'amour qu'adopte la valeur, marche en vainqueur illûstre. . . . . La majesté souveraine absorbe ces légères taches inévitables dans les rapides mouvemens qui font rouler les destinées d'un vaste Empire. . . . J'ai fait poursuivre ces rebelles par des regards qui me sont vendus.* Cette même *Clorinde* est aussi quelquefois très-philosophe. *Quel est donc*, s'écrie-t-elle daus un monologue, *ce joug qui prétend me captiver? La liberté de mon être sera-telle subordonnée à des préjugés capricieux! Quoi! les accens de la haîne & de la vengeance s'annoncent avec appareil à la face de l'Univers, & pour dire* J'AIME, *il faudra chercher l'ombre & le mystère! . . . Demain les premiers rayons du soleil se plongeront dans les flots de leur sang coulant le long*

*des rues jonchées de leurs cadavres. . . . . Faiſons du Trône d'Aladin le marche-pied de mon Autel. . . . . Et l'éclair imprévu de tant d'attraits. . . . . Ils verſent l'inſolence & la révolte dans de jeunes cœurs. . . . Tu laiſſes la ſoule de ces Soldats vulgaires aller remplir la profondeur de la Moſquée. . . . . Les fumées qu'exhale l'encenſoir, voilà les armes d'Iſmen. . . . . N'humilions point les inſtrumens de la gloire devant la thiare d'un Pontiſe. . . . Sous ma dure cuiraſſe, j'ai ſenti mon ſein palpiter. . . . . Mon zèle a pour guide un plus cher deſſein. . . . . . Tandis que ce bras emporté ſoudroiera l'ennemi :* comment un bras qui eſt *emporté* peut il *ſoudroyer ? Tour à tour chacun fatigue ma volonté. . . . Le Sceptre bleſſe les mains qui ne le ſoutiennent pas avec fermeté.* Il eſt aſſez rare d'avoir les mains bleſſées par un objet qu'on ſoutient mal. *Vain bruit qui n'interrompt point la publique harmonie des louanges. . . . . A moi la mort, à elle la liberté. . . . . Toi dont la voix adouciroit les douleurs d'un Monde. . . . Vois mon ame te ſervant d'Ange tutélaire, aidant la flamme de ta prière à monter vers les*

*Cieux. . . . Déchire ce crédule bandeau que le mensonge attache sur ton front.... C'est un champ d'illusion que fertilise la fourberie. . . . Vois les Bourreaux forçant son ame à ployer devant moi. . . . Ce sont des hurlemens de rage qui mugissent dans ton ame. . . . . Ce teint pâle & livide relève les serpens dont ton cœur est rongé.... Tout semble autour de moi m'écraser de son poids. . . . Amis, j'ai frappé le Chef, balayez ce reste vil trop indigne de nos coups. . . . . . Ismen vivant est un spectre qui me glace d'effroi*, &c, &c, &c.

Voilà, Monsieur, une partie des belles choses que présente en foule cette sublime Tragédie. Il y a maintenant dans cette Capitale un jeune homme qui s'est fait une grande célébrité dans les cercles par son talent pour la lecture. Il lit de préférence les Drames de M. *Mercier* & la *Mélanie* de M. *de la Harpe*. Il ne peut assurément mieux choisir pour mettre dans la plus grande évidence la supériorité de son art. En effet, le prestige est tel, qu'il fait trouver à ses auditeurs toutes ces Pièces supportables. Je suis, &c.

*A Paris ce 26 Mai 1774.*

LETTRE

# LETTRE III.

*Historiettes ou Nouvelles en vers, par M. Imbert, seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'auteur; un volume in-8° de 198 pages, avec des Gravures. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.*

CES Contes de M. *Imbert* ont eu beaucoup de succès, Monsieur, & la meilleure preuve qu'on puisse en donner, est cette seconde Edition qui a suivi de si près la première. L'auteur a adopté une partie des observations que j'avois faites sur ce Recueil; il en a rejetté la plupart des petits Contes qui n'étoient que des mots connus mis en vers; il a même supprimé plusieurs des grandes Pièces qui n'avoient pas réussi autant que les autres, & il en a substitué cinq ou six tout-à-fait nouvelles.

forcé. On aura beau dire que c'est un Conte ; encore faut-il qu'il ait quelqu'air de vérité. Est-il vraisemblable qu'un homme se fasse pendre pour susciter des affaires à son Juge ?

Celui qui a pour titre *les Amans Corsaires* ou *l'Heureux Stratagême*, n'a pas le même défaut. Je le regarde comme un des meilleurs de tout le volume ; l'idée, qui est très-heureuse, appartient à M. *Imbert*. Deux amis habitans d'Antibes, Ville maritime de Provence, étoient jaloux à l'excès, &, loin de confier leurs femmes à aucune Duégne ou Sentinelle, ils ne s'en fioient, pour les garder, qu'à de bonnes clefs & à leurs propres yeux. Malgré toutes ces précautions, les deux Belles se choisissent chacune un Amant. L'auteur peint de la manière la plus ingénieuse, l'espèce de baisers dont elles payoient leurs tendres soins ;

J'entends de ces baisers, que sur sa main
discrette,
Une jeune Beauté pose amoureusement ;
Et qu'en soufflant légèrement

Elle fait voler en cachette
Vers les lèvres de son Amant.
Car pouvoit-on les donner autrement ?
Mais hélas ! à la fin sans doute,
Tous ces baisers, quoique charmans,
Envoyés d'un peu loin, refroidis sur la route,
Soulageoient peu nos deux Amans.

Cette peinture est charmante ; c'est à ces sortes de détails que l'on distingue l'homme qui sçait écrire de ces Conteurs si communs, dont les vers ne diffèrent de la prose que par de mauvaises rimes. Les deux Amans imaginent un excellent tour pour duper les maris de leurs Belles. On sçut que ces deux Jaloux devoient un beau matin faire une promenade sur mer avec leurs captives. Aussitôt voilà nos Amans qui arment une Galère à l'enseigne de Tunis, ceignent le Turban, se font accompagner d'une troupe d'amis, en un mot, qui se font Corsaires & viennent voguer le même jour près des bords d'Antibes :

Bientôt sur leur chemin paroît l'humble nacelle,

Où chacun des Jaloux couve des yeux sa
Belle :
Les voilà ! les voilà, mes amis, armons-
nous !
Ce mot seul les enflamme tous.
Le glaive nud, dans l'air, lance mille étin-
celles.
La vague s'ouvre en écumant,
Et rame & voile en mouvement
A la nef ont donné des aîles.
On fond sur les Vieillards : Rendez-vous.
A ce mot,
La troupe, avec des cris de joie,
Saute dans la nacelle, & les Chefs aussitôt,
Les armes à la main, courent saisir leur proie.
Les Belles, dit l'histoire, ignoroient le com-
plot:
D'effroi d'abord leurs membres tressailli-
rent ;
Mais sitôt qu'à travers l'habit Algérien
On reconnut l'Amant, leurs cœurs se ré-
jouirent :
Ces Dames néanmoins en usèrent très-bien,
Et décemment elles s'évanouirent.

Le Chef des Vainqueurs cependant,
A la voix haute, à l'œil ardent,

En hérissant sa moustache guerrière ;
Comme le *Jupiter* d'*Homère*,
Fronçoit son foudroyant sourcil :
Esclaves, à genoux, dit-il,
Subissez la loi du Corsaire.
Oui, s'écrioient les deux époux ;
Oui, nous tombons à vos genoux ;
Mais pour vous implorer. Grace ! — Paix !
Saint Prophète !
Je vois là deux jolis Tendrons :
A très-grand prix nous nous en déferons ;
Cette taille est, ma foi, parfaite
Pour meubler un Serrail : c'est pour le Grand-
Seigneur.
Il la paîra très-bien, sur mon honneur.
— Quoi ! nos femmes ? — Paix donc ! Regar-
dez, je vous prie,
Cet œil fripon qui brille auprès de moi :
Le Grand-Seigneur les aime à la folie.
Je vois, sous ce fichu, certain je ne sçais quoi
Qui va, vient.... Voilà, je parie,
Qui vaut de l'or. Hélas ! eh, que devien-
drons-nous,
Disoient les Vieillards ? — Oh ! pour
vous,
Leur sort a décidé du vôtre,

Et vous allez servir d'Eunuques l'un & l'autre.
—D'Eunuques! ciel! quel arrêt effrayant!
Eh! ne pourroit-on pas... En payant.... —En payant?
Mais si la somme étoit honnête.....
Au fond, l'or d'un Faquin vaut bien celui d'un Grand.
—C'est bien assez de cent pistoles? —Cent!
Je ne sçais qui retient mon glaive, qu'à l'instant
Il ne fasse voler à vingt pas votre tête.

Long-temps encore on marchanda;
Mais à la fin pourtant on s'accorda;
Car tel étoit le but du stratagême
Des deux Amans. Soit; vous allez avoir,
Reprirent les Vieillards, votre argent dès ce soir;
Nous courons le chercher nous-même.
Oui; mais quel sera cependant
Le garand du retour? On demanda des gages,
Et l'on convint qu'en attendant
Ils laisseroient leurs femmes pour otages.

Oh! comme le départ de ces sombres époux
Donne à tout des faces nouvelles!
L'amour a pris soudain la place du courroux;

Moustaches, glaives nuds, sont aux pieds des
deux Belles,
Et les Corsaires à genoux.
On ouvrit les yeux. Ah! sans doute
L'Amour, sans arme, est bien plus dange-
reux!
Quand il menace, on fuit; quand il flatte,
on l'écoute.
Chaque Belle fit un heureux.
Eh! sans avoir l'ame inhumaine;
Belles, auriez-vous pû résister en ce jour?
Pour vos Amans vous aviez tant d'amour,
Et pour vos Epoux tant de haine!
C'étoit trop de moitié. Comme un prochain
retour
Ne laissoit désormais qu'un instant à leurs
flammes:
Jamais instant ne fut mieux employé.
Enfin, avec leur or, en rouleau bien ployé;
Arrivent les Vieillards, pour racheter leurs
femmes.
L'un des Amans alors, le front plus égayé;
Les tire à part, & leur livrant ces Dames:
Gardez votre or, dit-il, vos femmes ont payé.

Le Conte qui a pour titre *Trois Maris, trois Cocus*, n'est pas moins plai-

Cette famille un peu précoce :
Mes frères, ces joyaux, sont le présent de nôce ;
Au fond chacun de nous y gagne la façon.
Auprès d'eux, *Monréal*, content de sa vengeance,
Pérora tant, que tout fut pardonné ;
(*Bacchus* d'ailleurs dispose à l'indulgence)
Et d'après le conseil, qu'il leur avoit donné,
Tous vécurent dès-lors en bonne intelligence.
Une Beauté, qui fit brêche à l'honneur,
Veut, par sa complaisance, en effacer le blâme ;
Une Belle trop sage a par fois de l'humeur :
*Belphégor* paya cher la vertu de sa femme.

C'est encore *Desperriers* qui a fourni l'idée de ce Conte à l'auteur ; mais tous les détails, dont plusieurs sont remplis d'élégance & de graces, appartiennent au Poëte moderne. Je ne finirai point cet article, Monsieur, sans vous faire observer la fécondité & la variété du talent de M. *Imbert*. En moins de deux ans cet auteur nous a donné trois volumes de Poësies de genres absolument differens, & tous

trois lui font beaucoup d'honneur. Il est sûrement un de nos jeunes Poëtes qui méritent le plus d'encouragement & qui justifient davantage les espérances que ses premiers essais ont fait concevoir de son talent.

*Discours de Maître Belleguier, ancien Avocat, sur le Texte proposé par l'Université de la Ville de Paris pour le sujet des prix de l'année 1773. Brochure in-8° de 19 pages.*

Ce titre n'est pas exact : *Pour le sujet des Prix*. Il n'est pas ici question des *Prix* qu'on distribue aux Écoliers à la fin de chaque année dans tous les Colleges de cette Capitale ; il s'agit *d'un seul Prix*, d'Eloquence Latine, fondé par feu M. *Coignard*, Imprimeur-Libraire, Conservateur des Hypothèques, &c, en faveur des Maîtres-ès-Arts de l'Université de Paris ; eux seuls peuvent y travailler & concourir. Le prix est décerné tous les ans au meilleur discours latin sur le sujet que propose le Recteur de l'Université. Au reste, Monsieur, vous

ne le ſçavez peut-être pas, c'eſt M. *de Voltaire* lui-même qui, ſous le nom de l'Avocat *Belleguier*, eſt l'auteur du Diſcours François que je vous annonce. » Je ne compoſe pas, dit-il, pour » les Prix de l'Univerſité, je n'ai pas » tant d'ambition; mais le ſujet de » cette année me paroît ſi beau & ſi » bien énoncé, que je ne puis réſiſter à » l'envie d'en faire mon Thême «. Voici le ſujet, tel que l'a énoncé M. l'Abbé *Coger*, qui étoit alors Recteur de l'Univerſité: *Non magis Deo quàm Regibus infenſa eſt iſta, quæ vocatur hodiè Philoſophia*; c'eſt-à-dire, *la prétendue Philoſophie de nos jours attaque également & Dieu & les Souverains*, ou bien, *n'eſt pas moins ennemie du Trône que de l'Autel.* M. *de Voltaire* commence ſon Thême par trois contreſens 1°. Il traduit le texte Latin par *Cette, qu'on nomme aujourd'hui Philoſophie, n'eſt pas plus ennemie de Dieu que des Rois.* Il ignore, ſans doute, que ce texte Latin, *non magis quàm*, eſt ſynonime à ces mots *æquè ac*, *tàm*, *quàm*, & que cette phraſe, *non magis Deo quàm Regibus*, eſt équivalente à

celle-ci, *æquè Deo ac Regibus*, *tàm Deo quàm Regibus*. Ce texte eſt très-familier à *Tite-Live* : *Non Patrum magis quàm Plebis ſtudiis Fabius Conſul factus eſt* * ; ce qui ſignifie, *Fabius dut le Conſulat autant à l'affection du Peuple qu'à celle du Sénat*. L'Hiſtorien dit ailleurs : *Annus erat peſtilens Urbi agriſque, nec hominibus magis quàm pecori* ** ; il faut traduire, *cette année, la peſte fit d'affreux ravages dans la Ville & dans les Campagnes, & n'attaqua pas moins les hommes que les troupeaux*. La traduction, *n'eſt pas plus ennemie de Dieu que des Rois*, fait donc ou une équivoque, ou un contreſens. 2°. Ces mots *iſta Philoſophia*, ſignifient *cette indigne Philoſophie* : *iſta* eſt un pronom qui, dans cet endroit, annonce le mépris. Si l'on eût voulu faire l'éloge de la Philoſophie, on eût dit *illa Philoſophia*. M. *de Voltaire* ne ſçait pas la différence qui ſe trouve entre les deux pronoms *iſte* & *ille* : ſecond contreſens. 3°. *Quæ vocatur hodiè*, *que l'on appelle*

* C. 48 du Livre 2.

** C. 6 du Livre 3.

*aujourd'hui*; il est clair qu'il ne s'agit que de la fausse Philosophie que nos incrédules modernes font tous leurs efforts pour accréditer, au mépris des Loix, des Mœurs, du Gouvernement & de la Religion; & M. *de Voltaire* nous entretient, dans tout son *Discours*, de la Philosophie en général, de celle des Anciens, de *Platon*, d'*Aristote*, de *Solon*, de *Pythagore*, de *Zoroastre*, ou de celle de *Descartes*, de *Gassendi*, de *Rohault*, &c : troisième contresens. Le sçavant M. *Larcher*, dans son admirable *Supplément à la Philosophie de l'Histoire*, a démontré que M. *de Voltaire* n'entend pas le Grec; qu'il en ignore les premières déclinaisons; qu'il n'en a jamais lu que de mauvaises traductions, lesquelles il défigure encore le plus souvent. Il ne seroit pas difficile, comme vous voyez, Monsieur, de prouver à cet Ecrivain, qui a la manie d'être universel, qu'il ne sçait pas même le Latin, ou du moins qu'il en a oublié le peu qu'il sçavoit.

L'Avocat octogénaire qui plaide aujourd'hui d'une voix si foible la cause désespérée de la Philosophie du jour,

décide qu'*elle est le plus digne soutien de la Divinité*, & cela d'après des lieux communs vagues sur la Philosophie en général, ou sur celle des Anciens & de quelques Modernes en particulier. Belle conclusion ! De ce qu'*Orphée*, *Zaleucus*, *Solon*, *Socrate*, *Newton*, *Pascal*, &c, ont recommandé l'amour de Dieu & du Gouvernement, est-ce à dire que ceux qu'on appelle aujourd'hui Philosophes pensent de même ? Pour être conséquent, M. *de Voltaire* auroit dû montrer que la doctrine de nos prétendus Esprits forts est conforme à celle des Sages de l'antiquité & des vrais Philosophes des derniers temps; & rien n'est si aisé à prouver que le contraire, comme l'a fait voir l'auteur d'un Ecrit qui parut en 1770, & que j'ai sous les yeux. Il a pour titre : *La Nouvelle Philosophie dévoilée, & pleinement convaincue de lèse-Majesté divine & humaine au premier chef*. « La nouvelle Philosophie, dit l'auteur de ce Livre, ne » rougit plus de ses excès; elle jette » à bas son masque; elle annonce à » toute la terre, dans un ouvrage » qu'on peut regarder comme son

» chef-d'œuvre, quels ſont ſes vrais
» ſentimens, ſon but, ſon deſſein :
» elle n'avoit encore oſé, juſqu'ici,
» s'expliquer avec autant d'éclat, de
» force & d'énergie qu'elle le fait
» dans le Livre intitulé *Syſtême de la*
» *Nature* ». Il ajoute : « Le Créateur
» de l'Univers eſt outragé plus qu'il ne
» l'a jamais été dans aucune Nation....
» On porte contre tous les Rois chré-
» tiens, ſans en exceper notre auguſte
» Monarque, l'audace juſqu'au plus
» haut dégré de l'inſulte ; on leur ar-
» rache tous leurs droits ; on renverſe
» tous les principes de l'obéïſſance lé-
» gitime que leur doivent leurs Sujets.
» Ce n'eſt point un ſeul Particulier qui
» commet de ſi grands crimes, c'eſt
» une multitude d'hommes qui s'aug-
» mente tous les jours, & qui conſpi-
» rent ouvertement pour anéantir
» toute Majeſté divine & humaine.
» Ce ne ſont point des mortels ſans
» conſéquence ; ils ſe décorent tous
» des noms faſtueux de ſeuls Sages, de
» vrais Philoſophes.....; il ne leur
» reſte plus qu'à prendre les armes
» pour détruire ce qui s'oppoſe à leurs
» deſſeins ». Voilà les faits que cet

Auteur anonyme expose, & dont il donne une foule de preuves, après lesquelles il conclut : « L'athéïsme & » l'idolatrie, la sédition & la révolte, » voilà les horreurs où nous mène la » nouvelle Philosophie. Peut-on se » dissimuler, disoit M. *de Fleury*, Avo» cat Général, dans son Réquisitoire » du 6 Février 1759, peut-on se dissi» muler qu'il n'y ait un projet conçu, » une Société formée pour soutenir le » Matérialisme, pour inspirer l'in» dépendance & la corruption des » mœurs ».

Ce projet s'exécute tous les jours avec une nouvelle audace. Après avoir attaqué le Maître de l'Univers, nos incrédules se déchaînent avec fureur contre le Gouvernement & contre les Souverains. Ouvrez *l'Apologie de la Philosophie*, ou *Essais sur les Préjugés*; vous y lirez cette assertion : « *Si* » l'on considère avec attention la fu» neste chaîne des erreurs & des vices » qui affligent l'humanité, on verra » qu'elle part de l'Autel & du Trône » (page 61....). L'homme n'est qu'un » enfant, toutes les fois qu'il s'agit de » ses Dieux & de ses Rois; il n'a ja-

» mais le courage d'examiner leurs
» titres ; il croupit dans la fange de
» la servitude & de la superstition
» (page 69.... ). Assez long-temps la
» Philosophie ne présenta que des re-
» mèdes trop foibles pour la grandeur
» du mal. A quoi sert de temporiser,
» lorsqu'il faudroit porter la coignée
» à la racine de l'arbre ? La douceur
» est funeste à des plaies, que le fer
» seul est capable d'extirper ( page
» 220.... ). Détrompées de leurs hon-
» teux préjugés, que les Nations sen-
» tent qu'elles sont libres ; qu'elles
» peuvent en appeller des institutions
» absurdes de l'antiquité à leur utilité
» présente (page 302.... ). Des Sou-
» verains, ennemis nés de leurs Su-
» jets, feront-ils donc toujours forcés
» de faire descendre du Ciel les faux
» titres de leur pouvoir ? (page 57,
» &c. &c. &c. ) »

L'auteur de l'*Histoire Philosophique & Politique des Etablissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes*, Tome 6, Liv. 18, pag. 294, Edition *in*-8°. 1772, s'énonce ainsi : « La Pensylvanie dément l'imposture » & la flatterie, qui disent impudem-

» ment, dans les Cours & dans les
» Temples, que l'homme a besoin de
» Dieux & de Rois. Ce sont des Dieux
» cruels qui ont besoin de Rois qui
» leur ressemblent pour se faire ado-
» rer. Ce sont des Rois méchans qui
» ont besoin de Dieux tyrans pour se
» faire respecter. Mais l'homme juste,
» l'homme libre, ne demande que ses
» égaux pour être heureux ».

L'auteur du *Systême Social*, Londres 1773, traite les Souverains avec le dernier mépris : « Il n'est point de
» maxime plus propre à corrompre
» les Princes, & plus destructive pour
» les Peuples, que celle qui persuade
» aux uns & aux autres que les Rois
» ne sont comptables de leur conduite
» qu'à Dieu seul... En disant aux Sou-
» verains qu'ils n'ont d'autre Juge
» que la Divinité, on a visiblement
» anéanti pour eux toutes les digues
» qui pouvoient les contenir, Chap.
» 10, page 101 ».

Enfin on lit, dans la *Préface* des *Œuvres Posthumes de M. Helvetius* *, les vœux sacriléges qu'il fait pour que

* *De l'Homme, Ouvrage Posthume de M. Helvetius. A Londres 1773.*

me, parce que la collection de ces deux années est exécutée suivant le premier plan. On souscrit présentement pour les années 1771, 1770 & 1774. Les deux premières seront délivrées complettes aux Souscripteurs en Octobre & Novembre prochain, avec le premier Sémestre de 1774. On continuera ainsi la collection, en remontant, avec les années courantes, jusqu'à l'avénement de *Louis XV* au Trône. On devoit placer une Table des matières à la fin de chaque Sémestre; mais on a jugé qu'il seroit mieux de la rejetter à la fin du second Sémestre, pour éviter deux Tables dans la collection de chaque année. Lorsqu'il se trouvera assez de matière pour former un volume de Tables, on le donnera séparément, afin de faciliter la recherche des pièces dont on auroit besoin, & de ne pas compulser un trop grand nombre de volumes. Il est inutile, Monsieur, de répéter ce que j'ai déja dit sur les avantages de ce Recueil, un des plus utiles & même des plus nécessaires qu'on ait jamais imaginés.

Je suis, &c.

*A Paris ce 28 Mai 1774.*

# L'ANNÉE LITTERAIRE.

## LETTRE IV.

*Les Princes d'Arménie, Nouvelle par M. d'Ussieux. A Paris, chez Dufour Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, in-8°. de 66 pages, avec des Gravures.*

CETTE *Nouvelle* est la première du second volume du *Décaméron François* de M. *d'Ussieux*. Le début en est imposant & majestueux. » *Cyrus* » le Grand, arrêté tout-à-coup par la » mort au milieu de ses conquêtes, » avoit à peine reçu les honneurs de » la sépulture, que *Cambyse* son fils & » son successeur au Trône des Perses, » convoqua, dans son Palais de Baby» lone, l'assemblée générale des Ma-

» ges & des Grands de l'Empire. On
» les vit, au jour marqué, se rendre
» en foule dans une vaste & superbe
» enceinte, où s'élevoit un Trône
» d'or, appuyé sur trente degrés d'al-
» bâtre, & couronné d'un dais, teint
» deux fois dans la pourpre de Tyr.
» Placés en silence, chacun devant le
» siège qu'on lui destine, ils attendent
» que leur Maître paroisse. Un Hé-
» rault arrive & s'écrie : *Prosternez-
» vous ; voici le Grand Roi.* A ces mots,
» ils tombent sur leurs genoux & res-
» tent le front attaché à la terre, tan-
» dis que *Cambyse*, accompagné de
» son fils *Mitrane*, jeune héros, qui
» ne touchoit point encore à son qua-
» trième lustre, s'avance au milieu
» d'eux, & marche vers son Trône.
» Il s'assied ; son fils est à sa droite.
» Leurs yeux se promènent quelques
» instans sur cette assemblée nom-
» breuse ainsi humiliée. Puis tout à
» coup : *Levez-vous*, dit *Cambyse*, *votre
» Roi vous permet de le regarder & de
» vous asseoir.* Aussitôt chacun se lève
» & prend sa place. L'œil fixé sur le
» Monarque, ils attendent qu'il dai-

» gne leur faire connoître sa volonté » souveraine «. Après un assez long silence, *Cambyse* l'interrompt en annonçant quil a conçu le projet de se venger du Roi d'Arménie, de *Tygrane* qui lui a enlevé la jeune & belle *Ismène* il y a vingt ans. *Cyrus* s'étoit contenté de porter la guerre dans ce Royaume, d'en conquérir la moitié, & de rendre l'autre tributaire de sa couronne. Mais la haine de *Cambyse* n'est pas encore satisfaite; il veut renverser *Tygrane* du Trône, lui arracher la vie & mêler son sang à celui de son fils *Arsène* & de sa fille *Apamie*; il nomme *Mitrane*, son fils & son successeur, pour aller exécuter ses ordres. *Mitrane* se charge à regret de cette sanglante expédition; mais son père lui offre de partager avec lui dès ce jour même la souveraine puissance, & le jeune Prince n'est pas à l'épreuve de l'offre d'un Sceptre que la volonté de *Cambyse* pouvoit faire passer indifféremment à celui de ses fils dont il voudroit faire choix. Il part; envain *Tygrane*, pour conserver la paix à ses Peuples, offre de doubler le tribut que

ses Etats payent au Roi de Perse ; le nouveau Monarque reste inflexible ; les Princes d'Arménie ont recours à la plus vigoureuse résistance : mais leurs forces étoient trop inférieures aux troupes des Perses, & *Mitrane* s'empare de la Capitale de ce Royaume. Ce jeune Prince, plein d'humanité, compatit au malheur des Vaincus ; il voit, avec douleur, que l'infortuné *Tygrane* est tombé en son pouvoir, & il néglige d'approfondir la vérité du bruit qui couroit de la mort d'*Arsène* & d'*Apamie* sur le champ de bataille ; car la jeune *Apamie* avoit aussi pris les armes pour la défense de son père. *Mitrane* présente à *Cambyse* deux urnes qu'il suppose contenir la cendre des enfans du Roi captif. Le sort s'étoit plu à traverser des intentions si généreuses. *Arsène* & *Apamie* avoient été faits prisonniers par un Détachement que commandoit un Officier nommé *Orimane.* On ignoroit leur rang. *Cambyse* condamne ces deux étrangers à mourir avec leur Roi ; ils arrivent dans l'instant que *Tygrane*, les yeux baignés de larmes, embras-

soit les urnes où il croyoit qu'étoient contenues leurs cendres ; *Arsène* se précipite dans ses bras ; *Apamie* perd l'usage des sens, & *Mitrane*, touché d'une reconnoissance si attendrissante, fait des efforts inutiles pour obtenir la grace de ces infortunés ; on les raméne dans leur prison ; le Monarque Persan pardonne, ou feint de pardonner à son ennemi, mais à une condition plus cruelle que la mort : il veut qu'il choisisse une victime entre ses deux enfans. Cette grace barbare amène un combat héroïque entre *Arsène* & sa sœur qui se disputent à qui sera le sacrifice de sa vie. Leur père survient tenant une coupe dans laquelle est un poison mortel : ils veulent le partager avec lui ; ils forment la résolution de mourir tous trois ensemble, & chacun s'efforce de puiser le premier dans la coupe : *Mitrane* entre & arrête les effets de leur désespoir. Dans le même instant un Satellite vient demander à *Tygrane* celui de ses enfans qu'il sacrifie. Le fils de *Cambyse* décide ce malheureux père à livrer sa fille, en lui engageant sa pa-

role que la vie de cette Princesse est en sureté ; il ne s'explique pas. On emmène la jeune *Apamie* & l'on rend la liberté aux deux Princes qui vont chercher un asyle dans le Palais de *Mitrane*. La Princesse approchoit du bucher, & le superbe *Cambyse*, décoré de toutes les marques du pouvoir suprême, étoit assis sur une galerie élevée pour considérer de-là ce barbare spectacle & la foule de ses sujets qu'il croyoit voir ramper à ses pieds. Déja les Gardes entraînoient la victime, lorsque le généreux *Mitrane*, suivi de *Tygrane* & d'*Arsène*, arrive à pas précipités. » Il » vole au bucher : suspendez le sup» plice, s'écria-t-il, &, dans le même » instant, écartant d'une main les Gar» des, & de l'autre *Apamie*, il fléchit » le genouil devant le Tyran : Par» donne, ô mon père, s'écria-t-il, » pardonne à *Tygrane*, & rends-lui » sa généreuse fille, je t'en conjure » par leur misère profonde. Serez» vous plus inexorable que les Dieux. » On peut les désarmer ; ils aiment à » faire grace. Mon père, au nom des » Dieux, faites graces à *Tygrane*......

» Mais *Cambyse*, toujours plus infléxi-
» ble, fait signe aux Soldats de livrer
» la Princesse aux flammes. Ils s'ap-
» prochent de nouveau pour obéir :
» Cruels, reprend *Mitrane*, éloignez-
» vous, éloignez-vous, vous dis-je.
» Puis, s'adressant à *Tygrane* & à ses
» deux enfans : Princes, hâtez-vous
» de tomber comme moi aux pieds de
» *Cambyse*. Cette soumission vous sau-
» vera sans doute..... Mais vous ba-
» lancez ! Eh quoi ! est-ce ici l'instant
» de la fierté ? *Tygrane* jette un regard
» sur sa fille, & les chaînes dont il la
» voit chargée, & l'aspect du bucher
» qui brûle pour elle, désarment son
» orgueil : Eh bien, dit-il, ma dou-
» leur l'emporte. *Arsène* combattoit
» encore les mouvemens de la fierté :
» mon fils, lui dit son père, regarde
» ta sœur, & tu te laisseras vaincre.
» A cette voix le jeune Prince frémit
» d'indignation. Il tombe cependant à
» genoux, & son exemple entraîne la
» Princesse.

» Tous les quatre, les mains éten-
» dues vers *Cambyse*, restent muets
» quelques instans. Ils attendent que

» le Tyran prononce la grace qu'ils
» implorent. Son féroce orgueil fut
» charmé sans doute de voir un Roi
» & ses enfans réduits à cet état pu-
» blic d'abaissement. Il se demande à
» lui-même s'il écoutera la clémence.
» Il se consulte, il hésite ; mais sa
» haine emporte encore la victoire :
» vous m'êtes trop odieux, s'écria-t-il,
» pour que je vous pardonne : tu mour-
» ras, *Apamie*. Les trois infortunés se
» relèvent alors furieux. *Mitrane*, non
» moins indigné, les imite, & s'éloi-
» gnant du bucher en marchant vers
» son père : voilà donc, s'écria-t-il, tout
» ce que j'obtiendrai de toi : eh bien,
» assouvis ta haine. Pour moi, qui ne
» me pardonnerois jamais d'en avoir
» été le premier ministre, je vais dé-
» rober ma vie aux remords ; & si tu
» prends plaisir à voir mourir les en-
» fans aux yeux de leur père, jouis du
» bonheur de voir expirer le tien dans
» les flammes. Soudain il prend son
» essor vers le bucher, s'arrête, frappe
» du pied la terre, & s'enlève ; mais
» *Arsène* & *Tygrane* s'opposent à son
» désespoir ; le Peuple pousse des cris

» d'indignation & de douleur, & *Cam-*
» *byse* lui-même, frappé au seul en-
» droit par où son ame étoit encore
» sensible : Arrête, dit-il, ô mon fils,
» arrête, respecte tes jours, je fais
» grace à toute cette famille. Le Peu-
» ple applaudit à cette nouvelle inat-
» tendue par des acclamations mul-
« tipliées.

» *Mitrane* demande silence à l'assem-
» blée, & s'adressant à son père : Vous
» avez commencé de vous vaincre.
» Achevez ce noble sacrifice ; ce n'est
» point assez pour votre gloire d'a-
» voir rendu à ces augustes infortu-
» nés la liberté & la vie. Il faut ren-
» dre encore à *Tygrane* la couronne
» de ses pères ; il le faut, la Perse l'at-
» tend de vous. Le Peuple, par une
» nouvelle acclamation, joint ses
» prières à celles du Prince. *Cambyse*
» fait un dernier effort sur lui-même,
» & dès le même jour *Tygrane* & ses
» enfans, rétablis dans leurs premiers
» droits, reprennent le chemin de
» l'Arménie, emportant avec eux,
» dans le fond de leur coeur, une éter-

» nelle reconnoissance due aux bien» faits de *Mitrane*. «

Cette *Nouvelle*, Monsieur, est, comme vous devez en juger par cette courte analyse, une des plus touchantes de la collection de M. *d'Ussieux*. Comme les principaux personnages sont presque toujours en danger, l'intérêt s'accroît à chaque page par des situations plus critiques les unes que les autres, & l'action se dénoue à la satisfaction du Lecteur. On ne peut que souhaiter la prompte publication des autres Anecdotes qui doivent completter ce second volume.

*Le Château d'Otrante, Conte Gothique, traduit de l'Anglois de M. Horace Walpole, sur la seconde Edition, deux parties in-12 de plus de 100 pages chacune.*

CE Conte est une espèce de Roman à peu près dans le genre du Poëme de l'*Arioste*. Comme les événemens y sont fort multipliés, fort

bisarres & assez peu suivis, il n'est guères susceptible d'analyse. Le Libraire assure que ce petit Ouvrage passe pour un modèle d'excellente plaisanterie en Angleterre ; à la bonne heure : mais il ajoute que la traduction a eu du succès parmi nous, & il est assez singulier que nous n'ayons pas la moindre connoissance de ce succès. L'auteur s'est efforcé de concilier dans ce Conte les deux genres de Romans, l'ancien où tout n'est qu'imagination & défaut de vraisemblance, & le moderne dans lequel on ne s'attache qu'à la nature. Ces deux genres paroissent cependant incompatibles dans la même production. Aussi la lecture du *Château d'Otrante* m'a-t-elle très-peu intéressé & rarement fait rire. C'est un Château dans lequel il se fait des prodiges. Un casque énorme écrase le fils du Seigneur, qui alloit se marier à la fille d'un autre Seigneur voisin. Le père de ce jeune homme veut épouser cette jeune fille, quoiqu'il soit déja marié ; elle se sauve dans un souterrein, & il la fait chercher par-tout. Les Valets ont une

grande peur des Eſprits. Les portraits changent tout ſeuls de place; le reſte des événemens eſt à peu près du même genre, & ne tiennent guères davantage les uns aux autres; preſque toutes les plaiſanteries ſont dans la bouche des Domeſtiques; en voiçi un échantillon. *Manfred*, qui eſt le Seigneur, cherche la jeune *Iſabelle*, & entend dans le ſouterrein un bruit confus de pluſieurs voix. Il diſtingue celles de quelques-uns de ſes Domeſtiques qui crioient: « Où eſt Monſei-
» gneur? Où eſt le Prince? Me voici,
» répondit *Manfred;* avez-vous trouvé
» la Princeſſe? Le premier venu repli-
» qua: ah! Monſeigneur, que je ſuis
» aiſe de vous avoir trouvé! De m'a-
» voir trouvé, lui dit *Manfred*. Avez-
» vous trouvé la Princeſſe? Nous
» croyons l'avoir trouvée, Monſei-
» gneur, reprit le Domeſtique, en le
» regardant d'un œil effaré.... mais....
» mais. Qu'y a-t-il, s'écria le Prince;
» s'eſt-elle ſauvée? .... *Jacques* & moi,
» Monſeigneur.... Oui, moi & *Jac-*
» *ques*, reprit le ſecond, encore plus
» conſterné que le premier.... Parlez
» l'un après l'autre, leur dit *Manfred*,

» où est la Princesse? Nous l'igno-
» rons, répondirent-ils tous deux à
» la fois; mais nous sommes effrayés
» au-delà de ce que nous pouvons
» vous dire.... Je le crois, butors,
» leur dit *Manfred*; mais qui est-ce
» qui vous a ainsi effrayés? Ah! Mon-
» seigneur, dit *Jacques*, *Diego* a eu
» une vision effrayante... votre Altesse
» aura de la peine à nous croire.....
» Quelle nouvelle absurdité est celle-
» ci, s'écria *Manfred*? Répondez-moi,
» sinon je jure par le Ciel... Pourquoi,
» Monseigneur, s'il plaît à votre Al-
» tesse de m'éouter. *Diego* & moi....
» Oui, moi & *Jacques*, reprit son ca-
» marade.... Ne vous ai-je pas défendu
» de parler tous deux à la fois, leur
» dit le Prince? Vous, *Jacques*, ré-
» pondez-moi; car votre camarade
» paroît avoir l'esprit plus égaré que
» vous. De quoi s'agit-il? Monsei-
» gneur, dit *Jacques*, s'il plaît à votre
» Altesse de m'écouter: *Diego* & moi,
» conformément aux ordres de votre
» Altesse, avons été chercher la jeune
» Princesse: mais craignant de ren-
» contrer l'Esprit de notre jeune Maî-
» tre, le fils de votre Altesse, Dieu

» veuille avoir son ame en paix, lequel n'a point été enterré en terre sainte.... Sots, s'écria *Manfred* tout transporté de colère, c'est donc un Esprit que vous avez vu? Oh! pire, pire que cela, s'écria *Diego* : j'aimerois mieux avoir vu dix mille Esprits.... Dieu me donne patience, reprit *Manfred*, ces lourdauts m'assomment.... Retirez-vous, *Diego*. Et toi, *Jacques*, dis-moi, es-tu dans ton bon sens? Rêves-tu? Tu m'as toujours paru assez sensé; cet autre sot t'a-t-il aussi effrayé? Parle, qu'as-tu vu? Pourquoi, Monseigneur, reprit *Jacques* en tremblant, j'allois dire à votre Altesse, que, depuis l'accident qui est arrivé à mon jeune Seigneur, à qui Dieu fasse paix, aucun de vos fidèles serviteurs, nous sommes tels bien que pauvres, aucun de nous, dis je, n'ose sortir du Château, à moins qu'il ne soit accompagné : si bien que *Diego* & moi, croyant que la jeune Princesse pouvoit être dans la grande galerie, nous avons été l'y chercher, pour l'avertir que votre Altesse avoit quelque chose à lui com-

» muniquer..... O étourdis ! s'écria
» *Manfred* : & dans cet intervalle elle
» s'est enfuie, parce que vous avez
» peur des Esprits..... Ne sçais-tu pas,
» maraud, qu'elle m'a laissé dans la
» galerie, & que je ne fais que d'en
» sortir. Cela n'empêche pas qu'elle
» ne puisse y être, reprit *Jacques* ;
» mais j'aimerois mieux que le Diable
» m'emportât plutôt que d'y retour-
» ner..... ». Ce qui causoit la frayeur de ces Domestiques étoit l'apparition d'un Géant armé de pied en cap, & dont la jambe leur avoit paru aussi grosse que le casque qui avoit écrasé le jeune Seigneur. L'auteur s'efforce de justifier toutes ces bouffonneries par l'exemple de *Shakespeare*, qui a mêlé les bons mots des Fossoyeurs aux scènes sublimes de sa Tragédie d'*Hamlet* : cette excuse peut être bonne pour certains fanatiques de la scène Angloise ; mais je doute qu'on s'en contente en France. Sur ce que M. *de Voltaire* a condamné ces discours de Fossoyeurs, l'auteur avoue que cet Ecrivain est un homme d'esprit ; il ne lui en trouve pas, cependant, à beaucoup près, autant qu'à *Shakespeare* ; s'il

s'agissoit de génie, il pourroit avoir raison. Quoi qu'il en soit, il relève une erreur assez grossière de cet Ecrivain, j'entens M. *de Voltaire*. Voici, dit-il, un exemple de son sçavoir dans l'Histoire. « M. *de Voltaire* avoue, » dans sa Préface sur le *Comte d'Essex* » de *Thomas Corneille*, qu'on s'est » étrangement écarté de l'Histoire » dans cette Pièce. L'excuse qu'il en » donne est que, lorsque *Corneille* la » composa, la Noblesse Françoise » étoit très-peu versée dans l'Histoire » d'Angleterre, mais qu'aujourd'hui » qu'elle la sçait, on ne pardonneroit » point une pareille faute. Cependant, » oubliant que ce siècle d'ignorance » est passé, & qu'il est inutile d'instruire les personnes versées dans » l'Histoire, il s'avise, pour faire parade de son érudition, d'apprendre » à la Noblesse Françoise les noms des » Favoris de la Reine *Elisabeth*, qui » étoient, suivant lui, *Robert Dudley* » & le Comte de *Leicester*. Croiroiton qu'il fût besoin d'apprendre à » M. *de Voltaire* lui-même, que *Robert Dudley* & le Comte de *Leicester*

» étoient une ſeule & même per-
» ſonne ? »

*DISSERTATION ſur l'uſage des Cauſtiques pour la guériſon radicale & abſolue des Hernies ou Deſcentes, de façon à n'avoir plus beſoin de Bandages pour le reſte de la vie ; par M. Gauthier, Conſeiller, Médecin du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de Montpellier ; Brochure in-12 de 142 pages. A Paris, chez Antoine Jombert fils aîné rue Dauphine ; & chez l'Auteur aux Ecoles de Médecine, rue de la Bucherie.*

MR. *Gauthier*, dans cette Diſſertation, propoſe un Cauſtique appliqué ſur une inciſion légère, pour guérir, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, les hernies les plus complettes & les plus volumineuſes, de manière à n'attaquer ni la vie ni la ſanté. Ce n'eſt point ici une pure ſpéculation, c'eſt un effet connu, c'eſt une opération par laquelle on obtient une cure radicale, moyennant quelques minutes de douleur.

*Guy de Cauliac*, *Ambroiſe Paré*, &

avant eux les Anciens, connoissoient cette méthode des Caustiques; mais ils la rendoient infiniment douloureuse & barbare; c'étoient des tourmens d'un mois entier; encore n'étoit-on pas sûr d'être guéri. *Albucasis* appliquoit un fer rougi jusqu'à la blancheur, *donec eveniat album & projiciat scintillas.* M. *Maget*, Chirurgien habile, a été plus heureux; il a fait des cures étonnantes, sous les auspices de M. le Duc *de Mortemart*, & sous les yeux de deux Médecins éclairés, M. *Gauthier* & M. *le Thieullier* ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris. M. *Gauthier* a substitué aux Caustiques des Anciens, l'huile de vitriol, comme plus sûre, plus prompte & plus active. La douleur est vive, mais courte; en dix minutes elle s'évanouit; la plaie se ferme, avec le secours du baume d'*Arcæus*; les peaux se consolident; on garde la chambre trois semaines, un mois tout au plus, avec une légère ceinture de futaine.

Rien de plus intéressant pour l'humanité que cette découverte; le huitième des hommes a des hernies; le sixième de nos Soldats en est attaqué;

on souffre, on meurt de ces maux cruels, & tout le charlatanisme des bandages n'en guérit pas. Aussi l'importance de cet objet a-t-elle attiré l'œil vigilant de M. *de Sartine*, à qui rien n'échappe de tout ce qui est utile. Il a fait donner à Mrs. *Gauthier* & *Mages* trois hommes que l'on a tirés de Bicêtre; on les a choisis d'âges différens, l'un de vingt-deux ans, l'autre de quarante-huit, le troisième de soixante-onze; deux ont été opérés & sont parfaitement guéris, sçavoir le plus jeune & le vieillard; celui de quarante-huit ans n'a pu subir l'opération entière, pour des accidens qui n'ont aucun rapport à cette opération. Voilà des faits bien constatés dans des procès-verbaux dressés scrupuleusement par les ordres d'un Magistrat à qui l'on n'en impose pas.

Malgré ces succès incontestables, le croiriez-vous, Monsieur, quelques Chirurgiens & tous les Bandagistes déclament contre la méthode des Caustiques. On a dit à M. *Gauthier*: *l'Académie de Chirurgie veut vous écraser de son poids; un de nos Sçavans y a lu contre vous un Mémoire foudroyant,*

M. *Gauthier* rit au milieu de l'orage, &c, en attendant qu'on l'écrase, il guérit. Le Mémoire qui devoit le foudroyer a paru, & c'est lui qui foudroye le Mémoire. Lisez sa réplique, Monsieur, elle est vraiment amusante ; M. *Gauthier* y prend le ton de la plaisanterie & le soutient. Au reste, n'allez pas croire que la plus saine partie de nos Chirurgiens soit attaquée de cette basse jalousie de métier. Nous avons, dans ce Corps utile & respectable, des hommes du premier mérite, qui reconnoissent l'excellence des Caustiques, dont ils ont vu les heureux effets ; tous nos Médecins l'approuvent, entr'autres M. *Petit*, ce grand Anatomiste. Demandez-lui, Monsieur, ce qu'il pense de ce traitement ; il vous répondra que M^rs^. *Gauthier* & *Maget* guérissent radicalement les hernies, & son suffrage en vaut mille.

Mais, disent encore quelques personnes, *que deviendront les Bandagistes ?* Ces hommes qui nous vendent fort cher leur cuir & leur acier, qui ne sçavent que nous donner des entraves douloureuses, qui ne guérissent pas, eh bien, ils vendront leur acier

pour faire des ressorts de pendules ou des lames de couteau ; ils vendront leurs peaux pour faire des gants ; ils feront mieux, ils iront à l'Ecole de M. *Gauthier*, qui leur apprendra à guérir les hernies ; il leur offre généreusement ses services & ses leçons. Il demeure avec M. *Maget* sur l'Estrapade.

Je finis, Monsieur, par des Vers que l'illustre M. *de la Condamine* nous a laissés sur l'emploi des Caustiques dans les hernies. Ce respectable Vieillard voulut être opéré, & le fut. M. *Petit*, que j'ai cité plus haut, a été le témoin oculaire de sa guérison parfaite. Ces Vers n'ont point encore vu le jour ; ils sont probablement la dernière production de cet Académicien, qui étoit également cher aux Sciences & à la Société.

J'employois autrefois un acier élastique ;
Ce secours à mes maux fut toujours étranger ;
Une main plus habile y présente un Caustique ;
La douleur d'un instant fuit avec le danger.

Je suis, &c.

*A Paris ce 30 Mai 1774.*

# LETTRE V.

*Traité du Suicide, ou du Meurtre volontaire de soi-même; par M. Jean Dumas, un volume in-8° de 450 pages. A Paris, chez Valade Libraire, rue Saint Jacques; prix 5 livres relié.*

LE Suicide est encore un de ces présens funestes que nous devons à la nouvelle Philosophie. C'est parmi nos Sages, parmi les Bienfaiteurs de l'humanité, que cette doctrine meurtrière a trouvé ses Apologistes: c'est à la lecture de leurs Ecrits que l'imagination du malheureux s'enflamme, que son désespoir s'aigrit, & que la rage s'empare de son cœur: Philosophie non moins impuissante que cruelle, c'est donc ainsi qu'elle console! Voilà donc où se réduisent toutes les ressources qu'elle offre à l'ame découragée que l'infortune accable: un poignard & des poisons! Cette fureur épidémique qui, de jour en jour,

fait de nouveaux progrès dans l'Europe, mériteroit sans doute d'attirer & de fixer l'attention de tous les Gouvernemens. Mais, en attendant qu'ils s'en occupent, on doit voir avec reconnoissance des Ecrivains estimables consacrer leurs veilles à détruire ces principes sanguinaires, qui n'ont déja fait que trop de ravages.

M. *Dumas* considère le Suicide en lui-même, & dans ses effets relatifs à la Société. Il prouve d'abord que la vie des hommes appartient à Dieu seul qui les a créés; qu'aucun d'eux ne peut pas plus disposer de la sienne que de celle d'autrui, sans un droit donné par le Créateur, & que ce droit sur nous-même, loin de nous être accordé, nous est refusé par toutes les voies dont Dieu se sert pour nous faire connoître sa volonté. Il montre ensuite que les maux qui affligent la nature humaine, ne peuvent nous autoriser à disposer de nos jours; que la vie, quelles qu'en soient les misères, n'est jamais privée de tout bien, qu'elle n'est jamais absolument insupportable ni proprement malheureuse, &

qu'elle offre toujours à chaque individu autant & plus de motifs pour la conserver que pour l'abréger. Il détaille les divers avantages résultans pour la Société même, des maux physiques qui donnent lieu à l'exercice de toutes les vertus. Les plus grandes & les plus pénibles n'existeroient point sans les maux ; c'est dans les adversités que l'homme se forme à la prudence, à la sagesse, à la circonspection, à la prévoyance, à la modération, à l'amour du travail. Le spectacle des maux qui nous entourent, réveille, nourrit & fortifie en nous ces sentimens tendres, généreux, compatissans, si nécessaires pour lier & rapprocher les hommes, & qui ne se manifesteroient point dans un monde dont les disgraces n'auroient rien de frappant & de terrible. » Si l'homme perclus, souffrant & pauvre, » dit M. *Dumas*, se trouve dans l'impuissance d'exercer les Arts & de » travailler pour le bien public ; s'il » consume dans l'inaction les bien» faits du Riche qui pourroient être » employés à favoriser l'activité &

» l'industrie

» l'industrie de quelqu'autre Sujet; s'il
» occupe autour de lui des bras que la
» compassion & l'humanité dérobent
» à des travaux plus profitables pour
» la Société, il n'en est pas pour cela
» moins utile au monde. Son exem-
» ple instruit, console les autres; ils
» s'estiment plus heureux depuis qu'ils
» ont vu l'excès de ses maux. Sa conf-
» tance à les souffrir leur apprend à
» mieux supporter leurs peines, les
» leur adoucit & ranime leur courage.
» Le mécontentement qui empoisonne
» la vie, sort de leur cœur qu'il flé-
» trissoit, & les livre aux agréables &
» vivifiantes influences de la conso-
» lation qui vient les remplir. Plus
» contens de leur sort à la vue du sien,
» leur ame, fermée au murmure & à
» la plainte, s'ouvre au plaisir & à la
» joie; ils puisent, dans leurs disgra-
» ces mêmes, des satisfactions & des
» forces qui aggrandissent leur capa-
» cité pour le bonheur, les animent
» aux plus grands efforts pour l'attein-
» dre, & les préparent à le trouver
» dans tous les états. «

On a beaucoup exagéré, par des

assertions vagues, le nombre des Peuples chez lesquels le Suicide a été en vogue & autorisé par les Loix. L'histoire de la plupart des Nations, tant anciennes que modernes, en présente peu d'exemples. Toutes les loix civiles de l'Europe, depuis qu'elle est devenue la partie la plus éclairée de l'Univers, le réprouvent & le flétrissent, &, jusqu'à l'époque de notre beau siècle philosophique, peu d'auteurs en avoient entrepris l'apologie. Les loix d'Athènes punissoient le coupable de Suicide, même après sa mort, en ordonnant que sa main fût coupée & brulée, séparément du reste du corps. A Thèbes, le cadavre d'un homicide volontaire étoit brulé avec infâmie. Une multitude d'autres traits de l'Histoire Grecque prouvent que, chez ce Peuple éclairé, on étoit extrêmement sévère sur cet article, & qu'il punissoit quelquefois la simple intention du Suicide, même de cette sorte de Suicide indirect, qui, d'ailleurs, passoit pour être si honorable, parce qu'il avoit la valeur pour principe. L'auteur cite, à ce sujet, l'exemple de

cet *Aristodème* dont parle *Hérodote*, qui, pour effacer un opprobre dont il s'étoit couvert, ayant fait des prodiges de valeur dans la bataille de *Platée*, & ayant été tué, fut privé des honneurs funèbres, parce que, disoit-on, étant sorti des rangs & s'étant jetté en furieux au milieu des ennemis, il paroissoit manifestement avoir cherché la mort.

Si tous les Philosophes de l'Antiquité n'ont pas formellement condamné le Suicide, il en est très-peu qui l'ayent regardé comme un acte de courage & de grandeur d'ame; la plupart, au contraire, n'y ont vû qu'un effort de l'orgueil, qu'un excès d'emportement & de désespoir, qu'une suite du trouble & du dérangement de l'esprit, qu'une marque de foiblesse & de lâcheté dans une ame incapable de supporter l'infortune, souvent plus terrible que la mort même. Si l'on ne voyoit commettre le Suicide qu'à des hommes de bien ou à des hommes qui, toute leur vie, ont fait preuve de courage, on pourroit soutenir, avec quelque vraisemblance, que le

Suicide eſt un acte de vertu & de valeur ; mais l'expérience montre que le ſcélérat & l'honnête homme, le poltron & le brave, les femmes & les héros, les perſonnes à ſentimens & les ames les plus baſſes, en ſont également capables ; on voit même que ces derniers exemples ſont beaucoup moins rares. C'eſt donc avec raiſon que *Sénèque* diſoit que, pour ſçavoir ſe donner la mort, il n'eſt pas néceſſaire d'être un *Caton* ; que ſon Valet & ſa Servante en ont fait autant ; & que les plus vils des mortels ont trouvé cet abri contre les maux qui les accabloient. *

L'auteur obſerve que ce n'eſt pas dans les beaux ſiècles de Rome, dans les temps fertiles en grands hommes, mais dans les ſiècles les plus efféminés & les plus pervers, que le Suicide fut ſi fort en vogue parmi les Romains. Ce fut ſur-tout ſous les regnes tyranniques des Empereurs, monſtres que l'Enfer ſembloit avoir vomis pour déſoler la terre. Qu'on ſe figure un Peuple d'eſclaves, gémiſſans ſous le joug

* *Sen. Epiſt.* 70.

des ces despotes sanguinaires, & l'on ne sera pas surpris de voir, dans ces temps de mollesse & de corruption, une foule de personnes de tout sèxe, de tout âge, de toute condition, prévenir, par une mort volontaire, les tortures & les derniers supplices qui les menaçoient à chaque moment, & dont l'appréhension continuelle étoit plus affreuse pour elles que mille morts. L'auteur cite encore l'exemple des Américains. » Quand on voit, » dit-il, leurs nombreuses armées » mises en déroute par une poignée » d'Européens qu'ils eussent écrasés » au premier choc s'ils avoient eu » une étincelle de courage, on a peine » à contenir son mépris pour les an» ciens habitans du Pérou & du Méxi» que. Cependant, ces mêmes hommes » se détruisirent en foule par le poi» son, par une faim volontaire, par » tous les instrumens de la mort qui » étoient à leur portée, & un grand » nombre de ceux que le fer Espa» gnol avoit épargnés, périrent ainsi » par le Suicide. «

Mais, dira-t-on, n'est-il point de

ces cas, où, pour parler comme M. *de Voltaire*,

La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir ?

» L'auteur répond qu'à conſidérer » les choſes en elles-mêmes & ſelon » les vrais principes de la morale, la » vie ne ſçauroit être un opprobre » que pour le ſcélérat, & que cet op- » probre n'eſt point effacé par ſa mort » quoiqu'elle ſoit un bien pour la So- » ciété. Lorſque, dans le déſordre où » l'ont plongé ſes crimes, il attente » ſur lui-même, direz-vous qu'il a » rempli un devoir & qu'il s'eſt con- » duit en brave homme ? Mais conve- » nez au moins qu'il avoit un devoir » plus ſacré à remplir, une action » plus courageuſe à faire : c'étoit de » changer de mœurs, de réparer les » maux qu'il avoit cauſés, de rentrer » dans le chemin de la vertu, & cela » exigeoit une vraie force d'eſprit, au » lieu que le Suicide n'exige que du » déſeſpoir. «

Après avoir montré que le délire & la frénéſie accompagnent toujours les morts volontaires, l'auteur demande

ſurquoi donc eſt fondée cette fameuſe diſtinction entre le Suicide lâche & le Suicide honorable. Cette différence, ſelon lui, vient des objets qui, étant de diverſe nature, les uns grands & ſublimes, les autres vils & mépriſables, teignent des mêmes couleurs & les ſentimens qu'ils font éclorre dans l'ame, & les actions que ces ſentimens font naître au-dehors ; c'eſt ainſi que les actes les plus déteſtables en eux-mêmes, ſe couvrent d'un vernis brillant, & ſont ſouvent ennoblis par leurs cauſes, leurs motifs & les circonſtances qui les accompagnent. L'auteur cite, pour éclaircir ſa penſée, l'effroyable hiſtoire du Tribun *Vultéius* & de ſa cohorte, telle qu'elle eſt rapportée dans *Florus* & dans la *Pharſale* de *Lucain.* Lorſque le vaiſſeau qu'ils montoient fut arrêté au milieu de la flotte de *Pompée*, entre les bas-fonds & les écueils de la mer d'Illyrie, ces Soldats, après s'être vaillamment défendus, ſe trouvant fatigués de carnage & ſentant leurs forces épuiſées, *Vultéius* les exhorta à prévenir, par une mort de leur choix,

la honte de tomber vivans entre les mains de leurs ennemis. » Chers ca-
» marades, leur dit-il, je renonce à
» la vie : on ne sent combien il est heu-
» reux de mourir, que lorsqu'on tou-
» che à son heure fatale, & les Dieux
» ne la cachent aux hommes vulgai-
» res que pour les engager à conser-
» ver leurs jours. « Animés, par ces paroles, du même esprit & de la même fureur, ils finissent par s'entretuer tous sur le tillac. » Ce désespoir & ce
» Suicide, dit l'auteur, ont sans doute
» un air de noblesse & de grandeur
» que n'auroit point la mort d'une
» femme qui s'empoisonneroit ou s'é-
» trangleroit pour une infidélité de
» son amant. Mais cette noblesse, cette
» grandeur n'est, ni dans le Suicide
» ni dans le désespoir : car si *Vultéius*
» & sa troupe se fussent tués sans com-
» battre & par lâcheté, la même ac-
» tion, au lieu de les couvrir de gloire,
» les eût couverts d'ignominie. Tout
» son éclat n'est donc qu'un éclat ré-
» fléchi du caractère de ces gens, de
» leurs actions passées, du péril où
» ils étoient engagés, des objets qui

» ont excité leur rage, & de l'impor-
» tance que toutes ces choses ont ac-
» quise dans l'opinion des hommes :
» c'est cela qui, non-seulement, ex-
» cuse à nos yeux, mais qui ennoblit
» jusqu'à leur désespoir & leur fré-
» nésie. «

Après avoir considéré le Suicide en lui-même, l'auteur passe aux désordres qu'introduiroit dans la Société la funeste doctrine qui l'autorise, si elle y étoit admise & consacrée par l'usage.
» Dans le droit, dit-il, qu'on croiroit
» avoir de se tuer soi-même, on pré-
» tendroit bientôt trouver celui de
» tuer les autres. Si je suis autorisé à
» sacrifier ma vie pour me délivrer
» des malheurs qui m'accablent, di-
» roit le Méchant, pourquoi ne le
» serois-je pas aussi à sacrifier celle de
» mon semblable, qui doit m'être bien
» moins chère que la mienne ? La Na-
» ture, qui ne m'a pas mis dans le
» monde pour n'y faire que souffrir,
» n'y a pas mis non-plus les autres
» pour me rendre malheureux. La
» première loi qu'elle m'impose, c'est
» de m'aimer ; &, si elle me prescrit

» aussi d'aimer mon frère, elle me per-
» met, en cas de collision, de préfé-
» rer mes intérêts aux siens, ma vie
» à sa vie, & conséquemment de le
» tuer, quand, pour mettre fin à la
» rigueur de mes maux, il faut né-
» cessairement que l'un de nous deux
» meure. Voilà comme on raisonne-
» roit, si l'on venoit à se persuader
» que le Suicide est une chose per-
» mise à chacun de nous. Le meurtre
» de soi-même n'ayant plus rien de flé-
» trissant, n'étant plus regardé comme
» un crime, ni comme une foiblesse,
» passant au-contraire pour un effort
» de courage & de vertu, deviendroit
» bientôt très-fréquent parmi des
» hommes généralement vains, trop
» sensibles au mal, sujets à beaucoup
» de disgraces sur la terre, & si en-
» clins à se les exagérer. Dans le grand
» nombre de ceux qui se déferoient
» par leurs propres mains, combien
» s'en trouveroit-il dont la mort au-
» roit les suites les plus funestes pour
» leurs proches, leurs amis, & la So-
» ciété en général? Combien de fa-
» milles pauvres que le meurtre vo-

» lontaire de leurs chefs plongeroit
» dans la désolation, dans la misère la
» plus profonde? Que de malheureux
» qui, désespérés de la perte impré-
» vue de leurs soutiens, chercheroient,
» dans leur propre destruction, le
» terme de leur infortune qu'ils ne
» pourroient plus supporter! Que de
» générations périroient avant de naî-
» tre! Que d'établissemens utiles tom-
» beroient pour toujours avec leurs
» fondateurs ennuyés de vivre, &
» portés par quelque chagrin à se dé-
» truire! Les nombreux exemples
» qu'on auroit de personnes qui se se-
» roient défaites elles-mêmes, ren-
» droient souvent plus difficiles à dé-
» couvrir les meurtres exécutés par
» d'autres. Leurs vrais auteurs reste-
» roient cachés & impunis, à la fa-
» veur des soupçons de Suicide qui
» tomberoient sur les morts. D'un au-
» tre côté, les plus honnêtes gens se
» trouveroient continuellement ex-
» posés, dans la Société, à des soup-
» çons odieux, à des perquisitions dé-
» sagréables & allarmantes, que leur
» attireroient leurs liaisons avec ceux

» qui se feroient donné la mort. On
» peut même avancer que, dans bien
» des cas, les innocens risqueroient,
» plus que les coupables, d'être ac-
» cusés & punis des meurtres qui se
» commettroient autour d'eux, &
» dont l'envie ou le fanatisme pren-
» droient occasion de les charger pour
» les perdre. « L'auteur rapporte, à
cette occasion, une anecdote récente,
& dont les témoins vivent encore.
M. de *Rosenzweig* Ecuyer de Léipsik,
venant de Hollande en 1755, rencon-
tra un Hambourgeois qui se mit sur
le chariot de poste avec lui. Cet hom-
me avoit une physionomie sombre &
sinistre; des Voyageurs, qui se trou-
vèrent sur le même chariot, & qui
n'avoient rien moins que l'air d'assas-
sins, lui inspirèrent de la défiance &
de la crainte. S'étant imaginé que ces
gens vouloient le tuer, il résolut de
ne point continuer son voyage avec
eux, quoiqu'il eût déja payé sa place.
Le Maître de Poste en avertit M. l'E-
cuyer; celui-ci parle au Hambour-
geois, & lui fait entendre qu'il n'a-
voit rien à craindre, puisque les per-

ſonnes qui lui faiſoient peur, changeoient de chariot & prenoient une autre route. Cette nouvelle le tranquiliſe. Je partirai donc, dit-il à M. *de Roſenzweig*, dès que vous m'aſſurez que je ne riſque rien; je me confie à vous, & *je mets mon ame ſur la vôtre.* Après cela, il prend ſa place vis-à-vis du ſiège où étoit M. l'Ecuyer avec un autre Voyageur. La nuit vient; tous les paſſagers s'endorment, excepté le Hambourgeois qui, toujours tourmenté de penſées noires & tragiques, ſe détermine à profiter de l'occaſion pour ſe détruire de ſa propre main. Il tire doucement un couteau à gaîne que M. *de Roſenzweig* portoit à ſon côté, & s'en coupe la gorge. Son corps tombe ſur l'Ecuyer, qui, réveillé par le choc, entendant le râle d'un homme dont la reſpiration eſt empêchée, & ſe ſentant tout mouillé, appelle le Poſtillon & demande de la lumière. On en apporte, & l'on voit un homme égorgé entre les mains de M. *de Roſenzweig*, que les yeux de tous les aſſiſtans accuſent déja de ce meurtre. Heureuſement pour

l'Ecuyer, le Hambougeois vivoit encore, & conservoit toute sa connoissance. On interroge le blessé qui rend hommage à l'innocence, & s'accuse lui seul. Alors on tâche d'arrêter son sang ; on lui bande la gorge, & l'on se hâte d'arriver à la première station pour lui faire donner de nouveaux secours : c'étoit aux environs d'Osnabruck. Là, tandis qu'un habile Chirurgien s'efforce de le sauver, la Justice du lieu fait sa procédure, &, par les dépositions constantes du Hambourgeois, M. l'Ecuyer fut pleinement justifié, de même que tous ses autres compagnons de voyage. Or, dans quels risques & dans quels embarras se seroient trouvés les Voyageurs, & sur-tout M. *de Rosenzweig* qui avoit toutes les circonstances contre lui, si l'homme de Hambourg fût mort tout-à-coup de sa blessure ?
» L'idée de ces risques, poursuit l'au-
» teur, & la crainte d'éprouver de pa-
» reils désagrémens empoisonneroient
» le plaisir d'habiter même avec ses
» parens & ses amis? A peine en ver-
» roit-on quelqu'un en proie au cha-

» grin & à la douleur, qu'au lieu de
» rester près de lui pour le consoler,
» on ne penseroit qu'à s'en éloigner,
» dans la crainte d'être soupçonné de
» sa mort, si son désespoir le portoit
» à cette extrêmité. Ainsi le Suicide,
» s'il étoit permis, étoufferoit la pi-
» tié dans le cœur des hommes, leur
» ouvriroit une nouvelle source de
» disgraces & de périls, aggraveroit
» le sort des infortunés qui ne pour-
» roient se résoudre à se déchirer de
» leurs propres mains, répandroit
» dans les familles le deuil, la misère
» & la désolation, & priveroit la So-
» ciété d'un grand nombre de Sujets
» utiles que le temps & la patience
» auroient pu remettre en état de la
» servir. «

Le reste du volume est consacré à la réfutation de plusieurs assertions favorables au Suicide, qui se trouvent répandues dans le Livre du *Systême de la Nature* & dans les Ouvrages de M^rs^ *de Montesquieu* & *Rousseau*. Je ne suivrai point l'auteur dans cette discussion, qui ne présente rien de neuf, ni de bien intéressant. La ma-

tière du Suicide eſt, d'ailleurs, ſolidement traitée dans cet Ouvrage; mais les longueurs, les redites, & ſur-tout la négligence & l'incorrection du ſtyle, n'en rendent pas la lecture agréable. On peut le conſidérer comme un fond d'excellens matériaux qui pourront dans la ſuite être utilement mis en œuvre par quelque plume plus exercée & plus élégante.

*MINÉRALOGIE ou Nouvelle Expoſition du Regne Minéral; Ouvrage dans lequel on a tâché de ranger dans l'ordre le plus naturel les ſubſtances de ce Regne, & où l'on expoſe leurs propriétés & leurs uſages méchaniques, &c; avec un Lexicon ou Vocabulaire, des Tables Synoptiques & un Dictionnaire Minéralogico-Géographique: Par M. Valmont de Bomare, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement, Cenſeur Royal, Membre de pluſieurs Académies des Sciences, Belles-Lettres & Beaux Arts,*

*Maître en Pharmacie, &c, &c; seconde Edition. A Paris, chez Vincent Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins. Deux volumes in-8°; prix 12 livres relié, & 10 livres broché.*

LA première Edition de cet Ouvrage, qui parut en 1762, a été enlevée, contrefaite & traduite. L'auteur qui, depuis dix-huit ans, démontre annuellement à Paris l'Histoire Naturelle dans ses différentes branches, paroît s'être attaché plus particulièrement à la partie minéralogique : ce Livre est le fruit d'un grand nombre d'observations qu'il a eu occasion de faire dans les différens voyages que son goût pour cette Science lui a fait entreprendre. En lisant l'ouvrage de M. de *Bomare*, on reconnoît que cet auteur a eu soin de consulter ceux qui ont traité de cette partie de l'Histoire Naturelle : aussi, dit-il, les uns,

s'en tenant aux caractères extérieurs des corps, se sont contentés de les désigner par la figure, le tissu, la couleur, l'odeur & la pesanteur spécifique; d'autres, pénétrant dans leur intérieur, ont été conduits, dans la distribution qu'ils en ont faite, par leurs propriétés, ou méchaniques, ou physiques, ou médicinales, ou par leurs produits dans le feu & les autres menstrues. Il étoit de l'objet de M. *de Bomare* de discuter la valeur des motifs qui avoient entraîné ou séduit les auteurs dans les manières diverses dont ils avoient considéré les objets. Dans la combinaison de ces différentes méthodes, on trouve de la contradiction, même de la confusion : de-là le dégoût qui doit en résulter pour celui qui cherche à s'instruire. C'est de ces embarras, c'est de ces erreurs mêmes, reconnues par

l'expérience & par une pratique journalière, que M. *de Bomare* a déduit un systême particulier, objet principal de l'ouvrage que je vous annonce. On y distingue trois principaux objets, une Partie Systématique, des Notes & des Observations.

La *Partie Systématique* est formée d'un tableau général des choses, d'une distribution propre à chaque genre, d'une nomenclature Françoise, Latine, &c, & de la description. Ce tableau a onze Tables différentes, placées chacune à la tête de chaque Classe. Chaque Table détermine la Classe, & la Classe expose l'ordre, le genre, la soudivision & les espèces qu'elle contient; c'est-là, sur-tout, qu'on voit les opinions diverses des Naturalistes les plus connus, leurs interprétations, leurs idées conciliées par l'attention de M. *de Bomare* à con-

ſerver leurs dénominations, leurs épithètes ou caractères, à la ſuite de la phraſe Latine qu'il a adoptée ou qu'il a faite.

L'auteur a renvoyé dans les *Notes* tout ce qui étoit de diſcuſſion légère, tout ce qui pouvoit ſervir d'éclairciſſement aux endroits obſcurs de quelques Minéralogiſtes; c'eſt-là qu'il a cité ceux qui ont particulierement traité de l'objet qui l'occupoit.

M. *de Bomare* a conſigné dans ſon ouvrage, ſous le nom d'*Obſervations*, les découvertes ou conjectures que l'on a formées ſur certains corps du regne minéral, les travaux qu'on leur a fait ſubir, leurs uſages, leurs propriétés, les reſſources qu'il en a tirées. Ces détails ſont très-ſatisfaiſans pour ceux qui ne s'arrêtent pas à l'écorce des choſes, & qui veulent que la Science ne ſoit pas un appareil vain & ſtérile.

On observe, dans cet ouvrage, que l'auteur ne s'est pas borné, ainsi que la plûpart des Ecrivains, à la minéralogie particulière d'une contrée; il embrasse la Science dans sa plus grande généralité possible; il indique les substances concomitantes des divers corps de ce regne, & il les décrit; il marque les propriétés ou caractères qui leur sont particuliers, ceux qui leur sont communs avec d'autres, & il tâche d'indiquer ceux qui paroissent les plus propres à répandre quelque jour sur la formation, tant primitive que secondaire, des corps en général; enfin il a rangé les substances selon leur moindre ou leur plus grande relation.

On présume bien que, dans l'exécution d'un ouvrage de cette importance, l'auteur, qui est François, a eu de grandes difficultés à surmonter;

1°. le cahos de la nomenclature, la quantité de dénominations vagues, impropres, ou de termes étrangers qui paroiſſent barbares, & qu'il a été obligé d'adopter faute d'autres & pour ne pas multiplier la liſte des noms; 2°. l'obſtacle plus grand encore de l'ignorance où nous ſommes des parties conſtitutives des corps. M. *de Bomare*, comptant peu ſur les expériences des autres, doutant même de celles qu'il a tentées dans ſon Laboratoire, a expoſé les obſervations tirées de ſon Journal de voyages, & a conſulté les Phyſiciens, les Chimiſtes & les Naturaliſtes les plus éclairés.

Comme chaque Science a ſon idiome, & qu'il eſt du devoir d'un auteur d'être clair & précis, il a fallu ſe ſervir de termes techniques: mais, en faveur du commun des Lecteurs, à qui la

langue des Naturaliſtes eſt étrangère, M. *de Bomare* les a expliqués dans un Vocabulaire raiſonné, que l'on trouve au commencement de ſon ouvrage. Ce Vocabulaire ou Dictionnaire nomenclateur eſt intitulé : *Lexicon alphabétique de Minéralogie, ou Interprétation de pluſieurs termes d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, de Chimie, dont on s'eſt ſervi dans cet ouvrage, & qui paroiſſent être moins généralement entendus.* Cet abrégé, qu'il eſt néceſſaire de lire avant tout, forme comme un corps de définitions minéralogiques, &c.

Le *Dictionnaire Minéralogico-Géographique* des Pays où ſe trouvent les diverſes ſubſtances minérales dont il eſt fait mention dans cet ouvrage, eſt très-utile & très-curieux.

Je ſuis, &c.

*A Paris 2 Juin 1774.*

# LETTRE VI.

*Oeuvres choisies de M. Gessner, contenant la mort d'Abel, la Nuit & autres Poëmes, avec des Idylles, des Pastorales & autres Pièces mises en vers François par différens Auteurs, & les meilleurs Poëtes en ce genre; précédées d'une Notice raisonnée de la vie & des ouvrages de M. Gessner; suivies de Poësies diverses de l'Allemand, aussi en vers François; sçavoir des Fables, Idylles, Chansons, Odes, &c; avec des Observations Historiques sur la Litérature Allemande. A Paris, chez Saillant rue S. Jean de Beauvais; la veuve Duchesne rue S. Jacques; Brocas même rue; Durand neveu rue Galande; & Moutard Quai des Augustins; un volume in-12 de plus de 400 pages. Prix 3 livres relié en veau.*

L'OBJET

L'OBJET de ce volume eſt de donner un Recueil des meilleures productions en vers des Poëſies du célèbre M. *Geſſner*, celui de tous les Poëtes Allemands qui a eu le plus de ſuccès en France. Ce n'eſt pas qu'il n'ait également réuſſi chez les autres Nations; il eſt le Peintre de la nature, le Chantre de l'humanité, & l'humanité & la nature ſont de tous les lieux & de tous les temps. On lui a déféré un honneur aſſez rare : on vient de faire ſa vie de ſon vivant, ou plutôt ſon Eloge hiſtorique, avec *une Notice raiſonnée de ſes Ouvrages*. Cet Eloge, bien fait & bien ecrit, ſe trouve à la tête du Recueil que je vous annonce. Tous ceux qui ont lu M. *Geſſner* n'ont pu s'empêcher de concevoir l'idée la plus avantageuſe de ſon ame, & cette idée, il la juſtifie. C'eſt un homme plein de candeur, de modeſtie, de ſenſibilité, de déſintéreſſement. Il eſt né à Zurich, en 1730, d'une famille depuis longtemps illuſtre dans les Lettres. *Conrard Geſſner* enſeignoit à Zurich, dans le XVI^e ſiècle, la Philoſophie & la

Médecine; il obtint des Lettres de Noblesse de l'Empereur *Ferdinand*, & mérita de la postérité le surnom de *Pline de l'Allemagne*. La Société Physique de Zurich, formée il y a plus de vingt ans, est présidée par un *Gessner* revêtu de la Charge de premier Médecin de la Ville, & oncle de celui dont il est ici question. Ce dernier (*Salomon Gessner*) n'annonça pas d'abord ce qu'il devoit être, & M. *Bodmer*, cet habile Professeur de l'Université de Zurich, y fut trompé lui-même. Le père du jeune *Gessner* le lui avoit confié dans ses premières années: on lui renvoya son fils au bout de quelque temps, en l'assurant que les études de cet enfant se borneroient à l'écriture & aux quatre règles de l'Arithmétique. » Le père ne se dé» couragea pas; il plaça M. *Gessner* » auprès d'un de ses parens, Ministre » d'une Cure près de Zurich. Le bon » Curé ne présenta d'abord à son élè» ve que le grand Livre de la Na» ture; il le menoit dans la campa» gne, lui en faisoit admirer la beauté, » lui apprenoit à en connoître les tra» vaux; &, voyant qu'il prenoit goût

» à ces leçons, il laiſſoit échapper » dans ſes entretiens des traits de quel- » ques-uns des anciens Auteurs qui » ont traité de ces objets avec le plus » d'agrément. C'eſt par cet ingénieux » artifice que l'eſprit de M. *Geſſner* » a commencé à s'ouvrir & à ſe dé- » velopper; c'eſt par-là qu'on eſt par- » venu à lui faire aimer la langue de » *Virgile* & les ouvrages de *Théocrite*; » c'eſt ainſi que, d'un enfant qu'on » avoit condamné à l'ignorance, parce » qu'il n'avoit pu ſuivre la route or- » dinaire, on a formé un homme » dont le Gymnaſe de Zurich s'honore » aujourd'hui comme de l'un de ſes » élèves les plus illuſtres.

» Arrivé à l'âge où il faut choiſir un » état, M. *Geſſner* prit le Commerce » de la Librairie, qui étoit la profeſ- » ſion de ſon père, & en quelque » ſorte de ſa famille. De cinq Maiſons » d'Imprimerie & de Libraire qui ſont » à Zurich, deux ſont occupées par » des *Geſſner*; l'une ſous la direction » des Frères *Geſſner*, l'autre ſous celle » d'*Orell*, *Geſſner* & Compagnie : cette » dernière eſt celle de notre Auteur.

» Elle eſt auſſi connue par l'étendue
» de ſa correſpondance que par l'é-
» légance & le choix des ouvrages
» qu'elle a mis au jour. Si l'Allemagne
» parvient à bannir entièrement les
» lettres gothiques, dont la France &
» l'Angleterre ſe ſont délivrées de-
» puis ſi long-tems, ce ſera, en grande
» partie, aux Preſſes de MM. *Orell*
» & *Geſſnèr* qu'elle devra ce change-
» ment. «

Il ne faut pas croire cependant que M. *Geſſner* paſſe la moitié de ſa vie à feuilleter des regiſtres ou à dreſſer des factures. La littérature & les calculs du commerce ſont preſqu'incompatibles. Des Aſſociés eſtimables lui ſauvent l'ennui de ces détails; lui, de ſon côté, les ſeconde par ſes avis, ſes lumières & ſes travaux dans les Arts, & il s'en faut bien qu'il rougiſſe de tenir leur état. » Lors de la vive
» ſenſation que ſes ouvrages, traduits
» par M. *Huber*, ont excitée en France,
» Mad^e^ la Ducheſſe *de Choiſeul* lui fit
» propoſer, par un Officier aux Gardes
» Suiſſes, de venir à Paris où il ſeroit
» facile de le fixer par quelqu'emploi

» honorable auprès de ce Régiment : il » répondit en Philosophe qu'il étoit at» taché à sa Patrie & à son Commer» ce, & que, si l'on vouloit étendre » les effets de cette bienfaisance sur » son Traducteur, il en auroit autant » de reconnoissance que s'il les éprou» voit lui-même. Depuis quatre ou » cinq ans on l'a élu Membre du Con» seil intérieur de sa Patrie, place qu'il » ne faut point juger sur celle de nos » Conseillers de Ville, puisqu'il s'agit » d'un Peuple qui se gouverne lui» même. Cependant M. *Gessner* n'en » est pas moins l'associé de M. *Orell.* «

Il fit, vers 1752, un voyage en Allemagne pour connoître les hommes qui la rendoient illustre. L'auteur de cet Eloge conte à ce sujet une petite anecdote qui n'est rien en soi, mais qu'il rapporte comme un trait de caractère. » Etant à Berlin, M. *Gessner* » fut admis dans la Société des *Gleims* » & des *Lessings* ; chacun des auteurs » qui la formoient y lisoit quelque » morceau de sa composition ; & M. » *Gessner* auroit desiré de soumettre à » ces Juges éclairés une petite Pièce

» qui étoit ſon coup d'eſſai. . . . . .
» A meſure que les Membres de la So-
» ciété avoient fini leur lecture, on
» le voyoit porter ſur le bord de ſa
» poche une main tremblante qu'il re-
» tiroit auſſitôt, mais ſans le manuſ-
» crit qu'elle devoit prendre. Comme
» il n'avoit encore rien fait imprimer,
» perſonne ne devina la cauſe d'un
» mouvement que ſa timidité l'empê-
» choit de rendre plus clair. « Le morceau qu'il n'avoit oſé montrer, étoit le petit Poëme *de la Nuit*, qu'il publia à ſon retour, qui fut très-bien reçu, & dont nous avons en François trois traductions différentes.

L'auteur de cette vie parcourt les autres ouvrages de M. *Geſſner*, ainſi que l'époque de leur publication, les circonſtances qui les ont fait naître, & les apprécie comme un homme qui en ſent toutes les beautés. Quoiqu'il remarque avec beaucoup de juſteſſe que c'eſt par le ſentiment & non par des autorités qu'il faut juger des ouvrages du Poëte dont il fait l'éloge, il penſe cependant avec raiſon que l'on verra, avec autant de plaiſir que d'in-

térêt, l'impreſſion qu'ils ont faite ſur un homme de Lettres tel que M. *Rouſſeau de Genève*. Je crois que vous penſez de même ; ainſi vous ne ſerez pas fâché de trouver ici la réponſe du Philoſophe Génevois à M. *Huber* qui lui avoit envoyé en 1761 un exemplaire de ſa Traduction des *Idylles*. Mr *Rouſſeau* étoit alors dans ſa retraite de Montmorenci près de Paris, fort malade de la pierre. »J'étois, Monſieur, dans un accès du plus cruel » des maux du corps, quand je reçus » votre Lettre & vos Idylles ; après » avoir lu la Lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer auſſitôt ; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, & » je le mis à mon côté pour le relire » encore : voilà l'exacte vérité. Je ſens » que votre ami *Geſſner* eſt un homme » ſelon mon cœur, d'où vous pouvez » juger de ſon Traducteur & de ſon » Ami par lequel ſeul il m'eſt connu. » Je vous ſçais en particulier un gré » infini d'avoir oſé dépouiller notre » langue de ce ſot & précieux jargon » qui ôte toute vérité aux images, &

» toute vie au ſentiment. Ceux qui » veulent embellir & parer la Na» ture, ſont des gens ſans ame & ſans » goût qui n'ont jamais connu ſes » beautés. Il y a ſix ans que je coule, » dans une retraite, une vie aſſez » ſemblable à celle de *Ménalque* & » d'*Amintas*, au bien près que j'aime » comme eux, mais que je ne ſçais » pas faire; & je puis vous proteſter, » Monſieur, que j'ai plus vêcu du» rant ces ſix ans que je n'avois fait » durant tout le cours de ma vie. Main» tenant vous me faites deſirer de re» voir encore un Printemps, pour » faire, avec vos charmans Paſteurs, » de nouvelles promenades, pour par» tager avec eux ma ſolitude, & pour » revoir avec eux des aſyles cham» pêtres qui ne ſont pas inférieurs à » ceux que M. *Geſſner* & vous, avez ſi » bien décrits. Saluez-le de ma part, » je vous ſupplie; & recevez auſſi » mes remercîmens & mes ſaluta» tions. ROUSSEAU. «

L'auteur de cet Eloge hiſtorique ne diſſimule pas quelques reproches qui ont été faits à M. *Geſſner*. Un homme de mérite, M. *Sulzer*, Académicien

de Berlin, voudroit que pour ses Idylles il eût placé la Scène dans la Mesopotamie ou la Chaldée, & apparemment qu'il eût emprunté le Costume des Patriarches ; & il faut avouer que la Mythologie n'est pas la partie brillante de ces Idylles. On nous apprend ensuite que l'excellent Poëme de la *Mort d'Abel* a été traduit dans presque toutes les Langues, en vers Latins, en Italien, en Hollandois, en Danois, & deux fois en Anglois ; c'est la traduction Françoise qui a fait naître toutes ces autres traductions. Malgré tant de succès, ce Poëme eut des Censeurs : mais quels Censeurs! Un Théologien trouva mauvais que M. *Gessner* eut attribué aux Anges les effets naturels ; il accusa cette fiction poëtique de l'hérésie des *Valentiniens*, ou Disciples de *Valentin*, Hérésiarque du second siècle, qui composoit la Divinité d'une trentaine d'Esprits ou premiers principes. Pour faire contraste, je ne sçais quel Ecrivailleur de Londres crut faire, il y a trois ou quatre ans, une excellente plaisanterie, en imprimant dans une

brochure, que la *Mort d'Abel pouvoit être lue avant & après la Communion.*

A la fin de cette vie, M. *Gessner* est considéré comme Graveur; & en cette qualité il tient encore un rang distingué; il a orné d'Estampes très-agréables, & dans le goût antique, les collections de ses œuvres qu'il a lui-même imprimées à Zurich.

Les premières traductions en vers, rassemblées dans ce volume, sont celles de plusieurs Idylles par différens auteurs, Mrs. *François de Neuf Château*, *Léonard*, le Chevalier *de Cubieres*, *Th. Her.*, *Blin de Sainmore*, le Comte *de Laurencin*, *Marteau*, jeune Avocat, &c. Toutes ces Pièces font honneur, en général, à leurs Interprêtes. Je ne connois rien, sur-tout, de plus naïf, de plus touchant en ce genre, que l'Idylle intitulée *le Ruban*, & celle qui a pour titre *Eglé* & *Milon*, par M. *Léonard*. Elles se trouvent toutes deux dans ce Recueil, ainsi que dans d'autres choix de Poësies, & dans la dernière édition des Idylles de M. *Léonard*.

Le morceau le plus considérable &

le plus important de ce Recueil, est la traduction en vers du fameux Poëme d'*Abel*. On a tenté pour cet ouvrage une chose absolument nouvelle. Il y a dans ce Poëme des chants de genres totalement différens. Ceux où le démon *Anamalec* médite d'entraîner *Caïn* dans le crime, où ce malheureux tue son frère, où il est livré aux remords, sont remplis d'images terribles & de la plus grande énergie. On a chargé de ces Chants, au nombre de deux, M. *Gilbert*, dont le pinceau un peu rude, souvent inégal, mais fier & pittoresque, s'est trouvé très-analogue au genre de Poësie qu'il y falloit employer. Dans les autres Chants, il s'agissoit de rendre avec naturel le tableau des mœurs, de l'innocence & du bonheur des premiers habitans du monde. M. *Marteau* a été choisi pour cette tâche, comme ayant une manière douce, égale, facile & assez conforme à la pureté des objets qu'il devoit exprimer. Je vais citer un morceau du premier Chant, qui vous en donnera une idée. C'est une espèce de Cantique d'*Abel* à son réveil.

Fuyez, ſonges volages;
Le jour de la raiſon diſſipe vos nuages;
Ainſi que la clarté du flambeau qui nous luit
A chaſſé de ces lieux les ombres de la nuit.
Soleil, nous ſaluons ta brillante lumière;
Tu redonnes la vie à la Nature entière;
A ton heureux aſpect les champs ſont embellis;
Les ombres, le ſommeil, les ſonges ſont bannis.
Quel eſt l'aſyle obſcur de la nuit & des ombres?
C'eſt le creux des rochers, ou le fond des bois ſombres;
Nous les y trouverons durant l'ardeur du jour,
Et ſous l'ombrage frais des berceaux d'alentour.
Sur le front ſourcilleux de la montagne aride,
Où s'éveille à préſent l'aigle fier & rapide,
Quelle vapeur ſe mêle à l'air pur du matin!
La terre ſacrifie à ſon maître divin;
Il ne dédaigne point ſa foible créature,
Et tout adore en lui l'Auteur de la Nature.
La fleur répand au loin ſon parfum dans les airs,
Et les oiſeaux en chœur ont formé leurs concerts.

Grand Dieu, pour t'honorer, le lion plein
d'audace,
Des airs en mugiſſant fait retentir l'eſpace.
Quelle eſt de tes deſſeins la ſage profondeur?
O Père des humains! ô puiſſant Créateur!
Quand tu vis l'Univers naître à ta voix fé-
conde,
Quand tu dis au ſoleil: marche, éclaire le
monde;
Sans doute ta bonté vouloit nous rendre heu-
reux:
L'homme le fut toujours quand il fut vertueux.
Soleil, quand tu reviens animer la Nature,
Tu pénètres mes ſens d'une volupté pure;
Je crois me voir encore à ce premier matin,
A ce jour ſolemnel, où l'Etre ſouverain
Appella du néant cet Univers immenſe,
Et dicta ſes Arrêts à la terre en ſilence.
Les animaux divers s'élancent dans les airs;
Dans les bois étonnés, au milieu des déſerts;
Le ſuperbe courſier, du ſein de la pouſſière,
Secoue, en bondiſſant, une épaiſſe crinière;
Et, *moitié terre encor*, le lion courageux,
Déja ſemble eſſayer ſon inſtinct belliqueux.
Plus loin avec effort s'agite une colline;
Devenue éléphant, cette maſſe chemine.

On entendit soudain le bruit de mille voix
Vers le trône immortel s'élever à la fois.
Ainsi, Dieu bienfaisant, ta puissance féconde
A nos yeux, chaque jour, fait renaître le monde.
En regardant les Cieux, nous chantons tes grandeurs;
Sans cesse, autour de nous, tu répands tes faveurs.
O Père des humains! un jour (je le révèle;
A mes foibles regards l'avenir se décèle)
Dans ce vaste Univers, tu verras les Mortels
Te chanter, te bénir, t'élever des autels;
Les Peuples chanteront ta gloire dès l'Aurore,
Au coucher du Soleil, ils te loueront encore.
Tel fut l'hymne d'*Abel*, &c.

Je vous ai déja fait connoître, Monsieur, l'un des deux Chants de M. *Gilbert*, en vous annonçant son *Début Poëtique* il y a environ deux ans *, & j'ai mis sous vos yeux quelques unes des beautés fortes & quelquefois sublimes que ce jeune Poëte a sçu y répandre. Il n'y en a pas moins dans

* Voyez l'*Année Littéraire 1772*, *Tome V*, page 181.

le huitième Chant dont je ne vous ai point parlé. Voici un morceau qui vous confirmera dans l'idée avantageuse que vous vous êtes formée du talent de M. *Gilbert* pour les peintures énergiques & terribles. *Caïn*, après avoir tué son frère, a reçu la malédiction de Dieu par la bouche d'un de ses Anges ; il est livré à l'horreur de ses remords ; il en est, pour ainsi dire, accablé.

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les Cieux ;
Et, fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups du tonnerre & par les vents brisé :
C'est-là qu'il s'est assis, de forces épuisé.
Sa tête pesamment contre l'arbre rangée,
Des pavots du sommeil reposoit ombragée ;
Et ses membres, long-temps flétris par la douleur,
Déja se remplissoient d'une jeune vigueur,
Indolemment jettés sur l'herbe defleurie :
Tout-à-coup il se lève, & furieux s'écrie ;

Oui, je l'entends gémir, je vois ſon ſang
couler ;
Eh ! quelle main cruelle oſe bien l'immoler ?
Arrêtez ; c'eſt mon frère ; oui, c'eſt *Abel* : perfide !
Mais où va ton erreur chercher le parricide ?
Toi ſeul, toi ſeul as pu commettre un tel forfait !
O mon frère ! mon frère ! ah ! par ce que j'ai fait
Juges, ſi tu m'aimas, quel ſort me déſeſpère ;
Et ceſſe par pitié de pourſuivre ton frère.
En des rêves affreux triſtement abſorbé,
Près du chêne à ces mots *Caïn* eſt retombé.

Voici un tableau plus doux & non moins bien rendu :

Bientôt le ſage *Adam*, ſuivi de ſa compagne,
Sort, &, d'un pied tardif, traverſant la campagne,
Demande où ſont ſes fils : qui les tient arrêtés ?
Que font-ils ? & pourquoi ſe ſont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendreſſe ?
*Abel*, *Abel*, ſur-tout l'étonne, l'intéreſſe :
Jamais de ſes travaux *Abel* n'ouvrit le cours,
Sans avoir embraſſé les auteurs de ſes jours ;
Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,

Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.
Ah! courons, chère épouse; allons chercher mon fils.
Mon fils, n'en doutons point, sous quelque ombrage assis,
Elevant jusqu'au Ciel son ame noble & pure,
Entretient dans ses chants le Dieu de la Nature.

On a rassemblé, à la suite de ces traductions de M. *Gessner*, diverses imitations d'autres Poësies imitées de différens auteurs Allemands, des Contes, des Fables, des Chansons, des Odes. Quelques Fables de M. *Gellert*, imitées par feu M. *de Rivery*, sont ce qu'il y a de mieux parmi ces petites pièces. L'Editeur auroit bien dû nous épargner la lecture des vers de M[rs]. *Sedaine*, *Mercier*, &c, &c, &c.

Au reste, Monsieur, on a placé à la tête des imitations des diverses Poësies dont je vous parlois tout-à-l'heure, différentes observations sur la Littérature Allemande. Vous aimerez l'anecdote suivante, que l'auteur rapporte vers la fin de ces observations.
» Tout le monde sçait l'indifférence

» de l'auguste Philosophe de *Sans-* » *Souci* sur les ouvrages que produit » l'Allemagne; M. *Zacharie* la lui a re- » prochée avec finesse dans ses *Quatre* » *Parties du Jour*, & lui-même ne s'en » cache pas dans ses Œuvres *, & ail- » leurs. Accoutumé à suivre M. *de Vol-* » *taire* sur le Parnasse François, & à » le suivre d'un pas égal, il se fait » gloire de ne sçavoir d'Allemand » que ce qu'il lui en faut pour com- » mander à son Cocher ou à ses Sol- » dats. Cependant, se trouvant à » Léipsik, dans la dernière guerre, il » voulut voir *Gellert*. Il le fit venir, » s'entretint avec lui sur ses Fables, » & finit par lui demander où il les » avoit prises. SIRE, répondit *Gel-* » *lert* avec la douceur qui le caractè- » risoit, mes amis me disent que je » suis un original. La conversation » continua toujours avec la même fa-

* Les Graces, dit un autre, inspirent *Heinius*;
*Haller*, à son avis, l'emporte sur *Horace*;
Et *Gottsched* doit tenir le sceptre du Parnasse:
Ainsi jugeoit *Midas*, &c.

*Epître au Général Bredow.*

» tisfaction de la part du Roi, qui dit, » quand le Philosophe l'eut quitté : il » faut avouer que cet homme-là a bien » de l'esprit pour un Allemand. Le » Marquis d'*Argens* lui avoit aussi ins» piré le desir de voir *Rabener* qui vi» voit à Dresde dans un Emploi de » finances ;& *Rabener* transporté, mais » toujours satyrique, écrivoit à *Gel-* » *lert* : Il veut bien ( la postérité le » croira-t-elle ) me parler en Alle» mand : oui, c'est en Allemand que » le grand *Frédéric* veut parler avec » moi. Mais l'entrevue n'eut pas lieu ; » & ce qu'il y eut de pis pour le Poëte, » c'est qu'il continua, comme *Gellert*, » à être privé de sa pension. «

Ce Recueil, Monsieur, est en général très-curieux, & aussi bien fait qu'il pouvoit l'être ; car il auroit été fort difficile de former un volume entier d'excellentes traductions de l'Allemand. Je suis étonné que l'Editeur, qui a recueilli de très-médiocres versions ou imitations, n'ait pas fait usage du Poëme de *Selime* & *Selima* de M. *Dorat*, où sont déployées toutes les richesses de l'imagination & de la Poësie.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un article des* MÉLANGES HISTORIQUES.

EN lisant votre Feuille N° 9, Monsieur, j'ai vu avec assez de surprise, page 261, que M. *Ducrot*, dans ses *Mélanges Historiques*, &c, donne un certain *Jugement Mémorable* comme réel & arrivé à Péking, &c. Ce *Jugement* a été imprimé dès 1766 dans quelques ouvrages périodiques. On le retrouve dans les *Opuscules Poëtiques & Philosophiques* de M. *Feutry* publiées en 1771, chez *Delalain* rue de la Comédie Françoise, page 226, & c'est lui qui en est le véritable auteur. Voici le fait. On l'avoit prié de détromper un Chef de famille respectable qui avoit confié l'éducation de ses enfans à un mauvais Gouverneur. Il crut ne pouvoir mieux faire, pour rendre ce service sans se compro-

mettre, que d'imaginer ce *Jugement*, ainsi qu'un autre Apologue, qu'il supposa tiré d'un ancien Poëte Belge, que vous pourrez voir aussi dans ses *Opuscules*, page 224, & dont je joins ici une copie. Cet Apologue mériteroit bien une place dans votre Journal; j'ose l'en croire digne. Ces deux morceaux singuliers ont produit l'effet desiré. Le Pédagogue a été mis à la porte; les enfans sont devenus ce qu'ils devoient être, honnêtes, vertueux, tels qu'ils ne feroient certainement pas, si ce méchant Educateur fut resté avec eux. Voilà ce que vous ignoriez sans doute, Monsieur, & ce que M. *Ducrot* ne pouvoit pas sçavoir; j'ai été en partie témoin de ce fait; mais au moins devoit-il bien ne pas faire entendre qu'il avoit rapporté ce *Jugement Mémorable* d'après les Annales Chinoises qu'il n'a peut-

être jamais lues. Je ne taxe point une compilation de plagiat. Il feroit néanmoins beaucoup mieux de citer ſes ſources, & ne pas donner, comme hiſtorique, un Apologue, ou un trait d'imagination dans le gout de ce *Jugement* & de l'*Apologue Wallon tiré d'un ancien Poëte Belge*, que je vous envoye.

» Un brin de lierre rampoit non » loin d'un mur qui ſoutenoit la ter- » raſſe & les jardins d'un vaſte Pa- » lais dont ils formoient la princi- » pale décoration; cette plante, ſe » traînant avec ſoupleſſe, s'attache » inſenſiblement au pied de la mu- » raille, &, par cent replis, s'é- » lève, s'inſinue dans le joint & le » foible de ſes pierres, l'embraſſe, » la couvre totalement de ſes tiges » corroſives que cachent leurs feuil- » les trompeuſes, & finit par dé-

» grader ce qui lui servoit d'appui. » Un Architecte passe heureusement » vis-à-vis de cette noble demeure, » apperçoit le mal & l'annonce au » Maître qui, soudain, fait arracher » ses racines destructives : mais pour » avoir négligé d'arrêter les progrès » de cette ingrate & dangereuse pro- » duction, il paya un long & coûteux » récrépissage.

» Grands, qui vous laissez appro- » cher, séduire & miner par un tas » d'espèces dont vous êtes entourés » nuit & jour, & qui les choisissez » même pour Instituteurs de vos fils, » vrais ornemens & seuls soutiens de » vos Maisons illustres, agissez avec » la prudence de ce Seigneur respec- » table. Sa déférence aux avis de l'Ar- » tiste, quoiqu'un peu tardive, em- » pêcha la ruine totale du superbe édi- » fice. Ne regrettez donc pas, vous,

» ses pareils, la dépense nécessaire » d'une prompte réparation ; chassez » loin de vous ces bas complaisans » & ces perfides adulateurs ; attirez » au sein de vos familles des gens » honnêtes, instruits & vertueux ; » c'est alors que vous serez vraiment » grands & dignes enfin de ce respect » que souvent vous osez exiger de » nous sans titres, & que nous vous » refusons alors avec justice. «

J'ai l'honneur d'être, &c.

GONDEMAN.

## ÉPIGRAMME.

Sur la Montagne aux deux sommets,
Croyez-vous, mes amis, que *la H**** gravisse ?
Lisez, depuis *Warvick*, tous les vers qu'il a faits ;
Vous verrez qu'il y monte à grands pas d'écrevisse.

Je suis, &c.

*A Paris ce 4 Juin 1774.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE VII.

*Vie de Marie de Médicis, Princesse de Toscane, Reine de France & de Navarre : 3 volumes in-8° de plus de 600 pages chacun. A Paris, chez Ruault Libraire, rue de la Harpe. Prix 18 livres relié.*

MARIE DE MÉDICIS nâquit à Florence le 26 Avril 1573, de *François II de Médicis* dernier Duc de ce nom, & de *Jeanne d'Autriche* Reine de Hongrie & de Bohême. Quoique cette Princesse ait été mariée beaucoup plus tard que ne le sont pour l'ordinaire les personnes de son rang, les Historiens ne nous ont

état d'équiper un bâtiment d'un prix aussi immense. En effet, sans compter toutes les pierres précieuses dont il étoit enrichi, tant en dedans qu'en dehors, on estimoit 210000 livres les seules armes du Roi & du Grand Duc, qu'on avoit placées devant le siège où la Reine étoit assise.

*Marie de Médicis* ne tarda pas à donner un héritier à la France. *Henri IV*, aussi bon mari que bon Roi, ne la quitta pas un moment pendant tout le temps de son travail, qui fut long & douloureux. Il partageoit ses souffrances, la consoloit, animoit son courage par l'espoir d'une prompte délivrance, & du plaisir qu'elle ressentiroit si elle donnoit un Dauphin à la France *. Il poussa même ses soins

* *César de Vendôme*, fils naturel de *Henri IV*, alors âgé de six ans & quelques mois, voyant le desir que son père & toute la Cour avoient que la Reine accouchât d'un Prince, témoigna beaucoup de curiosité sur cet objet à la *Boursier*. Cette Sage-Femme ayant dit qu'il dépendoit d'elle que la Reine accouchât d'un garçon ou d'une fille, *César* lui repartit avec vivacité : *Puisque cela dépend de vous, mettez-y donc les pièces d'un fils.*

jusqu'à l'exhorter à crier, *de crainte*, disoit-il, *que sa gorge ne s'enflât par les efforts qu'elle faisoit pour se retenir.* *Henri IV* avoit recommandé à *la Boursier* de ne pas laisser connoître à cette Princesse qu'elle eût mis au monde un fils, si elle en avoit un, parce qu'il étoit à craindre qu'un excès de joie ne fût contraire à son état. Cette femme, pendant l'accouchement, sçut tellement se contraindre & composer son visage, qu'elle ne témoigna pas la plus légère émotion. Cette tranquillité apparente trompa *Henri IV* lui-même; il ne voulut pas croire l'heureuse nouvelle qu'on lui donna de la naissance d'un Dauphin. Il vint trouver *la Boursier* d'un air triste & changé, &, ne doutant pas que ce ne fût une fille qui venoit de naître, il lui dit: *Sage-Femme, est-ce un fils?* La *Boursier* ayant répondu qu'oui, *je vous prie*, continua-t-il, *ne me donnez point de courte joie, cela me feroit mourir.* La Sage-Femme développa aussitôt l'enfant, & le lui fit voir. Le Roi, après avoir demandé à *la Boursier*, s'il pouvoit, sans danger, instruire la

Reine de leur bonheur commun, courut, transporté, au lit de cette Princesse, & lui apprit, en l'embrassant tendrement, qu'elle venoit de donner un héritier à la France. Dans l'excès de sa joie, il embrassoit tous ceux qu'il rencontroit, & couroit dans les salles de l'appartement de la Reine, pour amener tous ceux qui s'y trouvoient voir le Dauphin qui venoit de naître. Il perdit même son chapeau dans la foule. *La Boursier* lui ayant représenté qu'il entroit trop de personnes dans la chambre de *Marie de Médicis*, qui pouvoit en être incommodée : *Tais-toi*, *Sage-Femme*, lui dit le Roi en lui frappant sur l'épaule, *cet enfant est à tout le monde, il faut que chacun le voie & s'en réjouisse.*

Les amours de *Henri IV* excitèrent de fréquentes brouilleries entre la Reine & lui. Si *Marie de Médicis* eût mis plus de douceur & de complaisance dans sa conduite, elle eût peut-être guéri le Roi de cet amour effréné pour les femmes, qui ternissoit quelquefois ses autres qualités ; car l'attachement qu'il avoit pour la Reine

étoit ſincère. Elle lui plaiſoit au point qu'il diſoit même à ſes Confidens que, ſi elle n'eût point été ſa femme, il eût donné tout ſon bien pour qu'elle fût ſa maîtreſſe. Mais l'aigreur & l'emportement auquel elle ſe livroit quelquefois, loin de l'aider à ſurmonter ſes foibleſſes, ne ſervoient qu'à l'y entretenir, parce qu'il cherchoit à ſe conſoler auprès de ſes maîtreſſes, & ſur-tout auprès de Mad^e^ *de Verneuil*, des chagrins journaliers que *Marie de Médicis* lui faiſoit éprouver. Ainſi, cette Princeſſe, en ſe laiſſant aller à l'impétuoſité de ſon caractère, devenoit elle-même l'artiſan de ſes malheurs, & fomentoit des paſſions que ſon intérêt & celui du Roi étoient d'éteindre. Elle ne lui pardonnoit pas ſon attachement pour Madame *de Verneuil*. Ce Prince avoit réſolu de ne plus revoir celle-ci; mais il avoua à M. *de Sully* qu'il n'en avoit point le courage, ſur-tout lorſqu'il comparoit les agrémens de la Marquiſe, les graces & l'enjoûment de ſon eſprit, avec le caractère dur & intraitable de la Reine. Il convenoit en même-temps

qu'il ne pouvoit se résoudre à prendre le ton de maître avec *Marie de Médicis*. M. *de Sully* lui conseilla vainement d'obliger cette Princesse, par une fermeté nécessaire à leur repos commun, de renfermer en elle-même sa mauvaise humeur, & de supprimer sur-tout ses reproches en public, qui étoient aussi indécens que peu conformes au respect qu'elle lui devoit. Toutes ces représentations ne purent rien gagner sur *Henri IV*. La foiblesse de ce Prince pour les femmes étoit si excessive, qu'il ne pouvoit la vaincre, même à l'égard de la Reine.

Les dissensions domestiques rendoient *Henri IV* aussi malheureux que *Marie*. Ce Prince étoit même quelquefois obligé de se relever la nuit, excédé de ses reproches, & de la quitter. M. *de Sully* rapporte dans ses Mémoires, *qu'il ne les a jamais vu passer huit jours sans se quereller*. Cette Princesse, naturellement violente, se laissoit quelquefois aller aux plus grands emportemens. Elle poussa même un jour sa vivacité au point de lever le bras pour frapper le Roi. M. *de Sully*, qui étoit

présent, le rabattit aussitôt avec tant de force, qu'elle prétendit qu'il l'avoit frappée; mais elle lui en sçut bon gré, quand sa colère fut passée.

*Marie* avoit d'autant plus de tort que *Henri IV* étoit rempli de soins pour elle, & lui donnoit, en toute occasion, des témoignages de sa confiance. Comme il sçavoit qu'elle étoit capable de garder un secret, il ne craignoit pas de l'instruire des affaires de l'Etat, & de la manière de le gouverner. Il sembloit qu'il eût prévu qu'elle se trouveroit bientôt dans le cas de faire usage de ces instructions. Il l'appelloit même souvent *Madame la Régente*. Un jour qu'elle en paroissoit affligée: *Vous avez raison*, lui dit *Henri IV*, *de desirer que nos ans soient égaux; car la fin de ma vie sera le commencement de vos peines. Vous avez pleuré de ce que je fouettois votre fils avec un peu de sévérité; mais quelque jour vous pleurerez beaucoup plus du mal qu'il aura, ou de celui que vous en recevrez vous-même. Mes maîtresses souvent vous ont déplu; mais difficilement éviterez-vous d'être un jour maltraitée par*

*celles qui posséderont son esprit. D'une chose vous puis-je assurer, c'est qu'étant de l'humeur dont je vous connois, en prévoyant celle dont il sera, vous entière, pour ne pas dire têtue, & lui opiniâtre, vous aurez sûrement maille à départir ensemble.*

Après la mort de *Henri IV*, *Marie de Médicis* fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de *Louis XIII* son fils. On sçait combien cette tutelle fut orageuse. L'obstination & la foiblesse furent les deux qualités dominantes que la Reine laissa voir dans sa conduite. Des querelles sans cesse renaissantes divisoient la Cour, & *Marie* les rendoit sérieuses, par l'importance qu'elle sembloit y mettre. Elle négocioit sans cesse avec les Grands du Royaume, soit pour les réconcilier, soit pour prévenir les ruptures dont elle croyoit devoir redouter les suites. Elle donnoit à ces petits intérêts un temps & des soins qui auroient dû être réservés aux grands objets de l'administration dont elle étoit chargée ; mais son génie étoit trop étroit pour en em-

brasser l'étendue. Elle ne voyoit, dans le gouvernement d'un Royaume, que cette politique d'intrigues, si familière aux femmes, & qu'elle possédoit au suprême degré. Elle épuisa, par son faste & par ses profusions, les trésors que l'économie de *Henri IV* avoit amassés, malgré les guerres continuelles qu'il avoit eues à soutenir. Elle accabla de bienfaits ceux dont elle redoutoit les cabales, & leur apprit, par ses largesses déplacées, à tout obtenir d'elle en s'en faisant craindre. Aussi les Grands & les Princes abusèrent-ils de sa foiblesse, pour la forcer à subir le joug de leur despotisme. Chacun d'eux avoit son parti séparé, & ce fut à cette division que l'Etat dut son salut, quoique cette anarchie ne tendît qu'à renverser le pouvoir Souverain.

La majorité de *Louis XIII* apporta peu de remède aux maux dont le Royaume étoit accablé, parce que *Marie*, sous le nom de son fils, conserva la même puissance & se conduisit par les mêmes principes. Livrée au Maréchal *d'Ancre* & à ses créatures,

elle ne se décidoit que d'après leurs conseils, &, comme il étoit essentiel pour eux que le Roi restât toujours dans la dépendance de sa mère, ils engagèrent cette Princesse à l'éloigner de la connoissance des affaires. C'est dans cette vue qu'elle eut l'imprudence de favoriser le goût & l'attachement que le jeune *Louis* avoit pris pour M. *de Luynes*. Mais l'espoir de gouverner engagea bientôt ce Favori à rendre odieux à *Louis* l'esclavage dans lequel on le tenoit, en lui faisant observer qu'il vivoit plutôt sous la domination de *Concini* que sous la tutelle de sa mère. Le peu de ménagemens & d'égards que *Marie* témoignoit à son fils, avoit commencé de bonne heure à lui aliéner le cœur de ce jeune Prince. L'Historien rapporte que la Reine Mère aimoit fort les chiens, & que le Roi, en entrant un jour dans sa chambre, marcha sur la patte d'un de ceux qu'elle affectionnoit le plus. Le chien aussitôt se jetta sur sa jambe, & le mordit jusqu'au sang. *Marie*, loin de lui en témoigner de la peine & de lui

en faire ses excuses, le querella avec beaucoup d'aigreur. *Louis* sortit en colère, & ne put s'empêcher de dire que *sa mère paroissoit aimer mieux un chien que lui.* Il étoit encore plus outré de l'insolence du Maréchal *d'Ancre* & de sa femme, qui oublioient souvent le respect qu'ils lui devoient. Il en avoit paru choqué dès sa plus tendre enfance; &, comme ils n'avoient point changé de conduite depuis sa majorité, il en étoit vivement blessé. Un jour qu'il s'amusoit à de petits jeux dans son appartement, au-dessus duquel logeoit la Maréchale *d'Ancre*, celle-ci lui fit dire qu'*elle avoit la migraine, & qu'il faisoit trop de bruit.* *Louis*, offensé avec raison de cette insolence, lui fit répondre que, *si sa chambre étoit trop exposée au bruit, Paris étoit assez grand pour qu'elle pût y en trouver une autre.*

La hauteur arrogante de ces Favoris, leur fortune énorme, leur insatiable avidité, avoient également révolté le Peuple & les Grands. *Concini* voyoit l'orage se former sur sa tête, & paroissoit, de temps en

temps, avoir quelques pressentimens funestes de sa chûte. Ayant perdu sa fille, & *Bassompierre* étant venu pour le consoler, le Maréchal *d'Ancre* lui répondit que l'affliction dont il le voyoit pénétré n'avoit pas seulement pour objet la mort de sa fille, mais les tristes présages pour l'avenir qu'elle lui donnoit, & l'opiniâtreté de sa femme qui ne pouvoit se résoudre à quitter la France, malgré les périls certains qu'il y prévoyoit. A cette occasion, il lui rappella divers affronts qu'il avoit déja reçus, la nécessité où il avoit été de céder *Amiens* au Duc *de Longueville*; & de se sauver en Normandie pour échapper à la fureur des Princes : *à chaque coup de fouet*, ajouta-t-il, *que la Fortune me donne, j'importune ma femme envain pour nous retirer dans le Duché de Ferrare. Je suis en état d'offrir six cens mille écus au Pape pour l'usufruit de ce Duché, où nous pourrions passer en paix le reste de nos jours. Je me suis mis à genoux devant elle, pour tâcher de la persuader avec plus d'efficace ; mais elle me reproche mon ingratitude & ma lâcheté : de*

*vouloir abandonner la Reine qui nous a comblés de tant de biens. Je suis donc perdu sans ressource, & , si ce n'étoit que j'ai tant d'obligations à ma femme, je la quitterois & m'en irois en lieu, là où les Grands ni les Peuples de France ne me viendroient pas chercher.* Cependant ces noirs pressentimens ne rendoient le Maréchal *d'Ancre* ni moins fier, ni moins impérieux. *Richelieu*, alors Evêque de Luçon, s'étant refusé à une injustice qu'il exigeoit de lui, *Concini* s'en trouva si offensé qu'il ne pensa plus qu'à la manière de s'en venger. Il lui écrivoit un jour : *Par-Dieu, Monsieur, je me plains de vous, vous me traitez trop mal; vous traitez la paix sans moi; vous avez fait que la Reine m'a écrit.... Que diable, la Reine & vous, pensez-vous que je fasse? La rage me mange jusqu'aux os*, &c.

De *Luynes* & ses partisans arrachèrent enfin le consentement de *Louis XIII* pour arrêter cet orgueilleux Favori. Le détail des précautions qui furent prises pour assurer ce coup, font voir jusqu'à quel point le Maréchal s'étoit rendu redoutable. *Luynes*,

dans la crainte que l'entreprise n'échouât, avoit fait secrettement seller des chevaux, pour quitter le Louvre & se sauver avec le Roi. Ce Prince feignit, ce jour-là, d'avoir pris médecine, pour avoir une raison apparente de tenir la grande porte du Louvre fermée, & empêcher que les Gens du Maréchal *d'Ancre* n'entrassent après lui. On augmenta aussi le nombre des Archers de la porte, & ces derniers devoient prendre, en cas de nécessité, les hallebardes qu'on avoit placées dans une chambre voisine. Le Maréchal *d'Ancre* arriva sur les six heures du matin (24 Avril 1617) pour aller attendre dans la chambre de sa femme que la Reine fût éveillée. Sa suite étoit si considérable qu'elle tenoit, depuis sa maison située au fauxbourg S. Antoine, jusqu'au Louvre. On avoit placé, au-dessus de la porte du Louvre, un homme qui fit tourner trois fois son chapeau, pour annoncer, par ce signe, que *Concini* étoit près d'entrer. Aussi-tôt un des Gardes alla en donner avis à *Vitri*, qui étoit alors sur l'escalier de la salle des

Suisses. Cet Officier partit sur le champ pour aller au-devant du Maréchal, en se faisant accompagner de tous ceux qui l'attendoient dans la Cour. Il le trouva arrêté pour lire une lettre, qu'on lui avoit fait remettre à dessein. *Vitri*, naturellement vif, & qui, d'ailleurs, étoit peut-être troublé de l'ordre qu'il alloit exécuter, eût passé sans voir *Concini*, si *Duhallier*, son frère, qui le suivoit immédiatement, ne lui eût dit : *Monsieur, voilà M. le Maréchal. Où est-il?* demanda *Vitri*. *Tenez, le voilà*, lui repartit-on. A l'instant *Vitri* le prit d'une main par le bras, & levant de l'autre son bâton de commandement, lui déclara qu'il l'arrêtoit de la part du Roi. *Moi prisonnier*, reprit le Maréchal en se retirant en arrière! Au même instant on lui tira trois coups de pistolet, l'un à la tête, l'autre au cœur, le troisième au ventre; mais on croit qu'il fut tué du premier. De trente Gentilshommes qui accompagnoient le Maréchal, il n'y eut qu'un seul qui mit l'épée à la main pour défendre son Maître; mais, lorsqu'on lui

eut dit que c'étoit la volonté du Roi, & qu'il vit, d'ailleurs, ses camarades se retirer, il suivit leur exemple.

Cet événement excita beaucoup de bruit & de tumulte dans le Louvre. Un inconnu, dans ce moment de trouble, entra dans la chambre du Roi, & lui dit, d'un air très-effrayé, que le Maréchal *d'Ancre* avoit été manqué, & qu'il montoit accompagné de tous ses Gens en armes. *Louis*, sans paroître ému, demanda son épée, &, s'adressant à un de ses Gentilshommes qu'il estimoit beaucoup : *Monsieur*, lui dit-il, *que faut-il faire ? Ce qu'il faut faire*, répondit cet Officier ? *Puisque V. M. paroît avoir le courage & la résolution que je lui vois, il faut aller à eux, vous leur passerez sur le ventre, voir à tout Paris, s'ils s'opposent à vous.* Aussi-tôt ce Prince s'achemina vers sa grande salle. Mais cette alarme fut heureusement de courte dûrée ; car on entendit, le moment d'après, crier : *Vive le Roi, le Tyran est mort.* Le Maréchal *d'Ancre* avoit au doigt un diamant d'un grand prix, qu'on lui ôta, ainsi que son écharpe, au mo-

ment qu'il fut tué. On trouva dans ſes poches des billets pour la ſomme de dix-neuf cens mille livres.

On envoya ſur le champ arrêter la Maréchale. Elle étoit encore dans ſon lit ; & ceux qui furent chargés de cette expédition la dépouillèrent au point que, lorſqu'elle voulut s'habiller, elle s'apperçut qu'on lui avoit pris juſqu'à ſes bas. Elle fut donc obligée d'avoir recours à ſon fils, âgé de douze ans, auquel elle envoya demander de l'argent pour en acheter ; &, comme il n'avoit que de la monnoie ſur lui, elle ne put s'en procurer que de toile. Elle fut transférée à la Baſtille. *Perſan*, qui en étoit Lieutenant, fut obligé de lui donner deux chemiſes, parce qu'elle en manquoit.

Une partie de la maiſon du Maréchal *d'Ancre* fut pillée par le peuple, & ſur-tout la chambre de ſon fils, auquel on enleva juſqu'à ſon lit. Il paſſa tout le jour & toute la nuit dans cette chambre ainſi dépouillée, où il fut gardé par quelques Soldats. Cet enfant témoigna une ſi grande douleur de ſon ignominie, qu'il refuſa, quoi-

que mourant de faim, de prendre un morceau de pain qu'on lui offroit. *Fiesque*, en ayant eu compassion, l'emmena chez lui au Louvre; mais, pour le soustraire à la fureur du peuple, il lui donna le manteau d'un de ses Laquais, & le fit passer ainsi sans qu'il fût reconnu. La Reine *Anne d'Autriche* prit aussi pitié de son malheur, & le fit venir dans son appartement; mais ayant oui dire qu'il avoit un talent supérieur pour la danse, elle eût la cruauté d'exiger de lui qu'il dansât devant elle. Il n'osa refuser, quoiqu'il témoignât combien cette obéissance lui coûtoit. On ne sçait quel nom donner à une fantaisie aussi bisarre; car il n'est pas à présumer que cette Princesse voulût insulter à l'infortune du fils de *Concini*. Ce jeune homme, qui devoit s'attendre à la fortune la plus brillante, fut conduit, quelques jours après la mort de son père, au Château de *Nantes*, où il demeura cinq ans prisonnier. Il y resta jusqu'à la fin de 1622, que *Marie de Médicis*, réconciliée avec son fils, obtint la liberté

de ce malheureux, à condition qu'il ſortiroit du Royaume. Il ſe retira à *Florence*, & y mourut de la peſte en 1631.

On eſt inſtruit des indignités que la populace effrénée exerça ſur le cadavre du Maréchal *d'Ancre*. L'Evêque de *Luçon* paſſoit, préciſément dans ce moment, ſur le Pont-Neuf. Son carroſſe ayant malheureuſement preſſé un de ces furieux, le Prélat craignit que, pendant la querelle qui s'éleva entre ſon Cocher & cet homme, on ne le reconnût, & que la haine qu'on avoit pour *Concini*, auquel on ſçavoit qu'il devoit ſa fortune, ne s'étendît juſques ſur lui; ſon péril lui fit naître l'idée de demander ce qu'on faiſoit. On lui répondit qu'on brûloit le cadavre du Maréchal *d'Ancre*. Auſſi-tôt il loua le zèle des Pariſiens, les appella bons Serviteurs de Sa Majeſté, & ſe mit à crier de toutes ſes forces *vive le Roi*. On lui donna ſur le champ paſſage, & ſa préſence d'eſprit le ſauva du plus grand danger.

La Reine-Mère fut promptement inſtruite de l'aſſaſſinat de *Concini*. Sa

ſurpriſe fut égale à ſa douleur; mais elle parut plus occupée de la perte prochaine de ſon autorité que de la mort de ſon Favori. Comme elle paroiſſoit plongée dans les plus triſtes réfléxions, on eut l'imprudence de venir lui témoigner l'embarras où l'on étoit d'annoncer à la Maréchale que ſon mari avoit été tué, & de la prier de prendre ce ſoin. Ce diſcours la choqua : *J'ai bien autre choſe à faire préſentement*, répondit-elle ; *ſi l'on ne peut dire à la Maréchale que ſon mari eſt mort, il faut le lui chanter aux oreilles : qu'on ne me parle plus de ces gens-là ; je leur avois dit, il y a long-temps, qu'ils feroient bien de s'en retourner en Italie.*

On avoit réſolu l'éloignement de la Reine-Mère, en même-temps que la perte de ſon Favori. Auſſi-tôt après la mort du Maréchal, cette Princeſſe avoit demandé d'avoir un entretien avec ſon fils ; mais cette grace lui fut refuſée. Le Baron de *Vitri* vint lui ôter ſes Gardes, & mettre à leur place ceux du Roi. Il leur ordonna d'empêcher *Marie* de ſortir de ſon ap-

partement ; il en fit murer les portes, à l'exception d'une seule, & rompre le pont-levis qui étoit du côté du Jardin. On insulta même cette Princesse, jusqu'à venir fouiller dans sa Chambre & dans son Cabinet. Sa Dame d'honneur, surprise d'une recherche aussi offensante pour sa Maîtresse, en demanda la cause. L'Officier, chargé de cette odieuse commission, lui répondit, *qu'il avoit ordre de regarder jusques sous les coffres, pour découvrir si l'on n'y avoit pas caché des caques de poudre, pour faire sauter le Roi qui logeoit au-dessus d'elle.* Un traitement aussi dur détermina *Marie de Médicis* à demander elle-même son éloignement ; on convint qu'elle se retireroit à Blois. On lui accorda la consolation de voir son fils avant de partir ; mais on avoit réglé jusqu'aux plus petits détails relatifs à cette entrevue. Les termes dont elle devoit se servir pour faire ses adieux au Roi, furent rédigés par l'Evêque de *Luçon*, & ceux que *Louis* devoit employer pour lui faire aussi les siens, le furent par de *Luynes*. Ces discours furent

ensuite examinés dans le Conseil. L'adieu fut fort tendre de la part de *Marie de Médicis*, qui fondoit en larmes. Elle partit enfin, accompagnée de Mesdames ses filles & de toutes les Princesses, qui la conduisirent au-delà des portes de Paris. Elles témoignèrent toutes beaucoup de regret en se séparant d'elle. Ses Domestiques avoient aussi la tristesse peinte sur le visage; & ce cortége, qui ressembloit plutôt à une pompe funèbre qu'au départ d'une Reine, auroit pu porter la pitié jusques dans les ames les plus insensibles. *Marie*, seule, ne donna aucune marque de foiblesse; elle traversa Paris l'œil sec, & sans laisser appercevoir la plus légère émotion. Son désespoir, cependant, dut être à son comble, lorsqu'elle vit que non-seulement la populace n'étoit point touchée de son infortune, mais qu'elle lui insultoit par des propos peu respectueux, & même offensans. Dès que *Louis* sçut que sa mère alloit monter en carrosse, il alla sur son balcon pour la voir partir, &, lorsqu'elle fut sortie du Louvre, il courut
à

à sa galerie pour la voir passer encore sur le Pont-Neuf. Il sembloit que ce Prince se fît un plaisir barbare de repaître ses yeux d'un spectacle qui auroit dû déchirer son cœur.

*De Luynes*, après le départ de la Reine-Mère, ne trouvant plus d'obstacle à son ambition, profitoit de l'empire qu'il avoit sur l'esprit du Roi, pour disposer de tous les emplois & de toutes les graces. Les Grands en murmuroient hautement; & le Duc de *Bouillon*, le voyant s'arroger la même autorité qui avoit attiré tant d'ennemis au Maréchal d'*Ancre*, disoit qu'*on n'avoit pas changé de taverne, mais seulement de bouchon.*

*Marie* ne resta pas long-tems au Château de *Blois*; elle en sortit de nuit par la fenêtre de son appartement, malgré les espions qu'elle avoit autour d'elle & les Troupes qui l'environnoient. « Sur le point de sortir » d'esclavage, dit l'Historien, elle » leva elle-même sa robe, & la re» troussa autour d'elle pour sortir plus » aisément. Le Comte de *Bresne* passa » le premier par la fenêtre pour lui

» donner la main. *Duplessis* la suivit, » de même que les Domestiques qui » étoient dans la confidence de cette » Princesse. *Marie* eut tant de peine » à descendre par la première échelle, » jusques sur la platte-forme, qu'elle » ne put se résoudre à se servir du » même moyen pour gagner le bas de » la terrasse. Elle préféra donc de s'as- » seoir sur un manteau, qu'on glissa » du haut de la platte-forme jusques » dans la rue. Dès que la Reine fut » parvenue au pied des murailles, le » Comte de *Bresne* & *Duplessis* lui » donnerent le bras, & traverserent » avec elle les fauxbourgs de la Ville. » *Marie* rencontra plusieurs de ses » Officiers, qui, la voyant sans flam- » beau entre deux hommes, la pri- » rent pour une femme suspecte. Elle » entendit même les propos libres » qu'ils tenoient à ce sujet, & dit en » riant : *ils me prennent pour une bonne* » *Dame* ».

Dès que *Marie de Médicis* se vit en liberté, elle écrivit à tous les Grands du Royaume pour les attirer dans son parti. Le Duc d'*Epernon* leva des

Troupes par son ordre, & les hostilités alloient commencer, lorsque l'Evêque de *Luçon* engagea cette Princesse à s'accommoder avec le Roi. Cette paix fut conclue à Angoulême où elle s'étoit sauvée, & ratifiée peu de jours après, à Saint-Germain, par *Louis XIII*. Cette réconciliation ne fut pas de longue durée. La Reine, mécontente de l'inexécution du Traité d'Angoulême, reprit bientôt les armes, dans l'espérance où elle étoit d'être soutenue par les Grands de la Cour. Mais cette guerre dura peu; on donna des ordres dans toutes les Provinces pour veiller sur les entreprises des Rebelles; & le Roi, après s'être montré dans la Normandie, vint à *Angers*, où ses Troupes forcèrent le pont de Cé, & où la Reine se soumit.

Je ne suivrai pas plus loin, Monsieur, le fil des événemens qui agitèrent la vie de cette Princesse. Inquiéte, turbulente, toujours dévorée de l'ambition de gouverner, toujours occupée d'intrigues & de cabales; elle avoit mis toute la France en feu. *Louis*

jugea qu'il étoit enfin néceſſaire d'éloigner cette Princeſſe pour rétablir la tranquilité dans ſon Royaume; mais l'opiniâtreté de *Marie* à ne vouloir ſe retirer dans aucune de ſes maiſons, parce qu'elle craignoit qu'on ne la conduisît de force à Florence, la fit réſoudre à s'expatrier d'elle-même. On la vit d'abord ſe retirer à Bruxelles, de-là en Hollande, enſuite en Angleterre, mendiant partout un aſyle, & ne pouvant l'obtenir; ſon caractère la faiſoit redouter de tous les Princes. Il eſt vrai qu'elle avoit contre elle, dans le Cardinal *de Richelieu*, un ennemi terrible qui ne ceſſa de la perſécuter, & d'épuiſer ſur elle tous les traits de ſa vengeance. Non content d'avoir rendu cette Princeſſe odieuſe aux yeux de ſon fils, ce Miniſtre implacable pouſſa la dureté juſqu'à lui faire refuſer ſa ſubſiſtance. Cette conduite eſt d'autant plus atroce de la part du Cardinal, que, malgré les torts de la Reine envers lui, il n'auroit jamais dû oublier qu'il lui étoit redevable de toute ſa fortune, & qu'il tenoit d'elle-même le pou-

voir dont il se servoit pour l'accabler. Cette Reine, après avoir erré de pays en pays, se vit enfin obligée de se retirer à Cologne.

Les chagrins multipliés & les humiliations en tout genre qu'avoit reçues cette Princesse, avoient tellement flétri son ame, qu'elle sembloit avoir perdu jusqu'à la faculté de se plaindre. On ne voit pas, en effet, que, depuis son arrivée à Cologne, elle ait rien entrepris. Elle y mourut presque comme une Bourgeoise obscure, âgée de 69 ans deux mois & neuf jours. *Fabio Chigi*, Nonce Apostolique, qui l'assista dans ses derniers momens, lui demanda si elle ne pardonnoit pas à tous ses ennemis, & en particulier au Cardinal *de Richelieu ? De bon cœur*, répondit-elle. *Madame*, ajouta le Nonce, *pour l'en convaincre, voudriez-vous lui envoyer le brasselet que vous avez au bras ? Ah ! Questo e pur troppo*, répartit-elle : *Ah ! C'en est trop. Chigi* n'insista pas davantage; il convint dans la suite qu'il avoit voulu trop exiger de la Reine Mère.

Cette Princesse fit un testament;

elle y demandoit que son corps fût porté à Saint Denis, & inhumé auprès de celui de *Henri IV*. Elle déclaroit que, malgré les jugemens qu'on avoit portés sur elle, depuis qu'elle étoit sortie du Royaume, elle ne s'étoit jamais dépouillée des sentimens qu'elle devoit, comme sujette & comme mère, à son Roi & à son Fils. Ce testament renfermoit plusieurs dispositions en faveur de ses Officiers, de ses Domestiques, des Capucins, des Carmes Déchaussés de Paris, & des pauvres Filles de Cologne. Elle assigna le payement de ces legs sur ses revenus, tant ceux qui provenoient de ses biens que de son douaire & de ses pensions qu'elle prétendoit lui être dûes. Elle y comprenoit aussi les meubles qu'elle avoit laissés dans son Palais du Luxembourg, & qu'elle ordonnoit qu'on vendît pour acquitter ces legs. Elle terminoit son testament en suppliant *Louis* de donner la liberté à ceux qui étoient détenus en prison pour lui avoir été trop attachés, & *d'annuller les procédures faites contre ceux de ses Serviteurs qui étoient encore hors du Royaume.*

*Marie de Médicis*, dit *Montglas*, *veuve de Henri IV, mère de Louis XIII, des Reines d'Espagne & d'Angleterre, ainsi que de la Duchesse de Savoye, tellement qu'on pouvoit dire que ses enfans régnoient dans toute la Chrétienté, n'avoit pas en mourant un seul pouce de terre.* La perte de cette Princesse ne fit aucune sensation à la Cour, où personne ne la regretta. A l'égard du Cardinal *de Richelieu*, lorsqu'il en reçut la nouvelle à Tarascon où il étoit alors, il fit habiller tous ses gens de deuil, & célébrer un magnifique Service. Il témoigna la douleur la plus vive de cet événement, appellant *Marie, sa bonne maîtresse. Sa bonne maîtresse*, dit *Montglat*, *qu'il avoit cependant laissée mourir de faim, en lui ôtant son douaire ainsi que ses revenus, & la réduisant à vivre aux dépens des Princes chez lesquels elle se retira, quoiqu'il tînt toute sa fortune d'elle.* Tant que le Cardinal vêcut, on n'exécuta aucun des articles du testament de *Marie*. Ce ne fut qu'après la mort de ce Ministre, que, par ordre du Roi, on transporta, de Cologne en France, le

corps de la Reine Mère, & qu'il fut conduit à *Saint Denis*. Ce transport se fit avec beaucoup de pompe. Liége, ainsi que toutes les autres Villes par où le corps de *Marie* passa, lui rendit les plus grands honneurs.

Cette *Vie de Marie de Médicis*, Monsieur, présente un tableau curieux des vicissitudes bisarres de la fortune, & le grand nombre d'événemens singuliers dont elle est remplie, en rend la lecture très-interessante. Les faits se développent avec aisance sous la plume de l'Historien, & les réfléxions dont il les accompagne sont courtes, précises, naturelles & bien amenées; ce qu'on reprochera peut-être à l'auteur de cet ouvrage, est qu'il auroit pu le resserrer en se bornant aux faits personnels à *Marie de Médicis*, & en s'étendant moins sur les détails qui n'appartiennent qu'à l'Histoire générale de la France. Malgré ce défaut, qui n'en est peut-être pas un pour bien des Lecteurs, ce Livre attache & se fait lire avec beaucoup de plaisir.

Je suis, &c.

*A Paris 6 Juin 1774.*

# LETTRE VIII.

*Le Comte de Valmont ou les Egaremens de la Raison. Lettres recueillies & publiées par M * * *. Trois volumes in-12 de plus de 500 pages chacun, avec dix figures en taille douce. A Paris, chez Moutard Libraire rue du Hurepoix.*

Ce Roman, Monsieur, sert de cadre à une réfutation complette des principes de la Philosophie moderne. La morale de nos Sages du jour y est mise en action, & les égaremens auxquels elle conduit un jeune homme qu'elle a séduit, ne feront que vous confirmer dans la juste horreur que vous avez déja conçue pour ces nouveaux Précepteurs du genre humain. Le Marquis *de Valmont*, l'un des Seigneurs de la Cour le plus distingué par ses emplois, avoit un fils, que l'Hymen venoit d'unir à la fille de

ſon meilleur ami, jeune perſonne que les mœurs de ſon ſiècle n'avoient point infectée, & qui, dans ſa ſimplicité modeſte, joignoit aux charmes de la figure les graces de l'eſprit & la ſolidité de la raiſon. Le Marquis *de Valmont* ſe propoſoit de diriger lui-même les premiers pas que ſon fils alloit faire dans le monde, lorſque, victime de manœuvres obſcures, il ſe vit tout-à-coup diſgracié, arraché du ſein de ſa famille, & relegué au fond d'une Province. Le jeune Comte *de Valmont*, laiſſé ſans guide & ſans expérience dans une Cour où régnoient l'impoſture & l'intrigue, où la Religion paſſe ſouvent pour foibleſſe, où l'on diſpenſe, preſque toujours, de la vertu & de l'honneur, pourvu qu'on garde les bienſéances, prouva bien-tôt, par ſa conduite, combien la préſence de ſon père lui eût été néceſſaire. La Comteſſe *de Valmont*, qui dépoſe tous ſes chagrins dans le ſein du Marquis, ne lui diſſimule pas le changement de ſon fils; elle en accuſe un certain Baron de *Lauſane*, grand Philoſophe, qu'elle peint ainſi

dans une de ses Lettres : « Vous con-
» noissez le Baron *de Lausane*, mais
» vous ne le connoissez pas comme
» moi ; cet homme charmant, l'hom-
» me du jour, qui donne le ton à la
» Cour & à la Ville, qu'on fête dans
» tous les cercles, que tout le monde
» s'arrache, que les femmes elles-
» mêmes se disputent à l'envi &
» dont elles se font gloire d'orner le
» triomphe ; cet homme qui sçait,
» d'ailleurs, selon les circonstances
» & lorsqu'il le croit nécessaire, pren-
» dre toutes les formes, se prêter à
» tous les sentimens, se plier à tous
» les caractères ; qui, devant vous,
» ne paroissoit pas avoir perdu toute
» Religion, avoir abjuré tous prin-
» cipes, s'est démasqué tout entier
» aux yeux de *Valmont*, & lui a laissé
» voir l'incrédulité la plus complette.
» En ma présence même, il n'en a
» point fait un mystère, & derniere-
» ment encore, sous prétexte de nous
» dérober tous deux à l'empire du
» préjugé, l'impie osa fouler aux pieds
» les vérités les plus respectables. J'é-
» tois indignée ; *Valmont* ne l'étoit pas

» assez : il écoutoit, il défendoit, » quoique foiblement, la cause de sa » Religion ; le moment d'après il sou- » rioit, il paroissoit se faire un jeu » de ma peine : elle étoit à son com- » ble ; & malgré la loi que mon sexe » m'impose, je me crus en droit de » rompre le silence. Je le fis trop brus- » quement, peut-être ; mais il est des » impiétés qu'il n'est pas permis d'é- » couter de sang froid. Je parlai avec » feu, mais avec assez de raison pour » que *Sausane* en fût déconcerté, s'il » avoit pu l'être. *Valmont*, lui-même, » se rangeoit de mon parti, & sem- » bloit en être mieux affermi. Mais » que son amour-propre tient mal » contre le respect humain & la crainte » du ridicule ! Le Baron avoit trop » bien saisi son foible, pour ne pas en » profiter : il se borna à ce ton d'iro- » nie fine & délicate, dans lequel, » malheureusement, il excelle ; il » lança des sarcasmes sur mon Epoux » & sur moi, avec assez d'art pour » nous ôter le droit de nous en plain- » dre ; il ridiculisa mon zèle, qu'un » peu trop de chaleur avoit ac-

» compagné ; il fit paroître plus ri-
» dicule encore la complaisance de
» *Valmont* pour son Epouse, & pour
» les principes qu'il avoit reçus, disoit-
» il, de sa Nourrice & de ses Maîtres ;
» il enfla la liste des esprits forts, &
» lui fit craindre de ne passer jamais
» que pour un génie foible & borné,
» asservi toujours à des préventions
» aveugles, & qui n'avoit pas même
» la force d'en douter. Il n'en falloit
» pas tant pour subjuguer le Comte,
» & je le vis rougir, pour la pre-
» mière fois, des sentimens dont il
» s'étoit glorifié jusqu'alors. Depuis
» ce jour, il est servilement attaché
» au char de son indigne ami ; il se
» règle sur ses leçons, il se forme d'a-
» près lui, il est de toutes ses parties,
» & lui communique tous ses projets.
» La nécessité de se voir à chaque ins-
» tant, par le concours des mêmes
» devoirs qu'ils ont à remplir, fortifie
» leur goût l'un pour l'autre, & je
» ne puis presque plus voir *Valmont*
» sans avoir *Lausane* pour témoin.
» Jugez de mon tourment ; *Lausane*
» va perdre mon mari ».

Le Baron de *Lausane* devient amoureux de la Comtesse de *Valmont*, & forme le projet de la séduire. Persuadé par les artifices de son perfide ami, *Valmont* croit sa femme infidèlle. «Des » amis indiscrets, marque-t-il à son » père après avoir reconnu l'inno- » cence de sa vertueuse Epouse, me » rapportoient chaque jour des pro- » pos ou des démarches de *Lausane*, » qui enflammoient ma jalousie, & » réalisoient à mes yeux les chimères » que je m'étois formées. Des émis- » saires, que j'avois placés en tous » lieux sur ses pas, empoisonnoient » encore ses discours légers, & aggra- » voient chaque jour mes soupçons. » Il se faisoit un jeu de ma crédulité; » & voulant la faire servir à d'affreux » projets, que lui-même m'a dévoilés, » croyant d'ailleurs qu'avec le crédit » & l'autorité dont il jouissoit, je n'o- » serois jamais faire avec lui d'une pré- » tendue galanterie une affaire sé- » rieuse, il mit enfin, par la plus abo- » minable invention, le comble à ses » noirceurs. Il montra à ceux, dont » j'avois fait mes confidens, un por-

» trait d'*Emilie* (de la Comtesse), ac-
» compagné d'une lettre qui paroissoit
» écrite de sa main, & dans laquelle,
» après un préambule assez naturel
» sur les soins qu'elle avoit toujours
» apportés à déguiser à mes yeux son
» attachement pour lui, elle lui re-
» commandoit de nouveau de s'obser-
» ver devant moi avec plus d'atten-
» tion, & lui envoyoit un gage de sa
» tendresse, tel qu'il le desiroit. De
» tous mes amis, celui dont je me
» défiois le moins fut mis en œuvre
» par le Baron, pour me faire donner
» plus sûrement dans le piége qu'il
» me tendoit. Sur son récit, je n'eus
» pas de peine à croire *Emilie* coupa-
» ble; cependant je me possédois assez
» pour exiger de cet ami perfide qu'il
» me fît voir, au moins la lettre qui
» étoit le plus sûr garant de l'infidélité
» d'*Emilie*. Il me promit d'employer
» tous ses soins pour la dérober à *Lau-*
» *sane*, & dès le lendemain il me la
» remit. Jugez de ma fureur, lorsque
» je crus y reconnoître l'écriture d'une
» Epouse qui sembloit me manquer,
» & se manquer à elle-même si indi-

» gnement. N'écoutant plus, dans cet » inſtant, que la paſſion qui me tranſ» portoit, je courus à ſon apparte» ment. Malheureuſe ! lui dis-je en » l'abordant, laiſſe tomber le maſque » de ta fauſſe vertu ; lis & ſois con» fondue. Elle lut, & me rendant la » lettre : c'eſt mon écriture, dit-elle ; » on l'a contrefaite de manière à m'y » tromper moi-même ; mais ce ne » ſont ni mon ſtyle, ni mes ſenti» mens. Le ſang froid avec lequel » elle prononça ces mots, au lieu de » m'éclairer, ne fit que redoubler » l'horreur dont je me ſentois péné» tré, & m'animer encore plus à la » vengeance. Je la quittai, en oſant » l'accuſer de s'être fait un front qui » ne ſçavoit plus rougir, & je courus » chercher *Lauſane* ».

*Valmont* le rencontre, lui reproche ſes perfidies, ſe bat en duel avec lui, & le bleſſe mortellement. Celui-ci, avant d'expirer, lui révèle ſes affreux projets. « La Comteſſe eſt innocente, » dit-il, & la lettre que j'ai ſuppoſée » étoit deſtinée à me rendre coupable » envers vous, avec plus de ſuccès

» que je ne l'avois été jusqu'ici. J'é-
» tois assez convaincu que vous la lui
» montreriez ; mais je pensois aussi
» que, du caractère dont je vous
» connois, & après des marques aussi
» sûres, en apparence, de son infi-
» délité, nulle explication, de sa part,
» ne pourroit vous empêcher de rom-
» pre avec elle, & je fondois sur vo-
» tre rupture mes plus douces espé-
» rances. L'habitude qu'on a fait
» prendre à la Comtesse de se prome-
» ner chaque jour pour le soin de sa
» santé, m'avoit fait concevoir le
» dessein de profiter d'une de ses pro-
» menades pour l'enlever. J'avois
» gagné, pour cet effet, son Cocher,
» son Coureur, & trois de ses gens
» que je vous avois donnés ; tout le
» reste étoit arrangé. Si, au con-
» traire, vous preniez le parti de vous
» en séparer & de l'éloigner, j'avois
» résolu de forcer sa retraite, si je ne
» pouvois réussir à l'enlever sur la
» route. Cet enlevement, disois-je,
» de quelque manière qu'il se fasse,
» ne sera point sur mon compte ;
» après l'éclat de la rupture, on dira

» hautement que la Comtesse s'est
» jettée dans mes bras ; &, quoiqu'il
» en puisse arriver du côté d'*Emilie*,
» ma passion sera satisfaite, ou du
» moins ma vanité.... J'ai tout fait
» pour séduire la Comtesse, & j'a-
» voue que le triomphe auquel j'aspi-
» rois, intéressoit en moi autant l'or-
» gueil que l'amour. Par de fausses
» délations, j'ai fait éloigner votre
» père, dont la présence & les con-
» seils m'auroient embarrassé ; je vous
» ai rendu incrédule, comme moi,
» pour vous rendre moins cher à
» *Emilie*, moins scrupuleux, moins
» délicat & moins fidèle ; je vous ai
» inspiré les passions & les préjugés
» les plus favorables à mes vues ; j'ai
» voulu employer, vis-à-vis de la
» Comtesse, les mêmes ressources ;
» mais je l'ai toujours trouvée armée
» par sa sagesse contre toute espèce de
» séduction. Je vous ai fait, sans vous
» haïr, tout le mal que j'ai pu, &
» j'en suis la première victime. Il y a
» un Dieu juste, *Valmont!* je le re-
» connois trop tard, & je n'ai pas
» encore la force de le confesser hau-

» tement.... Il y a un Dieu juſte !... »

*Valmont* ſe hâta de rejoindre *Emilie*, le cœur plus rempli que jamais d'amour, d'eſtime & de reſpect pour elle. Mais dans quel état la trouve-t-il ? Un accouchement ſubit & violent, produit par la juſte frayeur que lui avoient cauſé les reproches & le départ précipité de ſon Epoux, l'avoient conduite au bord du tombeau. Mourante, elle pardonne & tend encore les bras à *Valmont*. Cependant elle recouvre peu à peu la ſanté, & gagne l'amitié de la Reine, qui la choiſit pour ſa Dame d'honneur : le premier uſage qu'elle fait de ſa faveur, eſt d'obtenir le rappel de ſon beau-père. Eclairé enfin par les conſeils de celui-ci, *Valmont* abjure les ſyſtêmes des Philoſophes, & rentre dans les ſentiers de la vertu & de la vérité.

Tel eſt, Monſieur, avec quelques épiſodes, le canevas de cet ouvrage, conſidéré comme Roman. Il me reſte à vous le faire enviſager ſous un point de vue plus important, c'eſt-à-dire, comme un excellent Code de Religion & de Morale, & l'une des meilleures

réfutations qu'on ait faite des principes également absurdes & frivoles de nos Docteurs Philosophes.

*Valmont*, dans le cours de ses égaremens, n'avoit pas perdu la confiance que lui avoient inspirée les bontés de son respectable père. Il lui expose, sans détour, l'état de son ame, & ne lui dissimule ni ses opinions, ni ses doutes. Le Marquis *de Valmont* répond aux difficultés de son fils; il lui dévoile la vérité sans aigreur, & raisonne avec lui, moins avec l'autorité d'un père ou d'un maître, que comme un ami, plus jaloux d'éclairer sa raison que de la dominer. Cette correspondance amène successivement tous les points de Morale & de Religion, attaqués par nos modernes Mécréans.

Le Marquis *de Valmont* expose à son fils les avantages de la vertu. Il lui marque que c'est elle qui, en établissant une proportion exacte entre nos desirs & nos besoins, entretient dans notre ame la paix & l'égalité; que c'est elle qui, en entretenant l'ordre dans nos pensées, nos sentimens & nos actions, nous procure le

bien inestimable d'être toujours d'accord avec nous-mêmes, & qu'ainsi il n'y a de véritablement heureux sur la terre que l'homme vertueux. On peut ajouter avec l'Editeur, qui étend cette observation dans une de ses Notes, qu'il est moralement certain que la vertu fonde le bonheur des Etats, comme celui des Particuliers; que la bienveillance, la considération, la confiance, l'estime & le respect, sont les mêmes de nation à nation que d'homme à homme, & qu'un peuple vertueux, par cette confiance qu'il inspire, s'assure un empire plus réel & plus solide que celui qui ne porte que sur la ruse, la force ou les richesses.

Mais comment faire revivre la vertu & les moeurs chez une Nation qui les a laissé s'altérer & se corrompre? « Pour cet effet, dit l'Editeur, » il faut d'abord qu'il y ait des Grands, » des hommes en place qui le veuillent efficacement; qui regardent l'exemple qu'ils donneront eux-mêmes, comme le premier & le plus sûr de tous les moyens qu'ils em-

» ployeront ; qui se souviennent que
» les Mœurs, ainsi que les Loix, sont
» les colonnes sur lesquelles repose la
» prospérité des Empires ; que les
» Loix forment la raison publique, &
» les Mœurs l'esprit général ; qu'avec
» des Mœurs on se passeroit Loix ; au
» lieu que, sans Mœurs, on n'a pres-
» que rien à attendre des Loix les plus
» sages. Il faut, en second lieu, que
» le Gouvernement veille sur l'éduca-
» tion publique avec la plus grande
» attention, & influe, autant qu'il est
» possible, sur l'éducation particu-
» lière. Il faudroit, en troisième lieu,
» qu'on assignât des récompenses à la
» vertu, comme on réserve des châ-
» timens pour les grands crimes. Il y
» a des marques de distinction &
» d'honneur pour le service Militaire,
» pour la valeur, la science & les ta-
» lens. Eh ! pourquoi n'y en auroit-il
» pas pour la vertu modeste, que dé-
» cèlent des actes signalés de grandeur
» d'ame, de bienfaisance & d'huma-
» nité ? La vertu n'a pas besoin de ces
» récompenses pour elles-mêmes ;
» mais aujourd'hui l'Etat a essentielle-

» ment besoin qu'on la distingue, & » qu'on la donne en spectacle aux Ci» toyens, pour leur servir de modèle. » Après l'exemple des Grands & les » soins pour l'éducation, quel moyen » plus efficace que celui-ci pour réfor» mer les mœurs? Ah! que je baise» rois avec transport la première mar» que distinctive de l'homme ver» tueux! »

Vous lirez avec plaisir, Monsieur, l'éloquent morceau, où le Marquis *de Valmont* rappelle à son fils la multitude des grands hommes qui ont cru à la Religion, & l'ont défendue par leurs écrits. « L'Eglise, dit-il, ne fai» soit que de naître, le Christianisme » étoit encore à son berceau, & déja » ses apologies, répandues de toutes » parts, étoient l'ouvrage des Philo» sophes les plus vertueux & les plus » éclairés. Tu compterois bien plutôt » le petit nombre de ceux qui ont pré» tendu combattre la Religion & la » détruire, tels que les *Celses*, les *Ju*» *liens*, les *Porphires*, que la foule de » ceux qui l'ont si glorieusement dé» fendue & fait triompher. Parcours,

» Dans ces premiers tems, les ouvra-
» ges des Justins, des Arnobes, des
» Lactances ; des Tertulliens, des Ori-
» gènes ; parcours ceux de tous les
» Saints Docteurs, que l'Eglise recon-
» noît pour ses pères, les Irénées, les
» Cypriens, les Athanases, les Hilai-
» res, les Basiles, les Cyrilles, les
» Grégoires de Nazianze, les Ambroises,
» les Jérômes, les Augustins, les Chry-
» sostomes ; vois tant de génies divers
» de tant de Nations différentes, sous
» tant d'époques remarquables ; se
» soumettre au joug de la Foi ; sou-
» viens-toi que c'étoient des Hommes
» de Lettres, des Sçavans, des Ora-
» teurs, des Sages, imbus, pour la
» plûpart, de préjugés contraires,
» nourris dans les idées & les maxi-
» mes d'une orgueilleuse Philosophie.
» Mais peut-être, *Valmont*, tous les
» siècles n'étoient-ils pas assez éclairés
» pour toi. Eh ! bien, mon fils, choisis
» ce qu'il te plaît d'appeller le siècle
» des grands Hommes, choisis celui
» d'un de nos plus grands Monarques,
» le siècle de *Louis XIV*. Dans cette
» époque si remarquable, & parmi
» toutes

» toutes les Nations éclairées, comp-
» te, pèse, discute les autorités, puis-
» que c'est à l'autorité que tu en ap-
» pelles, & voyons qui l'emportera
» de la Religion ou de l'Incrédulité.
» A cette poignée d'hommes qui, dans
» le dix-septième siècle, ont levé l'é-
» tendart de l'impiété, oppose les
» *Descartes*, les *Leibnitz*, les *Newtons*,
» ces trois hommes, l'éternel honneur
» de l'esprit humain, qui dominent
» avec tant d'éclat dans l'empire des
» Sciences, & partagent entr'eux les
» respects de tous les Philosophes mo-
» dernes qui se rangent à leur suite;
» oppose les *Mallebranches*, les *Ber-*
» *nouillis*, les *Volfs*, les *Wollastons*,
» les *Cumberlands*, les *le Clercs*, les
» *Grotius*, les *Clarkes*, les *Abbadies*,
» les *Derhams*, les *Nieuwentits*, les
» *Bacons*, les *Adissons*, les *Pascals*,
» les *Arnauds*, les *Nicoles*, les *Bos-*
» *suets*, les *Fenelons*, qui ne se sont
» pas contentés d'être Chrétiens ou
» de le paroître, mais qui, tous, ont
» si bien prouvé leur croyance. Quels
» noms, quels hommes je t'ai cités,
» mon fils! Et que tu te trouveras petit
» auprès d'eux, toi & les partisans de

» tes erreurs ! A ces Philoſophes, à
» ces Sages, ajoute les Pères de notre
» belle Littérature, les *Corneilles*, les
» *Racines*, un *Deſpréaux*, un *Rouſſeau*,
» un *la Fontaine* qui a déploré ſi amè-
» rement les déréglemens de ſon ima-
» gination. Ce ſiècle étoit celui des
» grandes choſes & des grands hom-
» mes, & c'étoit auſſi le ſiècle de la
» foi ; & de nos jours, où tout de-
» vient ſi étroit, ſi petit, ſi ſtérile,
» on ſe fera gloire d'être incrédule !
» Hélas, lorſque nous nous piquons
» de mieux voir que ceux qui nous
» ont précédés, qu'eſt-ce donc qui
» fonde nos prétentions ? Où ſont nos
» chefs-d'œuvre ? Quelles ſont nos
» découvertes, comparées à celles de
» ces hommes rares & ſublimes qui
» nous ont éclairés ? Dans le dernier
» ſiècle, on a vu briller, de toute
» part, la flamme du génie ; on a vu,
» ſi je puis m'exprimer ainſi, les eſ-
» prits s'échauffer, ſe preſſer, faire
» effort pour enfanter des chefs-
» d'œuvre, & faire jaillir de tous
» côtés l'éclat & la lumière. Aujour-
» d'hui, plus occupés du deſir de pa-
» roître profonds que du ſoin de le
» devenir, mettant par-tout l'affiche

» de la Science au lieu de la Science
» même, portant jusques dans l'Elo-
» quence de grands mots bisarement
» placés ; froids, monotones, triste-
» ment raisonneurs, nous ne sçavons,
» à le bien prendre, ni raisonner, ni
» sentir. O mon fils! je m'imagine
» quelquefois voir ces génies fameux
» du dernier siècle renaître de leur
» cendre, & reparoître au milieu de
» nous ; je crois les entendre élever
» la voix dans nos plus célèbres Aca-
» démies, s'adresser à leurs succes-
» seurs, & leur dire : Reconnoissez-
» vous vos Instituteurs & vos Maî-
» tres, vos Guides & vos Modèles ?
» Est-ce donc leur gloire que vous
» prétendez flétrir, en flétrissant la
» Religion qu'ils ont si sincèrement
» honorée, qu'ils ont si constamment
» défendue ? N'étions-nous donc des
» esprits foibles, & de petits génies
» que lorsque nous combattions pour
» elle ? Quoi ! le respect qu'elle nous
» inspiroit n'étoit il qu'un vain pré-
» jugé ? Et, lorsque nous cherchions
» avec tant de zèle & de succès la
» vérité, ne nous sommes-nous mé-
» pris que sur l'objet que nous discu-

» tons avec le plus d'attention, & qui
» nous intéressoit davantage ? Eh !
» qui êtes-vous, pour traiter notre
» croyance de superstition, de fana-
» tisme & d'imbécillité, lorsque nous
» vous assurons, d'un commun ac-
» cord, qu'elle avoit à nos yeux tout
» le poids de l'examen & toute l'au-
» torité de la raison ? Qui êtes-vous,
» & de quel droit vous donnez-vous
» pour nos Censeurs & nos Juges,
» vous, que, sous aucun titre, nous
» n'eussions admis pour nos égaux, &
» que notre unique étonnement peut
» être, est de voir assis maintenant à
» la même place que nous ? Ainsi parle-
» roient ces hommes vraiment grands,
» & auxquels l'orgueil philosophique
» sera éternellement forcé de rendre
» hommage. « *Forcé de rendre hommage !* L'auteur se trompe ; l'orgueil philosophique s'en dispense. Dans le désespoir de s'élever jusqu'à la sphere des grands hommes du dernier âge, nos Philosophes ont pris le parti de les rabaisser jusqu'à eux. *Corneille*, selon ces Messieurs, n'est qu'un *déclamateur* ; *Boileau* n'a ni *verve ni fécondité* ; *la Fontaine* ne mérite pas *d'être compté*

*parmi ceux qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV; Racine parloit plus en Métaphysicien qu'en homme sensible*; ses Tragédies ne sont que *des Dialogues bien écrits & bien rimés*; à trois ou quatre Odes près & quelques Epigrammes, *Rousseau ne faisoit que des vers. Fénélon* a écrit *d'une manière foible*; *Bossuet* a fait de son génie *un pitoyable usage, & son Histoire Universelle n'est qu'une maigre production*. Dans des siècles plus reculés, *Cicéron* même *n'étoit qu'un Rhéteur*. Le singulier siècle que le nôtre ! Toutes les idées y sont renversées; les notions les plus généralement reçues y sont contredites; le goût du beau ne s'y fait plus sentir; le bon sens même y est méconnu; tous les grands talens sont déprimés : disons-mieux, le compas de la Philosophie dessèche, brûle & détruit tout ce qu'il touche.

Je finis, Monsieur, par quelques morceaux d'une pièce vraiment curieuse qu'on suppose avoir été trouvée parmi les papiers du Philosophe *Lausane*. Elle a pour titre *le Grand Œuvre*, & contient le plan & les détails d'un projet formé en faveur de

l'Irréligion par nos prétendus Sages. On y dévoile leur esprit, leurs intentions secrettes, sur-tout les moyens & les sourdes manœuvres qu'ils sçavent employer pour établir leurs systêmes.

Il est naturel que nos Sages, dit l'auteur du projet, ménagent leur sûreté personnelle; voici quelques ruses dont ils pourront se servir selon les circonstances. Lorsque leur nom sera mis à la tête de leurs ouvrages, ou qu'ils craindront d'être aisément reconnus, ils affecteront un grand respect pour la Loi Naturelle, pour les Mœurs, pour la Religion en général, & ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé, de superstition, d'enthousiasme & de fanatisme; ils se donneront même, dans certains cas, une demi-teinte de Christianisme qui n'en imposera qu'aux sots dont le Public abonde. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités hardies, qui, si elles passent, prépareront un libre accès, par la suite, à des vérités plus hardies encore. Si elles ne passent pas & qu'on vienne à en découvrir l'auteur, il en

sera quitte pour faire sans honte une de ces rétractations que la nécessité arrache & que le cœur désavoue.

Une ruse plus adroite encore pour tout dire impunément, seroit de faire paroître ses ouvrages sous un autre nom, de les donner comme le livre posthume de quelqu'Académicien célèbre, quelle qu'ait été d'ailleurs sa manière de penser & d'écrire, & de profiter ainsi de sa célébrité pour accréditer nos opinions; les bonnes gens pourront s'indigner de cette supercherie; mais que nous importe la bonhommie de ces ames simples ? L'auteur de cet Ecrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

Pour obtenir, sur la superstition, un triomphe plus facile, nous nous prêterons la main, nous ferons corps, & nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre*. Nous nous ferons des prosélytes à quelque prix que ce soit;

* Je me rappelle que feu M. *Duclos* a fait une réflexion très-juste; c'est qu'*il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues; le honnêtes gens se tiennent isolés*. Considérations sur les Mœurs, Chap. 3.

nous leur promettrons, où nous leur ferons du moins envisager comme récompense, la protection, la faveur, la considération, la fortune & les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires, Précepteurs, Gouverneurs, Académiciens, Correspondans de toutes les Académies, en France, en Angleterre, en Prusse, en Suède, en Russie, nous nommerons tout, nous disposerons de tout par nous & par nos amis. Nous aurons un bureau d'adresse où l'on tiendra regisre de toutes les places vacantes, & de tous ceux qui, avec l'affiche de la nouvelle philosophie & sous la garantie de nos plus fidèles Associés, se présenteront pour les remplir; nous aurons même, pour les besoins urgens, une cassette philosophique, & à notre solde de petits auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes légères, toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous; &, pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelqu'homme à talens, nous en ferons, par des éloges pompeux & répétés

de bouche en bouche, un génie rare & un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire, avec le ton du plus parfait mépris, quiconque se feroit un nom en dépit de nous, & en montrant sur la Religion d'autres opinions que les nôtres. Nous ne paroîtrons pas même avoir lû ses Ecrits, ou, s'il faut que tout le monde en parle, nous ne les saisirons que du côté du ridicule; nous aurons à son égard, & en général à l'égard de tous les hommes, cette morgue qui sied si bien au vrai Sage, le ton fier & le style emphatique; souvent aussi nous employerons ces termes rares, sentencieux & sublimes, devant lesquels le commun des hommes s'extasie, & ces phrases entortillées & ampoulées qu'il admire.

Nous reviendrons sur les siècles passés, de manière à faire sentir que les Génies de ces temps-là étoient restés bien en-deçà de la sphère de nos lumières. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses Instituteurs & ses Maîtres, & toujours ses bienfaiteurs.

Il est essentiel d'établir dans tous

nos ouvrages le tolérantisme universel, excepté pour les intolérans ; avec ceux-ci seulement point d'accord, de paix, ni de trève : les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persiflage, les injures les plus grossières, s'il le faut, & la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire, quand même ils ne l'auroient pas fait : voilà, par rapport à eux, la seule conduite & l'unique langage qu'il nous importe de tenir.

C'est contre le Christianisme qu'il faut diriger tous nos efforts ; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, les guerres, la tyrannie & tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses Héros, un *Constantin*, un *Théodose*, un *Louis IX* ; nous exalterons au contraire les ennemis du nom Chrétien, un *Julien*, par exemple, malgré l'horreur de ses sacrifices humains. Nous tirerons le Paganisme lui-même de l'avilissement où il est tombé ; nous releverons ses Dieux ; nous donnerons à toute sa

mythologie un sens raisonnable & les plus spécieuses couleurs, & nous en ferons un système de Religion, bien supérieur à celui de la Religion Chrétienne.

La doctrine la plus convenable pour nous, c'est le Scepticisme; il s'agit donc moins de raisonner, de prouver, que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer & de conclure. Nous aurons contre nous des Géomètres profonds, les plus sçavans Astronomes, les Physiciens les plus éclairés; car ceux-ci croyent tous en Dieu: mais à coup sûr ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le système de *Newton*, quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité; quelques phrases de *Descartes*, quoiqu'elles supposent une Intelligence qui dirige le mouvement & la matière; quelques expériences de *Needham*, que nous donnerons comme une démonstration des générations équivoques, quoique cet auteur, peu favorable au Matérialisme, ait désavoué notre façon de les interpréter. Il importe peu

que ces gens-là soient pour nous ; pourvu que sur notre parole on parvienne à le croire ; & d'ailleurs, nous serons bien forts quand nous aurons parlé de l'*énergie de la Nature*, de son *laboratoire secret*, de *ses filières*, &c ; quand nous en aurons appellé hautement à l'expérience ; que nous aurons tout ramené à la Physique, que si peu de gens sçavent assez pour relever nos méprises ; que nous aurons placé quelque termes d'Algebre ; appliqué bien ou mal quelque proposition de Géométrie ; que nous aurons équivoqué sur les infiniment grands & les infiniment petits. Par-là du moins nous aurons fait un étalage d'érudition qui en impose presque toujours ; &, comme c'est la prévention qui décide, nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur.

Après avoir, pendant quelque temps, endormi les hommes par les beaux noms de *Grand Être*, de *Loi Naturelle*, & les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, autant que nous le pourrons, sans nous compromettre, laisser tomber ce voile

transſparent avec lequel nous gazions nos véritables ſentimens. Il ſera temps alors que quelqu'un de nos Chefs faſſe paroître un de ces ouvrages vraiment philoſophiques & penſé fortement, où, ſans détour & ſans verbiage, on établiſſe nettement l'Athéïſme, &c.

Je n'étends pas plus loin, Monſieur, l'analyſe de ce Code Philoſophique d'Irreligion; ce que je vous en ai rapporté ſuffit pour vous inſpirer la curioſité de le lire en entier, tel qu'il ſe trouve à la fin du troiſième volume. Vous ne ferez pas moins ſatisfait de la lecture de l'ouvrage même que je regarde comme l'un des meilleurs & des plus ſolidement raiſonnés qui ayent encore paru ſur la Religion. J'y ai retrouvé quelques-unes de mes idées, & mon amour-propre en eſt extrêmement flatté. Puiſſe ce Livre utile remplacer, entre les mains de la jeuneſſe, cette foule de Romans licencieux que le libertinage enfante, & dont la vogue & le ſuccès ne ſont fondés que ſur le mérite affreux qu'ils ont de corrompre & de ſéduire! Je ſuis, &c.

*A Paris ce 8 Juin 1774.*

## LETTRE IX.

*Eraste, ou l'Ami de la Jeunesse. Entretiens familiers dans lesquels on donne aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe des notions suffisantes sur la plupart des connoissances humaines, & particulièrement sur la Logique, ou la Science du Raisonnement; la Doctrine, la Morale & l'Histoire de la Religion, la Mythologie, la Physique générale & particulière; l'Astronomie, l'Histoire Naturelle, la Géographie, l'Histoire de France, &c: Ouvrage qui doit interesser les pères & mères, & généralement toutes les personnes chargées de l'éducation de la Jeunesse. Nouvelle édition, soigneusement corrigée & considérablement augmentée; par M. l'Abbé Fillassier. Prix, 5 livres relié. A Paris, chez*

*Vincent Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.*

Le prompt ſuccès de cet Ouvrage utile, que je vous ai fait connoître aſſez en détail l'année dernière, Monſieur *, a pleinement juſtifié les éloges qu'il a reçus dans ſa naiſſance ; & l'accueil nouveau qu'on lui fait, lui aſſure une exiſtence durable. L'auteur paroît n'avoir rien négligé pour répondre à l'empreſſement du Public ; & les Pères, les Mères, les ſages Inſtituteurs, tous les Citoyens vraiment Patriotes, doivent de la reconnoiſſance au zèle avec lequel, dans cette nouvelle édition, il a perfectionné l'*Ami de la Jeuneſſe*. Je ne vous en préſenterai point l'analyſe ; ce Livre eſt aſſez connu ; &, pour vous faire juger

* Voyez l'*Année Littéraire 1773, Tome II, page 126.*

du travail de l'Ecrivain judicieux qui a recueilli ces élémens, il me suffit de vous dire qu'il les a retouchés, que le style est plus châtié, plus agréable encore que dans son premier essai; qu'à toutes les Sciences, dont il expose les principes, il a ajouté celle du raisonnement & les préceptes de la Logique; que ces préceptes si arides, si obscurs, si fastidieux, sont devenus sous sa plûme clairs, lumineux, intéressans; qu'il a donné plus d'étendue à la partie historique de la Religion & à celle du Dogme, dans laquelle il a fait entrer la Morale; qu'enfin, il a présenté, d'une manière nouvelle & bien plus sçavante, tout ce qui concerne la Physique générale & particulière, l'Astronomie, l'Histoire Naturelle, traitées d'abord avec trop de précision; en un mot, ce Livre estimable contient tout ce qu'il est nécessaire de

connoître, pour avoir une idée assez complette de chacune des Sciences dont il traite; & vous trouverez, en le relisant, qu'il est aussi propre à toucher le cœur qu'à éclairer l'esprit. Je ne vous citerai qu'un ou deux morceaux de cette nouvelle édition.

Le premier entretien, dans lequel *Eraste* expose à *Eugène* & à *Eudoxie*, ses Disciples, les avantages de l'éducation & la nécessité de s'instruire, offre ce beau passage sur l'éducation des femmes. « Votre sèxe est foible,
» dites-vous; (il parle à *Eudoxie*)
» c'est précisément pour cela qu'il est
» important de le fortifier. Vos ames
» sont-elles d'une autre espèce que
» celles des hommes? N'avez-vous
» pas, aussi bien qu'eux, une raison
» à conduire, une volonté à diriger,
» des passions à combattre; & vous
» est-il plus aisé qu'à nous de satisfaire

» à tous ces devoirs sans rien apprendre ? Votre sexe est foible ! Et pourquoi voit-on quelquefois des femmes si supérieures à leurs époux, par leur activité, par la force de leur génie, que le fardeau sous lequel ils plient, devient pour elle un jouet & un amusement ?

» Je conviens que les femmes ont, pour l'ordinaire, moins d'application, moins de patience, moins de courage & de fermeté que les hommes ; mais n'ont-elles pas plus de vivacité d'esprit, plus de pénétration, plus de douceur & de modestie ? Vous n'êtes pas, il est vrai, destinées à remplir des emplois aussi pénibles que ceux dont les hommes sont chargés. Hé bien ! c'est une raison de plus de vous livrer à l'étude ; car que feriez-vous du loisir qui vous reste ? Ne vaut-il pas mieux le con-

» ſacrer à former votre cœur, à orner
» votre eſprit, à vous fortifier dans
» la pratique des vertus, que de le
» donner à l'inutilité, à la médiſance,
» à tous les vices dont l'indolence eſt
» la mère ?

» Votre ſèxe eſt foible ! la Nature
» lui a-t-elle donc imposé des obliga-
» tions qu'il ne puiſſe remplir ? Et
» quelles obligations encore ? Elles
» ſont le fondement de toute la vie
» humaine. Ce ſont les femmes qui
» ruinent ou qui ſoutiennent les mai-
» ſons, qui règlent tous les détails
» domeſtiques, & qui, par conſé-
» quent, décident de ce qui touche
» de plus près à tout le genre humain.
» Ainſi leurs occupations ne ſont guè-
» res moins importantes ni moins pé-
» nibles que celles des hommes, puiſ-
» qu'elles ont une famille à gouverner,
» un mari à rendre heureux, des en-

» fans à bien élever. Oui, ma chère
» *Eudoxie*, j'ofe l'affurer, la mauvaife
» éducation des femmes n'eft pas fu-
» nefte à elles feules ; elle a pour la
» Société des fuites beaucoup plus
» terribles que celle des hommes. En
» effet, pourquoi la plûpart de ces
» derniers font-ils vicieux & méchans?
» C'eft que leurs mères n'ont pas rec-
» tifié en eux, dès leur tendre jeuneffe,
» ce redoutable penchant qui les porte
» au mal ; c'eft que fouvent même
» elles l'ont rendu plus gliffant & plus
» rapide, par de perfides complaifan-
» ces, par un amour défordonné ; ou
» bien, c'eft que, dans un âge plus
» avancé, d'autres femmes, fans hon-
» neur & fans principes, ont abufé,
» pour les pervertir, des attraits fé-
» ducteurs qu'elles avoient reçus de
» la Nature ».

Quelle eftime ne feriez-vous pas,

Monſieur, d'un ouvrage qui ne contiendroit que des inſtructions auſſi frappantes ? Or, tel eſt le mérite de celui de M. l'Abbé *Fillaſſier*. Par-tout vous y trouverez la même ſolidité, & ſur-tout la plus grande attention à prévenir la Jeuneſſe contre la ſéduction de nos Philoſophes, & les vains ſophiſmes du libertinage. Par exemple, dans l'une des colonnes dont l'auteur accompagne l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament, après avoir rapporté la plûpart des maximes par leſquelles les Pères Hébreux formoient le cœur de leurs enfans, vous trouverez ce petit paſſage, qui sûrement ne plaira pas à tout le monde, mais qui ſera goûté des perſonnes impartiales & vertueuſes. « Telle étoit, dit-il, la morale de ces Iſraëlites, que d'orgueilleux Philoſophes traitent, de nos jours, avec tant de mépris. Ainſi

» pensoit ce peuple, qu'un Ecrivain,
» malheureusement trop fécond &
» trop accrédité, nous représente
» comme une Nation barbare, inhu-
» maine, superstitieuse, toujours ram-
» pante dans le malheur, insolente
» dans la prospérité, grossière, livrée
» à la débauche la plus brutale. O
» siècle ! O mœurs ! Et on lit les mi-
» sérables productions où le men-
» songe se montre avec tant d'impu-
» dence ! Et l'on met à la tête des Lit-
» térateurs du dix-huitième siècle, un
» homme qui ose proférer de pareils
» blasphêmes contre une Nation choi-
» sie de Dieu, & dépositaire de sa Re-
» ligion ! Et, dans le sein même du
» Christianisme, on ne met pas un
» frein à cette bouche sacrilége, qui,
» depuis plus de soixante ans, ne
» cesse de vomir les railleries les plus
» amères contre l'Eternel & ses Ado-
» rateurs ! »

En terminant cet article, je dois vous prévenir, Monsieur, qu'il s'est fait dans les Provinces plusieurs contrefactions de *l'Ami de la Jeunesse*. Comme ces éditions furtives sont remplies de fautes grossières & d'erreurs sans nombre, l'auteur les a déja désavouées, & les désavoue de nouveau; &, pour mettre les Pères & les Mères, & tous ceux qui s'intéressent véritablement à l'éducation de la Jeunesse, en état de distinguer la bonne édition d'*Eraste* d'avec toutes celles qui se multiplient loin de la Capitale, il déclare qu'il ne reconnoît que la seconde que je vous annonce, imprimée en un volume *in*-8°, petit format, composé de deux Parties, contenant, en tout, quarante-sept entretiens, formant 960 pages, caractère Petit-Romain, & ayant au *verso* du frontispice cette reconnoissance écrite

& ſignée de la main de l'Imprimeur même : *Je certifie que cette édition eſt la ſeule véritable. Signé* VINCENT.

TABLETTES ASTRONOMIQUES *ou Abrégé Elémentaire de la Sphère & des différens ſyſtêmes de l'Univers, principalement de celui de Copernic, avec les uſages des Globes artificiels : Ouvrage mis à la portée de tout le monde, & orné de figures ; par M. Brion, Ingénieur-Géographe du Roi, Profeſſeur de Géographie & d'Hiſtoire ; 1 vol. in-12 petit format de près de 150 pages. Prix 1 liv. 16 ſols broché ; à Paris, chez Deſnos Libraire & Ingénieur-Géographe, rue Saint Jacques.*

L'*Aſtronomie* de M. *de Lalande* a été le principal guide de l'auteur de ces *Tablettes.* On ſçait de quel poids ſont les aſſertions de cet illuſtre Académicien. M. *Brion* a eu ſoin d'écarter de ſon ouvrage toute matière abſtraite, afin de remplir uniquement ce qu'annonce le titre. Il préſente des notices curieuſes & des calculs dont les uns ne ſe trouvent point dans les élémens ordinaires, & les autres ſont plus conformes aux obſervations les plus modernes & les mieux conſtatées. En ſuivant, autant qu'il eſt poſſible, la marche de l'eſprit humain, ou la trace des premères obſervations, on explique dans cet *Abrégé* tous les phénomènes ſelon les apparences & l'uſage, enſuite ſelon le ſyſtême univerſellement adopté de *Copernic.* Je ſuis, &c.

*A Paris, ce 10 Juin 1774.*

# L'ANNÉE LITTERAIRE.

## LETTRE X.

*L'Agriculture, Poëme ; par M. Rosset Maître des Comptes de Montpellier. A Paris, de l'Imprimerie Royale, & se vend chez Moutard Libraire, Quai des Augustins ; un volume in-4° d'environ 330 pages, avec de magnifiques Gravures.*

Les Poëmes didactiques des PP. *Rapin & Vanière* sont en Latin; *les Saisons*, Poëme François de M. *de Saint-Lambert*, ne contiennent aucuns préceptes, & doivent être rangées dans le genre purement descriptif; les *Géorgiques* de M. l'Abbé *de Lille* sont une traduction. Voici donc, Monsieur,

le premier Poëme Géorgique que nous ayons dans notre Langue. Il est précédé d'un Discours préliminaire très-étendu, où l'auteur s'efforce de venger la Langue Françoise des reproches qu'on lui a faits d'être incapable de produire un bon Poëme sur les travaux de la campagne. M. *de Voltaire*, dans son Discours de réception à l'Académie Françoise, semble croire qu'il nous est impossible d'imiter l'immortel auteur des Géorgiques Latines, qui nomme, sans détour, tous les instrumens de l'Agriculture, tandis qu'à peine les connoissons-nous, & que notre mollesse attache une idée basse aux travaux champêtres. M. *Rosset* avoue qu'il y a des termes si avilis par la délicatesse de la Nation, que notre Poësie ne peut guères les adopter. En conséquence il proscrit les termes de *Truie*, *Vache*, *Cochon*, *Fumier*, *Fourche*, *Faucheur*; mais il observe qu'on trouve dans *Boileau* la *Bêche*, le *Hoyau*, l'*Arrosoir*, la *Pelle*, le *Rateau*, &c. M. *Rosset* pense qu'on peut nommer aussi, dans le style le plus noble, le *Taureau*, le *Bœuf*, la

*Génisse*, le *Mouton*, la *Chèvre*, la *Brebis*, la *Charrue*, le *Soc*, la *Faulx*, les *Sillons*, le *Van*, les *Guérets*, les *Labours*, &c., & que cette distinction d'expressions nobles & basses est commune à toutes les Langues. *Virgile* lui-même, s'il en faut croire *Sénèque* & *Pline*, a trouvé ces obstacles dans la sienne. M. *Rosset* réfute ensuite l'Abbé *Desfontaines* & M. *Clément*, qui ont eu les mêmes préjugés contre notre langue. Il auroit pu s'appuyer de l'exemple de M. l'Abbé *Delille*, qui, le premier, a vaincu ces difficultés, plus particulières encore à notre idiôme qu'à tout autre, quoiqu'en dise M. *Rosset*. Il prétend qu'il ne doit pas être question, à ce sujet, des Traductions, parce qu'un Traducteur ne crée rien. Mais il ne s'agit pas ici de création; il s'agit de faire passer, dans notre Poësie, des termes de *labourage* qui lui répugnent. Cette entreprise délicate est commune à une Traduction des *Géorgiques* de *Virgile* & à un Poëme original sur l'Agriculture; &, si M. l'Abbé *Delille* a eu l'art de faire supporter ces expressions dans des

Vers François, si la difficulté étoit encore plus grande pour lui puisqu'il étoit obligé de s'astreindre au texte qu'il traduisoit, il y a de l'injustice à lui refuser le tribut d'éloges, dû à un genre de travail dans lequel il a souvent réussi. Au reste, la meilleure manière de prouver qu'il est possible à notre Langue de produire un Poëme sur l'Agriculture, est d'en donner un bon.

Celui de M. *Rosset* est divisé en six Chants. Le premier traite de la culture du Bled. Après un début de six Vers assez simples, mais un peu secs, voici l'invocation de l'auteur;

Sourdes Divinités, insensibles idoles,
Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles.
Astres, qui nous marquez les saisons & les ans,
Le Dieu qui vous conduit nous donne leurs présens.
Les épis, sans *Cérès*, dans les sillons jaunissent;
Les raisins, sans *Bacchus*, sous le pampre noircissent;
De *Pan* & d'*Apollon* les fabuleux troupeaux
N'ont pas des Immortels entendu les pipeaux;
L'olive ne doit point aux leçons de *Minerve*

Le ſoin qui la cultive & l'art qui la conſerve,
*Neptune* eſt un vain nom, & le courſier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de ſon trident.
O Dieu, principe & fin de toute la Nature,
Que ta main à mes pas trace une route sûre,
De ma tremblante voix dagine affermir les ſons,
Toi ſeul peux nous inſtruire à parler de tes dons.

Ces Vers ſont judicieux, bien tournés; mais, en un trait de plume, c'eſt s'ôter une grande reſſource, &, dans un Poëme didactique, ſur-tout de ce genre, il faudroit, peut-être, s'en créer plutôt de nouvelles. Par cette courte tirade, l'auteur s'interdit les richeſſes de la Mythologie, ces fictions brillantes de l'Antiquité, qui animent tous les Êtres, qui préſentent tant d'allégories heureuſes, & qui forment, pour ainſi dire, le coſtume de la Poëſie; du moins eſt-il certain qu'elles lui conviennent bien mieux que les dogmes ſacrés, dont l'auſtérité ſe prête difficilement au langage des Poëtes. Les Fables de *Vénus* &

d'*Apollon*, quoique très-rebattues, pour peu qu'elles soient rajeunies par l'expression, plairont toujours plus dans des Vers que l'histoire du péché originel. Le parti qu'a pris M. *Rosset* en est la preuve. Il dit, à la seconde page de son Poëme, qu'avant la faute de nos premiers Pères, le Printems étoit éternel; qu'après leur désobéissance la terre perdit sa beauté:

Mais quand l'homme au travail par son crime
attaché,
Y grave de sa main l'aveu de son péché,
Elle devient féconde, & rend avec usure
L'intérêt des travaux qu'éxige la culture.

Il me semble que ce ne sont-là ni des idées, ni des expressions poëtiques. Voulez-vous maintenant des exemples qui montrent que la Poësie Françoise a bien de la peine à supporter un grand nombre de termes d'Agriculture, lisez les Vers suivans.

*Argile, tuf, crayon, sables, landes pierreuses,*
L'art vous demande envain des récoltes heureuses....

Par-tout le Sarrazin, & *dans tous les terroirs*,
De sa tige touffue élève les grains noirs....
Des blés & du froment la plante vigoureuse
Exige *d'un fond gras* la terre limoneuse;
Une lente *carie*
Consume par degrés sa *substance* flétrie.....
Ah! si vous n'arrachez leur tige dangereuse,
Ils étouffent la graine encor tendre & *laiteuse*....
Adoptez avec choix cette sage industrie,
Qui met le quart des fonds tour-à-tour en prairie,
Et joint en même-temps aux dons de vos guérets
Des prés pour les troupeaux, pour les champs des *engrais*.

Cette dernière expression d'*engrais* me fournit l'occasion d'une remarque, peut-être assez importante pour le goût; c'est qu'il y a des termes d'Agriculture qu'on peut introduire dans la Poësie, en les accompagnant d'épithètes nobles, mais qui, seuls, ne peuvent être supportés. Ici, par exemple, *engrais* est sec & peu agréable; *de fertiles engrais* seroit, je crois, une expression très-admissible en Vers. On admire, dans *Boileau*, *quatre*

*Bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent*; il n'auroit jamais dit *des troupeaux de Bœufs*, comme le dit M. *Rosset*, page 142. Au reste, il ne faut pas croire que ce dernier manque toujours du talent de bien rendre les objets champêtres. Il y a, dans ce premier Chant, des vers où il a lutté, avec beaucoup d'avantage, contre la Langue & contre son sujet. En voici des exemples très-heureux :

Que vos bœufs, sous le joug commençant leurs travaux,
Pressés par l'aiguillon, marchent à pas égaux;
Que le soc enfoncé tourne la terre & l'ouvre;
Qu'il détruise le pied de l'herbe qui la couvre....
Quand la triste Nature est en proie à l'hyver,
N'armez pas votre main d'un inutile fer.
Vainement vos efforts fatigueroient la terre;
Elle est impénétrable & son sein se resserre;
Du soleil qui nous fuit*, les obliques rayons
Tomberoient sans vertu sur de nouveaux sillons.....
La terre que prépare un trop fort aliment,
Par sa vigueur cruelle étouffe le froment,
Et, d'un feuillage vain nourrice malheureuse,
N'enfante au lieu de blé qu'une paille trompeuse.

C'eſt-là, Monſieur, ce qu'on peut appeller des tours & des expreſſions poëtiques ; mais il falloit qu'après cela, l'auteur évitât avec ſoin de nous parler de *litière*, d'*amendement*, de *marne*, de *caſtine*, de *chaux*, &c ; notre délicateſſe, bien ou mal fondée, demande qu'on prenne des précautions pour nous rendre ces termes tolérables. Ce premier Chant offre, d'ailleurs, trois ou quatre morceaux qui décèlent du talent pour la Poëſie. L'effet du vent ſur une plaine couverte d'épis, eſt exprimé par des images d'une vérité frappante :

Le Printemps règne encor quand Zéphire amoureux
Vole ſur les épis & ſe joue avec eux ;
Careſſés de ſon aîle, à ſon ſouffle dociles,
Affermis & flottans ſur leurs tuyaux mobiles ;
Je vois leurs rangs épais ſe preſſer & s'ouvrir,
Se courber, ſe dreſſer ; ils paroiſſent courir.
Ainſi, jouets des vents, au gré de leurs haleines,
Roulent les flots légers ſur les humides plaines.

Un autre morceau très-bien verſifié, eſt celui où le Poëte parle de l'uſage

d'obſerver les Aſtres & le cours des Saiſons pour la culture des terres. Il me ſemble qu'il étoit difficile de rendre, d'une manière plus heureuſe, l'origine des noms que les premiers hommes donnèrent aux ſignes du Zodiaque :

Tel qu'un œil, attentif au mouvement des Cieux,
Pour guider d'un vaiſſeau le cours audacieux,
Obſerve les deux chars, le lever des *Pléiades*,
Le funeſte *Orion* & les triſtes *Hyades* :
Tel le Cultivateur, pour ouvrir ſes labours,
Des céleſtes flambeaux doit obſerver le cours.
C'eſt en ſuivant leurs loix que bientôt affermie,
La culture aux humains montra l'Aſtronomie.
Des plaines de *Babel* les premiers habitans,
Paſteurs de leurs troupeaux, Laboureurs de leurs champs,
Pour rendre à leurs deſirs la terre plus féconde,
Tournèrent leurs regards vers les pôles du monde.
L'Aſtre brillant du jour gouverna les ſaiſons ;
Tour-à-tour il regna dans ſes douze maiſons ;
De ſon cours annuel ils tracèrent les lignes.
Le chef de leurs brebis fut chef des douze ſignes.

Le Taureau suit ses pas, après lui les Gémeaux,
Leur marquèrent l'époque où naissent les troupeaux;
Aux Tropiques brulans la Chèvre & l'Ecrevisse,
De l'Hyver, de l'Eté fixèrent le Solstice,
La Balance à la nuit rendit le jour égal,
La Vierge des moissons ramena le signal.
Le Ciel devint un livre où la Terre étonnée,
Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

Le mérite particulier de ces Vers, c'est que tout y est animé. Le seul terme que je n'aimerois pas, est celui de *Solstice*, qui est trop technique; mais tout le reste est en images & très-bien écrit. Les deux derniers Vers contiennent une pensée hardie, & telle que je voudrois qu'il s'en trouvât un plus grand nombre dans cet ouvrage. Il y a cependant une petite amphibologie; on ne dit point lire une *Histoire en Lettres;* l'auteur a voulu dire, l'*Histoire de l'année, tracée en lettres de feu.*

On trouve, vers la fin de premier Chant, une description de l'Electricité. Le Poëte remarque que cette Science nouvelle peut fournir des

moyens pour préserver un champ des effets du tonnerre; il entre dans de longs détails sur des expériences électriques. Il devoit, sans doute, indiquer ces remèdes dont on a éprouvé l'utilité; mais c'est s'exposer à des difficultés presqu'invincibles que de vouloir les mettre en Vers.

La Vigne & la Vendange sont la matière du second Chant. Il semble, au premier coup d'œil, que ce sujet doive fournir un plus grand nombre d'images riantes; c'est cependant un de ceux où l'on en trouve le moins. Dès le second Vers, l'auteur se sert du mot désagréable & populaire de *Vigneron*.

Aux accens de ma voix, accourez, Vignerons;

Il falloit, au moins, tâcher de l'ennoblir par une épithète. Il nous présente ensuite l'histoire de *Noé*; il nous dit que,

Armé de la serpette, il *tailla les sarmens.*

Autres Vers d'un technique insoutenable.

Près du pied de *la souche* il plante l'*échalas*;

Qui lorsqu'elle s'élance est l'appui de ses bras....
Tantôt elle demande une forte *terrure*....

D'un autre côté, l'auteur est quelquefois précieux & recherché pour être poëtique; témoin ce vers :

LaVigne ouvre ses yeux, elle verse des pleurs.

On dit bien *les pleurs de la Vigne*, parce qu'il y a une époque où elle semble effectivement pleurer; mais on ne dira jamais, ni en Prose, ni en Vers, qu'*elle ouvre les yeux*. Qu'est-ce que c'est que les *yeux de la Vigne* ?

Le meilleur morceau de ce second Chant, est celui du vin de Bourgogne. Le Poëte vient de célébrer les vins de Cahors, de l'Hermitage, de Bordeaux :

Que ces illustres noms s'abaissent devant toi,
Délicieux Bourgogne, & respectent leur Roi.
Rassemblée à ta vue, une riante troupe
Boit avec la santé la joie à pleine coupe.
Rival digne de toi, le Champagne à son tour
Porte les jeux, les ris, les graces & l'amour.
De sa vive liqueur la mousse enchanteresse,
S'élance en bondissant, & fend l'air qui la presse ;

Son éclat est plus pur que celui du cristal ;
Et l'ambre de sa séve au nectar est égal.
Emules immortels, contens de votre gloire ;
Tous deux, sans l'obtenir, disputez la victoire ;
Armez vos partisans, leurs guerres sont des jeux,
Les ris & les amours combattent avec eux.

Cette tirade est très-agréable.

Le troisième Chant traite des arbres de toute espèce, des forêts, des arbres fruitiers, &, à l'occasion du murier, des vers à soie. Voici une très-belle apostrophe de l'auteur à sa Patrie, le Languedoc, dont il célèbre tous les avantages.

Heureux, trois fois heureux, célèbre *Occitanie*,
Celui qui dans ton sein pourra fixer sa vie !
On ne voit pas l'encens, la myrrhe & les roseaux,
Que l'Amérique enfante, enrichir tes côteaux.
La terre de rubis ne rougit pas ses veines ;
L'art ne transforme point ton sable en porcelaines :
Mais de riches moissons couronnent tes guérets,
Tes vins portent au loin leur force & leurs attraits ;

Le chanvre & le pastel chérissent tes campagnes,
Et des troupeaux féconds paissent sur tes montagnes.
Sous l'asyle des Loix, les Arts industrieux
S'empressent à former des tissus précieux.
Tu suffis à ton Peuple, & tes mains tributaires
N'implorent pas les dons des terres étrangères;
Tu leur offres les tiens; tes ports leur sont ouverts;
Pour elles tes travaux ont uni les deux mers;
Ton art exécuta cet immortel ouvrage,
Qui des Vainqueurs du monde arrêta le courage.
Dirai-je que toujours, brillans d'or & d'azur,
Les Cieux sur ces climats ne donnent qu'un jour pur?
Qu'un long Printemps y regne, & que le doux Zéphire,
Souvent sur l'Hyver même y vient prendre l'empire!
Que les Ours, les Lions, les Serpens dangereux
Ne nâquirent jamais dans ce climat heureux?
Sensible à sa douceur, plus d'une Colonie,
Pour les rives du Rhône oublia l'Ionie.
Rome aima ce séjour; ses Peuples triomphans
Placèrent les Vaincus au rang de ses enfans.

Les Romains, qu'enivroit l'amour de la Patrie,
S'y crurent transportés dans une autre Etrurie.
De-là ces monumens des temps victorieux,
Où notre art n'atteint pas, & qu'admirent nos yeux.
Que d'antiques Cités! que de célèbres Villes!
Que de Fleuves fameux! que de Ruisseaux fertiles!
Sans voler à Cusço, la terre, sur ces bords,
Des plus riches métaux nous offre les trésors.
L'huile sort de la pierre & forme des fontaines;
Et l'or teint des ruisseaux les brillantes arènes.

. . . . . . . . . .

Le Chant quatrième est consacré aux prairies, aux eaux, aux jardins, aux fleurs. L'auteur y parle d'un terrein merveilleux situé en Hongrie, tantôt à sec, tantôt couvert d'eau. « Sa longueur est de trois milles trois » quarts; sa largeur est de deux milles » en quelques endroits, & d'un mille » & demi dans d'autres. La profon» deur du Lac est de trente-cinq pieds » au milieu, & de douze à quinze sur » les bords. Huit Rivières s'y déchar» gent, &, lorsqu'il est à sec, elles se » précipitent dans le fond, sans le » remplir. On compte dans ce Lac

» trois Isles ; on y remarque des fossés
» où le poisson se retire. Au-dessous
» du Lac est un autre Lac souterrein,
» avec lequel il communique par des
» trous & des crevasses. Il est envi-
» ronné de grandes montagnes, de
» plaines, de vastes cavernes ornées
» par la Nature, à peu-près comme
» la grotte d'Antiparos. Quelquefois
» elles sont sèches, & quelquefois
» elles se remplissent d'eau.

» Au mois de Novembre, on apper-
» çoit une vapeur ou nuage blanc qui
» sort de ces montagnes, & qui est
» suivi d'éclairs, de tonnerres & d'une
» grande pluie. C'est le signal de la
» formation du Lac. L'eau sort en
» colonnes des cavernes des monta-
» tagnes, tombe dans le Lac, & y
» jette des poissons, des oiseaux de
» rivière & beaucoup de canards ; ils
» ont peu de plumes ; ils sont foibles
» & aveugles. Après quinze jours, ils
» recouvrent la vue & reprennent des
» forces. On voit jusqu'à cinquante
» de ces colonnes d'eau se précipiter
» à la fois dans le Lac, spectacle mer-
» veilleux & terrible.

» Au mois de Juin ou de Juillet, le » Lac commence à se dessécher. Il » est sec au commencement d'Août. » L'eau, en se retirant, y laisse des » poissons & des oiseaux de passage. » On y trouve des brochets, des tan- » ches, des lotes, &c. Lorsqu'il est » à sec, on en arrache les joncs. Au » bout de vingt jours, on y coupe » de très-bon foin. On laboure en- » suite; on y sème du millet ou d'au- » tres grains qui prennent un prodi- » gieux accroissement & mûrissent en » peu de jours. Après la récolte, il se » forme un excellent pâturage pour » le bétail. Quand le fond est entiè- » rement sec, les lièvres, les bêtes » fauves, les ours y descendent des » bois & des montagnes. On y jouit » du plaisir singulier de chasser dans » le lieu même où l'on avoit pêché » peu de mois auparavant. « Je vous cite ce morceau, Monsieur, tel que M. *Rosset* l'a mis en note, parce qu'il m'a semblé mieux rendu dans sa prose que dans ses vers. Il s'étend aussi sur les fameuses digues élevées par les Hollandois. Craignez, dit-il, que l'Océan

ne les brise ; s'il triomphe,

Il brise en mugissant les digues renversées ;
Engloutit les Cités, & sur ses flots vainqueurs
Montre leur faîte encor, son trophée & nos
pleurs.

Ce trait se rapporte à l'inondation d'une des plus grandes Villes de *Zélande* appellée *Roomerswal* qui fut submergée en 1563. On voit encore aujourd'hui en plusieurs endroits sortir des eaux les clochers, les tours & les toîts des édifices. On comprend donc fort bien comment l'Océan, pour se servir des termes de M. *Rosset*, *montre le faîte* de ces Cités ; mais on ne conçoit pas aussi facilement comment il peut montrer *nos pleurs*.

Il est question, dans le cinquième Chant, des animaux utiles & des différens pâturages. Cette description de l'origine du mulet est ingénieuse:

Le Mulet reconnoît une jument pour mère :
Son orgueil rougiroit si je nommois son père,
&c.

Le sixième & dernier Chant traite de tout ce qui a rapport à la basse-

cour, des pigeons, des poules, des cannes. La tirade où le Poëte peint la tendresse, l'inquiétude, le courage que montre une poule qui élève ses petits, est une des plus remarquables de ce chant. La description du Coq feroit honneur aux meilleurs Poëtes du dernier siècle :

Que le Coq, de ses sœurs & l'époux & le Roi,
Toujours marche à leur tête & leur donne la loi.
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire :
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
En amour, en fierté le Coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal ;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles ;
Un plumage éclatant peint son corps & ses aîles ;
Dore son cou superbe, & flotte en longs cheveux :
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux :
Sa queue en se jouant du dos jusqu'à sa crête,
S'avance, & se recourbe en ombrageant sa tête.

Il faut l'avouer, Monsieur, de tels vers, ainsi que ceux que je vous ai

cités, & beaucoup d'autres morceaux que vous lirez dans l'ouvrage, annoncent un talent réel. C'est dommage que l'auteur ait mis des entraves à son génie, en se bornant presque toujours à donner des préceptes. Il n'a pas fait attention que ce qu'il estime le plus lui-même dans les *Géorgiques* de *Virgile*, ce sont les épisodes, les prodiges arrivés à la mort de *César*, la peinture de la vie champêtre, la description des amours & de la peste des animaux, les fables d'*Aristée*, d'*Orphée* & d'*Euridice*, &c. Pourquoi donc avoir négligé ces sortes de morceaux qui seuls pouvoient soutenir un Poëme sur cette matière, & sur-tout un Poëme François? Il dit que *Virgile* auroit mieux rempli son objet, s'il eût donné un plus grand nombre de préceptes. Cette idée vient du faux préjugé où il est qu'un Poëme sur l'Agriculture doit être utile aux gens de la campagne. Mais *Virgile* sçavoit très-bien que ni les Laboureurs ni les Vignerons ne liroient jamais ses *Géorgiques*. Il n'est pas possible que M. *Rosset* croie que son Poëme sera plus heureux, &

deviendra le rudiment des Agricoles. Ces sortes d'ouvrages sont faits uniquement pour ceux qui s'occupent de Littérature ; eux seuls les lisent & les jugent; il faut donc s'efforcer de leur plaire. La première règle est de ne pas ennuyer, & je défierois *Virgile* & *Horace* eux-mêmes de ne pas être ennuyeux avec quatre mille vers de préceptes sur l'Agriculture. Il résulte de tout ce qui je viens de dire que M. *Rosset* a du talent, un grand talent même, mais que son ouvrage est un peu difficile à lire d'un bout à l'autre.

*Lettre de M. l'Abbé Sabatier de Castres à l'Auteur de ces Feuilles.*

Je n'ai jamais été touché, Monsieur, des éloges donnés aux *Trois Siècles* qu'autant que j'ai pu y reconnoître les applaudissemens de l'honnêteté, de la raison, ou l'expression du zèle pour les vrais principes. Par une suite de cette disposition, je serai toujours sensible aux plus légères Critiques, dès qu'elles pourront jetter le moindre soupçon sur la droiture de mes

intentions & ſur l'équité que je me ſuis preſcrite. Un auteur, que l'amour du bien public a dévoué, comme moi, à toute l'amertume ainſi qu'à tous les traits de l'animoſité philoſophique & littéraire, peut & doit même mépriſer les déclamations atroces. La haine qui les enfante, l'indécence qui les avilit, les décréditent aſſez par elles-mêmes, & en ſont la meilleure réfutation. Pourquoi s'abaiſſeroit-il juſqu'aux ames dépravées qui les accueillent ? On tenteroit vainement de les éclairer. La ſeule manière d'y répondre, ſans deſcendre au niveau de ſes adverſaires, c'eſt lorſque l'Ecrivain attaqué, s'occupant moins de ſa propre cauſe, que de l'intérêt des vérités qu'il défend, cite au tribunal de la raiſon & de la décence les paſſions qui le combattent, les ſuit dans leurs détours, met en évidence leurs baſſeſſes, leur perverſité, tire de leurs travers & de leurs excès de nouvelles lumières, de nouvelles preuves, &, par un nouveau genre de ſacrifice, immole à l'inſtruction publique les dégoûts de ſa propre juſtification.

Il n'en eſt pas de même des réclamations qui portent avec elles une apparence de juſtice, & ſont accompagnées des égards, indiſpenſables dans toutes les occaſions & dus à tout Littérateur. Telles ſont celles de quelques perſonnes de Genève, au ſujet de l'article de feu M. *Abauzit*. On m'a écrit de cette Ville pluſieurs lettres anonymes, où, après m'avoir prodigué plus de louanges que je n'en mérite, on ſe plaint de ce que j'ai accuſé cet Ecrivain d'être *ennemi du Chriſtianiſme*. J'applaudis à leur louable déſicateſſe ſur un point ſi eſſentiel au véritable honneur de leur Compatriote. Je les remercie enſuite de l'eſtime qu'ils témoignent pour mes ſentimens & pour la manière dont je les ai exprimés. Leur ſuffrage me flatte d'autant plus, que, plus voiſins du foyer de la contagion, ils paroiſſent avoir mieux réſiſté aux malignes vapeurs de l'atmoſphère qui les environne, & en avoir ſenti plus vivement le danger. Mais, après avoir rendu juſtice à leur honnêteté, je ſuis fâché de ne pouvoir trouver ſolides les plaintes énoncées

cées dans leurs lettres particulières & dans le *Journal Helvétique*. Pour défendre, en peu de mots, ma censure contre M. *Abauzit*, je soutiens qu'on ne peut la regarder ni comme personnelle, ni comme injuste, ainsi qu'ils le font entendre. Comment, en effet, aurois-je pu attaquer la personne d'un Ecrivain qui m'étoit inconnu, moi qui me suis fait une loi de ne juger les auteurs que sur leurs écrits, & qui l'ai inviolablement observée à l'égard de tous les autres ? Il est vrai que je n'ai pu m'empêcher de marquer quelqu'étonnement sur l'admiration excessive de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* pour cet Ecrivain* : il

* Voici le bel éloge que fait de M. *Abauriz* M. *Rousseau* de Genève, dans sa *Nouvelle Héloïse*, Tome III, pag. 305, édition *in*-8°, chez *Duchesne* 1764. » Non, ce siècle de » la Philosophie ne se passera point sans avoir » produit un vrai Philosophe. J'en connois » un, un seul, j'en conviens ; mais c'est » beaucoup encore ; &, pour comble de » bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. » L'oserai-je nommer ici, lui dont la véri- » ble gloire est d'avoir sçu rester peu connu ? » Sçavant & modeste *Abauzit*, que votre su-

eſt vrai encore que les réfléxions que cet enthouſiaſme m'a fournies ne tournent pas à l'avantage de M. *Abauzit*, par la comparaiſon que j'ai faite de ſes ouvrages avec les ſentimens de ſon admirateur. Mais s'enſuit-il de-là que ma critique ait été perſonnelle ou

» blime ſimplicité pardonne à mon cœur un
» zèle qui n'a point votre nom pour objet.
» Non, ce n'eſt pas vous que je veux faire
» connoître à ce ſiècle indigne de vous ad-
» mirer ; c'eſt Genève que je veux illuſtrer
» de votre ſéjour : ce ſont mes concitoyens
» que je veux honorer de l'honneur qu'ils
» vous rendent. Heureux le pays où le mé-
» rite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſ-
» timé ! Heureux le Peuple où la jeuneſſe
» altière vient abaiſſer ſon ton dogmatique
» & rougir de ſon vain ſçavoir devant la
» docte ignorance du Sage ! Vénérable &
» vertueux Vieillard, vous n'avez point été
» prôné par les Beaux-Eſprits ; leurs bruyan-
» tes Académies n'auront pas retenti de vos
» éloges ; au lieu de dépoſer comme eux vo-
» tre ſageſſe dans des Livres, vous l'aurez
» miſe dans votre vie pour l'exemple de la
» Patrie que vous avez daigné vous choiſir,
» que vous aimez & qui vous reſpecte. Vous
» avez vêcu comme *Socrate* ; mais il mou-
» rut par la main de ſes concitoyens, & vous
» êtes chéri des vôtres. «

injuste ? On m'assûre que ce Bibliothécaire de la Ville de Genève a toujours été rempli de religion & de probité. J'adopte volontiers ce témoignage ; mais, après tout, a-t-il pû paroître étonnant, à ceux qui prennent sa défense, que son *Essai sur l'Apocalipse* qu'ils conviennent avoir été désavoué avec repentir par son auteur, que ses *Explications* de plusieurs passages de la *Genèse*, de quelques Chapitre de *Daniel*, du *Nouveau Testament*, & d'autres écrits insérés dans l'édition de ses Œuvres [2 vol. *in*-8°. à Londres 1771] ouvrages où le mystère de la Trinité & la divinité de *Jesus-Christ* sont attaqués d'une manière insidieuse, ouvrages rejettés même par la censure de Genève, m'ayent autorisé à placer, parmi les Ecrivains *ennemis du Christianisme*, un homme que je ne pouvois juger que par ses Livres ? Quelqu'envie que j'eusse de me rendre aux honnêtes représentations de ses défenseurs, il n'est donc pas possible de rétracter ce que j'ai dit à son sujet. Tout ce que je puis faire, après le témoignage rendu

à la religion de M. *Abauzit*, eſt de convenir que ſes erreurs peuvent être regardées comme involontaires, & une ſuite preſqu'inévitable de la démangeaiſon indiſcrète de tout approfondir & de tout commenter en matière de Religion. Sous ce point de vue, elles doivent, quoique très répréhenſibles en elles-mêmes, paroître moins coupables aux yeux de l'indulgence ; bien différentes, en cela, de celles des incrédules ſyſtématiques & de profeſſion, qui ſont auſſi odieuſes dans leurs motifs que pitoyables dans leurs excès. Telle eſt, Monſieur, la manière dont je me ſerois exprimé, ſi j'avois eu ſur le perſonnel de M. *Abauzit* les connoiſſances qu'on me fournit aujourd'hui ; telle eſt celle dont je m'exprimerois, ſi j'avois à retoucher ſon article. Je promets même de le faire à la première occaſion. Plût à Dieu que je fuſſe dans le cas d'en faire autant à l'égard de tous les auteurs irréligieux !

A propos du *Journal Helvétique*, permettez, Monſieur, que je réponde à un autre objet qui me regârde. On

a inféré dans ce *Journal* [ Eh ! où n'insère-t-on pas, eh ! que n'insère-t-on pas contre moi ! ] une *Lettre*, dans laquelle on me reproche deux petits *Contes*, imprimés dans les *Etrennes du Parnasse* de 1772 ; & l'on s'efforce d'en tirer des armes victorieufes, en les mettant en oppofition avec la vivacité de mes cenfures contre les talens corrupteurs. Quand j'aurois fait ces deux Contes, taxés de *galanterie* & de *libertinage*, au moins mon zèle à profcrire dans les *Trois Siècles* les ouvrages licencieux, pourroit-il être regardé comme l'effet d'un repentir fans exemple parmi tant d'auteurs obfcènes que nous avons aujourd'hui. Mais jai une meilleure raifon à apporter ; ces deux *Contes* n'ont jamais été de moi. On m'avoit déja rendu le fervice de me les attribuer, dès la première apparition de mon dernier ouvrage. Je me plaignis auffitôt de cette indignité ; & fur mes plaintes le Rédacteur de l'*Almanach* imprima dans fon premier Recueil, p. 124, la Note fuivante, que l'auteur de la *Lettre* auroit pu connoître auffi bien que les

deux *Contes*. « Nous croyons devoir » avertir nos Lecteurs que M. l'Abbé » *Sabatier* n'est point l'auteur de deux » piéces de Vers insérées sous son nom » dans le Recueil de l'année précé- » dente, l'une intitulée *la Dame fidèle*, » & l'autre *la Fille perdue & retrouvée*. » Ces deux Contes, qui lui ont été » attribués par erreur, sont de M. » C***, Avocat à la Cour des Aides » de Montpellier ».

Que penserez-vous, Monsieur, de la noble activité qui s'épuise à me susciter sans cesse de nouvelles accusations ? Il y a long-temps qu'elle enrichit mes observations, sans effleurer ma patience. Mais le trait dont je vous parle n'est rien en comparaison de celui-ci : *imprimez*, disoit derniérement à un Libraire de Bruxelles un des plus dévoués serviteurs de la Philosophie, *imprimez, sous le nom de l'Abbé Sabatier, un Recueil des Poësies les plus libertines, & dont les auteurs sont inconnus. Ce Recueil sera débité, je vous jure, dans toutes les Sociétés ; vous vengerez, par-là, les Philosophes qu'il a maltraités ; vous décrierez, sans retour,*

*la cause qu'il défend. Il désavouera l'ouvrage ; mais, avant que le Livre soit parvenu à sa connoissance* * *, il aura produit son effet.* La proposition ne fit pas rougir le Philosophe qui la faisoit ; mais elle fit horreur au Libraire à qui elle étoit faite, & qui me l'a répétée.

Après cela, Monsieur, à quoi ne dois-je pas m'attendre ? Des imaginations aussi heureuses s'arrêteront-elles dans le cours de leurs dignes inventions ? Aussi je ne désespére pas que quelque jour on ne m'impute, avec bien plus de vraisemblance, d'autres nouvelles productions ; par exemple, l'Eloge historique de l'Abbé *Bazin*, l'Apologie du *Systême de la Nature*, ou l'Oraison funèbre de la Philosophie. J'ai l'honneur d'être, &c.

* Le grand *Rousseau* a très-bien rendu cette honnête & noble idée :

Quelque grossier qu'un mensonge puisse
être,
Ne craignez rien ; calomniez toujours.
Quand l'Accusé confondroit vos discours ;
La plaie est faite, &, quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 12 Juin 1774.*

## LETTRE XI.

*Deſcription des Glacières & amas de glaces du Duché de Savoi ; par M. T. Bourrit, Chantre de l'Egliſe Cathédrale de Genève ; un volume in-8° de 150 pages. A Genève.*

CETTE *Deſcription*, Monſieur, doit être enrichie, dans la ſuite, de vingt-une *Vues* qu'on grave actuellement, & qui repréſenteront les différens aſpects des Glacières que renferment les montagnes de Savoie. L'auteur, en attendant, a cru devoir publier la Relation des trois voyages qu'il y a faits. Selon M. *Bourrit*, ces monts, chargés de glaces éternelles, leur aſpect impoſant & majeſtueux, les phénomènes dont ils frappent les regards étonnés, ſont un des tableaux les plus intéreſſans que puiſſe offrir la Nature ; mais il prévient que toutes les deſcriptions ſeront toujours défectueuſes, & que l'imagination humaine

n'atteindra jamais à se retracer, au juste, les magnifiques points de vues & le spectacle sublime que produit l'ensemble de toutes ces masses. En général, l'idée qu'on se forme des Alpes est très-imparfaite : excepté les grands passages de France & d'Allemagne en Italie, le reste est presque inconnu aux étrangers, sur-tout les montagnes de la Savoie; les difficultés des chemins, les gorges qu'il faut passer pour entrer d'une vallée dans une autre, en isolent, pour ainsi dire, les habitans; &, comme l'extérieur de ces monts ne présente que des rochers, des glaces & des neiges, on n'est guères curieux d'en approcher. « Cependant, s'écrie notre Voya» geur, que de choses dignes de cu» riosité ! que de belles vallées ! que » de côteaux riants ! que de perspec» tives charmantes & étendues ! que » de formes différentes ! Ici c'est un » terrein uni & bien cultivé; là ce » sont des côteaux habités; plus haut » de hautes montagnes élancées qui » les couronnent; ailleurs, ce sont » de riches vallées entrecoupées par

» la riviere d'*Arve*, qui se divise en » plusieurs canaux. Plus on pénétre, » plus on est frappé de leur variété » piquante ; le spectacle devient tou- » jours plus intéressant ; les vallées se » présentent comme un pays nouveau » par leur forme différente ; des ro- » chers très-élevés qui semblent vous » menacer, des torrens qui en descen- » dent & forment des cascades, sont » autant de merveilles de la Nature » qu'on ne cesse d'admirer ; ajoutez-y » les diverses couleurs des rochers & » des montagnes, leur contraste avec » le rembruni des bois & le blanc » des neiges & des glaces, sur-tout » quand le Soleil les colore. A son » lever, les cimes prennent la couleur » de l'argent fondu ; à son coucher, » celle de l'or, & quelquefois ces » cimes, toutes ensemble, se réflé- » chissant mutuellement, offrent, par » leurs couleurs empruntées, une va- » riété & un éclat inimitables ».

Les Glacières que M. *Bourrit* entreprit de parcourir, son situées à l'Orient d'hyver de Genève, & n'en sont éloignées que de 16 à 20 lieues. Il prit

ſa route par *Bonneville*, *Songy* & *Cluſe*. Cette dernière n'eſt pas une jolie Ville ; elle n'eſt peuplée que d'Horlogers, de Menuiſiers & de Cordonniers. Cependant la Bourgeoiſie s'y achette cent livres de Piémont, parce qu'elle jouit du privilége de commercer en beſtiaux & autres marchandiſes, ſans payer de droits, juſqu'à *Suze*. Chaque année, à la ſeconde Fête de la Pentecôte, les Bourgeois, en armes & en uniforme, vont tirer un oiſeau ſur un roc fort élevé ; celui qui l'abat eſt reconnu *Abbé de la Bazoche*, & le premier uſage qu'il fait de ſon titre eſt de créer un Bourgeois. *Cluſe* a un Marquis ; mais il n'a d'autre droit que celui d'avoir toutes les langues de bœufs & de vaches qui s'y tuent.

Au ſortir de cette Ville, on trouve un défilé étroit entre de hautes montagnes qui forment preſque un dôme au-deſſus du chemin ; plus on avance, plus les objets ſont diverſifiés : tantôt ce ſont des rocs coupés perpendiculairement, qui offrent d'abord l'idée de la façade de quelque bâtiment an-

tique orné de moulures ; tantôt ce ſont des débris de rochers conſidérables, qui, arrêtés dans leur chûte par d'autres rochers, ſont comme ſuſpendus, & forment, par leurs divers entaſſemens, des voûtes & des eſpèces de cavernes, que des arbuſtes ornent encore. Les échos répètent le moindre bruit que font les voyageurs ; celui du pas d'un cheval eſt ſi multiplié, que l'on croit entendre l'approche d'un Détachement de Cavalerie.

Ce qui mérite le plus d'exciter la curioſité des Voyageurs ſur cette route, eſt la magnifique caverne de *Balme*. « Pour y aller, dit M. *Bourrit*, » nous gravîmes une montagne au » travers de hautes brouſſailles, juſ» ques au pied des rochers. Après quel» ques tentatives inutiles pour les fran» chir, nous fimes uſage des branches » d'un noyer qui étoit audeſſus de » nous ; nous en ſaisîmes légérement » une, &, poſant nos pieds ſur le bout » d'un bâton qu'un de nos conducteurs » ſoutenoit, nous pûmes atteindre le » haut. Quel plaiſir que celui que nous

» éprouvâmes à l'aspect de ce lieu! C'est » un grand vestibule que forment les » rochers, avec deux entrées, l'une » à gauche assez exhaussée, mais qui n'a » que quelques pas de profondeur; l'au- » tre à droite, qui s'enfonce dans » l'obscurité de la montagne. Disposés » à y pénétrer, nous allumâmes des » flambeaux, &, sur les pas de nos » guides, nous entrâmes dans cette » caverne. Un chemin, d'abord assez » large, mais qui se rétrécit quand » on a fait une cinquantaine de pas, » nous conduisit dans des chambres » d'une construction des plus singu- » lières, tapissées de mille couleurs » & enduites d'un vernis éblouissant. » Après les avoir traversées, nous » parvînmes dans une Chapelle magni- » fique, travaillée des mains de la » Nature, & couronnée d'une cou- » pole d'une construction hardie, or- » née de mille configurations. Les pa- » rois, décorés de différentes maniè- » res, accompagnoient admirable- » ment bien tout l'édifice. Ici c'é- » toient des colonnes posées sur des » piédestaux; là, il y en avoit de ren-

» versées & comme suspendues ; d'au-
» tres représentoient assez bien les
» ruines d'un riche Palais. Ailleurs,
» on croyoit être dans un arsenal
» & voir des armes rangées, qu'un
» vif éclat relevoit ; presque par-tout
» c'étoient des brillans que les divers
» mouvemens de nos lumières ani-
» moient & faisoient ressortir avec
» une étonnante variété. Après avoir
» considéré attentivement les beautés
» que ce lieu nous offroit, nous con-
» tinuâmes notre marche. Nous avions
» compté nos pas, &, quand nous en
» eûmes fait quatre cens, nos guides
» nous recommandèrent plus de pré-
» caution à l'approche d'un trou fort
» profond qui est au milieu de la
» grotte ; mais le retentissement de
» nos voix nous en avoit avertis.
» Arrivés sur les bords, nous osâ-
» mes mettre le feu à une grenade,
» & l'y jetter. Surpris de ne pas en en-
» tendre immédiatement l'effet, nous
» nous disposions à répéter la même
» opération, lorsqu'après une mi-
» nute & demie d'attente, nous fû-
» mes frappés par le coup le plus ma-

» gnifique que l'on puiſſe imaginer.
» Heureuſement pour nous que nous
» avions des flambeaux aſſez éloignés
» de l'abîme qui réſiſtèrent à l'effet de
» la grenade qui éteignit ceux qui en
» étoient plus près. De cet abîme,
» nous fîmes encore quatre cens pas
» en avant, juſqu'à ce qu'arrêtés par
» les eaux, nous reprîmes notre che-
» min. Au ſortir de la montagne, le
» jour nous parut d'une couleur ex-
» traordinaire, & à-peu-près comme
» la réverbération d'un grand embra-
» ſement durant la nuit. «

Arrivé dans la vallée de *Chamouni*, M. *Bourrit* alla voir la vallée de Glace du *Montanvert*. Cette vallée, longue de pluſieurs lieues, large d'un quart, eſt entièrement remplie & comblée de glaces. Une mer agitée avec violence, & qu'une gelée ſubite ſaiſiroit, repréſente l'aſpect de cette Glacière. Ces vagues, durcies par les hyvers, ſont, les unes d'un blanc ſale, les autres d'un blanc éclatant, coupées par des fentes obliques qui paroiſſent d'un bleu clair & tranſparent. L'eau coule en murmurant dans ces fentes, dont il en eſt de très-pro-

fondes. De temps en temps il s'en fait de nouvelles, & alors un grand bruit les annonce. Cette vallée est formée par de hautes montagnes qui se terminent en pointes ou aiguilles qui toutes ont différens noms. Quelques-unes de ces aiguilles, par leur configuration, ont la forme d'obélisques & de magnifiques pyramides. A l'extrêmité de cette vallée, est un amphithéâtre de montagnes fort hautes qui la terminent ; au-dessus de ces montagnes, on croiroit voir une gallerie ornée de statues, rangées avec une sorte de symétrie. C'est-là qu'on trouve ordinairement le cristal, environné d'une terre ou mousse verte. Il n'a pas la forme d'un dé, comme celui de l'Amérique, mais d'un prisme à sept ou huit faces, & toujours terminé en pointes. Des rocs se détachent quelquefois de ces aiguilles, & tombent après bien des bonds sur la glace. M. *Bourrit* y vit une avalanche de neige réduite en nuage par un coup de vent. *Avalanche* est le nom qu'on donne dans le pays à ces chûtes subites de neiges qui se déta-

chent des montagnes. L'auteur nous en trace une idée terrible. Ces avalanches se précipitent du haut des monts, particulièrement au Printemps. Ce sont des neiges que de grands vents accumulent, & que les parties saillantes des rochers retiennent; mais, lorsqu'après s'être augmentées successivement, soit en étendue, soit en hauteur, elles surpassent les surfaces qui leur avoient servi de bases, elles se détachent par leur propre poids, & s'écroulent avec un fracas épouvantable, entraînant dans leur chûte tout ce qui se trouve sur leur chemin. Rien de plus magnifique, au rapport de M. *Bourrit*, & de plus effrayant à la fois, que de voir se précipiter ces *avalanches* que l'air & les vents qu'elles excitent rendent encore plus terribles. C'est un torrent auquel rien ne résiste; on diroit aussi une fumée & des masses de vapeurs qui, s'élançant en tourbillons vers le Ciel, l'obscurcissent & le cachent. Malheur alors aux habitations trop voisines de ces chûtes; elles sont entraînées ou ensevelies, & avec elles les hommes & les bestiaux.

Vous lirez avec plaisir, Monsieur, le détail de l'excursion que l'intrépide Voyageur fit dans cette vallée de Glace de *Montanvert.* » Ce fut, dit-il, » trois quarts d'heure après le soleil » levé que nous descendîmes sur la » glace. A peine avions-nous marché » quelque temps, que nous nous vîmes » arrêtés par des fentes qui tra- » versent la vallée dans sa largeur: » nous en passâmes plusieurs assez gaî- » ment; mais nous en trouvâmes qu'il » nous étoit impossible de franchir, » ni même de regarder sans effroi. » Nos guides, accoutumés à les » voir, étoient aussi plus hardis; mu- » nis d'un bâton de sept à huit pieds » de long, ils sautoient avec dexté- » rité, & nous aidoient à en faire de » même; mais nous rencontrions « quelquefois de ces fentes plus larges » & plus profondes, où ces gens » avoient besoin de toutes leurs pré- » cautions. Celle qu'ils employoient » le plus ordinairement étoit de met- » tre leur bâton sous le bras gauche, » ayant le plus long bout en arrière, » afin que, s'ils n'atteignoient pas l'au-

» tre côté de la glace, ils restassent au
» moins suspendus. On frémit à l'i-
» dée seule que cet accident puisse
» leur arriver; heureusement nous ne
» le vîmes pas. Nous eûmes le bon-
» heur d'avancer dans la vallée; l'exer-
» cice nous rendoit toujours plus les-
» tes & plus habiles, en même-temps
» que nous devenions plus courageux;
» & nous en avions besoin à chaque
» moment. Ce fut sur-tout à l'aspect
» d'une fente d'environ 80 pieds de
» profondeur, que nous éprouvâmes
» le plus de peines. Nous fûmes arrê-
» tés près d'une demi-heure sur ses
» bords par nos craintes & la diffi-
» culté de la franchir. Un guide &
» mon compagnon la traversèrent en-
» fin les premiers; je n'osai les suivre,
» & pour l'éviter il m'en coûta de
» grands détours. Ce pas heureuse-
» ment franchi, nous pensions n'en
» plus rencontrer d'aussi dangereux,
» lorsque tout-à-coup nous fûmes ar-
» rêtés par des amas de glaces & des
» abîmes, dont à peine on apperce-
» voit le fonds. Nous atteignîmes ce-
» pendant le dessus d'un de ces amas,

» ne prévoyant point l'eſpèce de dif-
» culté qui nous y attendoit ; c'étoit
» un intervalle extrêmement profond
» qui l'iſoloit, de toutes parts, des au-
» tres groupes de glaces. Nous reſ-
» tâmes comme immobiles à cet aſ-
» pect, & au danger que nous cour-
» rions. Dans le ſilence que nous ob-
» ſervions, nos regards ſe prome-
» noient avidement ſur tous les ob-
» jets qui nous environnoient ; nous
» n'en laiſſions échapper aucun ; nous
» meſurions des yeux leur étendue,
» leur forme & les priſes qu'ils pou-
» voient nous offrir. A force d'atten-
» tion, nous remarquâmes enfin un
» trou percé dans la glace, ſemblable
» à une mine qu'on auroit travaillée.
» Nous vîmes où il aboutiſſoit & nous
» prîmes confiance. Il y avoit cepen-
» dant du danger à nous y fier ; la
» voûte étoit étendue, elle pouvoit,
» au moindre choc, au moindre bruit
» même, s'affaiſſer, ſe rompre par le
» milieu, & nous écraſer. Nous nous
» gliſsâmes donc doucement ſous
» cette glace, & ce fût de cette ma-
» nière que nous pûmes la paſſer.

» Nous n'eûmes bientôt plus d'aussi
» grands dangers à courir. Arrivés
» près des rochers qui s'étoient ébou-
» lés sur la glace, nous nous occupâ-
» mes à y chercher des cristaux dont
» les fragmens des rochers sont pleins.
» Nous distinguions aussi les fours ou
» cristallières sur le haut des monta-
» gnes. Plus nous avancions & plus
» nous avions d'objets à admirer.
» Nous ressentions une sorte d'hor-
» reur à l'aspect de ce lac éternelle-
» ment gelé, de ces crevasses énor-
» mes de glaces, de ces abîmes si pro-
» fonds, de ces monceaux de rochers
» qui s'étoient détachés des aiguilles
» & avoient roulé dans la vallée, de
» ces montagnes qui nous environ-
» noient & dont la vétusté nous im-
» primoit une sorte de respect, enfin
» de l'idée de nous voir dans des lieux
» si étranges, si extraordinaires, où
» regnoit un vaste silence, & au mi-
» lieu de mille dangers. En avançant,
» la vallée s'élargissoit, & la glace
» devenoit plus unie; cependant nous
» marchions depuis quatre heures de
» temps, & nous n'avions pas at-

» teint encore l'endroit où la vallée
» se divise en deux branches ; nous y
» parvînmes enfin. Quel spectacle que
» celui qui frappa alors notre vue !
» C'est bien ici que, surpris, éton-
» nés, ravis d'admiration, nous ne
» pouvions exprimer ce que nous
» voyions que par des acclamations
» redoublées ; c'étoit une vallée spa-
» cieuse de glace unie, d'où l'on
» voyoit s'élever une montagne toute
» de glace, taillée en forme de mar-
» ches, & dont la cime nous donnoit
» l'idée du trône de quelque Divinité.
» Elle se présentoit encore sous la fi-
» gure d'une cascade magnifique, telle
» qu'il est presqu'impossible d'en ima-
» giner. Le soleil, qui l'éclairoit, ré-
» pandoit un éclat qui se réfléchissoit
» de toutes parts ; c'étoit une espèce
» de foyer qui dardoit ses rayons à
» une distance immense, un vaste mi-
» roir où les objets se peignoient
» avec des mêlanges de couleurs dont
» les nuances ravissoient les yeux ; &
» cette merveille extraordinaire étoit
» couronnée de montagnes revêtues
» d'un vernis d'une glace transparente

» comme le criſtal : ſpectacle ſublime, » qu'embelliſſoit encore le contraſte » d'une montagne voiſine; d'une cou- » leur foncée, dégradée du haut en » bas, entrecoupée de rivières de » neige, de torrens qui ſerpentent, » & ſur leſquels le ſoleil jettoit un » éclat éblouiſſant; le tout enfin étoit » terminé par des montagnes de criſ- » tal, & d'autres dont les couleurs » ſont extrêmement variées. «

Les Marmotes & les Chamois ſont preſque les ſeuls animaux qu'on rencontre ſur le ſommet de ces montagnes de glaces. L'expédient dont on ſe ſert pour prendre vivans les jeunes Chamois, eſt aſſez ſingulier. Quand un Chaſſeur a tué une femelle, il la redreſſe ſur ſes jambes comme ſi elle vivoit, &, ſe cachant enſuite ſous le ventre de l'animal mort, il attend avec patience que le petit, qui cherche ſa mere, revienne; c'eſt alors que le jeune Chamois eſt ſaiſi; mais il n'eſt preſque pas poſſible de plier cet animal au joug de l'eſclavage domeſtique. La Nature ſemble l'avoir créé pour la liberté & l'indépendance,

&,dès qu'il eſt aſſez fort, il tend conſtamment à s'échapper dans les montagnes. L'auteur dit qu'on rencontre encore dans les gorges de la vallée de glace de *Montanvert*, des troupeaux de Chèvres qu'on mène paître & engraiſſer pendant ſix ſemaines le long des montagnes, où on les abandonne huit à douze jours de ſuite ſans conducteurs & ſans les viſiter. Il en eſt de même des troupeaux de Vaches, qu'on y laiſſe autant de temps, au bout duquel on leur fait changer de pâturage. Là, ces troupeaux n'ont d'ennemis à craindre que les orages, les *avalanches* & autres accidens de ces montagnes. C'eſt, dit M. *Bourrit*, un ſpectacle ſingulier de les voir traverſer la vallée de glace, ſauter les fentes, grimper à travers les rochers, ſe faire un paſſage dans des lieux qui paroiſſent inacceſſibles, ſur des penchans rapides, & voir faire tout cela au gros bétail comme au petit. Il arrive quelquefois que les plus hardis payent de leur vie leur témérité; alors la perte n'eſt pas pour le propriétaire en particulier; elle retombe ſur la Commune. Les

Les murs de glace qui soutiennent le Glacier des *Bossons*, est encore un des points de vue qui paroissent avoir le plus frappé d'étonnement le Voyageur Génevois. « Ce sont, dit-il, des » masses de glaces qui s'élévent per» pendiculairement comme les murs » d'une Citadelle, revêtus de fortes » tours, & qui peuvent avoir envi» ron trois ou quatre cens pieds de » haut. Les extrêmités de ces énor» mes glaces étoient transparentes de » la même manière que les extrêmités » de nos doigts nous le paroissent de» vant la lumière. Nous admirâmes, » sur-tout, un trou, percé en ovale au » milieu du mur, au travers duquel » le Ciel se laissoit découvrir, & d'où » l'on voit encore, à certains points » du jour, le Soleil, dont les rayons, » réunis comme dans un foyer, sont » dardés en forme de gerbes jusqu'au » bas de la Vallée ».

L'auteur termine sa Relation par celle du voyage que M. le Comte *du Luc* fit avec son frère au Glacier de *Buet*, situé à quelques journées de

Genève, & où aucun homme, avant eux, n'étoit monté. Après avoir marché & gravi pendant plusieurs jours, avec des peines incroyables, ils arrivèrent enfin sur la cîme de cette montagne. Le silence le plus profond regnoit dans ces lieux; on sentoit qu'ils n'étoient pas faits pour des êtres vivans; ils étoient aussi inconnus au guide qu'à ceux qu'il guidoit; les Chamois mêmes n'y viennent pas, & par conséquent aucun Chasseur n'y étoit monté. Ils n'étoient cependant pas absolument dépeuplés; les voyageurs y virent beaucoup de ces moucherons, que les Naturalistes nomment *Tipules*. Ils y trouvèrent quelques abeilles; mais elles étoient mortes. Elles viennent sur les rochers voisins sucer les fleurs du *Génépi*, & elles y sont quelquefois surprises par les orages qui les transportent sur le Glacier, où elles meurent.

Le Comte *du Luc* & son frère se trouvèrent sur une immense étendue de neige, dont rien n'altéroit la blancheur; ils ne voyoient absolument

que cette neige & le Ciel, vers lequel elle se terminoit de toutes parts, semblable à ces nuages argentés qu'on voit se soutenir majestueusement dans un air pur. Il leur sembloit qu'ils étoient réellement suspendus dans l'air sur un de ces nuages. Il leur restoit encore à gravir sur le sommet du Glacier; dès qu'ils l'eurent atteint & qu'ils élevèrent la vue, ils eurent à découvert l'immense chaîne des Alpes, dans une étendue de plus de cinquante lieues. De quelque côté qu'ils tournassent leurs regards, tout l'horison étoit couvert de montagnes. Ses bornes à l'Occident n'étoient que l'épaisseur de l'air; car ils dominoient assez la chaîne du *Jura*, distante de treize à quatorze lieues., pour découvrir au-delà les plaines de la Franche Comté & de la Bourgogne; si l'air eût été assez transparent au Sud Ouest, leur vue s'étendoit jusqu'au *Mont-Cenis*; & au Nord Est jusqu'au *S. Gothard.* Ils dominoient enfin de beaucoup toutes les gorges des Alpes; & il n'y avoit que quelques-uns de leurs pics

qui s'élevassent au-dessus d'eux. Les détails, autant que l'ensemble de ce point de vue, auroient excité l'admiration de l'homme le plus indifférent. Ils sentirent qu'un seul coup d'œil sur l'immense quantité de glaces & de neiges qui couvrent les Alpes, suffit pour tranquilliser le Spectateur sur la durée du *Rhône*, du *Rhin*, du *Pô* & du *Danube* : c'est dans ces montagnes qu'est leur réservoir, & il peut fournir pendant plusieurs années de sécheresse. Ils comparoient, sans qu'il fût besoin de calcul, les écoulemens avec les sources ; dans toute cette étendue, où ils découvroient le *Rhône*, il ne leur paroissoit qu'un ruisseau, à cause de la distance ; mais cette même distance n'affoiblissoit point l'idée d'immensité qu'ils attachoient à ces amas de glaces & de neiges qu'ils avoient sous les yeux. Le seul *Mont-Blanc*, qui s'élevoit au-dessus de ces Vallées, leur paroissoit capable de fournir, pendant très-long-temps, des eaux suffisantes pour le cours d'un fleuve, tant il étoit chargé de glaces depuis

son pied jusqu'à son sommet. Ils ont trouvé que sa hauteur étoit de 2203 toises au-dessus du lac de Genève.

Tout le côté de l'horison, vers le *Mont-Blanc*, offroit aux deux Voyageurs la plus sensible image de l'hyver; il réveilloit toutes les idées que donnent les relations du *Spitzberg* & de la nouvelle *Zemble*; en un mot, il ne présentoit à leurs yeux que des tas de glaces, au travers desquelles s'élevoient en obélisques des pics arides de trois à quatre cens pieds haut, tandis que, par-tout ailleurs, les montagnes étaloient la variété des productions dont elles sont susceptibles. Au pied même de ces glaces on voyoit des pâturages & des moissons. L'attention des deux Voyageurs fut tout-à-coup ramenée sur eux-mêmes, lorsqu'ils découvrirent qu'ils n'étoient soutenus que par une masse de neige glacée, qui étoit saillante sur un précipice affreux. Leur premier mouvement fut une retraite précipitée; mais ayant ensuite réfléchi que l'addition de leur poids à cette masse prodigieuse,

qui se soutenoit là sûrement depuis bien des siècles, étoit absolument nulle pour produire l'effet de la détacher, ils cessèrent de craindre, & revinrent sur ce terrible Belvéder. La montagne, de ce côté, étoit prodigieusement escarpée, & la saillie de la glace les portoit en avant sur le précipice, tellement que, s'ils avoient lâché un cordeau, depuis le lieu où ils étoient, il auroit fallu qu'il eût été long de plus de cinq cens pieds, pour qu'il atteignît quelqu'une des pointes de roches dont cette face étoit hérissée; & leur vue ne s'arrêtoit, au bas, que dans une Vallée dont l'abaissement étoit, peut-être, de cinq mille pas.

En descendant de ce Glacier, & lorsqu'on commençoit à rencontrer de l'herbe, M. le Comte *du Luc* & son frère entendirent, tout-à-coup, partir de divers endroits des cris perçans, semblables à des coups de sifflet, qui, s'ils avoient été dans un bois de la plaine, leur auroient fait craindre d'être tombés dans une embuscade de

voleurs. Mais là, c'étoient eux-mêmes qui inspiroient la crainte. Les premières Marmottes qui les avoient apperçus, en avoient averti leurs camarades par ces cris, & ils les virent courir çà & là pour se réfugier dans leurs trous. Ces coups de sifflet se répéterent plusieurs fois, pendant qu'ils traversoient la région de ces animaux.

La lecture de cette Relation, Monsieur, m'a paru très-attachante; elle offre sans cesse à l'imagination du Lecteur des tableaux d'une nature, pour ainsi dire, nouvelle, & inconnue aux habitans des plaines. On souscrit dès-à-présent chez l'auteur, à Genève, pour l'ouvrage entier, c'est-à-dire pour la description & les vingt-une *Vues*, gravées à l'eau forte, qui l'accompagneront. La Souscription est de 24 liv. Je sçais qu'on peut souscrire aussi chez quelques Libraires de Paris; mais je ne me rappelle pas leurs noms. je les prie de se faire connoître; je les indiquerai dans mon premier N°.

Je suis, &c.

*A Paris ce 14 Juin 1774.*

## LETTRE XII.

*Zénothémis Anecdote Marseilloise, par M. d'Arnaud; Broch. in-8° de plus de 100 pages, avec des Gravures. A Paris, chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.*

Mr. *d'Arnaud* continue, Monsieur, avec succès, une Collection aussi agréable à lire qu'utile pour les mœurs. L'Anecdote que je vous annonce est précédée d'un Extrait de l'Histoire de Marseille, depuis sa fondation jusqu'à sa prise par *Jules-César*. C'est un abrégé qui contient tout ce qu'on doit apprendre de la naissance & des progrès d'une République, l'égale, en quelque sorte, d'Athènes & de Rome. Les Marseillois doivent de la reconnoissance à M. *d'Arnaud*; ce Précis est un monument élevé à leur gloire; le morceau suivant vous donnera, Monsieur, une idée de cette excellente Introduction à l'Anecdote

de *Zénothémis*. « Marseille étoit arri-
» vée au plus haut degré de la puis-
» sance légitime & de la gloire véri-
» table ; les secousses du bouleverse-
» ment qui renversa la République
» Romaine & lui donna une nouvelle
» forme, se firent ressentir à Marseille,
» & entraînèrent sa chûte. Les diffé-
» rends de *César* & de *Pompée* de-
» voient régler la destinée du monde.
» On doit bien s'attendre que Mar-
» seille, attachée à la justice & à
» l'honneur, se rangea du parti de
» *Caton* ; la harangue sublime que,
» dans cette occasion, ses habitans
» firent à *César*, nous a été conservée
» dans le Poëme de la *Pharsale*. En-
» fin, après des miracles de fidélité
» & de bravoure, victime des trois
» plus cruels fléaux, de la guerre, de
» la famine & de la peste, les Mar-
» seillois suivirent le sort de leurs
» Alliés : ils se soumirent au plus cé-
» lèbre & au moins odieux, peut-
» être, des Tyrans ; ils perdirent la
» suprême puissance : le commerce,
» les vertus, les arts leur restèrent ;

» un long écoulement de siècles & le
» changement de domination n'ont
» pu leur ravir ces possessions, les
» seules qui soient immuables, & sur
» lesquelles la tyrannie & le temps
» n'ayent point d'empire; Marseille
» en jouit encore, &, dans sa situa-
» tion présente, elle n'a point à re-
» gretter son ancienne splendeur ».

Marseille n'avoit perdu que les apparences du pouvoir; il lui étoit resté la véritable autorité, celle qui commande à l'esprit, qui impose des loix par les usages, par les mœurs, par la façon de penser. Les Chinois, subjugués par les Tartares, n'en sont pas moins leurs conquérans réels, puisque les vainqueurs ont pris les coutumes, les habillemens, la langue & l'existence morale des vaincus. *Ménécrate* & *Zénothémis* étoient les citoyens le plus vertueux & les plus honorables de la République de Marseille; ils occupoient les premières places dans ce Sénat, que Rome elle-même admiroit, & dont l'éloge est parvenu jusqu'à nous. *Zénothémis* & *Ménécrate* étoient

unis par une amitié dont notre ſiècle n'offre aucun exemple. Le premier, plus jeune, n'étoit pas moins ſenſible aux douceurs d'un pur attachement que *Ménécrate*, dont les années avoient perfectionné les ſentimens & la ſageſſe. *Zénothémis* ſe ſépare pour quelque temps, & avec regret, de ſon ami; des affaires domeſtiques l'appelloient à Nîmes, une des Colonies de Marſeille. « Mon cher *Zénothémis*, (lui » dit le Sénateur en le preſſant de » hâter ſon retour) votre amitié m'eſt » devenue un bien auſſi néceſſaire » qu'il m'eſt précieux; vous m'avez » fait éprouver que l'ame avoit des » beſoins, & vous ſçavez les ſatiſ» faire tous; l'amour paternel ne ſuf» fit point à mon cœur; vous ſeul » me conſolez de cet ennui attaché à » la repréſentation & aux ſoins du » Miniſtère public. *Zénothémis*, les » hommes ſont des créatures ingra» tes qu'il eſt impoſſible d'apprivoi» ſer; leur méchanceté réſiſte à tous » les bienfaits; je les connois & je les » ſers; je conviendrai avec vous que

» la vertu ſe récompenſe par elle-
» même : mais qu'il y a d'inſtans où
» notre ame, fatiguée de cette no-
» bleſſe déſintéreſſée, demande un
» prix plus à la portée de nos ſens !
» C'eſt dans votre amitié que j'ai
» trouvé ce prix ſi flatteur ; votre
» ſociété m'inſpire, m'échauffe, me
» fait ſupporter le peſant fardeau de
» mes travaux, de mes devoirs,
» m'excite à rechercher de nouveaux
» applaudiſſemens. Revenez bien vîte,
» mon ami ; je ne ſçais, mais vous
» ne m'avez jamais été plus cher ; no-
» tre ſéparation produit au fond de
» mon cœur une triſteſſe qui me ſur-
» prend moi-même, puiſque je dois
» vous revoir inceſſamment. Adieu,
» ayez un peu plus de fermeté que
» moi. *Zénothémis*, devons-nous reſ-
» ſembler aux autres hommes, &
» la foibleſſe ſeroit-elle le partage du
» ſentiment ? » *Ménécrate* tombe dans
les bras de ſon ami ; il ne ſçauroit s'en
ſéparer ; ils ſe quittent enfin, après
s'être renouvellé pluſieurs fois les aſ-
ſurances d'une amitié inviolable.

Le fils d'un Marſeillois diſtingué eſt ſoupçonné d'un meurtre; il eſt arrêté, & l'inſtruction de l'affaire commiſe à *Ménécrate*. Le Juge céde à l'homme. Touché des larmes d'une famille entière qui vient embraſſer ſes genoux, *Ménécrate* a la foibleſſe d'abſoudre le Criminel. Les ennemis du Magiſtrat (car il avoit trop de vertu & de bonheur pour n'être point envié) ſe réuniſſant aux parens du mort, portent leurs plaintes au Sénat. Réviſion du procès: le coupable ſubit ſon châtiment, & *Ménécrate*, accuſé de s'être laiſſé corrompre, ſe voit obligé de rendre compte de ſa conduite: « Arrêtez, dit-il à un de ſes Accuſa-» teurs, qui prononce le mot de *pré-» ſens*. Epargnez à ce corps auguſte, » ainſi qu'à moi, l'horreur d'entendre » une imputation d'un nouveau genre » pour des hommes tels que nous; il » a pu m'échapper une faute, digne, » ſans contredit, de punition; j'ai » trahi les Loix, mon devoir. Mais » oſer me ſoupçonner d'une baſſeſſe! » Une vie irréprochable de ſoixante

» ans prendra ma défenſe. Interrogez-
» la bien, cette vie, trop longue, hé-
» las, pour mon bonheur : il n'y a
» point de jour dans ces ſoixante an-
» nées qui ne vous réponde que je
» ſuis incapable de commettre.....
» dois-je nommer un crime ſi honteux,
» ſi aviliſſant ? C'en eſt un, Sénateurs,
» je le répète, de me juſtifier contre
» une accuſation inouie pour vous &
» pour moi. Si c'eſt votre déciſion,
» qu'on me donne la mort, ſans s'ef-
» forcer de ſouiller mon honneur : je
» vous abandonne ma fortune, mon
» exiſtence ; en me condamnant, vous
» ne pouvez m'ôter votre eſtime, elle
» me ſera toujours due ; je l'empor-
» terai malgré mes ennemis, malgré
» vous-mêmes, dans le tombeau, &
» ma mémoire en jouira encore. « La brigue l'emporte ; le malheureux Sénateur eſt dépouillé de ſes dignités, de ſes biens, & l'on punit une foibleſſe, peut-être pardonnable, avec toute la rigueur dont on auroit ſévi contre un crime. *Zénothémis*, inſtruit des malheurs de ſon ami, vole dans

ſes bras ; c'eſt ici que ſe déploye le plus touchant, le plus beau caractère de l'amitié. On voit avec plaiſir s'épancher l'ame de l'auteur ſi connu par ſa ſenſibilité. *Ménécrate* ſe fût donné la mort ; l'amour qu'il avoit pour ſa fille lui fait ſupporter la vie. Elle alloit épouſer *Eudimaque* fils de *Myſias*, qui, voyant la diſgrace de *Ménécrate*, retire ſa promeſſe ; le mariage eſt rompu. Déſeſpoir de l'infortuné père de *Cydipe ;* elle eſt moins frappée que lui de cet événement ; il y avoit longtemps qu'elle avoit conçu une paſſion ſecrette pour *Zénothémis*. Sa ſageſſe, ſa ſoumiſſion aux ordres paternels, (car M. d'*Arnaud* n'oublie jamais ces bienſéances qui ſont des vertus) avoient empêché cet amour d'éclater. Le jeune Marſeillois de ſon côté devoit épouſer *Agathée* nièce d'*Hermogène*. Voici encore un caractère admirable ; c'eſt la vertu même dans les ſentimens les plus ſublimes. Cette *Agathée* adore *Zénothémis* ; mais elle reſſent le chagrin de *Ménécrate* qui voit ſa fille rejettée & déshono-

rée. On doit ſe rappeller que, ſuivant les mœurs de l'Antiquité ; un père ne connoiſſoit pas de malheur plus grand que de voir ſa poſtérité languir dans le célibat ; un Vieillard cherchoit à revivre dans ſes petits enfans ; la Nature alors n'avoit pas été infectée de tous ces livres de prétendue philoſophie qui renverſent l'ordre moral, & même le phyſique. *Agathée* partage la douleur de *Zénothémis* accablé du triſte ſort de ſon ami ; l'ame de cette fille courageuſe ſe pénètre d'un héroïſme qui peut-être, aux yeux de notre ſiècle ſi peu fait pour les vertus, choquera la vraiſemblance ; elle ſe réſout au plus rigoureux ſacrifice ; elle invite ſon Amant, ainſi que *Ménécrate* & ſa fille, à un feſtin que donne *Hermogène* ſon oncle à ſes amis. Elle ſe lève au milieu du repas, prend une coupe, fait ſa prière aux Dieux & oblige *Zénothémis* à faire ſerment ſur cette coupe qu'il donnera ſa main à *Cydipe*. Cet effort de vertu ſurnaturel coute la vie à cette Héroïne qui meurt entourée de ſes amis ; & en

leur faiſant un diſcours noble & touchant, dont voici la fin. » Je ne ſçais
» ſi l'orgueil m'égare, ou ſi les Dieux
» m'élèvent juſqu'à eux en ce mo-
» ment : j'éprouve qu'il y a une ſatiſ-
» faction inexprimable à mourir pour
» la vertu; oui, j'expire pour elle. Ne
» troublez point un plaiſir ſi doux, ſi
» pur; cachez encore vos douleurs :
» Adieu, *Zénothémis* ; adieu, reſpecta-
» ble *Ménécrate*, & vous . . . . qui
» devez m'aimer. Je ſens la mort s'ap-
» procher ; je revivrai parmi vous;
» parlez ſouvent enſemble de la mal-
» heureuſe *Agathée*. Jamais cœur hu-
» main n'a été plus ſenſible, n'a plus
» aimé. . . . Seroit-il anéanti ? Non, il
» ne ceſſera point d'exiſter ; les Dieux
» ſont trop juſtes, trop bienfaiſans
» pour ne pas rendre mes ſentimens
» éternels ; ils tranſportent mon ame
» au ſéjour céleſte; je vais les con-
» templer ces Dieux dans toute leur
» ſplendeur ; ils récompenſent nos
» combats ; la vertu obtient ſon prix. «

*Zénothémis*, mari de *Cydipe* & jouiſſant du bonheur du Sage, n'en eſt pas moins accablé de la mort

d'*Agathée*. La fureur de l'envie & de la calomnie ſe réveille contre *Ménécrate ;* la Juſtice reprend ſon procès. Ce vieillard alloit expirer ſous les derniers coups du malheur ; ſon innocence éclate ; on eſt charmé de le voir rentrer au Sénat. Le plaidoyer de *Zénothémis*, en faveur de ſon ami, eſt très-éloquent. *Ménécrate* finit tranquillement ſa vie au ſein de ſa famille. *Zénothémis* goute la ſatisfaction que procure la pratique de la vertu ; il mérite le titre *du plus ſenſible des hommes*. Il ordonne, par ſon Teſtament, que ſes cendres ſoient réunies à celles d'*Agathée*.

Rien de mieux conçu, Monſieur ; ni de mieux écrit que cet ouvrage de M. d'*Arnaud*. Que de ſemblables productions font aimer la vertu, & qu'elles ſont bien faites pour obtenir tous les ſuffrages ! C'eſt par le ſentiment que cet auteur inſtruit ; il échauffe l'ame pour entraîner l'eſprit, & je ne ſuis pas étonné de l'éloge qu'a fait de lui un homme de génie, auquel il appartient de juger les talens : *Nos Gens de Lettres*, a-t-il dit, *écrivent avec leur*

*main ou leur tête ; M. d'Arnaud écrit avec son cœur.* Une autre justice qu'on doit lui rendre, c'est qu'il ne ressemble pas à bien des hommes de Lettres qui cachent les sources où ils puisent. Il nous apprend dans une note, qu'il a emprunté le sujet de *Zénothémis* d'un *Dialogue de Lucien* sur l'amitié. Les Interlocuteurs sont *Toxaris* & *Mnésippe*, l'un Scythe & l'autre Grec. Mais *Zénothémis*, dans l'ouvrage de *Lucien*, n'occupe qu'une page & demie.

Je vous ai, Monsieur, annoncé l'édition *in-12* des *Epreuves du Sentiment ;* c'est le titre général des ouvrages composés dans ce genre par M. d'*Arnaud. Zénothémis* termine le troisième volume de cette édition *in-12*, qui est faite avec beaucoup de soin, & qu'on a mise à la portée des personnes qui trouveroient la belle édition *in-8°*. trop chère. On ne la vend (l'édition *in-12*) que 7 liv. 10 sols, à raison de 2 liv. 10 s. chaque volume. On continuera d'imprimer, dans le même format, les autres ouvrages de M. *d'Arnaud*. Il se prépare à donner

une Collection de *Nouvelles Historiques*. La première a déja paru; elle est intitulée *Salisbury*. Ce nouveau Recueil n'empêchera pas que M. *d'Arnaud* ne continue ses *Epreuves du Sentiment*.

*Jacobi Vanierii, Prædium Rusticum. Nova Editio cæteris emendatior. Parisiis, ex Typographiâ Jos. Barbou, viâ Mathurinensium* : c'est-à-dire, *la Maison Rustique de Jacques Vanière; nouvelle édition plus correcte que toutes les précédentes. A Paris, de l'Imprimerie de Joseph Barbou, rue des Mathurins; un volume petit in-8°. de près de* 400 *pages.*

Je ne m'arrêterai pas, Monsieur, à vous faire l'éloge de cet excellent ouvrage du P. *Vanière* : il a mérité, dès qu'il a paru, les applaudissemens de tous les connoisseurs; ils l'ont jugé sur-tout recommandable pour la lati-

nité du ſtyle & la variété des expreſſions, pour la douceur & l'harmonie des vers. Ce ſont par-tout des payſages riants dans leſquels l'auteur n'omet rien de ce qui concerne la Maiſon Ruſtique. La fortune de ce Poëme eſt donc aſſurée depuis long-temps. De toutes les éditions qu'on en a faites, celle que je vous annonce eſt, ſans contredit, la plus correcte & la plus belle. Le papier en eſt ſuperbe, le caractère très-beau, & l'ouvrage eſt exécuté avec un ſoin & une propreté qui font un plaiſir inexprimable à la vue. On ne peut qu'applaudir à l'Imprimeur d'avoir employé ſon talent ſur ce Poëme accompli & preſque comparable aux *Géorgiques de Virgile*. De pareils ouvrages figurent très-bien avec ſa belle Collection des anciens auteurs latins, dont nous avons cinquante volumes.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles ſur le genre du mot* ÉBÈNE.

VOUS dites, Monſieur, dans le Nº 8 de vos Feuilles de cette année, Tome II, page 197, que M. *de Voltaire* a fait un ſoléciſme en mettant *Ébène* au *maſculin*, *tout l'Ébène ébréché*. Pluſieurs perſonnes, étonnées de cette aſſertion, ont cherché dans l'*Encyclopédie*, & trouvé qu'*Ébène* eſt *maſculin*. Ainſi M^rs^. *Diderot*, d'*Alembert* & *Voltaire* ſe trouvent du même avis ſur cet article. On vous prie, Monſieur, d'apprendre au Public ce qui vous détermine à penſer autrement que ces trois célèbres perſonnages au ſujet du genre d'*Ébène* que vous aſſurez être *féminin*. On vous en ſera ſenſiblement obligé. J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE.

J'ai dit qu'*Ébène* eſt féminin, & j'ai pour garants de cette déciſion : 1° le *Dictionnaire de l'Académie Françoiſe* ; autorité que ne doivent point récuſer Mrs de *Voltaire* & d'*Alembert*, membres de cette Académie. Ce *Dictionnaire*, au mot *Ébène*, le fait féminin, & donne pour exemple, *de l'Ébène noire*. En faiſant obſerver qu'il y a diverſes ſortes d'*Ébène*, on y cite l'*Ébène griſe*, l'*Ébène verte*. 2° le *Dictionnaire de Trévoux*, qui dit : » *la* » *meilleure Ébène* eſt *celle* qui eſt *noire*, » qui eſt *maſſive*, aſtringente & d'un » goût aigu & piquant. *Elle* rend un » parfum agréable, quand on *la* met » ſur les charbons, ſans incommoder » par ſa fumée. Si on *la* préſente au » feu étant *fraîche*, *elle* s'allume incon» tinent à cauſe de ſa graiſſe ; mais,

» quelque *séche* qu'*elle* soit, *elle* va tou
» jours au fond de l'eau. Si on *la* frott
» contre une pierre, *elle* devient *rouss*
» ... *Agricola* dit qu'il y a *une* Èbèn
» *minérale* qu'on trouve dan la terre.
3° l'excellent *Traité de l'Orthographe Françoise en forme de Dictionnaire, enrichi de Notes critiques & de Remarques sur le genre des noms, &c; par Félix Faucon.* 4° tous les Dictionnaires absolument, excepté celui de l'*Encyclopédie* très-fautif sur cet article, comme sur tant d'autes. 5° *Vaugelas* remarque qu'*Ébène* est *toujours féminin*, & que ceux qui travaillent en *Ébène* le font indifféremment *masculin ou féminin*. Mais ce ne sont pas des Ouvriers qui décident du genre des noms ; on les entend dire tous les jours *une belle Hôtel*, de *belles Ouvrages*, &c, &c.

Je suis, &c.

*A Paris ce* 16 *Juin* 1774.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE XIII.

*Parnasse des Dames; Tomes III, IV & V. A Paris chez Ruault Libraire, rue de la Harpe; in-8° d'environ 240 pages chacun, avec des Gravures.*

CET ouvrage, comme je vous l'ai dit, Monsieur, en vous parlant des deux premiers volumes, est un Recueil des Poësies de toutes les femmes qui se sont distinguées dans cet Art depuis la naissance du monde jusqu'à présent. L'Editeur, M. *de Sauvigny*, nous donne des traductions des Pièces de vers écrites en d'autres langues que la nôtre. C'est dommage qu'il se soit imposé la loi de faire paroître dix volumes; car les Poësies des fem-

mes, pour peu qu'il eût voulu y mettre du choix, ne lui fournissoient pas à beaucoup près tant de matière. Il a été obligé de recueillir beaucoup d'ouvrages très-médiocres & même au-dessous du médiocre. Voici la raison qu'il en donne dans un *Avertissement.* Il dit qu'il mettra sous les yeux du Lecteur des fragmens d'une très-mauvaise apologie des femmes, parce qu'*il faut de la variété dans un Recueil.* Avec de pareilles raisons, l'auteur d'un choix de Poësies seroit autorisé à réimprimer des vers de *Cotin* & de *la H**** à côté des plus jolies Pièces de *Chaulieu*, de *Voltaire*, de *Gresset*, &c; il seroit dispensé de mettre du goût dans sa collection, pourvû qu'il y mît cette singulière espèce de *variété.*

Les Poësies de Mesdames *des Roches*, de Poitiers, ouvrent le troisième volume de cette collection. *Madeleine Neveu*, femme d'*André Fradonet*, S[r] *des Roches*, & *Catherine* sa fille, se firent connoître vers le milieu du 16[e] siècle; elles passoient pour être sçavantes, sages & vertueuses. Madame *des Roches*, devenue veuve après

quinze ans de mariage, s'étoit attachée à cultiver l'éducation de sa fille qui devint sa rivale & son amie la plus tendre. Celle-ci, recherchée par un grand nombre de beaux-esprits, refusa constamment de se marier par tendresse pour sa mère. Elles désiroient également de ne pas se survivre; elles moururent le même jour & de la même maladie à Poitiers en 1587. Leurs Poësies pouvoient paroître bonnes dans le temps où elles vivoient & dans la Province qu'elles habitoient; aujourd'hui la lecture en est fort insipide.

La vie & les ouvrages de *Marie de Romieu*, de *Jeanne d'Albret* Reine de Navarre, de *Georgette de Montenay*, de *Marseille d'Altoviti*, d'*Anne de Marquets* Religieuse, d'*Anne* & de *Catherine de Parthenay*, de *Modeste Dupuis* Vénitienne, d'*Isabelle Audréiny* née à Padoue, d'*Olimpia-Fulvia Morata* de Ferrare qui a fait des vers en Grec, d'*Hortense Stribillini* son amie, de *Lucie Bertava*, d'*Hélène Riccoboni*, de *Caroline Drogwald*, d'*Amélie F****  Allemande, &c, ne présentent dans

ce volume rien d'aſſez intéreſſant pour vous être rapporté. Je n'ai lû avec plaiſir, parmi toutes ces Poëſies de femmes, que la traduction d'une lettre en vers élégiaques latins écrite par *Hippolyte Taurella* de Mantoue à *Balthaſar Caſtillon* ſon mari, qui alors étoit à Rome auprès du Pape *Léon X* en qualité d'Envoyé du Duc de Mantoue. Cette lettre poëtique eſt pleine de ſentimens exprimés d'une manière vive & paſſionnée. Après lui avoir dit qu'il jouit de toutes les délices du ſéjour de Rome : » Hélas ! continue-» t-elle, que ma vie ſolitaire eſt dif-» férente de la vôtre ! Ce n'eſt pas que » je ſois inſenſible à toutes les dou-» ceurs que vous goûtez ; mais ſans » vous le jour m'eſt preſqu'odieux. Le » ſoin de la parure ne me touche plus. » Les jeux & les fêtes publiques où » le Peuple court en foule, les tour-» nois & les combats n'ont plus rien » qui me ſoit agréable ; votre portrait » de la main de ce divin *Raphaël*, qui » vous reproduit avec tant d'art & de » vérité, eſt mon unique conſolation. » C'eſt avec ce portrait que je m'en-

» tretiens. J'adresse à cette image » muette toutes les caresses & tou» tes les douceurs que je voudrois » vous prodiguer. Illusion chère à ma » tendresse ! À tes regards, à ton sou» ris, je crois que tu vas me parler, » je crois entendre le son mélodieux » de ta voix. Ton fils même, ce gage » précieux de notre amour, te recon» noît, & ne voit point cette pein» ture, sans que sa langue enfantine » ne te nomme. Voilà ce qui soulage » un peu ma douleur, ce qui m'abrége » la longueur de ces jours que votre » absence me rend si tristes. « *Hippolyte Taurella* mourut dans la première fleur de la jeunesse ; elle sçavoit le Grec & le Latin, & composoit facilement dans cette dernière Langue.

L'abrégé de la vie de Mademoiselle *de Gournay* fille adoptive de *Montaigne*, est assez curieuse ; mais la plûpart des particularités en sont connues. On sçait que cette Demoiselle, qui étoit d'une famille illustre, après la mort de son père, voulut en adopter un, & que, parmi les hommes célèbres qui florissoient alors, elle choi-

fit *Montaigne*, dont les *Eſſais* l'avoient pénétrée d'admiration. Elle chercha à le connoître, réuſſit à s'en faire aimer & eſtimer. *Montaigne* la reconnut enfin pour ſa fille d'alliance. Mad^e^ la Vicomteſſe de *Gamaches*, la véritable fille de *Montaigne*, prit pour elle les mêmes ſentimens, & traita conſtamment de ſœur Mll^e^ *de Gournay*. On ſçait auſſi que cette fille ſçavante donna une édition des *Eſſais* qu'elle orna d'une très-belle *Préface* de ſa compoſition. Mais ce qui eſt moins connu, c'eſt ſon attachement pour les vieux mots dont elle ſe déclara la protectrice. » Quand M^rs^ de l'Académie Fran-
» çoiſe entreprirent d'épurer notre
» Langue de tous les termes ſurannés,
» elle réclama fortement en leur fa-
» veur, & refuſa de céder à l'autorité
» de ce corps littéraire. Elle ne ſe con-
» tenta pas de ſemer ſes ouvrages de
» ces mêmes expreſſions vieillies, elle
» voulut les y conſacrer à perpétuité.
» Dans la crainte qu'une main témé-
» raire n'y portât la réformation,
» voici comme elle s'eſt exprimée à
» la tête de ſes Œuvres : Si ce Livre

» me survit, je défends à toute per-
» sonne, telle qu'elle soit, d'y ajouter,
» diminuer, ni changer jamais aucune
» chose, soit au mot ou en la subs-
» tance, sous peine, à ceux qui l'en-
» treprendront, d'être tenus pour dé-
» testables aux yeux des gens d'hon-
» neur comme violateurs d'un sépul-
» cre innocent. Les insolences, voire
» les meurtres de réputation que je
» vois tous les jours en pareil cas en
» cet impertinent siècle, me portent
» à lâcher cette imprécation. « Cette affectation de mots surannés a nui à ses ouvrages, d'ailleurs remplis d'excellentes choses.

Mademoiselle *de Gournay*, avec des qualités très-estimables, étoit vive, impétueuse & d'une humeur un peu colère. On écrivit contr'elle; on la calomnia; on la traita de personne hautaine, dépensière, acariâtre, infatuée de la chimère du grand œuvre, & même de fille de mauvaise vie. » Sur cette derniere impu-
» tation, le Cardinal *du Perron* la dé-
» fendoit plaisamment & malignement
» à la fois. *Oh! pour cet article*, disoit-

» il, *elle n'a qu'à se faire peindre au-» devant de ses œuvres, & l'accusation » tombera :* « mot qui fait assez comprendre qu'elle n'avoit pas reçu de la Nature autant de beauté que d'esprit. Tous ses écrits forment deux volumes qui ont été publiés après sa mort, tantôt sous le titre de l'*Ombre de Mademoiselle de Gournay*, tantôt sous celui d'*Avis & Présens.* Ils contiennent des Dissertations sur différens sujets, quelques Traductions en vers & en prose, le *Proumenoir de Montaigne*, petite histoire romanesque heureusement imaginée, & quelques Epigrammes ou Madrigaux. L'auteur du *Parnasse des Dames* rapporte trois ou quatre de ces petites Pièces. Voici celle qui m'a paru la plus agréable ; c'est un Madrigal sur un enfant qui sembloit épris de la Reine Régente :

A voir le petit *Alcidon*,
Au sein de la Reine adorée,
Vous diriez que c'est *Cupidon*
Entre les bras de *Cithérée*,
N'étoit que l'enfant de *Cypris*,
Prend nos cœurs & rit de nos larmes,

Et celui-ci, lui-même pris,
S'est blessé de ses propres armes.

Mademoiselle *de Gournay* mourut à Paris âgée de plus de 80 ans. Sa mémoire fut honorée par de pompeuses Epitaphes.

Après son article vient celui de Mademoiselle *Descartes*, nièce du célèbre Philosophe de ce nom. Elle vêcut en Province; on ne sçait presque rien de sa vie privée. On a dit à son sujet que l'esprit du grand *Descartes* étoit tombé en quenouille; elle a laissé peu d'ouvrages; mais ils sont pleins d'esprit & de délicatesse. Le principal est une relation de la mort de son oncle, en vers & en prose. Comme *Descartes* étoit à l'extrêmité, elle suppose un entretien entre lui & M. *Chanut* Ambassadeur de France en Suède, son intime ami; cet entretien, qui n'est peut-être pas assez connu, est plein d'idées philosophiques, bien dignes du grand homme qu'on y fait parler. *Descartes*, voyant M. *Chanut* fondant en larmes, l'appelle & lui tendant la main:

» Êtes-vous étonné de voir mourir des hom-
» mes ?
» Mon frère, avez-vous donc oublié qui nous
» sommes ?
» Eh ! que fais-je aujourd'hui, qu'obéir à
» mon sort,
» Et remplir un destin qui me doit à la mort ?
» Consentez que je rende à cette heure der-
» nière
» Ce que je dus alors que je vis la lumière.
» Payons de bonne grace, & n'est-ce pas
» assez,
» Pour en être content, que dix lustres passés ?
» C'est par la vertu seule & non par la durée,
» Que la vie ici-bas doit être mesurée :
» Eh ! j'aurois donc vécu bien inutilement,
» Si je n'avois appris à mourir un moment.

M. CHANUT.

Vous me voyez saisi d'une extrême tristesse ;
Je vois ce que je perds, & j'y songe sans cesse.
Mais me trouverez-vous raisonnable en ce
point ?
Je me pleure moi-même, & ne vous pleure
point.

Votre carrière eſt belle, elle eſt digne d'envie :
Comme un grand Conquérant au ſortir de la vie,
Vous laiſſez l'Univers rempli de votre nom :
Combien de Rois au monde auront moins de renom !
Vous ne mourrez pas tout: de l'oubli garantie,
Toujours vivra de vous une illuſtre partie.
Tant que l'homme voudra ſa raiſon cultiver,
Vos écrits de la mort ſçauront ſe préſerver :
Mais c'eſt moi que je plains ; ſeul, triſte, inconſolable,
Comment réparerai-je une perte ſemblable ?

DESCARTES.

L'abſence ſera courte, & nous nous rejoindrons :
Au céleſte ſéjour nous nous retrouverons.

Le dernier article du troiſième volume offre quelques Poëſies d'une Madame *de Platbuiſſon* femme ſur laquelle l'Editeur n'a pu découvrir aucune particularité & dont il n'auroit dû recueillir que ce Madrigal.

Où peut-on trouver des Amans
Qui nous ſoient à jamais fidèles ?

Je n'en ſçais que dans les Romans ;
Ou dans les nids des Tourterelles.

M. *de Sauvigny* aſſure que *Vertron* n'a fait aucune mention ni du lieu où cette Dame eſt née, ni de celui où elle eſt morte ; ce qui lui fournit l'occaſion de parler de ce *Vertron* qui, lié avec toutes les femmes d'eſprit de ſon temps, les célébra de tout ſon pouvoir, raſſembla même leurs petites productions dans *ſa Nouvelle Pandore* ou *Recueil de Pièces Académiques*, en ajoutant un mauvais quatrain de ſa façon pour chacune de ſes Héroïnes. Sur la fin de ſes jours, il ne ſoutint pas de ſi glorieux travaux ; il ſe maria, devint jaloux, & enveloppa le ſexe entier dans la mauvaiſe opinion qu'il eut de ſa femme. Alors, touché d'un ſincère repentir, il ſe crut obligé de faire une rétractation publique de tous ſes éloges. Il mourut heureuſement avant l'exécution d'un projet ſi coupable.

Les principaux ouvrages du quatrième Volume ſont un Poëme de *Judith*, de Mademoiſelle *de Calage* ; une traduction de la *Scanderbéide*,

Poëme d'une Napolitaine nommée *Marguerite Sarrocchia*; celle d'un autre Poëme de *Joseph*, de Madame *Rowe* célèbre Angloise, & d'une Héroïde d'*Alexandre* à *Epheſtion*, de la Comtesse de *Winschelsa*. Toutes ces Pièces ont du mérite, mais n'amuseront pas, à beaucoup près, le plus grand nombre des Lecteurs. On verra, avec plus de curiosité, une satyre contre *Pope*, par la fameuse *Miladi Montaigue*. Elle avoit été liée avec lui. On ignore la première cause de leur brouillerie; mais on attribue à *Pope* un mot bien grossier au sujet de cette Dame. *Miladi Montaigue*, pendant l'ambassade de son mari à la Porte, avoit eu la curiosité de voir le Serrail. Le bruit courut que le Grand-Seigneur l'y avoit reçue lui-même, & qu'elle avoit eu les honneurs du mouchoir. Ce bruit fit fortune à Londres; on accusa *Pope* d'en être l'auteur. Un ami de l'Ambassadrice s'en étant plaint à lui-même, voici comme il s'en défendit: *Dieu me garde d'avoir jamais imaginé que Miladi Montaigue ait couché avec le Grand-Seigneur; tout au plus*

*avec quelques-uns de ses Janissaires.* Qu'on juge du ressentiment de *Miladi*, à qui cette réponse fut rapportée. *Pope* publia, quelque temps après, une imitation de la première Satyre du second Livre d'*Horace*, & y inséra deux Vers dont on fit l'application à *Miladi Montaigue.* Alors elle ne garda plus de mesure ; elle se servit des mêmes armes : elle fit imprimer une satyre contre *Pope*, la plus cruelle, peut-être, qu'on ait jamais écrite en aucune Langue. Cette sanglante diatribe montre à quel degré de fureur peut se porter une femme outragée. Après lui avoir dit que, s'il échappe à la vengeance, c'est par le mépris qu'il inspire, elle poursuit ainsi : « Quand un porc-épi, plein de colère » & de malice, lance de son dos gonflé un dard innocent, le Spectateur » le regarde froidement, & sourit de » la fureur du petit monstre. C'est ton » image : à l'abri de ton impuissance, » tu frappes sans faire de mal ; & » nous rions de ta foiblesse. *Qui ne » riroit de la forfanterie de ce vil insecte*

» *qu'un souffle de vent fait frissonner*, » & qui ose défier & insulter tout le » genre humain ?

» Est-ce donc là ce qui devoit en » imposer aux hommes, *& faire trem-* » *bler ceux qui échappent à la loi ?* Est- » ce là ces traits de ridicule qui de- » voient passer à la postérité ? Sont- » ce là *ces chants immortels ?*

» Tu devras ton salut à ta sottise ; » mais, tandis que cette armure défen- » dra ton foible corps, tu n'auras que » peu de Lecteurs, comme tu n'as » que peu d'amis. Ceux qui, révoltés » de ton caractère, aimoient ton art, » qui goutoient ton esprit & détes- » toient ton cœur, qui fuyoient ton » commerce, se contentoient de te » lire, & méprisoient la prose de » celui dont ils estimoient les vers, » ceux-là même reviendront de leur » prévention ; ils rejetteront tes écrits » comme ta société, & ne voudront » pas plus ouvrir leurs yeux à tes ou- » vrages, que leur porte à ta per- » sonne.

» Et garde toi d'attaquer la justice » des hommes, quand tu te verras

» ainſi délaiſſé & proſcrit de la ſociété;
» pour être coupable de meurtre aux
» yeux de la loi, il faut tuer; mais,
» aux yeux de l'équité, il ſuffit de le
» vouloir. Ainſi, lorſque, d'une main
» lâche & perfide, tu frappes nos
» noms & tâches d'aſſaſſiner au moins
» notre mémoire, que ton ſort ſoit
» celui du premier des aſſaſſins; que
» ton crime ne ſoit jamais oublié ni
» pardonné; que les hommes te haïſ-
» ſent comme tu les hais; &, portant
» en tous lieux l'emblême de ton eſprit
» tortu, imprimé ſur ton dos de la
» propre main de Dieu, monſtre ſem-
» blable à *Caïn*, ſois errant comme
» lui, & maudit par toute la terre».

L'article de la Comteſſe *de la Suze* commence le cinquième Volume. Je vous citerai deux traits de ſa vie, moins rebattus que les autres. Le premier, c'eſt que cette femme ſe paroit pour compoſer, comme une autre ſe pare pour plaire. Quelquefois, au rapport de *Ninon de l'Enclos*, ſon amie, on la trouvoit ſuperbement habillée dès le matin; &, quand on s'étonnoit de la voir ainſi ſous les ar-

mes, *c'est que j'ai écrit*, répondoit-elle, voulant faire entendre qu'une toilette faite, en pareil cas, avoit quelque chose de plus solemnel. Personne n'ignore qu'elle fit offrir vingt-cinq mille écus à son mari, pour qu'il consentît à la dissolution de leur mariage : ce qu'il accepta. Il courut dans ce temps une réflexion maligne à ce sujet : on dit que *Madame de la Suze avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, puisqu'avec un peu de patience, au lieu de vingt-cinq mille qu'elle avoit donnés à son mari, elle les eût reçus de lui pour s'en débarrasser.* Quoique ses Elégies ne soient plus guères lues aujourd'hui, il en est quelques-unes où il y a de véritables beautés, sur-tout la première de celles qu'a réimprimées M. *de Sauvigny*, & qui se trouve dans tous les anciens Recueils de Vers. Il ressuscite aussi quelques Madrigaux de la même Muse, parmi lesquels il y en a d'assez spirituels & de très-justes ; celui-ci, par exemple, qui est vrai à présent, comme du temps de Madame *de la Suze* :

Il n'eſt point aujourd'hui de Belle raiſonnable
Qui ſe fâche de voir adorer ſes appas ;
Et lorſque ſa rigueur fait quelque miſérable ;
Ce n'eſt pas que l'Amour ne lui ſoit agréable,
C'eſt que l'Amant ne lui plaît pas.

Cet autre, adreſſé à une jeune Perſonne, n'eſt pas moins ingénieux :

Quand *Damis* éclate en murmures
Vous lui parlez avec aigreur :
*Iris*, c'eſt faire une faveur
Que de répondre des injures.

La Vie & les Poëſies de Mademoiſelle *Scudéri* ſont encore plus connues que celles de Madame *de la Suze*. Cette illuſtre fille jouit de la plus haute conſidération. Les Souverains recommandoient aux Princes, leurs enfans, qui venoient en France, de ne pas s'en retourner ſans avoir vu Mademoiſelle *de Scudéri*. La Reine *Chriſtine* fit de vains efforts pour l'attirer à Rome auprès d'elle. Les Princes & les Princeſſes de la Famille Royale ne dédaignoient pas de la prévenir, & MADAME lui diſoit quelquefois : *c'eſt moi qui ſuis l'amant dans notre com-*

*merce; c'est moi qui vous cherche avec mystère.* Le Cardinal *Mazarin* lui laissa une pension par son Testament. Elle en eut deux autres, l'une du Chancelier *Boucherat* sur le Sceau; l'autre de *Louis XIV*, accordée à la sollicitation de Madame *de Maintenon*. Ce Monarque l'honora d'une audience particulière, dans laquelle il la combla des complimens les plus flatteurs sur ses vertus & ses talens. Elle vêcut jusqu'à l'âge de 94 ans. Deux Eglises se disputèrent l'honneur de lui donner, sans intérêt, la sépulture, l'Hôtel des Enfans-Rouges où elle avoit souhaité d'être enterrée, & S. Nicolas-des-Champs, sa Paroisse depuis plus de cinquante ans. Le Cardinal *de Noailles* décida en faveur de la dernière, où elle fut inhumée le 3 Juin 1701. Les Vers de cette Fille célèbre, que M. *de Sauvigny* nous redonne dans son *Parnasse*, sont connus de tous les Lecteurs.

Mademoiselle *de la Vigne* est une des femmes les plus sçavantes & les plus spirituelles, dont les ouvrages contribuent à orner cette Collection.

Elle étoit fille d'un Médecin de Vernon, habile dans son Art & bel-esprit lui-même. Il avoit un fils d'un génie assez borné, & disoit : *quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils, & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille.* Mademoiselle *de la Vigne* fut amie de Mademoiselle *de Scudéri*, & Membre de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Elle mourut en 1684, de la pierre & de ses continuelles études. Le peu de Vers qu'elle a laissés ont de la grace & des tournures agréables. Je ne vous citerai que quelques-unes des jolies Stances qu'elle adressa à une Dame, qui étoit en deuil d'un oncle fort riche, dont elle avoit hérité. Elles ont pour titre l'*Eloge du Noir.*

La nuit, par son contraste, offre aux yeux de l'Amour,
Des plus tendres couleurs le piquant assemblage.
C'est ainsi que l'Astre du jour,
Nous paroît plus brillant quand il perce un nuage.
Le Noir de la beauté redouble la splendeur :

Son éclat s'entretient sous son ombre épaissie :
La blonde en a moins de fadeur,
Et la piquante brune en paroît éclaircie.
C'est la couleur du deuil, me dites-vous,
Comtesse :
Je vous le passe volontiers ;
Mais si le Noir habille la tristesse ;
Il pare bien les héritiers.

Il n'est personne qui n'ait lu & relu les Poësies de Madame *Deshoulières* & de sa fille. Madame *Deshoulières* est sans contredit, de toutes les femmes Françoises, celle qui a le mieux écrit en Vers. M. *de Sauvigny* nous donne sa Vie, qui est, à peu près, la même que celle qui se trouve à la tête de ses Œuvres, à l'exception qu'on apprend ici que le grand *Condé* fut au nombre de ses adorateurs, & que la vertu de Madame *Deshoulières* résista à ce Héros comme à tous ceux qui lui adressèrent leurs hommages. Le choix des Poësies de cette femme célèbre, que l'Editeur place dans sa Collection, est fait avec goût, à l'exception de deux ou trois pièces, entr'autres, de la Chanson sur l'Abbé *Testu*, badinage

un peu trop gai qu'il pouvoit se dispenser de réimprimer.

Mademoiselle *Chéron* tient un rang distingué entre les personnes qui ont fait honneur à son sexe. Peinture, Gravure, Poësie, Musique : elle eut tous les talens. Son père, Peintre en émail à Meaux, lui apprit les principes de son Art, & eut le plaisir de se voir bientôt surpasser par son Elève. L'Académie de Peinture voulut la recevoir parmi ses Membres. Elle fit des tableaux d'Histoire estimés. On conserve d'elle des dessins, d'après l'antique, qui passent pour être très-beaux ; mais le genre où elle excella fut celui des Portraits. C'est à elle que nous sommes redevables du seul qui nous reste de Madame *Deshoulières*. Ses Poësies ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Elle mit, avec succès, plusieurs Psaumes en Vers. Le grand *Rousseau* admiroit particulierement son Cantique d'*Habacuc*, que M. *de Sauvigny* a placé dans ce Recueil, ainsi que quelques Psaumes, & le petit Poëme des *Cerises renversées*, où il y a de l'esprit & de jolis dé-

tails, & qui fit élire son auteur de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue. Mademoiselle *Chéron* touchoit agréablement le luth & le clavecin; sa maison étoit le rendez-vous de presque tous les Gens de Lettres de son temps. Elle obtint & mérita une pension de *Louis XIV*. Elle étoit née Calviniste. Sa mère la convertit & lui fit faire abjuration entre les mains du Curé de S. Sulpice. Elle mourut à Paris en 1711, âgée de 63 ans.

Le reste de ce Volume est consacré à une Mll^e^ *de S. André* dont on nous donne une pièce de Vers assez mal écrite, intitulée *l'Hyver de Versailles*; à Mll^e^ *de Louvencourt*; l'Editeur nous vante beaucoup ses Cantates; cependant leur principal mérite devoit consister à être mises en musique par le célèbre *Clérambault*: car, après celles de *Rousseau*, elles se font lire bien difficilement; enfin, à une D^e^ *de Liencourt* & à Mademoiselle *de la Chaise*, dont les ouvrages n'ont rien de remarquable.

## *Manufacture de Porcelaine.*

La célèbre Manufacture de Porcelaine ci-devant établie à Vaux, s'est rapprochée de cette Capitale; son laboratoire est actuellement au Fauxbourg S. Denis. Les ouvrages qui en sortent peuvent le disputer, pour la blancheur, l'élégance, la peinture & la variété, à tous ceux que produisent les Manufactures les plus renommées. Cette Porcelaine a l'avantage d'être à l'épreuve du feu le plus ardent & de l'eau la plus bouillante; ensorte que les personnes qui s'en servent, n'ont à craindre ni qu'elle se fende, ni même qu'elle noircisse; elle conserve toujours la solidité de sa pâte & l'éclat de son vernis. Un article qui mérite considération, est que les prix des différens vases qu'on y fabrique, sont beaucoup au-dessous de ceux de toutes les Manufactures connues.

Les Entrepreneurs, pour la commodité du Public, ont établi un Magazin, rue *Plâtrière* à côté de la grande Poste. Les prix sont les mêmes qu'au Fauxbourg S. *Denis*. On y assortit quelqu'espèce de Porcelaine que ce soit, & tout service quelconque. On y trouve de plus la facilité de pouvoir faire racommoder une pièce qu'on y aura achetée & qui aura reçu quelqu'échec, soit pieds de caffetieres, anses, couvercles cassés, &c. On répare le dommage sans en laisser la trace la plus légére. On exécute, d'après les dessins que l'on présente, toute espèce de service soit de table, soit de toilette, soit d'ornement. Je suis, &c.

*A Paris ce 18 Juin 1774.*

LETTRE

# LETTRE XIV.

*Lettres Édifiantes & Curieuses écrites des Missions Etrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus. Tome XXXII de 400 pages. A Paris, chez de Hansy le jeune, Libraire rue Saint Jacques.*

Si les détails piquans que présente le xxxie Recueil de ces *Lettres* vous ont satisfait, Monsieur, vous ne le serez pas moins de ceux qui se trouvent répandus dans celui-ci. Ce nouveau volume est composé de six *Lettres*. La première, écrite de *Macao*, nous offre un tableau attendrissant de l'état de la Chrétienté de la Chine en 1754. L'Evêque de *Mauricastres* venoit de couronner par le martyre une Mission de trente années; sa mort, comme celle des Confesseurs de la Foi dans les premiers siècles de l'Eglise, fut utile à la conversion de

plusieurs Infidèles. En voici un exemple que rapporte le Missionnaire : aussi-tôt que l'Evêque de *Mauricastres* fut condamné, les Chrétiens de l'endroit, qui vouloient recueillir quelques-unes de ses Reliques, convinrent avec un Gentil, moyennant une somme d'argent, qu'il iroit répandre des cendres sur le lieu où ce saint Prélat devoit être décollé, afin de pouvoir recueillir son sang. Cet Idolâtre, homme intéressé, ne demanda pas mieux, & s'acquitta parfaitement de sa commission. Mais, au moment où il ramassoit la cendre teinte du sang du Martyr, il s'opéra dans son cœur une révolution qui le convertit subitement à la foi. Sur le champ cet infidèle courut à sa maison pénétré de vénération pour le sacré dépôt qu'il portoit, répandit de cette cendre ensanglantée sur la tête de sa femme & sur celle de ses enfans, & les exhorta, par le discours le plus pathétique, à croire en *Jesus-Christ*. Ses exhortations ne furent pas infructueuses ; à peine fut-il baptisé, qu'il procura la même grace à toute sa famille. Quelque

temps après, ayant appris qu'un Missionnaire de sa Nation avoit été saisi & jetté dans un cachot à quelques lieues de-là ; il se rendit incontinent à la porte de sa prison, & dit aux Gardes qui vouloient l'écarter : *Pourquoi voulez-vous m'empêcher de voir le Père ? Je vous déclare que je suis Chrétien, & reconnoissant des services sans nombre que j'ai reçus des Missionnaires ; je voudrois pouvoir le leur témoigner, en soulageant ceux qui se trouvent dans la misère, & c'est ce que j'ai intention de faire aujourd'hui.* Ce trait de franchise & de simplicité toucha tellement les Soldats, qu'ils l'introduisirent dans la prison du Confesseur, auquel il donna du linge & des habits dont il sçavoit qu'il avoit besoin.

Voici un autre exemple d'une conversion non moins singulière. On sçait que les Japonois font fouler aux pieds le Crucifix à tous ceux qui veulent entrer dans leur isle. Un Chinois y ayant abordé, on lui en fit, comme aux autres, la proposition. L'Idolâtre surpris demanda sur le champ de qui étoit le portrait sur lequel on lui or-

donnoit de marcher ? On lui répondit que c'étoit celui de l'*Homme de Manille* *. C'est ansi que les Japonois appellent *Jesus-Christ*, parce que l'opinion commune parmi eux, est que le premier Missionnaire qui est entré dans leur pays étoit de *Manille*. Le Chinois, indigné du mépris qu'on avoit pour cet *Homme de Manille*, ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement : *mais cet homme, dont vous voulez que je foule aux pieds l'image, ne m'a jamais rien fait : pourquoi voulez-vous que je l'outrage ? C'est une injustice que je ne puis commettre.* Il ne voulut point consentir à ce qu'on exigeoit de lui ; il aima mieux retourner à son vaisseau, que de faire ce que les Hollandois font tous les jours pour obtenir la liberté de commercer avec ces Insulaires. De retour à la Chine, le Gentil raconta par hazard à quelques Chrétiens ce qui lui étoit arrivé. Ceux-ci, charmés de ses dispositions, lui expliquèrent ce que c'étoit que cet *Homme de Manille* dont on avoit voulu

* Pays de l'Inde, assez voisin du Japon ; il appartient aux Espagnols.

lui faire fouler aux pieds le portrait. Ce fut une occasion pour eux de l'instruire des principaux points de la Religion Chrétienne. L'Idolâtre fut si touché de l'exposé qu'ils lui en firent, que bientôt après il alla trouver un Missionnaire, & lui demanda le Baptême.

La Chrétienté du Royaume de Cochinchine est encore moins tranquille que celle de l'Empire. La Religion y étoit assez libre depuis vingt-cinq ans. On y comptoit environ soixante Eglises où l'on célèbroit l'Office divin aussi publiquement que dans les Etats les plus Catholiques ; mais depuis quelque temps la Religion Chrétienne y est défendue. Le Roi, à l'instigation de ses Ministres, y a établi, comme au Japon, l'épreuve de fouler aux pieds l'image de *Jesus-Christ* en croix. Tous les Missionnaires ont été renvoyés à *Macao* après deux mois de la plus dure prison. Les Mandarins des Villes ont également cité à leurs Tribunaux tous ceux qui leur étoient soumis, tant Chrétiens qu'Idolâtres, pour leur faire fouler aux pieds le Cruci-

fix. Les Gentils ne balancèrent pas; pour les Chrétiens, ils se sont montrés la plûpart dignes du nom qu'ils portoient. Plusieurs d'entr'eux, craignant de mollir, se sont enfui dans les montagnes, pour ne pas s'exposer au danger de commettre une lâcheté. De ce nombre ont été vingt ou trente Vierges qui vivoient en communauté, & dont les fonctions étoient à peu-près les mêmes que celles des Sœurs-Grises de France. Les autres ont comparu devant les Mandarins. La plûpart ont rejetté avec horreur l'affreuse proposition qu'on leur faisoit; ils furent tous condamnés aux Eléphans: punition qui consiste à couper tous les jours, quelque temps qu'il fasse, de l'herbe pour la nourriture de ces animaux. Telle fut la peine des hommes; quant aux femmes, on leur a donné à chacune un certain nombre de coups de bâton sur le dos; après quoi on les a renvoyées libres.

Parmi ces Chrétiens, il se trouva quelques Apostats, entr'autres un Mandarin, qui, à la première proposition, marcha sur le Crucifix. Le Roi,

étonné de sa prompte obéissance, conçut dès-lors de ce Magistrat, l'idée la plus désavantageuse. Ce Prince même lui dit d'un air menaçant : *Vous êtes un méchant, & vous méritez doublement ma colère. Si je vous regarde comme Chrétien, vous êtes un Infidèle qui outragez bassement le Dieu que vous adorez, & je ne trouverois point de supplices assez longs pour vous, si vous traitiez ainsi les Dieux de mon Royaume. Si je vous regarde comme Sujet, vous avez désobéi à votre Prince, en embrassant une Religion qu'il a proscrite ; ainsi, de quelque côté que je vous envisage, vous ne méritez que châtimens. Retirez-vous donc de moi, & allez subir la peine à laquelle je vous condamne.* Dès que le Roi eut cessé de parler, ce lâche Mandarin fut chargé de fers, & ses biens confisqués.

La seconde Lettre de ce Recueil est un Journal du voyage d'un Missionnaire au *Pérou* fait en 1754. » Je » n'ai point oublié, écrit le Père » *Morghen* à M. le Marquis *de Reybac*, » les brillans tableaux que vous m'a- » vez fait autrefois de ce Pays ; mais

» j'ose vous assurer qu'ils sont peu
» conformes à la vérité, & que les
» Voyageurs, qui vous en ont suggéré
» l'idée, se sont moins embarrassés de
» dire le vrai, que de charmer l'es-
» prit de leurs Lecteurs. Au reste, je
» ne prétends pas que le *Pérou* soit un
» de ces Pays ingrats & sauvages qui
» n'ont rien d'agréable pour les Etran-
» gers ; on y trouve certainement
» une grande partie des choses qui
» peuvent attirer des Voyageurs, cu-
» rieux de singularités ; mais on pour-
» roit rabattre beaucoup de l'idée
» qu'on s'en est formée en Europe. «
*Lima*, au rapport de ce Missionnaire,
n'est point cette superbe Ville, si van-
tée par les Espagnols, & qu'ils appel-
lent *Ciudad de los Reges* (*la Ville des Rois.*) Les environs de *Lima* sont
arides, & produisent peu de verdure.
Ce n'est même que depuis quelques
années qu'on y sème du bled, & il
n'y croîtroit pas, s'il ne s'élevoit tous
les matins un brouillard épais qui hu-
mecte la terre ; car il n'y pleut jamais.
Les maisons n'ont ordinairement qu'un
étage ; le toît en est plat & fait en ter-

raſſe ; toutes les fenêtres qui regardent ſur la rue ſont maſquées de jalouſies. En général, les appartemens ſont vaſtes, mais ſans aucun ornement ; ſix chaiſes, une eſtrade ou tapis, & quelques carreaux, compoſent tout l'ameublement. Dans les grandes maiſons, il y a communément une ſalle, bâtie à l'épreuve des tremblemens de terre ; les murailles en ſont ſoutenues par pluſieurs piliers enclavés irrégulièrement les uns dans les autres. Il y a dans *Lima* une grande place qui a la figure d'un quarré régulier. L'Egliſe Cathédrale & le Palais de l'Archevêque en forment une face ; le Palais du Viceroi en fait une autre. Les deux dernières ſont formées par pluſieurs maiſons d'égale hauteur, qui paroiſſent belles parce que les autres ne le ſont pas. Au milieu de cette place eſt un grand jet d'eau, orné de figures de bronze ; & le baſſin, qui eſt large & ſpacieux, ſert de fontaine publique. Le Palais du Viceroi n'eſt beau ni dans ſon architecture, ni dans ſes ameublemens. La Maiſon de Ville n'a rien de plus diſ-

tingué ; on y voit seulement l'histoire des Indiens & de leurs *Incas*, de la main des Peintres de *Cusco*, qui passent pour les plus habiles du Pays. Le goût de ces Peintres est absolument gothique ; car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire.

Il subsiste dans *Lima* un usage singulier qui regarde les Esclaves. Les Magistrats, pour alléger le poids de leurs fers, & adoucir un peu leur esclavage, les divisent en tribus, dont chacune a son Roi que la Ville entretient, & auquel elle donne la liberté. Ce phantôme de Roi rend la Justice aux Esclaves de sa tribu, & ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans cependant pouvoir condamner les Criminels à perdre la vie. Lorsqu'un de ces Rois vient à mourir, la Ville lui fait des obsèques magnifiques ; on l'enterre la couronne en tête, & les premiers Magistrats sont invités au convoi. Les Esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes

dans une salle, où ils dansent & s'enyvrent, & les femmes dans une autre, où elles pleurent le défunt, & forment des danses lugubres autour de son corps ; elles chantent tour-à-tour des vers à sa louange, & accompagnent leurs voix d'instrumens aussi barbares que leur musique & leur poësie. Quoique tous ces Esclaves soient Chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leurs pays, & l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance, dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement soupçonneux. Cette cérémonie dure toute la nuit, & ne finit que par l'élection d'un nouveau Roi. Si le sort tombe sur un Esclave, la Ville rend à son Maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, & donne une femme au Roi, s'il n'est pas encore marié, de sorte que lui & ses enfans sont libres, & peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les Magistrats retiennent dans le devoir les Esclaves du Pays, qui joignent à leurs vices

naturels tous ceux que la ſervitude entraîne ou produit.

En traverſant la Province de *Chinca*, Pays autrefois fort peuplé, mais aujourd'hui preſque déſert, le Miſſionnaire trouva ſur ſa route quelques monumens érigés pour conſerver la mémoire de ces Géants dont parle l'hiſtoire du *Pérou*, & qui furent frappés de la foudre pour un crime ſemblable à celui qui fit deſcendre autrefois le feu du Ciel ſur les Villes de *Sodome* & de *Gomorrhe*. Mais ces monumens n'ont aucune trace d'antiquité ; les veſtiges des guerres fameuſes qui ont dépeuplé cette Province, ſont quelque choſe de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'eſt plus qu'un vaſte déſert, qui attriſte le Voyageur ſur le malheureux ſort de ſes anciens habitans ; on ne peut y paſſer ſans être ſaiſi d'effroi, & l'humeur ſombre du peu d'Indiens qu'on y rencontre, ſemble rappeller ſans ceſſe les infortunes & la mort de leurs ayeux. Ces Indiens conſervent très-chèrement le ſouvenir du dernier de leurs *Incas*, & s'aſſemblent de temps en temps

pour célèbrer sa mémoire. Ils chantent des vers à sa louange, & jouent sur leurs flutes des airs si lugubres & si touchans, qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vû des effets frappans de cette musique. Dans le temps que le Père *Borghen* passoit dans cette contrée, deux Indiens, attendris par le son des instrumens, se précipitèrent du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur Prince & lui rendre, dans l'autre monde, les services qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette scène tragique, qui se renouvelle souvent, éternise dans l'esprit des Indiens le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres.

Il y a, dans la Province de *Chinca*, un animal que les Indiens appellent *Guanapo*, & les Espagnols *Carniéro de la tierra*; c'est une espèce de mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du *chameau*. Sa laine est précieuse, & infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux comme de bêtes de somme, & leur

font porter deux cens, quelquefois trois cens livres livres pesant; mais, lorsqu'ils sont trop chargés ou trop fatigués, ils se couchent & refusent de marcher. Si le conducteur s'obstine à vouloir, à force de coups, les faire relever, alors ils tirent de leur gosier une liqueur noire & infecte, & la lui vomissent au visage. On y trouve aussi une grande quantité de ces oiseaux de proie que nous appellons *Goüellans* & *Cormorans*. Voici la manière dont ils donnent la chasse aux poissons. Ils forment sur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi-lieue de circonférence, & ils pressent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsque, par ce moyen, ils ont assemblé au milieu d'eux une grande quantité de poissons, ils plongent & les poursuivent sous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiseaux, dont le Missionnaire dit qu'il ignore le nom, mais dont le bec est long & pointu, vole au-dessus du cercle, se précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chasse, & en ressort incontinent avec sa proie. Les

Matelots Européens attrapent ces derniers oiseaux, en plantant à fleur d'eau, & à vingt ou trente pas du rivage de la mer, un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proie avec tant d'impétuosité, qu'ils restent presque toujours cloués à l'extrêmité du pieu.

La troisième pièce qui compose ce Volume, est un Recueil d'Observations sur les mœurs & le caractère des habitans du Royaume de *Bengale*. On y fait mention d'une Anecdote que je n'avois pas encore lue. En 1746 ou 1747, un des Rois de l'Isle de *Madagascar* étant mort, ses Sujets voulurent reconnoître le Roi de France pour leur Souverain, à condition que ce Monarque leur donneroit pour Viceroi un certain François qu'ils désignèrent, & qu'ils avoient vu dans leur pays. Ce François devoit épouser la fille unique du Roi défunt, afin d'avoir des enfans de son sang. Le François accepta la proposition, quitta l'Epouse légitime qu'il avoit à l'Isle de France où il étoit établi, & se

rendit dans son Royaume, accompagné d'une vingtaine de ses compatriotes, dont il avoit formé sa Cour; mais son regne ne fut pas de longue dûrée. Ces François se comporterent si mal à l'égard de leurs bienfaiteurs, que les Insulaires, fatigués des insultes qu'eux & leurs femmes en recevoient, les massacrèrent tous en un jour.

Il est très-commun dans le *Bengale* de voir les Idolâtres malades se vouer au *Gange*, qu'ils regardent comme une Divinité. Quelques jours avant l'arrivée du Missionnaire qui écrit cette Lettre, un homme riche, âgé de soixante ans, fut attaqué d'une maladie grave, causée par ses débauches en tout genre. Comme les Médecins désespéroient de lui rendre la santé, le malade se voua au *Gange*, & se fit porter sur le rivage. Là on le lava à plusieurs reprises, on lui fit avaler beaucoup d'eau, enfin on le plongea dans le fleuve. Cpendant, au lieu de diminuer, la maladie augmenta, & bientôt cet homme fut à l'extrêmité, Alors on lui mit de la boue

du *Gange* dans la bouche, dans les narines & dans les oreilles; ce malheureux se débattoit & prioit qu'on le laissât mourir en paix; mais on ne fit aucun cas de sa demande qui blessoit l'usage, & ses plus proches parens le tinrent étroitement serré, jusqu'à ce qu'il eut expiré. Voilà ce qu'on appelle, dans ce pays, une mort précieuse aux yeux des Dieux de la Nation. Les Brames font accroire à ces peuples, qu'en étouffant ainsi leurs malades sur les bords du *Gange*, ils tirent d'une espèce d'enfer, qu'ils imaginent, tous leurs ancêtres depuis quatre générations, & empêchent leurs descendans d'y tomber pendant trente autres générations.

On voit, près de *Chandernagor*, une grande Pagode ou Temple, dédiée au Dieu *Jagrenat*. Cette Divinité est placée sur un autel assez élevé. Elle avoit autrefois deux yeux d'un éclat si éblouissant, qu'on n'osoit l'envisager. C'étoient deux pierres précieuses, d'un prix inestimable. Un Anglois en arracha une, il y a quelques années, & rendit le Dieu bor-

gne. Les François ont tenté souvent de le rendre aveugle ; mais il est actuellement si bien gardé, qu'ils ont perdu l'espérance de réussir. Le bruit court, dans le pays, que le Profanateur Anglois a vendu l'œil du Dieu *Jagrenat* au Roi de France, qui le porte en certains jours de cérémonie.

Vous lirez avec intérêt, Monsieur, la quatrième Lettre, qui contient un précis des usages & des cérémonies des Chinois dans leurs mariages. Les détails qu'elle renferme sont beaucoup plus étendus que tous ceux qu'on nous a donnés jusqu'ici. La Lettre suivante offre la description de quelques Villes de Perse, & de quelques usages singuliers qui n'avoient été que légèrement effleurés dans les récits des Voyageurs. Elle contient aussi l'histoire de la conversion d'un Brame, & un entretien curieux du Missionnaire, auteur de cette Lettre, avec un Derviche. Enfin la sixième pièce est une Relation touchante de la persécution suscitée à un Madarin de police de la Chine, appellé *Ma Joseph*. On trouve déja, dans le

XXIX^e Recueil, une Lettre du Père *Bourgeois*, où il eſt fait mention de cette perſécution; mais les détails y ſont ſi abrégés, que l'Editeur a cru devoir rapporter une Relation poſtérieure, qui eſt beaucoup plus détaillée.

L'Editeur ſe plaint, dans un *Avertiſſement*, que ſes précédens Recueils ont eſſuyé quelques critiques; qu'on lui a ſur-tout reproché d'en avoir peu ſoigné le ſtyle, & même d'y avoir fait regner quelquefois un ton profane, peu digne des Miſſionnaires & de la gravité de ces *Lettres*. Ces reproches, Monſieur, m'ont paru mal fondés; le ſtyle dont ſont écrits ces nouveaux Volumes, réunit la correction, la nobleſſe, & cette ſimplicité touchante qui convient aux récits d'un Miſſionnaire, qui cherche moins à plaire par des tournures brillantes qu'à édifier ſes Lecteurs par l'hiſtoire de ſes travaux. Loin de décourager le nouvel Editeur par une cenſure injuſte & déplacée, on doit l'engager, au contraire, à ſe procurer aſſez de pièces & de matériaux pour pou-

voir continuer à nous donner la suite de cet excellent Ouvrage, aussi utile aux Lettres qu'intéressant pour la Religion.

*Recueil de Dissertations Physico-Chimiques, présentées à différentes Académies ; par M. de Machy, des Académies de Berlin & de Rouen, & de celle des Curieux de la Nature, Démonstrateur de Chimie au Jardin des Apothicaires, & Maître Apothicaire de Paris ; un volume in-8° de 300 pages. A Paris, chez Monory Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoise.*

CES *Dissertations* sont déja connues des Sociétés sçavantes auxquelles elles ont été présentées ; mais, comme elles n'ont pu la plûpart être insérées dans leurs Mémoires, M. *de Machy* s'est déterminé à les rendre publiques. Il a cru devoir suivre

l'exemple de plusieurs Sçavans célèbres, qui, quoique Membres des premières Académies du Royaume, ont pris le parti de publier séparément le Recueil de leurs observations & de leurs découvertes. Ces *Dissertations*, au nombre de seize, ont pour objet des matières dont l'analyse seroit à la portée de peu de Lecteurs; je n'en extrairai qu'une observation que le hasard a fait faire à l'auteur, d'un nouveau phénomène de l'Electricité. » On » avoit, dit-il, mis sécher devant ma » cheminée quelques aunes de cet » ouvrage de femmes, connu sous le » nom de *Tulle*, *Filet*, *Point de Toulouse*, &c. Le filet qu'on venoit de » blanchir étoit étendu par bandes, » pendantes sur une tringle de fer qui » traverse le devant de cette chemi» née dans sa largeur, & qu'on pour» roit appeller *garde-enfant*. Chaque » bande étoit distribuée de manière » à pendre de six à sept pouces, & » espacée d'environ un demi-pouce. » Le feu de la cheminée n'étoit ni trop » lent, ni trop vif. A peine l'évapo» ration de l'eau qui mouilloit le filet

» commença-t-elle à être ſenſible, que
» j'apperçus un mouvement marqué
» & aſſez prompt entre les bandes de
» filet, qui juſqu'alors étoient de-
» meurées immobiles. Mon premier
» ſoupçon fut que ce mouvement étoit
» dû à l'atmoſphère de ma ſalle, qui
» ſe précipitoit dans mon foyer pour
» remplacer celui que le feu dilatoit
» continuellement, & chaſſoit par le
» tuyau de la cheminée. Mais, dans ce
» cas, les bandes de filet auroient dû
» avoir leur mouvement dirigé vers
» le foyer; j'appercevois au-contraire
» que cette direction étoit latérale &
» ſe portoit de droite à gauche de la
» part de quelques bandes, tandis que
» d'autres ſe mouvoient de gauche à
» droite: d'où réſultoit l'adhérence
» de quelques-unes de ces bandes, &
» la ceſſation ſubite de tout mouve-
» ment de leur part; mouvement qui
» recommençoit auſſitôt que les ban-
» des attachées venoient à ſe deſſé-
» cher. Il arrivoit qu'en préſentant
» une lame de métal entre deux ban-
» des qui tendoient à s'approcher, le
» mouvement s'accéleroit ſenſible-

» ment, & que les deux bandes se ve-
» noient précipiter, pour ainsi dire,
» sur ma lame, & sur le champ étoient
» repoussées avec vîtesse. Je me ser-
» vois d'une spatule d'argent que je
» porte toujours sur moi.

« On sent bien que ma première
» précaution, à la vue de ce phéno-
» mène, a été de mettre obstacle à
» ce que l'air froid de la salle ne vînt
» déranger mon appareil électrique.
» J'entourai exactement le tout avec
» ma robe de chambre, en m'arran-
» geant de manière que mon corps
» lui-même servît, avec ce vête-
» ment, à remplir le but que je me
» proposois. L'effet & les phéno-
» mènes que je viens d'exposer eu-
» rent toujours lieu les deux fois que
» je m'amusai à répéter cette expé-
» rience, c'est-à-dire, que toujours
» les bandes de filet furent mues laté-
» ralement, & de sens contraires en-
» tr'elles, s'unissant & se séparant à
» plusieurs reprises, s'attachant à ma
» spatule, & ne cessant enfin cette
» attraction & cette répulsion, que
» lorsque le total fut absolument sec ».

L'auteur voulut voir ſi ce phénomène, produit uniquement par l'évaporation d'un fluide, ſeroit plus marqué en employant une chaleur plus conſidérable ; mais alors le courant de l'air de la ſalle, dans la cheminée, avoit lieu malgré toutes ſes précautions, & troubloit le mouvement latéral des bandes, qui cependant n'en étoit pas moins perceptible. Il eſſaya d'augmenter cet effet électrique, en mouillant ſon filet avec des liqueurs plus évaporables ; mais ni l'œther, ni l'eſprit-de-vin, ni l'eau-de-vie, encore moins l'eau diſtillée, ne lui firent voir aucune propriété plus marquée pour produire, en s'évaporant, le mouvement dont il s'agit : « A des bandes » de filet j'ai ſubſtitué du petit ruban » blanc, celui qu'on appelle *ruban de* » *Hollande*. L'effet fut beaucoup moins » ſenſible qu'avec le filet ; & cet effet » parut diminuer preſque en propor- » tion du tiſſu ſerré, & de la largeur » du ruban que je mettois ſécher. J'ai » mis un écheveau de fil, connu ſous » le nom de *fil de Bretagne*, & je le » ſuſpendis tout mouillé à la tringle » de

» de ma cheminée. A peine la chaleur » s'y fit elle ſentir, que tous les brins » de fil s'éparpillèrent, chacun en ſens » contraire, & pluſieurs continuèrent » enſuite à ſe mouvoir en s'appro- » chant & en ſe repouſſant. Mais les » mouvemens furent trop compliqués » dans cette expérience, ainſi que » celle de l'écheveau de ſoie, que je » ſubſtituai à celui de fil. Lorſque je » les arrangeois iſolément le long de » la tringle, leur trop grande légèreté » empêchoit qu'on ne pût diſtinguer » nettement le mouvement électri- » que; mais la lame de métal & mon » doigt les attiroient, & ils ſe re- » pouſſoient très-ſenſiblement. L'ac- » tion de s'évaporer de deſſus un tiſſu » léger de fil ou de ſoie (car j'ai ſuc- » ceſſivement employé l'un & l'au- » tre), cette action, dis-je, ſuffit » donc, ou pour rendre l'eau élec- » triſable, ou pour lui donner la pro- » priété de rendre électriques les corps » qu'elle mouille, & de deſſus deſ- » quels elle s'échappe par l'évapora- » tion ». M. de *Machy* demande ſi ce ne ſeroit pas ainſi que les nuages ſont

électriques. Il n'entre dans le détail d'aucune explication; il ſe borne à rapporter le fait, & laiſſe la queſtion à décider aux Phyſiciens, ſpécialement occupés de ces ſortes de recherches.

Ce volume renferme, Monſieur, un grand nombre d'autres expériences dignes d'intéreſſer les amateurs de la Chimie. Il eſt terminé par une Table des principales combinaiſons chimiques, rédigée par l'auteur, & comparée à celles de Mrs. *Geoffroy*, *Graſſe*, *Gellert*, *Rüdiger*, &c, & à celle de *l'Encyclopédie*, qu'il regarde comme très-fautive & très-défectueuſe. On a déja fait cette remarque, & l'on ne ſçauroit trop la répéter en faveur de ceux qui veulent s'inſtruire & qui s'intéreſſent aux progrès des Arts; c'eſt que les Lecteurs de toutes les profeſſions, de tous les états, de tous les genres, qui cherchent dans ce beau Dictionnaire les articles analogues à la partie qu'ils cultivent, n'y trouvent, en général, qu'un verbiage aſſommant, des plagiats mal-adroits, des erreurs ſans nombre, & rejettent le Livre avec indignation. Je ſuis, &c.

*A Paris ce 20 Juin 1774.*

# LETTRE XV.

*Héro & Léandre, Poëme de Musée; on y a joint la traduction de plusieurs Idylles de Théocrite, par M. M***. C**. A Paris, chez le Boucher, Quai des Augustins; in-8° de 104 pages, avec une belle Gravûre.*

CETTE Brochure, Monsieur, forme la suite de la *Nouvelle Traduction d'Anacréon, Sapho, Bion, Moschus*, &c, dont je vous ai parlé l'année dernière avec éloge; elle est du même auteur. Quelques Ecrivains ont attribué le Poëme Grec de *Héro & Léandre* à *Musée*, disciple d'*Orphée*. Il paroît prouvé aujourd'hui qu'il n'est pas d'une antiquité si reculée, & qu'il a dû être composé vers le quatrième siècle de l'Empire par *Musée* le Grammairien. Quoi qu'il en soit, ce morceau est très-précieux pour la Littérature; & méritoit d'être autrement

connu que par la Traduction en Vers qu'en a donnée *Clément Marot*. L'aventure de *Héro* & de *Léandre* a fourni une infinité d'ouvrages, Opéra, Cantates, Héroïdes, Romances, &c; il est encore incertain si elle est véritablement arrivée, ou si c'est une fiction. M. *de la Nauze* remarque que *Strabon* fait une mention expresse de la Tour *de Héro*, & conclut qu'un monument public, tel que celui-là, étoit un témoignage authentique de la vérité de cette Histoire, qui, d'ailleurs, ne passe en rien les bornes de la vraisemblance. On trouve un grand nombre de Médailles où sont gravés aussi les noms & les aventures de *Héro* & de *Léandre*. Les Médailles représentent quelquefois des événemens fabuleux, quand ils regardent l'ancienne Mythologie consacrée par la Religion; mais il est probable qu'on ne gravoit ainsi les faits particuliers que lorsqu'on les croyoit vrais & qu'on vouloit en perpétuer la mémoire. Un autre Sçavant, nommé *Mahudel*, est d'un sentiment tout opposé; ses motifs sont détaillés dans des *Réflexions Critiques*, insérées

dans le ſeptième Volume *de l'Académie des Inſcriptions*. Il prétend que Seſtos & Abydos ſont éloignés d'environ trente ſtades ; que ces deux Ports ne ſont pas ſitués vis-à-vis l'un de l'autre ; que ceux qui veulent paſſer d'Abydos à Seſtos, cotoyent d'abord le rivage l'eſpace de cent neuf ſtades, & qu'enſuite ils traverſent obliquement le canal, pour éviter le courant de l'eau ; que ce trajet étoit difficile pour les bâtimens mêmes, à cauſe des courans & des vents contraires ; qu'en comptant l'allée & le retour, ce trajet auroit été de plus d'une lieue & demie, & qu'il ſeroit à peu près impoſſible, même à un homme fort & robuſte, de renouveller cette courſe à la nage dans l'eſpace de deux ou trois heures, les nuits d'été n'ayant pas dû laiſſer plus de temps à *Léandre* pour ſe dérober aux yeux des hommes. L'Editeur répond à tout cela que de tels calculs ne ſont pas faits pour des Amans, & qu'un jeune homme plein de paſſion affronte ſouvent, & quelquefois ſurmonte tous les dangers & tous les obſtacles.

Le Poëme de *Musée* n'a guères qu'une vingtaine de pages. Les pensées en sont naturelles & gracieuses, & la passion de l'amour y est traitée avec beaucoup d'énergie. Je ne vous citerai que la fin du Poëme qui vous fera connoître le Poëte Grec, autant que cela est possible par une Traduction. *Léandre* & *Héro* s'unissent par un Hymen clandestin. » On ne dansa point » à ces nôces : on ne chanta point » d'Hymnes près du lit nuptial : aucun » Poëte ne célébra par un Epithalame » cette belle union ; le lit ne fut point » éclairé par des flambeaux ; les jeu- » nes gens ne formèrent aucune danse » légère, & les parens respectables ne » chantèrent point à cet Hyménée : » la couche nuptiale fut préparée dans » le silence ; le voile de la nuit » fut le seul ornement de la jeune » épouse, & l'on ne fit point retentir » ces mots : *io Hymen ! io Hyménée !* » Les ténèbres seules favorisèrent ces » deux amans, & jamais l'Aurore ne » vit *Léandre* couché dans ce lit si cé- » lèbre. Tous les matins cet époux » s'en retournoit avant le jour vers les

» murs d'*Abydos*, le cœur toujours » rempli du desir insatiable de revo» ler bientôt à ses amours nocturnes.

» *Héro*, vêtue d'une longue robe, » sçavoit tromper ses parens; le jour » c'étoit une chaste Prêtresse, & la » nuit elle se livroit aux plaisirs de » l'Hymen.

» Souvent ces deux jeunes époux » souhaitèrent que le Soleil, en com» mençant sa carrière, fût sur le point » de la finir. Ils avoient l'art de cacher » toute la violence de leur passion, » afin de goûter sans crainte pendant » la nuit les délices de l'Amour; mais » leur bonheur s'éclipsa bientôt, & » leur Hymen dura peu de temps; » leur sort dépendoit en effet d'un élé» ment trop orageux! « *Léandre* avoit fait tout l'été à la nage le trajet qui le séparoit de son amante, & toutes les nuits *Héro* allumoit le fanal qui lui servoit de guide. « Quand la » saison rigoureuse de l'hyver est ar» rivée, les vents impétueux gron» dent horriblement, agitent, soulè» vent les flots, bouleversent les mers

» jusques dans leurs plus profonds
» abymes, apportent les nuages &
» les tempêtes, & déployent toute
» leur rage sur l'Océan. Le Nauton-
» nier prudent met alors ses vaisseaux
» en sûreté dans le Port : mais la
» crainte de la mer, follement irritée,
» ne put te retenir, intrépide & amou-
» reux *Léandre !* Les vagues en cour-
» roux ne purent t'intimider, lorsque
» le flambeau perfide & cruel t'offrit
» du haut de la Tour sa lumière ac-
» coutumée, & te rappella l'heure de
» tes plaisirs !

» L'infortunée *Héro* auroit bien dû
» se priver de *Léandre* pendant la sai-
» son des noirs frimats, & ne point
» allumer le signal qui alloit détruire
» pour toujours une union de si courte
» dûrée ! Mais l'Amour & le Destin
» l'entraînoient impérieusement vers
» sa perte. Trompée par ces deux
» Divinités aveugles, ce n'est plus,
» hélas ! le flambeau de l'amour qu'elle
» présente, c'est une torche funèbre.

» La nuit avoit ramené les ténèbres :
» les vents déchaînés soufflent avec
» impétuosité, s'entrechoquent dans

» les airs, fondent tous ensemble » sur le rivage de la mer, & le font » retentir au loin de leurs sifflemens » horribles. *Léandre*, encouragé par » l'espérance de se réunir bientôt à sa » tendre Epouse, s'élance dans la » mer, est porté, roule sur le dos » des vagues mugissantes. Les flots » sont poussés par des flots qui leur » succèdent, & forment des monta- » gnes humides. Bientôt l'onde tur- » bulente s'élève jusqu'aux Cieux: » la terre tremble de toutes parts: » *Zéphir*, l'affreux *Borée*, tous les *Aqui-* » *lons* fougueux se livrent des combats » terribles sur la plaine liquide, & » y font sentir les effets de leur fu- » reur: un bruit effrayant & épou- » vantable sort du gouffre profond & » retentissant de la mer agitée.

» *Léandre* souffre horriblement pen- » dant cette furieuse tempête. Il » adresse souvent ses prières à *Vénus* » née au sein des ondes, & à *Neptune* » le Souverain des flots. Il n'oublie » pas *Borée*: il lui rappelle le souve- » nir de la Nymphe *Orithye*. Vaines » prières! Aucune de ces Divinités

» ne le ſecourut dans cet inſtant fatal,
» & l'Amour lui-même ne détourna
» pas les ciſeaux de la Parque.

» *Léandre*, briſé par le choc redou-
» blé des vagues accumulées, flotte à
» leur gré, & devient leur triſte jouet.
» Ses pieds laſſés perdent leur force,
» ſes bras épuiſés par leur mouve-
» ment continuel, reſtent immobi-
» les. Les flots de cette mer indomp-
» table entrent dans ſa bouche en-
» tr'ouverte : il avale malgré lui une
» eau funeſte, &, pour comble d'in-
» fortune, le ſouffle cruel des *Aquilons*
» éteint le flambeau perfide, tranche
» & détruit en même-temps la vie &
» les amours du malheureux *Léandre*.

» *Héro*, les yeux fixés ſur les flots,
» ſemble diriger encore la courſe de
» ſon Amant. Son ame inquiète eſt en
» proie aux plus cruels ſoupçons.
» L'Aurore commence enfin à paroî-
» tre : *Héro* n'apperçoit point ſon
» époux. Elle porte çà & là ſes regards
» avides ſur la vaſte étendue de la
» mer, pour découvrir ſi *Léandre*,
» privé de la lumière du flambeau,
» n'erre point ſur les ondes. O ſpec-

» tacle douloureux ! Cette Amante » désolée, voit au pied de la Tour son » cher époux inanimé, & déchiré par » les pointes des rochers. A cette vue, » elle met en pièces le voile brillant » qui couvre son sein d'albâtre, jette » un cri aigu, & se précipite aussitôt » dans la mer. Ainsi périt *Héro* après » la mort déplorable de son époux ; & » le plus grand des malheurs réunit » enfin pour toujours ces deux Amans » fidèles. «

L'Editeur a placé à la suite de ce Poëme un extrait de la Traduction en vers de *Marot*, où l'on rencontre quelques détails pleins de grace & de naiveté, & la Cantate de Mlle. de *Louvencourt* sur le même sujet, morceau qui, malgré les éloges de l'*Avertissement*, m'a paru assez médiocre, & beaucoup trop abondant en épithètes fades & rebattues, comme *ardens soupirs*, *mer inhumaine & barbare*, *injustice cruelle du sort*, *nœuds éternels*, *funeste aveuglement*, *rigueurs inhumaines*, &c.

La partie la plus considérable de cette Brochure est une Traduction

d'une douzaine d'Idylles de *Théocrite*, précédée d'une vie de ce père de la Poësie Pastorale. Tout ce qu'on y apprend au sujet de ce Poëte, c'est qu'il étoit né à Syracuse, Ville de Sicile, environ 270 avant l'Ere Chrétienne, qu'il étoit contemporain de *Ménandre*, le fameux Poëte Comique; qu'il vêcut à la Cour de *Ptolomée Philadelphe*, Roi d'Egypte; qu'étant de retour dans sa patrie, il eut l'imprudence de publier des Satyres contre *Hiéron*, tyran de Syracuse, & que ce Prince s'en vengea en le faisant périr. Le reste de cette vie est employé à mettre sous les yeux du Lecteur les sentimens très-judicieux de l'Abbé *Desfontaines*, de *Longepierre* & de M. l'Abbé *Batteux*, sur la Poësie Pastorale, & en particulier sur *Théocrite*, qui est généralement regardé comme le premier & le plus parfait modèle en ce genre. Parmi les Idylles dont on trouve ici la traduction, il en est une, sur-tout, qui paroîtra dans tous les temps, aux bons esprits & aux ames sensibles, un chef-d'œuvre d'énergie & de pathétique. C'est une Ma-

gicienne, nommée *Simèthe*, qui employe toutes les ressources de son art pour ramener son amant volage; ensuite elle raconte comment son amour a pris naissance; c'étoit à une Fête de *Diane*. Sa Nourrice l'entraîne à cette Fête. Au milieu du chemin elle apperçoit *Delphis* & *Eudamippe*. « Ils marchoient ensemble; le tendre duvet » de leurs joues ressembloit au pâle » souci, & leur peau étoit plus éclatante que le disque de la Lune...... » Dès que je le vis, ma raison se troubla; mon cœur fut cruellement tourmenté: ma beauté perdit tous ses » charmes; interdite, éperdue, je ne » pris plus d'intérêt à cette fête, & j'ignore comment je m'en retournai: » une fièvre brûlante me consumoit: » je restai couchée dans mon lit dix » jours & dix nuits.

» Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon » cœur!

» Une pâleur mortelle se répandit » sur tout mon corps: mes cheveux » tombèrent: j'étois d'une maigreur » épouvantable. Quels mouvemens

» ne me suis-je point donnés alors !
» Quelle Magicienne n'ai-je pas con-
» sultée ! Soins inutiles ! Je ne reçus
» aucun adoucissement, & le temps
» fuyoit d'une aile rapide.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Je découvris enfin la vérité à
» *Thestylis*. Trouve, lui dis-je, un re-
» mède à mon cruel tourment ! In-
» fortunée que je suis, *Delphis* pos-
» sède mon ame toute entière ! Rends
» toi auprès de la *Palestre* de *Tima-*
» *gète* : tâche d'y appercevoir *Delphis* ;
» il se trouve tous les jours dans cet
» endroit qu'il aime beaucoup.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Quand tu le verras seul, fais-lui
» quelque signe, & dis-lui, *Simèthe*
» *vous demande*. Amène-le ensuite
» avec toi. *Thestylis* part à ces mots &
» revient accompagnée du charmant
» *Delphis*. Dès que je l'apperçus fran-
» chir d'un pied léger le seuil de cette
» porte. . . . . . .

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Soudain je devins plus froide que
» la glace. Une sueur pareille à la ro-
» sée du matin inondoit mon visage :
» ma langue embarrassée gardoit le si-
» lence : je n'aurois pu même faire
» entendre les sons mal articulés que
» balbutient en songe les enfans, lors-
» qu'ils appellent leur tendre mère.
» J'étois glacée, pétrifiée.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Le cruel me regarde, baisse les
» yeux, s'assied auprès de moi, & m'a-
» dresse ces paroles : *Simèthe*, quand
» tu m'as fait dire de venir, tu n'as
» prévenu mon desir qu'autant que
» je devançai dernièrement à la course
» le beau *Philinus*.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Je serois venu certainement cette
» nuit avec quelques amis, j'en jure
» par mon ardent amour. Je t'aurois

» apporté des pommes de *Bacchus* ;
» une couronne de peuplier blanc con-
» sacré à *Hercule*, & ornée de bande-
» lettes de pourpre, m'auroit ceint la
» tête.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» Combien j'aurois été enchanté
» d'être reçu favorablement ! On me
» vante parmi tous les autres jeunes
» gens à cause de ma légèreté & de ma
» beauté. Si j'eusse cueilli alors un bai-
» ser sur ta belle bouche, je serois
» resté tranquille ; mais si tu m'avois
» au-contraire refusé avec dédain, &
» que ta porte m'eût été fermée, j'au-
» rois employé dans l'instant le fer &
» le feu pour l'ouvrir.

» Lune adorable, dis comment l'A-
» mour a pris naissance dans mon
» cœur !

» J'avoue maintenant que j'ai des
» graces à rendre à *Vénus*, & ensuite
» à toi, *Simèthe*. Après *Vénus*, c'est
» toi qui m'as arraché à ma flamme
» dévorante : tu m'as appellé dans ta
» maison, lorsque j'étois presqu'en-

» tiéremennt consumé : car l'Amour » allume souvent des feux plus brû- » lans que ceux de *Vulcain*.

» Lune adorable, dis comment l'A- » mour a pris naissance dans mon » cœur !

» L'Amour par ses fureurs insensées » fait abandonner à une jeune fille la » maison paternelle, & le lit nuptial » à l'épouse. Ainsi parla *Delphis*, & » moi, trop foible & trop crédule, je » le prends par la main ; je l'incline » mollement sur mon lit ; soudain nos » corps unis s'embrasent mutuelle- » ment : nos visages brillent d'une » plus vive ardeur, & nos soupirs » confondus forment un murmure vo- » luptueux. Enfin, pour ne te rien » dire d'inutile, ô Lune favorable, » nous avons mis le comble à nos de- » sirs, en nous livrant aux plus vifs » transports de l'Amour. Depuis cet » instant heureux jusqu'à ces jours der- » niers, nous n'avions pas eu lieu de » nous plaindre l'un de l'autre. La » mère de *Philiste*, ma joueuse de » flûte, & de *Mélisse*, est venue me » trouver ce matin, lorsque les che-

» vaux du Soleil montoient ſur l'ho-
» rizon, & ramenoient du ſein de l'o-
» céan l'aurore aux doigts de roſe.
» Au milieu de pluſieurs diſcours que
» m'a tenus cette femme, elle m'a fait
» entendre que *Delphis* étoit amou-
» reux; qu'elle ne connoiſſoit point
» l'objet de ſon nouveau martyre;
» mais que cet inconſtant a bu à plu-
» ſieurs repriſes à l'Amante qui le cap-
» tive aujourd'hui; qu'il s'eſt enfui
» avec précipitation, & que ſa maiſon
» eſt ornée & remplie de guirlandes
» de fleurs. Voilà tout ce que m'a ra-
» conté cette Nourrice; elle eſt très-
» véridique. En effet, avant cette épo-
» que funeſte, il venoit me voir plu-
» ſieurs fois chaque jour, & laiſſoit
» ſouvent chez moi ſon vaſe d'airain*.
» Mais il y a déja douze jours que je
» n'ai vû l'ingrat; m'auroit-il oubliée!
» Trouveroit-il ailleurs des plaiſirs!
» Je vais employer contre lui tous
» mes charmes; &, s'il ſe plaît à aug-

* *Delphis* étoit Athlète, & tous ceux de cette profeſſion avoient une ſorte de vaſe de peau ou d'airain, dans lequel ils mettoient l'huile dont ils ſe frottoient.

» menter mon tourment, je le préci-
» piterai dans les Enfers. Tels sont les
» Philtres puissans que je conserve dans
» une corbeille, & dont un Assyrien
» m'a enseigné l'usage. Adieu, Lune
» adorable; pousse tes chevaux vers
» l'océan! Pour moi je supporterai ma
» douleur, comme je l'ai fait jusqu'à
» ce moment. Adieu, Lune brillante!
» Adieu, Astres étincellans, qui ac-
» compagnez le char de la nuit au mi-
» lieu du calme & du silenee. «

*Longepierre* rapporte qu'il avoit entendu dire à *Racine*, au sujet de cette Idylle, qu'*il n'avoit rien vû de plus vif, ni de plus beau dans toute l'Antiquité*. En effet, il n'est pas étonnant que de tels ouvrages ayent mis *Théocrite* à la tête de tous les Poëtes Bucoliques. *Fontenelle*, dans son Discours sur l'Eglogue, paroît n'y être pas assez sensible à des beautés aussi supérieures; & d'un autre côté il est choqué trop vivement de certains détails qui, du temps du Poëte Grec, pouvoient n'être que naturels, & qui, relativement à nos mœurs, sont

très-grossiers. Je ne sçais cependant si, du vivant de *Théocrite*, on goûtoit fort ces deux couplets d'une chanson de Moissonneurs :

» Jeunes Bergers que le sort d'une » Grenouille est digne d'envie ! Elle » ne dépend de personne pour se dé» saltérer ; elle a toujours de l'eau en » abondance.

» Avare, crainte de te couper les » doigts en voulant nous partager un » pois, il feroit plus prudent de faire » cuire une quantité suffisante de len» tilles. «

Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est de passer à *Théocrite* ces détails peu agréables en faveur de l'admirable simplicité de cet ancien Poëte, & de la foule des peintures naturelles, vives & gracieuses que nous offrent la plupart de ses Idylles.

Je suis, &c.

*A Paris 22 Juin 1774.*

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE TROISIÉME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1774.

*Fin de la Table des Matières du troisième Volume de l'Année Littéraire 1774.*

# L'ANNÉE
# *LITTÉRAIRE.*

ANNÉE M. DCC. LXXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

*Parcere perſonis, dicere de vitiis.* MART.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au deſſus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

# L'ANNÉE

## *LITTÉRAIRE.*

## LETTRE I.

*Histoire Générale d'Italie depuis la décadence de l'Empire Romain jusqu'au temps présent ; dédiée à Monseigneur le* COMTE D'ARTOIS, *par M. Targe, Tom. I & II, in-12 d'environ* 500 *pages chacun. A Paris chez Monory Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoise.*

De toutes les contrées de l'Europe, l'Italie, Monsieur, est, sans contredit, une de celles qui offrent le champ le plus fertile pour l'Histoire, parce qu'il en est peu qui

ayent été le théâtre d'autant de révolutions. Cependant le travail de nos Ecrivains s'étoit borné à des abrégés, la plupart assez informes, sur quelques-uns des Etats, formés dans cette région, des débris de l'Empire Romain, &, jusqu'à M. de *Saint-Marc*, personne n'avoit encore entrepris de traiter en général une Histoire aussi intéressante. Cet auteur, marchant sur les traces de l'infatigable *Muratori*, a défriché le terrein ; & son *Abrégé Chronologique* présente un amas précieux de richesses : mais, comme la forme même de son ouvrage ne le rend propre qu'à un petit nombre de Lecteurs, on desiroit encore une Histoire Générale, suivie & détaillée, de cette belle partie de l'Europe. M. *Targe*, en l'entreprenant, s'est proposé de donner le pendant de l'*Histoire du Bas-Empire*, par M. *le Beau*. Il marche souvent de front avec ce célèbre Académicien, & c'est particulièrement dans l'Histoire du regne des Ostrogoths en Italie, qu'il a été obligé de rapporter des événemens qui se trouvent aussi dans M. *le Beau* ;

mais M. *Targe* entre dans des détails plus circonstanciés, sur-tout lorsqu'il parle des Exarques de Ravenne, du gouvernement des Rois Lombards, de l'origine & des progrès de la puissance temporelle des Papes, de leurs fréquentes disputes avec les Empereurs, de l'établissement de plusieurs Souverainetés particulières : objets qui n'entroient qu'accidentellement dans le plan de l'Historien du Bas-Empire. Ces deux ouvrages, au reste, deviennent totalement différens & n'ont plus rien de commun dès qu'on arrive à l'époque de la puissance de *Charlemagne* en Italie.

M. *Targe* a mis à la tête de son Histoire une *Introduction* dans laquelle il donne une description abrégée de l'Italie. On y trouve une faute qu'on rencontre dans presque tous les Géographes. En parlant du *Phare de Messine*, il dit que ce détroit étoit fameux par les fréquens naufrages que *les deux écueils de Carybde & de Scylla* y occasionnoient. *Carybde* n'est ni un rocher ni un écueil ; c'est un gouffre d'un diamètre fort étendu, dont l'eau tour-

noie ſans ceſſe, & qui engloutit par ſon centre les vaiſſeaux qui ont l'imprudence d'en approcher. Les débris, peu de jours après, en ſont rejettés à quatre ou cinq lieues de-là, près de *Taorнemine*. *Scylla* eſt auſſi un gouffre.

M. *Targe* commence ſon Hiſtoire par l'irruption qu'*Odoacre*, à la tête d'une armée compoſée de diverſes Nations, fit, l'an 476 de notre Ere, en Italie dont il ſe rendit maître en peu de temps. Les commencemens de ce Prince ſont ſi peu connus que les Hiſtoriens ne ſont pas même d'accord ſur le pays où il prit naiſſance, ni ſur le rang qu'il avoit tenu avant cette conquête. Quelques-uns le font fils d'*Edicon*, l'un des premiers Miniſtres d'*Attila*, & prétendent qu'il étoit Scythe ou Tartare; d'autres le font de la Nation des Ruges, d'autres de celle des Goths; mais ces derniers ajoutent qu'il avoit été élevé en Italie, & le mettent au nombre des Gardes de l'Empereur. Quelle qu'ait été la naiſſance d'*Odoacre*, il paroît que la fortune l'avoit réduit à un état très-médiocre, puiſqu'on rapporte que,

passant près de Vienne, quelque temps avant son élévation, il alla visiter *St Séverin* qui habitoit une cellule peu éloignée des bords du Danube; qu'il étoit alors vêtu de peaux, & que la hauteur de sa taille l'obligeant de se tenir courbé dans cette cellule, qui étoit fort basse, le pieux Solitaire lui dit: *Odoacre, vous allez en Italie couvert de ces chétives peaux, mais vous serez bientôt en état d'y faire de grandes libéralités.* Les talens de cet Aventurier, joints à une taille avantageuse & à beaucoup de hardiesse, déterminèrent une troupe de Barbares de diverses Nations à le mettre à leur tête pour pénétrer en Italie. Ils y entrèrent par la vallée de Trente & furent joints en route par un grand nombre de leurs Compatriotes, & d'Etrangers qui étoient déja dans ce pays.

Toute l'Italie fut réduite, en moins de trois mois, sous la puissance d'*Odoacre*, qui entra dans Rome vers la fin de Septembre 476. Le Sénat lui-même joignit ses acclamations à celles du Peuple, quand ce nouveau Conquérant prit possession de la Capitale

de l'Empire. Mais ce Prince ne jouit qu'un petit nombre d'années de sa conquête. *Théodoric l'Amale* Duc des Ostrogoths, ayant obtenu de l'Empereur *Zénon* la permission de chasser cet Usurpateur de l'Italie, il marcha contre lui à la tête d'une armée formidable, le battit dans plusieurs grandes batailles, & s'empara de sa personne à la reddition de Ravenne. *Théodoric* usa de sa victoire avec peu de générosité; car, quelques jours après, ayant invité son prisonnier à un festin, il le fit massacrer, ainsi que son fils, par des assassins qu'il avoit apostés.

Tels furent les commencemens du Royaume des Ostrogoths en Italie. *Théodoric* n'ignoroit pas qu'un joug étranger, quelque doux même qu'on le suppose, déplaît toujours à ceux qui le portent. Pour se concilier l'amour de ses nouveaux Sujets, il quitta l'habillement des Goths & le fit quitter à ses gens pour prendre celui des Romains; il multiplia les alliances entre les vaincus & les vainqueurs, confirma les Magistrats dans l'exercice de leurs Charges, & ne fit aucun chan-

gement dans les Loix du pays. Les campagnes manquoient de cultivateurs, dont une partie avoit été réduite en servitude & emmenée dans les Gaules. *Théodoric* entreprit de les racheter, & chargea Saint *Epiphane* de cette négociation. Le discours que ce Prince lui adressa peut donner une idée de l'éloquence de ce temps : » Glorieux Evêque, lui dit-il, quoi» qu'il y ait un grand nombre de Pon» tifes dans l'étendue du Royaume, » c'est vous que nous avons choisi » pour cette affaire importante. Quel» qu'un prendra-t-il la lampe de la » nuit, quand on voit luire la splen» deur du Soleil? Aura-t-on recours à » une chandelle, quand le bucher de » la foi est enflammé comme une four» naise qui ne se consume point? Il » faut que vous entrepreniez volon» lontairement de faire ce que vous » allez entendre. Vous voyez toute » l'Italie dépouillée de ses Cultiva» teurs, comme une veuve privée de » ses enfans. La Ligurie, qu'on pou» voit appeller la mère des moissons, » où une nombreuse race de Labou-

» tat n'a point d'ennemis : c'est un
» grand crime de lever le bras contre
» des Concitoyens, pour la défense
» desquels il seroit glorieux d'exposer
» sa vie. Il n'est pas besoin d'Avocats,
» si l'on veut soutenir les procès par
» les armes. Où habiteroit la paix, si
» l'on continuoit à combattre, quand
» on doit être sous l'empire des Loix ?
» Imitez la Nation des Goths, qui
» sont aussi courageux à faire la guerre
» au-dehors, que modestes & soumis
» au-dedans. «

*Théodoric*, se voyant sans enfans mâles, à l'âge d'environ soixante ans, jugea qu'il étoit de sa prudence & du bien de ses Sujets qu'il se choisît un successeur. Ses vues tombèrent sur *Eutharic-Cillica*, qui étoit comme lui de la Maison des *Amales*, & auquel il fit épouser *Amalasonte* sa fille & son unique héritière, alors âgée de vingt ans. Après avoir assuré par ce mariage la couronne à ses descendans, *Théodoric*, qui aimoit la magnificence, s'occupa particulièrement des édifices publics, soit pour en construire de nouveaux, soit pour réta-

blir ceux qui tomboient en ruine. A Vérone, il fit réparer les murs de la Ville, faire de nouveaux bains, & construire un magnifique palais avec un portique qui y conduisoit depuis une des portes de la Ville. Il rétablit aussi les aquéducs qui étoient en partie ruinés, & y fit conduire les eaux dont ils étoient privés depuis long-temps. A Pavie, il fit bâtir un palais & des bains, rétablir l'amphithéâtre, élever de nouveaux murs; à Rome, il avoit déja, dès le commencement de son regne, assigné deux cens livres d'or par an, pour l'entretien & les réparations des anciens monumens. Il augmenta considérablement le palais où il faisoit sa résidence à Ravenne. On y voyoit sa statue en mosaïque, où il paroissoit debout, armé de toutes pièces, tenant une lance de la main droite & son bouclier passé au bras gauche. Plusieurs siècles après ce Monarque, on admiroit encore dans la même Ville une pyramide quadrangulaire, sur laquelle étoit posée une autre statue équestre de bronze doré. *Agnellus* dit qu'en-

viron trente ans avant le temps où il écrivoit, c'eſt-à-dire en 801, *Charlemagne*, paſſant par Ravenne, avoit été ſi frappé de la beauté de cette ſtatue, qu'il l'avoit fait enlever & tranſporter à Aix-la-Chapelle, où il faiſoit ſon ſéjour ordinaire.

A ce goût pour la magnificence, *Théodoric* joignoit l'attention de faire fleurir le commerce dans ſes Etats. La Police y étoit tenue avec tant d'exactitude, diſent les Hiſtoriens du temps, que chacun pouvoit garder ſon or & ſon argent avec autant de confiance à la Campagne que dans les Villes où il y a le plus d'ordre, & que les Villes étoient également ouvertes le jour & la nuit, pour donner aux Citoyens & aux Etrangers la facilité d'y entrer & d'en ſortir à toute heure. Ce Prince aimoit & protégeoit les Sciences; il les avoit cultivées lui-même avec ſuccès pendant dix années qu'il avoit paſſées à la Cour de Conſtantinople. Il s'étoit attaché à faire donner la meilleure éducation à ſa fille *Amalaſonte*, & ce furent ſur-tout les grandes connoiſſances que cette Princeſſe

avoit acquises, qui lui méritèrent d'être regardée comme la femme la plus illustre de son siècle. » L'é-
» tude des Lettres, écrivoit-il à *Vé-*
» *nontius*, en le nommant *Comte des*
» *Domestiques*, mérite tous les hon-
» neurs. Suivez-les, en vous y atta-
» chant soigneusement, & ajoutez à
» une naissance distinguée le talent
» de parler avec agrément. Attachez-
» vous à l'étude; aimez ce que vous
» voyez qui attire des récompenses
» & que vos succès répondent aux
» idées que nous avons pour votre
» avancement; car vous serez en
» droit d'exiger d'autant plus de nous,
» que vous sentirez vous-même com-
» bien vous avez fait de progrès dans
» les Sciences. « Une pareille façon de penser n'étoit pas commune dans le cinquième siècle.

Les Etats que s'étoit formés *Théodoric* étoient très-étendus. Outre l'Italie & la Sicile, qui lui étoient entièrement soumises, sa domination, du côté du Nord, s'étendoit sur la Dalmatie, la Norique & la Pannonie de Sirmium; ensorte qu'il étoit maître

de la plus belle partie, & peut-être de la totalité de ce qui compose aujourd'hui la Hongrie. Il possédoit aussi les deux Rhéties qui forment à peu-près le pays connu présentement sous le nom des Grisons, du Trentin & du Tirol. La plus grande partie de la Souabe reconnoissoit également ses loix, puisque nous voyons qu'il étoit maître d'Ausbourg, de Constance, de Tulinge, d'Ulm & de plusieurs autres Villes. Dans les Gaules, il avoit conquis la Provence, le Languedoc & toute la côte jusqu'aux Pyrénées, d'où il étendit sa domination sur la plus belle partie de l'Espagne, après en avoir chassé les Visigoths.

*Théodoric* étant mort, ses Etats, à l'exception de l'Espagne, passèrent entre les mains de sa fille *Amalasonte*, qui les gouverna au nom de son fils *Athalaric*, qui n'avoit alors que huit ans. Ce jeune Prince ayant abrégé ses jours par la débauche, *Amalasonte* appella sur le trône *Théodat* son cousin. Ce fut sous le regne de ce dernier Prince, que *Bélisaire*, Général de *Justinien* Empereur d'Orient, entreprit

la conquête de l'Italie. *Théodat*, quoique Philosophe, étoit très-superstitieux ; il avoit beaucoup de confiance en l'art de la Divination, &, pour sçavoir quel seroit l'événement de la guerre qu'il avoit à soutenir contre *Justinien*, il eut recours à un Juif qui avoit la réputation d'être fort versé dans la pratique des sciences occultes. Par le conseil de ce prétendu Sorcier, il fit enfermer trente porcs, dix à dix, dans trois étables séparées, donna le nom de Soldats Goths à la première dixaine, celui de Romains à la seconde, & celui d'Impériaux à la troisième. On les y laissa pendant quelques jours, après lesquels le Roi & son Juif allèrent aux étables. Ils trouvèrent que des cochons Goths, huit étoient morts ; que les Romains en avoient perdu cinq, & que les cinq vivans étoient dépouillés de leurs soies ; mais que ceux des Impériaux étoient tous à-peu-près en bon état. Le Roi, saisi de frayeur à la vue d'un présage aussi sinistre, conjectura que, dans la guerre qu'il alloit entreprendre, les Goths seroient presque tous

détruits, les Romains dépouillés du peu qui leur restoit de leur ancienne splendeur, & que les Impériaux seroient triomphans.

Les commencemens de cette guerre ne furent point favorables à *Théodat*; il fut massacré dans une révolte, & les Goths élurent *Vitigès* pour lui succéder. Celui-ci se mit à la tête des troupes pour s'opposer aux progrès que faisoit de jour en jour le Général de *Justinien*, qui déja s'étoit emparé de Rome. Les Historiens de cette guerre rapportent quelques actions généreuses qui prouvent que les vertus ne sont point étrangères, même aux siècles les plus barbares; je n'en citerai que ce seul exemple. Un Soldat Romain, poursuivi par les ennemis, tomba dans une fosse profonde, d'où il étoit impossible de sortir sans le secours de quelqu'un du dehors. Il y resta seul un jour entier; & le même accident étant arrivé à un Soldat Goth, ces deux hommes oublièrent que les intérêts de leurs Souverains les avoient rendus ennemis, & se souvinrent seulement que la Nature les avoit fait naî-

tre frères. Ils s'embrassèrent & se promirent mutuellement de ne pas se sauver l'un sans l'autre. Dans l'espérance que leurs cris réunis se feroient entendre de plus loin, ils en poussèrent ensemble avec tant de force, qu'ils attirèrent un corps de Goths sur le bord de la fosse. Ces gens demandèrent en leur langue, qui y étoit tombé ; le Goth leur répondit. Ils lui jettèrent une corde ; mais, au lieu de s'en servir d'abord pour lui-même, il voulut que le Romain sortît le premier. Les Goths qui le retirèrent virent avec étonnement que c'étoit un Soldat de leurs ennemis ; il leur fit le récit de son aventure, & ils jettèrent de nouveau la corde. Le Goth fut retiré, intercéda auprès de ses compatriotes pour le Romain, qu'ils renvoyèrent à *Bélisaire* sans lui faire aucun mal & sans exiger de rançon.

Vous serez épouvanté, Monsieur, de l'horrible tableau que tracent les Historiens de la famine qu'essuyèrent alors l'Italie & la Dalmatie. Ce fléau se fit d'abord ressentir dans l'Émilie, (la Romagne) dont la plus grande par-

tie des habitans pafsèrent dans le *Picenum* ( la Marche d'Ancone ) dans l'efpérance que le voifinage de la mer leur procureroit des vivres ; mais la disette y fut bientôt aussi excessive. Si l'on en croit *Anastase le Bibliothécaire*, on vit renouveller alors plusieurs fois l'acte le plus barbare dont une mère puisse se rendre coupable, celui de dévorer le fruit de ses propres entrailles. Suivant le rapport de *Procope*, cinquante mille paysans moururent de faim dans le *Picenum*, & il en périt un nombre encore plus grand de l'autre côté du Golfe Adriatique, c'est-à-dire dans la Dalmatie & la Liburnie. Les habitans des montagnes faisoient moudre le gland d'où ils tiroient une farine dont le pain leur occasionnoit des maladies cruelles. » J'ai, dit cet » Historien, été témoin occulaire des » symptômes qui accompagnoient l'af- » freux état de ceux qui périssoient » dans les campagnes. Ils commen- » çoient par devenir d'une maigreur » extrême & d'une pâleur mortelle. » A mesure que les alimens leur man- » quoient, leur chair se consommoit » & se détruisoit d'elle-même. La bile

» venant à refluer & à s'étendre par-
» tout le corps, imprimoit sa couleur
» à la peau. Les progrès du mal dé-
» truisoient tous les sucs; cette peau
» jaune & desséchée devenoit sem-
» blable à un cuir adhérent aux os.
» La couleur noircissoit par degrés,
» & rendoit leur visage comme les
» mêches des flambeaux éteints. La fu-
» reur qui se peignoit dans leurs yeux
» égarés, les faisoit paroître si hideux,
» qu'on ne pouvoit supporter leurs
» regards. En même-temps que la di-
» sette faisoit périr lentement les uns,
» la nourriture, quand on en trouvoit,
» tuoit plus promptement les autres.
» Plusieurs, en qui la faim étouffa les
» sentimens de la Nature, se nourri-
» rent de la chair de leurs semblables.
» On rapporte que, dans un Bourg
» voisin de Rimini, dix-sept hommes
» furent ainsi mangés par deux fem-
» mes, qui seules y étoient demeurées
» vivantes. Ces femmes, qui tenoient
» auberge, égorgeoient, pendant
» leur sommeil, les Voyageurs qui lo-
» geoient chez elles, & se repaissoient
» ensuite de cette affreuse nourriture.

» Ces meurtres demeurèrent cachés ;
» jusqu'à ce qu'un dix-huitième eut le
» bonheur de s'éveiller, lorsqu'elles
» étoient prêtes à porter sur lui leurs
» mains cruelles. Il eut assez de force
» pour leur échapper, les obligea, le
» fer à la main, de lui avouer le nom-
» bre de ceux qu'elles avoient ainsi
» massacrés, & vengea leur mort par
» celle de ces deux créatures détesta-
» bles. On voyoit dans les campa-
» gnes des gens se précipiter sur le
» peu d'herbe qu'ils trouvoient, s'y
» traînant sur leurs genoux, faire de
» vains efforts pour la dévorer mal-
» gré l'épuisement où ils étoient, &
» rendre l'ame, les mains étendues,
» sur ce foible objet de leur avidité.
» Les champs étoient couverts de
» corps privés de la sépulture, que
» personne n'avoit la force ni le cou-
» rage de leur donner, & les oiseaux
» même les plus carnaciers, qui ont
» coutume de déchirer les cadavres
» abandonnés, ne pouvoient les enta-
» mer, tant ils étoient desséchés &
» décharnés. «

Ces deux premiers Tomes de l'Hif-

toire d'Italie contiennent encore les regnes des Rois Goths *Ildibald*, *Eraric*, & la plus grande partie de celui de *Totila*, jusqu'à l'année 551 de *Jesus-Christ*. M. *Targe* se propose d'en donner deux nouveaux Volumes chaque année. On pourroit lui recommander de resserrer davantage la narration, & de la semer, avec moins de profusion, de harangues & de discours qui sont d'un intérêt médiocre, & qui ne font que retarder la marche du récit historique. Cet ouvrage, d'ailleurs, est fait avec soin; il suppose un grand nombre de connoissances qui me paroissent supérieurement rédigées par l'auteur. L'*Abrégé Chronologique de S. Marc* n'est bon qu'à consulter. Je défie le Lecteur le plus intrépide d'en entreprendre la lecture entière. L'Histoire de M. *Targe*, au contraire, se fait lire avec beaucoup de plaisir.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 24 Juin 1774.*

## LETTRE II.

*Mémoires de Mademoiselle de Sternheim, publiés par M. Wiéland, & traduits de l'Allemand par Madame ***. Seconde Partie ; à la Haye chez Pierre-Frédéric Gosse ; un volume in-12 d'environ 360 pages.*

RAPPELLEZ-VOUS, Monsieur, le premier Volume de ces *Mémoires* estimables, dont je vous ai rendu compte l'année dernière 1773, Tome I, p. 236. Mlle *de Sternheim* est, comme les Héroïnes de tous les Romans, un prodige de beauté, d'esprit & de vertu. Mais ce qu'elle a de particulier, c'est que son cœur lui fait trouver l'art & les moyens d'être bienfaisante dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Elle est obligée de se soustraire à d'indignes parens qui, pour de vils intérêts, veulent sacrifier son honneur, & la faire devenir la maîtresse d'un Prince d'Allemagne.

d'Allemagne. Elle eſt aimée du Lord *Seymour* qui, ſur les apparences, la croit indigne de lui. Dans ces conjonctures, le Lord *Derby* la trompe par des dehors de bienfaiſance, & l'abuſe par un faux mariage. Voilà ce que vous avez vû dans la première Partie. Voici en abrégé ce que renferme le ſecond Volume.

*Sophie de Sternheim*, malheureuſe victime du Lord *Derby* & abandonnée par ce Scélérat, ſe livre à un déſeſpoir ſi violent, qu'on crut long-temps qu'il termineroit ſa vie. Elle cherche un aſyle chez le beau-père & la ſœur d'une de ſes femmes qui avoit mérité de devenir ſon amie. Elle eſt douze jours dangereuſement malade; mais le tendre accueil & les ſoins de ſes hôtes ramènent quelque tranquillité dans ſon ame. Juſqu'à la fin des trois ans pendant leſquels elle avoit abandonné ſes revenus à ſon oncle & à ſa tante qui les méritoient ſi peu, elle prend la réſolution de vivre ignorée. Elle choiſit le nom de *Leidens* qui, en Allemand, ſignifie *ſouffrance*; ſe fait paſſer pour la veuve d'un Officier,

prend l'extérieur & les vêtemens les plus ſimples, vend ſes bijoux pour vivre des intérêts de la ſomme qu'ils peuvent produire; enfin, dans ce changement de fortune, elle ne renonce pas au plaiſir de faire du bien; elle enſeigne différens ouvrages à de pauvres filles. Une de ſes jeunes Elèves ſe trouve être la filleule d'une femme fort riche des environs nommée Madame *Hills*. Elle montre ſon ouvrage à ſa protectrice; celle-ci s'informe de Madame *Leidens*, la détermine à venir demeurer avec elle, & à fonder dans ſa maiſon une Ecole de charité. Cette Ecole ſe change bientôt en une eſpèce de Séminaire de Domeſtiques où elle raſſemble de pauvres filles, deſtinées à ſervir, pour leur donner les inſtructions convenables à leur état. Les incommodités de Madame *Hills* l'obligent d'aller aux Eaux de **, & la prétendue veuve *Leidens* l'y accompagne. Elles y font connoiſſance d'une Ladi *Summers* qui, en peu de temps, eſt épriſe des vertus de Madame *Leidens*, & l'engage à faire un voyage à Londres. Mademoi-

selle *de Sternheim*, dont les ancêtres maternels étoient Anglois, avoit toujours eu le desir de connoître ce Pays. Arrivée dans la maison de Myladi, elle se concilie l'estime & l'affection de tous ceux qui la composent. Un Lord des environs nommé *Rich*, pénètre peu-à-peu dans les secrets de son ame, conçoit pour elle l'estime la plus passionnée, quoique ce soit une espèce de Philosophe & que la teinte de son caractère soit moins la vivacité que la mélancolie. L'admiration de Ladi *Summers* pour Madame *Leidens* augmentoit aussi de jour en jour. Elle lui apprend que la seule nièce qu'elle eût venoit d'épouser Milord *N***, & que les deux époux devoient la visiter. Elle la prie d'arranger ensemble une jolie fête champêtre pour procurer à ces jeunes gens quelque plaisir chez leur vieille tante. Elle lui montre en même-temps la lettre qu'elle en recevoit : quelle surprise pour Mademoiselle *de Sternheim* de reconnoître l'écriture du Lord *Derby*, de ce monstre, la cause de tous ses malheurs! Elle résolut de dissimuler avec Miladi,

de l'aider aux préparatifs de la réception, & de feindre ensuite une maladie qui, l'obligeant à garder le lit, la dispenseroit de voir des Etrangers; mais le Valet du Lord *Derby*, en apportant la lettre de son maître, avoit reconnu Mademoiselle *de Sternheim*. Il apprend au Lord qu'il l'a trouvée chez Ladi *Summers*. *Derby* qui vouloit ménager cette tante dont il espéroit un riche héritage, fait enlever l'infortunée *Sophie* qui est transportée par ses ordres au fond de l'Ecosse dans la misérable cabane d'un pauvre homme qui travailloit aux mines. L'excès du désespoir la prive long temps de la faculté de sentir. Elle n'entend point la langue que parlent ses hôtes, c'est-à-dire, ce pauvre mineur, sa femme & ses enfans. Cependant, dans cet affreux désert même, elle ne perd pas l'espérance d'être utile: elle sçait leur langue en peu de temps; une petite fille de cinq ans nommée *Lidy*, avoit ordre de rester auprès d'elle; Mademoiselle *de Sternheim* se sent attendrie en voyant les soins de cet enfant; mais on lui ap-

prend qu'elle eſt la fille de *Derby*, & que la mère eſt morte dans cette ſolitude. Il faut l'entendre elle-même raconter l'effet que cette idée produiſit ſur ſon ame. » Je ſentis de nouveau, dit-elle, toute l'étendue de » mon malheur ..... La bonne *Lidy* » vint me trouver dans ma retraite ; » elle ſaiſit une de mes mains qui ſor» toit hors du lit, pendant que mon » viſage étoit tourné du côté de la mu» raille. Je l'entendis venir ; ſon ac» tion & le ſon de ſa voix me firent » friſſonner, &, par un mouvement » involontaire, j'arrachai ma main » d'entre les ſiennes : la fille de *Derby* » m'inſpiroit de l'horreur. Cette pau» vre enfant, les yeux en larmes, alla » gémir au pied de mon lit. Je ſentis » alors toute l'injuſtice qu'il y avoit » à faire ſouffrir l'innocence malheu» reuſe ; je me promis de ſurmonter » cet éloignement, & de donner des » preuves d'affection à la fille de mon » meurtrier. Quelle joie pure ſe fit » ſentir à mon cœur, quand en me re» levant j'appellai la petite *Lidy*, que » je la pris dans mes bras, & que je

faire casser son mariage & confirmer celui qu'il avoit contracté avec elle. Sur le refus de cette fille vertueuse, cet indigne Domestique l'entraîne dans une vieille tour & la jette dans une masure où elle tombe sur des débris & dans la fange, perd connoissance, est inondée par une pluie d'orage, & reste dans ce déplorable état pendant toute la nuit. Les pauvres gens chez qui elle avoit demeuré n'osent venir à son secours qu'après le départ du cruel émissaire de *Derby*. Le lendemain, elle se retrouve dans son lit ayant à son chevet un Ecclésiastique & la généreuse Ladi *Douglas* qui lui prodiguent tous les secours. Rien ne sçauroit mieux peindre la délicatesse de cette Dame, que les expressions mêmes de Mademoiselle *de Sternheim* dans une de ses lettres. » Cette chère Comtesse, dit-elle, » possède une qualité très-rare parmi » les Grands; elle prend part *aux* » *maux de l'ame*, &, avec une bonté » également noble & adroite, elle » sçait offrir au malheureux des con» solations & des ressources. J'ai sou-

» vent observé, pendant que je vi-
» vois dans le monde avec les illus-
» tres favoris de la fortune, que leur
» pitié n'étoit mise en mouvement
» que par certaines disgraces, certains
» maux extérieurs, tels que la mala-
» die, la pauvreté, &c; mais, quant
» aux peines de l'esprit ou du cœur
» dont ils étoient les témoins ou
» même les auteurs, bien rarement
» les ai-je vu sensibles. Mais bien ra-
» rement aussi leur a-t-on fait pren-
» dre l'habitude d'apprécier les ob-
» jets suivant leur valeur intrinsèque;
» ils éblouissent les autres par leur
» éclat apparent, & sont éblouis à
» leur tour. L'esprit tient la place du
» jugement; on profane à de froides
» caresses, à de simples démons-
» trations, le beau nom d'amitié, &
» le faste & la représentation s'appel-
» lent le bonheur. «

Le jour suivant *Ladi Douglas* fait transporter Mademoiselle *de Sternheim* dans son Château; elle engage ses hôtes à creuser une fosse dans leur jardin pour un enterrement simulé, afin de faire croire à *Derby* que *So-*

*phie de Sternheim* a succombé à tant de maux. Il le croyoit effectivement d'après le rapport de son Valet ; les remords trouvent enfin accès dans son ame & le réduisent à la dernière extrêmité. Il découvre toute sa cruauté au Lord *Seymour* qui, malgré ses soupçons, aimoit toujours *Sophie*. D'un autre côté, Mademoiselle *de Sternheim* écrit toute son horrible aventure à Ladi *Summers* qui se trouve être la mère de *Seymour* & du Lord *Rich* : ces deux hommes vertueux étoient déja partis pour les montagnes d'Écosse. *Derby* vouloit faire une réparation éclatante & rendre les honneurs funèbres les plus distingués à celle qu'il avoit rendu si malheureuse ; les deux Lords se chargent de ce soin ; mais ils apprennent, comme ils se mettoient en devoir de s'en acquitter, que *Sophie de Sternheim* n'est point morte, qu'elle est chez Ladi *Douglas*. Ils y accourent ; qu'on juge de l'état de Mademoiselle *de Sternheim* à l'arrivée des deux seuls hommes qui eussent mérité son estime, mais sur-tout de *Seymour* dont l'image étoit tou-

jours empreinte dans son ame ! *Seymour* lui apprend qu'il n'a jamais cessé de l'aimer ; le Lord *Rich* a la générosité de sacrifier sa passion au bonheur de son frère, & ces *Mémoires* finissent par l'union du Lord *Seymour* & de Mademoiselle *de Sternheim* qui suit les mêmes principes & pratique les mêmes vertus dans cette nouvelle situation. » Vous sçavez, écrit-elle à une » de ses amies, que je bénissois Dieu » de ce qu'au milieu de mes revers, » il me laissoit pour les adoucir l'usage » de mes talens ; ainsi que le pouvoir » d'exercer encore la bienfaisance : » aujourd'hui je sens plus fortement » que jamais combien se multiplient » les devoirs des gens heureux ; les » miens à quelques égards ont changé » de nature ou d'objet, la reconnois- » sance succède dans mon cœur à la » patience ; à l'humble soumission ; » mes talens & mes lumières qui » étoient les appuis de mon amour- » propre souffrant & la source de quel- » ques plaisirs, vont être consacrés » au bonheur de tout ce qui m'en- » toure, à deviner les peines secrettes,

» à imaginer le moyen de les guérir
» ou de les soulager. *Connoissances de*
» *l'esprit, bonté du cœur*, je ne puis
» trop le répéter, l'expérience m'a appris, jusqu'au bord du tombeau, que
» vous seules pouvez nous rendre heureux sur la terre! «

Telle est, Monsieur, la morale qui résulte de ces *Mémoires* dont on ne sçauroit trop recommander la lecture aux jeunes personnes. Elles y verront qu'il n'y a point d'infortune que la vertu & le talent de faire du bien ne soient capables d'adoucir. Mademoiselle *de Sternheim* est le plus admirable modèle qu'elles puissent se proposer. En un mot, ce Roman excitera leur curiosité par la multiplicité des aventures, exercera leur sensibilité par des situations attendrissantes, & ne pourra que leur former le cœur & l'esprit par les excellens principes qu'on y développe de la manière la plus intéressante. Tant d'avantages doivent être plus que suffisans pour leur faire supporter certain air étranger & quelques défauts de style du Traducteur. Je suis, &c.

*A Paris ce 26 Juin 1774.*

# LETTRE III.

*Histoire des nouvelles découvertes faites dans la Mer du Sud en 1767, 1768, 1769 & 1770, rédigée, d'après les dernières relations, par M. de Fréville. A Paris, chez de Hansy le jeune, Libraire, rue Saint Jacques; deux volumes in-8° d'environ 550 pages chacun.*

Mr. *de Fréville* publia l'année dernière un volume, contenant le détail des découvertes du Capitaine *Cooke* dans la Mer Pacifique. L'objet des deux volumes qu'il donne aujourd'hui est plus étendu: non-seulement il y fait entrer le curieux Journal de ce Voyageur, mais encore une espèce d'extrait des Relations de tous les Navigateurs qui, dans ces derniers temps, ont fait de nouvelles découvertes dans la Mer du Sud. Les deux plus puissans Princes de l'Europe, dit M. *de Fréville*, ont senti que découvrir des terres in-

connues, étoit un genre de conquête plus glorieux que celui des combats : ils se sont proposé de répandre un jour nouveau sur l'Histoire Naturelle, la Physique, la Géographie, & d'étendre les progrès des connoissances & du Commerce. C'est dans de telles vues que les vaisseaux Anglois & François ont pénétré dans l'hémisphère austral, & qu'ils ont fait dans l'Océan Pacifique, en trois ou quatre années, des découvertes plus importantes que celles de tous les Navigateurs en trois siécles.

Le premier Chapitre contient la description de la *Terre de Feu*, qui, divisée en plusieurs Isles par différens canaux ou détroits, s'étend environ cent quinze lieues le long du *Détroit de Magellan* ; quelques Philosophes pensent qu'elle faisoit autrefois partie du Nouveau-Monde ; & l'inspection même de ce détroit, ainsi que le parallélisme des deux côtes & la comparaison des deux climats, semble prouver qu'elle a été arrachée avec violence du pays des Patagons par une de ces révolutions physiques, qui

changent quelquefois la face du globe. Jusqu'à présent cette *Terre de Feu* n'avoit été qu'imparfaitement reconnue; on n'y avoit vu que des montagnes & des rochers inaccessibles : mais, entre ces montages, il y a de belles vallées, de riantes prairies arrosées de ruisseaux ; le sol en est riche & d'une profondeur considérable. « Les habitans » de la *Terre de Feu* forment la société » la moins nombreuse qu'on puisse » rencontrer dans toutes les parties » du monde. De tous les sauvages, ce » sont les plus dénués de tout. Ils vi- » vent exactement dans ce qu'on peut » appeller l'état de nature. Rien de si » chétif ni de si misérable que leurs » habitations. Ce ne sont que de mau- » vaises cabanes, composées de bran- » ches d'arbres : la forme en est ronde; » mais elles se terminent en pointe par » une petite ouverture qui sert de pas- » sage à la fumée. Dans ces cabanes, » au milieu desquelles le feu est allu- » mé, mais où l'on reste exposé d'ail- » leurs à toutes les injures de l'air, ces » sauvages habitent pêle-mêle, hom- » mes, femmes & enfans. Quelques

» herbes répandues dans l'intérieur de
» ces hutes, leur servent de chaises
» & de lits. De tous les meubles, que
» la nécessité & l'industrie ont fait
» imaginer parmi les autres nations
» sauvages, on ne leur a vu que quel-
» ques corbeilles de jonc qu'ils portent
» à la main, des petits sacs de peau,
» dont ils se servent comme de havre-
» sacs, & des vessies de quelques ani-
» maux, qu'ils remplissent d'eau, à
» défaut de vases plus commodes. Ces
» sauvages sont de médiocre stature.
» Les plus grands n'excèdent pas cinq
» cinq pieds six pouces. Ils sont de
» couleur de rouille de fer mêlée avec
» de l'huile, & joignent à beaucoup
» de quarrure un air robuste, sans ce-
» pendant avoir les membres fort
» gros. Un visage large & plat, le
» front étroit, de grosses joues, le
» nez écrasé, de petits yeux noirs,
» une grande bouche, de petites dents
» sans être autrement belles, des che-
» veux noirs & droits, qui tombent
» sur l'une & l'autre oreilles & sur le
» front, & grossiérement peints de
» brun & de rouge, sont les princi-

» paux traits de la figure de ces In-
» diens, qui font imbarbes, ainsi que
» les indigènes de l'Amérique. Le cli-
» mat le plus rigoureux ne les empê-
» che pas d'aller presque nuds ».

Les coquillages & le poisson sont leur principale nourriture, l'arc & la flèche leurs seules armes. Ils n'ont pas la moindre notion de religion & de police, pas la moindre déférence pour les vieillards. Ils sont superstitieux & croient à des génies malfaisans. Ils ne marquent aucune surprise à la vue des vaisseaux, ni des objets divers qu'on peut leur offrir. Une indépendance totale est leur seul bien. Le climat qu'ils habitent est le plus dur & le plus affreux de l'Univers. Le froid excessif, sur-tout lorsqu'il est joint à la fatigue, y produit un tel assoupissement, même au milieu de l'été, qu'il est comme impossible de ne pas s'endormir, & ce sommeil, presque irrésistible, est d'ordinaire le sommeil de la mort.

Les observations sur la *Terre de Davis*, & la description des Isles qu'on suppose avoir été vûes par

*Quiros*, n'ont rien de bien remarquable. Dans une de ces Isles, visitées par le Commodore *Byron*, un vieillard d'une belle figure, avec une grande barbe blanche qui lui descendoit sur la poitrine, & un rameau verd à la main, s'avança d'un pas grave, d'un air noble, & lui fit un long discours dont le ton mesuré pouvoit faire croire qu'il chantoit; ensuite, faisant quelques pas dans l'eau, il jetta son rameau verd & se retira sans oublier de prendre quelques présens qu'on lui avoit faits. » Tout annonçoit les dispositions pacifiques de ce Peuple.
» Les Anglois leur firent signe de » mettre bas leurs armes, & à l'instant ils donnèrent cette marque de » complaisance. Un des Quartiers-» Maîtres se hasarda d'aller à terre : » les Indiens se rangèrent autour de » lui. Ils examinoient curieusement » ses habits, & particulièrement sa » veste. L'Anglois l'ôta généreuse-» sement, & la présenta à ses nou-» veaux amis. Un Indien, voyant qu'il » se défaisoit de ses hardes avec tant » de facilité, crut devoir en profiter,

» & lui dénoua très-adroitement sa
» cravate qu'il emporta. Le Quartier-
» Maître, qui alloit bientôt se trouver
» nud au milieu de ces honnêtes In-
» diens, fit de son mieux pour rega-
» gner le bateau. «

Les chapitres suivans traitent des voyages des Anglois & des François dans l'Isle d'*Othaïti*. Je vous ai déja fait connoître en partie cette Isle célèbre, en vous rendant compte du journal de M. *Cooke* publié par *M. de Fréville*. C'est un des climats les plus riches & les plus fertiles de l'Univers. La terre n'y exige presqu'aucun travail des habitans, chez qui le culte de *Vénus* est aussi public qu'il est secret par-tout ailleurs. Ces Insulaires n'ont d'autre défaut que beaucoup d'inclination à la filouterie; ce sont d'ailleurs les plus affables & les plus doux de tous les hommes. Leurs chefs sont accoutumés à une sorte de volupté qui tient beaucoup de la paresse. M. *Cooke* en avoit invité un à dîner. » Il
» avoit observé que ses femmes lui
» coupoient ses morceaux & les lui
» mettoient dans la bouche: mais il

» ne douta pas que, n'ayant aucun de
» ses gens avec lui, il ne prît la peine
» de se servir lui-même ; il en arriva
» autrement. Etant à table, ce noble
» convive ne touchoit à rien malgré
» les instances de M. *Cooke* qui le pres-
» soit de manger ; il demeuroit immo-
» bile, & s'en seroit certainement re-
» tourné sans dîner, si un des Domes-
» tiques n'eût pas essayé de le faire
» manger à sa manière accoutumée. «

Un autre Chef donna aux Anglois le spectacle d'une lutte publique, espèce d'exercice fort en vogue parmi eux. La vue d'un spectacle plus extraordinaire fixa encore leur attention quelques jours après. » La scène
» étoit un endroit du rivage dont l'ac-
» cès n'est point défendu par le ré-
» cif* qui regne tout autour de l'Isle.
» La mer, en conséquence, y déve-
» loppe avec fureur ses vagues écu-
» mantes. Les lames qui s'y élèvent
» à une incroyable hauteur, forment
» un si cruel tourbillon, qu'il seroit
» impossible à un canot Européen de
» s'y exposer, sans courir à l'instant

* Chaîne de rochers qui sont sous l'eau.

» le risque de se perdre ; & nos plus
» habiles nageurs s'y noyeroient in-
» failliblement. C'étoit au milieu de
» ces lames terribles, que dix ou douze
» Indiens nageoient pour leur amuse-
» ment. Ils fendoient les vagues blan-
» chissantes d'écume, dont ils se
» jouoient. Ils plongeoient dans les
» lames, s'élevoient ensuite sur leur
» dos, & replongeoient avec elles.
» Mais ce qui rendoit cette scène plus
» intéressante encore, c'étoit de voir
» les Indiens, qui, ayant trouvé l'ar-
» rière d'une vieille pirogue, la pri-
» rent devant eux, passèrent ainsi à
» travers les lames, & tournant en-
» suite la pointe de l'arrière contre
» elles, ils étoient portés avec une
» rapidité inexprimable, vers le ri-
» vage, & quelquefois même dessus.
» Il arrivoit souvent que les lames
» brisoient sur eux avant qu'ils fus-
» sent à mi-chemin ; &, dans ce cas,
» ils plongeoient dans les flots & se
» relevoient de l'autre côté, la piro-
» gue dans leurs mains, & recommen-
» çoient leur jeu. «

M. *Banks* l'un des voyageurs An-

glois fut curieux de voir une cérémonie funèbre. Comme on n'y admet que les parens du mort & ceux qui remplissent quelque fonction dans cette solemnité, il fallut qu'il consentît à être du nombre de ces derniers. Il fut dépouillé de ses habits ; on lui ceignit les reins d'une petite pièce d'étoffe ; &, des épaules aux pieds, on lui noircit le corps avec du charbon & de l'eau ; après quoi il partit en procession avec les autres. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette cérémonie, est le soin avec lequel les habitans évitent ces sortes de spectacles. A mesure que la procession avançoit, on les voyoit s'enfuir en désordre dans les bois. Les Naturels ayant tous disparu, la procession revint à la case où elle avoit laissé son chef, & lui dit : *imatata, on n'a trouvé personne.*

Les Anglois font une circonnavigation autour de l'Isle ; ils admirent un magnifique tombeau que les Indiens nomment *Morai.* Une énorme pyramide frappe leurs regards ; c'étoit la principale pièce d'Architecture qu'il y eût dans l'Isle. » Cette pyra-

» mide, bâtie en pierre, étoit qua-
» drangulaire; sa base étoit un quarré
» long de deux cens soixante-sept
» pieds, sur une largeur de quatre-
» vingt-sept pieds; elle étoit cons-
» truite dans le goût de ces mon-
» ticules où nous plaçons un ca-
» dran solaire, & dont chaque côté
» présente un escalier. Il y avoit ce-
» pendant cette différence, que les de-
» grés pratiqués dans la longueur,
» étoient considérablement plus lar-
» ges que les autres, de manière que
» le sommet de la pyramide ne se ter-
» minoit pas en un quarré-long de la
» forme de la base, mais en faîtage
» comme le toît d'une maison. Chaque
» escalier étoit composé de onze mar-
» ches, hautes chacune de quatre
» pieds; ce qui donnoit une éléva-
» tion de quarante-quatre pieds à la
» pyramide: les degrés étoient faits
» d'un lit de coraux blancs propre-
» ment taillés & parfaitement polis,
» & de cailloux qui, par l'irrégularité
» de leur figure, paroissoient avoir
» été travaillés. Quelques-uns de ces
» coraux étoient d'une considérable

» grosseur ; les fondemens de l'édifice
» étoient de pierres de roche, qu'on
» avoit aussi taillées. Un pareil édifice,
» élevé sans le secours d'outils de fer
» pour tailler les pierres, sans mortier
» pour les joindre, nous frappa
» d'étonnement : il paroissoit être aussi
» solidement construit qu'auroient pu
» le faire des ouvriers d'Europe, à
» l'exception des degrés qui regnoient
» dans la longueur, & qui manquoient
» de régularité. «

La Nature a réservé ses dons les plus précieux pour les femmes d'*Othaïti*. A une taille élégante elles joignent la figure la plus intéressante & un corps dont les contours arrondis & les proportions exactes leur feroient accorder le prix sur toutes les Beautés Européenes. La seule chose dont leurs idées sur la beauté diffèrent des nôtres, c'est qu'ils estiment les nez un peu applatis ; mais tous ont de très-beaux yeux & à fleur de tête. Comme le territoire qu'ils habitent est réellement un séjour enchanteur, leurs maisons sont ouvertes à tous les vents ; ils couvrent à peine de quelques feuillages

ſages la terre qui leur ſert de lit; néanmoins ils ſont tous forts & robuſtes & parviennent à un âge fort avancé, ſans éprouver aucune des infirmités de la vieilleſſe. La chaſteté n'eſt point au nombre de leurs vertus; les filles y ſont abſolument libres de ſuivre leur penchant; les infidélités des femmes n'y ſont punies que par des réprimandes ou une légère correction.

On ne peut s'empêcher de rire quand on lit la cauſe qui, ſuivant l'auteur de la Relation, arrête dans cette Iſle les progrès de la Médecine: c'eſt qu'il n'y a pas de malades. De tous les Indiens, un des plus conſidérables nommé *Tupia*, avoit eu avec les Anglois la plus intime liaiſon; il avoit été premier Miniſtre & Grand-Prêtre de l'Iſle. Il avoit beaucoup d'expérience de la navigation, & connoiſſoit très-bien le nombre & la poſition des Iſles voiſines; il témoigna un vif deſir de partir avec les Anglois, & l'utilité qu'on en pouvoit retirer ne leur permit pas de refuſer ce nouveau compagnon de voyage. Ils s'arrêtent quelque temps dans l'Iſle de *Bolabola* qui,

après *Otahiti*, devoit le plus exciter leur curiosité. On les conduisit chez les principaux de l'Isle où ils furent reçus d'une manière nouvelle. » Ceux » qui les accompagnoient se pressoient » d'entrer, & se formoient sur deux » haies pour leur laisser un passage li- » bre. Dans les maisons on étendoit » une longue natte ; ceux qui les » avoient précédés étoient rangés des » deux côtés, & la famille étoit assise » tout au haut. Dans la première mai- » son ils trouvèrent quelques jeunes » filles vêtues avec la plus grande pro- » preté. Ces belles Nymphes, sans » quitter leur place, attendoient qu'ils » vinssent à elles pour leur faire quel- » ques présens ; c'étoit-là un devoir » dont ils s'acquittoient avec plaisir : » les graces naïves de ces jeunes & » jolies personnes étoient encore ren- » dues plus piquantes par la noble sim- » plicité de leur parure. Il y avoit une » de ces jeunes personnes qui n'avoit » pas plus de six ans. Sa robe étoit de » couleur écarlate ; une grande quan- » tité de cheveux tressés lui garnis- » soit la tête. Cet ornement, qu'ils

» nomment *Tamou*, eſt à leurs yeux
» la choſe du monde la plus précieuſe.
» Elle étoit aſſiſe au haut d'une natte
» de trente pieds de longueur, ſur la-
» quelle aucun des ſpectateurs n'oſoit
» mettre le pied. La jeune fille étoit
» appuyée ſur le bras d'une femme
» d'environ trente ans, mais fraîche,
» & d'une phyſionomie heureuſe; c'é-
» toit ſans doute ſa Nourrice. Dans
» cette attitude, elle tendit la main
» pour recevoir quelques grains de
» raſſade qu'on lui offrit; mais ce geſte
» fut fait avec une grace qui auroit
» fait honneur à une Archiducheſſe.
» Ces honnêtes Inſulaires étoient ſi
» enchantés des petits préſens qu'on
» avoit faits à leurs filles, que, quand
» M^rs^ *Banks* & *Solander* ſe retirèrent,
» ils ne ſçavoient comment leur mar-
» quer toute leur reconnoiſſance. «

Le ſecond volume commence par la Relation du voyage de M. *Cook* à la *Nouvelle Zélande* dont la découverte, qui lui appartient inconteſtablement, préſente une ſcène intéreſſante & neuve, & ſuppoſe une intelligence & une intrépidité qui le

placent au rang des plus grands Navigateurs. Il eut la vue de cette nouvelle terre le 6 Octob. 1769. Je vous en ai déja donné quelques notions en vous parlant du premier ouvrage de M. *de Fréville*, *Année Littéraire 1772*, *Tome IV*, *p. 345*. Près d'une des Isles de la Nouvelle Zélande, environ une soixantaine d'Indiens s'avancèrent sur leurs pirogues ou espèces de barques & parurent vouloir en venir à un combat. » *Tupia*, dit la Relation, » s'avança de son propre mouvement » sur le gaillard de l'arrière ; il leur » cria de renoncer à nous attaquer, » s'ils ne vouloient pas sur l'heure » même perdre la vie, & que nos ar- » mes, s'ils nous forçoient de nous » en servir, feroient sur eux l'effet de » la foudre. Ce discours ne fit que les » animer ; ils agitèrent leurs armes » d'un air terrible, en lui criant dans » leur langage : Venez à terre, & nous » vous tuerons tous. — Comme nous » ne sommes pas à terre, reprit *Tu-* » *pia*, pourquoi nous cherchez-vous » querelle ? N'ayant aucune envie de » combattre, nous n'accepterons pas

» votre défi. Sur les eaux, il ne peut » pas y avoir sujet de dispute : la mer » n'est pas plus votre propriété que la » nôtre. L'éloquence de *Tupia* qui » nous étonna, ne put adoucir nos » ennemis ; une grêle de pierres fut » leur réponse à cette sage remon- » trance. Un coup de fusil tiré à tra- » vers de leurs pirogues, fut pour eux » un argument d'une plus grande force, » & ils regagnèrent le rivage avec » toute la diligence dont ils étoient » capables. «

Les mœurs ne sont pas les mêmes dans *la Nouvelle Zélande* qu'à *Otahiti*, relativement au commerce des femmes. Elles n'y sont pas inaccessibles ; mais elles sçavent rendre leur défaite aussi décente qu'une Européene peut le faire le jour de ses nôces ; &, ce qui est à leur avantage, c'est que leur consentement n'est pas un crime dans leur opinion. » Rien au monde n'est » plus comique que la danse guerrière » de ces Indiens. Ce sont des mouve- » mens violens, des contorsions hi- » deuses & des grimaces épouvanta- » bles. Tout en chantant, ils tirent

» la langue d'un pied, roulent leurs
» yeux de manière à laiſſer voir un
» cercle de blanc autour de l'iris, &
» ſe déforment le viſage d'une façon
» propre à glacer d'effroi leurs enne-
» mis : en même-temps ils branlent
» leurs lances, agitent leurs dards,
» & fendent l'air avec leurs caſſe-
» têtes. Cette danſe, non moins hor-
» rible qu'originale, eſt toujours ac-
» compagnée d'un chant, qui eſt vrai-
» ment ſauvage, ſans être déſagréa-
» ble : chaque ſtrophe ſe termine par
» un ſoupir haut & profond qu'ils
» pouſſent enſemble & en meſure. La
» danſe, dont tous les mouvemens
» ſont violens, rapides, demande,
» dans l'exécution, une force & une
» ſoupleſſe qu'on ne voit pas ſans ad-
» miration. «

En viſitant la côte occidentale de cette contrée ils virent un Indien qui portoit un ornement biſarre. C'étoit un os d'oiſeau de cinq ou ſix pouces de longueur qu'il s'étoit inſéré dans la cloiſon des narines. En y prenant garde, on s'apperçut que tous les habitans avoient la cloiſon du

nez percée, ainsi que les oreilles.

M. *Cook* parvint enfin à *la Nouvelle Hollande*, ou, conformément au nom qu'il lui donna, à *la Nouvelle Galles Méridionale*. C'est la plus grande de toutes les Isles connues; la longueur de sa côte orientale en ligne droite n'a pas moins de cinq cens quarante lieues; d'où il paroît que sa surface quarrée est plus grande que l'Europe. L'aspect que présente cette contrée annonce une terre fort stérile; elle est boisée dans les endroits où le terrein s'élève; du reste le sol est fréquemment sablonneux, & l'on y trouve des plaines immenses couvertes d'un sable mouvant; les bords des baies, à la distance d'un mille, offrent un terrein marécageux tout couvert de mangliers; il y a aussi de ces marais dans l'intérieur des terres. » Le » nombre des habitans de cette con- » trée n'est point du tout en propor- » tion avec son étendue. M. *Cook* ob- » serve qu'il n'en a jamais vu plus de » trente ensemble; encore étoit-ce à » la baie de Botanique, où les hom- » mes, les femmes & les enfans s'é-

» toient rassemblés sur un rocher pour » voir passer le vaisseau. Quand ils » formèrent le projet d'attaquer les » Anglois, ils n'étoient pas plus de » quinze : aussi leurs hangards ne se » trouvent-ils que de loin en loin. L'in- » térieur de la contrée est bien d'une » étendue immense ; mais il est à » croire que ce ne sont que des dé- » serts ; s'il y a des habitans, ils sont » encore moins nombreux que sur les » côtes. . . . . Dans une étendue de » cinq cens quarante lieues, les An- » glois n'ont pas vû un seul pouce de » terrein cultivé. «

Les derniers chapitres de ce volume contiennent une description de quelques autres Isles de la mer du Sud, reconnues par quelques autres Voyageurs. Voici ce que j'y ai trouvé de plus curieux. Cet article regarde les habitans de l'Isle *Sandwich*, ainsi nommée par M. *Carteret*. » Ces Indiens » sont noirs ; leurs cheveux sont fri- » sés & laineux comme ceux des Nè- » gres ; mais ils n'ont pas, comme » eux, le nez écrasé & les lèvres épais- » ses. Ils ont une grande ressemblance

» avec les habitans de l'Isle d'Egmont ;
» ils vont de même, exactement nuds,
» à l'exception de quelques ornemens
» de coquillage qu'ils portent en bra-
» celets, en colliers, & quelquefois
» autour de la jambe. Ils avoient fait,
» dit M. *Carteret*, une toilette aussi re-
» cherchée que celle de nos petits-
» maîtres d'Angleterre. Tous avoient
» les cheveux, ou plutôt la laine, pou-
» drée à blanc. La mode de se couvrir
» la tête de farine, est probablement
» d'une plus haute antiquité & beau-
» coup plus étendue qu'on ne le sup-
» pose d'ordinaire. Les Européens ne
» portent pas cette mode si loin que
» les Insulaires de la mer pacifique,
» qui se poudrent les cheveux & la
» barbe. La poudre n'est pas la seule
» parure de leur tête. L'un de ces Élé-
» gans portoit, un peu au-dessus de
» l'oreille, une aigrette de plumes de
» coq domestique, ce qui annonçoit
» qu'on sert de la volaille sur leurs
» tables. «

Ces deux volumes, Monsieur, m'ont paru très-bien rédigés ; ils peuvent tenir lieu de sept à huit Rela-

tions différentes dont ils donnent des précis très-exacts & très-satisfaisans. Tous ceux qui veulent avoir une connoissance un peu approfondie des mœurs & des productions de ces pays si nouveaux pour nous, doivent les chercher dans l'ouvrage même; car il n'est possible que d'en faire entrer une très-petite partie dans un extaait. Enfin, Monsieur, ce Recueil de Relations est, sans contredit, ce que nous avons de mieux jusqu'à présent sur les nouvelles découvertes faites dans la Mer Pacifique. Vous trouverez à la tête du premier volume une très-bonne carte de toutes ces découvertes, dressée par M. *de Vaugondi*, Géographe du feu Roi de Pologne STANISLAS.

*Dictionnaire Raisonné de Diplomatique, contenant les règles principales & essentielles pour servir à déchiffrer les anciens Titres, Diplômes & Monumens, ainsi qu'à justifier de leur date & de leur authenticité. On y a joint des planches rédigées aussi par ordre alphabétique, & revues avec le plus*

*grand soin ; avec des explications à chacune, pour aider également à connoître les caractères & écritures des différens âges & de différentes Nations ; par Dom de Vaines, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur ; 2 vol. in-8°. A Paris, chez Lacombe, Libraire rue Christine.*

PERSONNE ne peut révoquer en doute l'utilité de l'Art Diplomatique, & même la nécessité de le cultiver, autant pour l'avantage de la Politique que pour le progrès des Sciences ; les Gens de Lettres & les Gens d'Affaires en doivent sentir toute l'importance. Les Traités des *Mabillons*, des *Montfaucons*, des *Toustaints* & des *Tassins*, la célèbre Chronique de *Godwic* & tant d'autres ouvrages aussi estimables sur cette matière, laissoient à désirer un livre élémentaire, qui renfermât les principes de cette Science ; qui pût en faciliter l'étude à ceux que leur état ou leur goût porteroient vers cet objet ; qui servît comme de guide à tous ceux qui se trouveroient dans le cas de déchiffrer d'anciens ti-

tres, monumens ou manuscrits, & d'en juger l'âge ou l'autenticité; qui pût enfin servir aux Sçavans mêmes qui ne dédaigneront sûrement pas de le consulter pour apprendre ou pour se rappeller les règles de la Diplomatique, ainsi que l'origine & les variations de nombre d'usages, dont la connoissance curieuse & variée ne tend qu'à répandre beaucoup de lumière sur l'Histoire, les Mœurs & les Coutumes des différens siècles : c'est ce que D. *de Vaines* vient d'exécuter, Monsieur, avec autant d'intelligence que d'érudition. Son ouvrage est digne de la célèbre Congrégation de Saint Maur, qui continue à se distinguer par son amour pour les Lettres & le bien public.

Le titre est la seule chose de tout cet ouvrage qui me déplaise : je ne vois pas trop pourquoi l'auteur lui a donné le nom de *Dictionnaire*, puisque c'est une *Introduction à la Diplomatique*, ou un Recueil des règles essentielles de cet Art, dont les principaux articles seulement sont soumis à l'ordre alphabétique, au lieu d'être rédigés par Chapitres. J'en suis d'au-

tant plus surpris que l'auteur reconnoît lui-même, dans sa *Préface*, la légitimité des préjugés publics contre les Dictionnaires aujourd'hui multipliés à l'excès, & les reproches fondés, des Gens de Lettres sur-tout, qui traitent avec une espèce de mépris ce genre de littérature qui réduit presqu'à rien les Sciences les plus graves, & qui n'offre, pour ainsi dire, que des squelettes. Il seroit injuste de confondre l'ouvrage de D. *de Vaines* avec les Nomenclatures frivoles dont nous sommes inondés. Il paroît n'avoir adopté le titre de *Dictionnaire* que par modestie. Obligé de discuter séparément l'origine, la descendance ou filiation, & les métamorphoses ou variations de chaque lettre de l'alphabet dans les différens siècles, il a suivi l'ordre alphabétique qui étoit tout naturel, & a cru devoir en conséquence ranger dans le même ordre, les principaux objets qui demandoient plus de détail ou d'étendue, au lieu de les diviser par Chapitres. Il en résulte en effet plus de précision & de clarté; l'ouvrage même en est plus commode & plus facile à consulter.

La Table étendue qui se trouve à la fin du second volume prouve assez que le but de l'auteur n'a point été de faire un Dictionnaire dans le goût de la plûpart de ceux que nous voyons aujourd'hui, puisque tous les objets relatifs à la *Diplomatique* ne sont point asservis à la forme alphabétique, & qu'ils sont placés à mesure que la matière les présente.

Les Dissertations sur chaque Lettre; sur les Articles *Abbréviations*, *Alphabet*, *Anneaux*, *Années*, *Annonce*, *Bulles*, *Chartes*, *Ecriture*, *Epîtres*, *Formules*, *Imprécations*, *Indiction*, *Lettres*, *Menaces*, *Monogrammes*, *Sceaux*, *Signature*, *Souscriptions*, *Suscriptions*, *Témoins*, &c. &c, sont autant de morceaux curieux pleins de recherches & de détails instructifs, qu'il faut lire dans l'auteur même. Je vous citerai seulement quelques articles qui vous feront juger de sa manière, de l'étendue de son sçavoir, de la clarté de ses idées, de la précision & de la pureté de son style.

L'article *Armoiries* intéresse la *Diplomatique*, parce que la connoissance en est nécessaire pour juger sainement

de l'authenticité des Sceaux. » S'il y
» y eut de tout temps, dit Dom *de*
» *Vaines*, des figures ſur les boucliers
» & les drapeaux ; ce n'étoit, dans l'o-
» rigine, que des emblêmes & des
» hiéroglyphes de fantaiſie qui ne ſer-
» virent jamais dans les anciens temps
» à diſtinguer les familles, ni à en
» marquer la nobleſſe. Les armoiries
» au contraire ſont des marques héré-
» ditaires d'extraction & de dignité....
» Quant à l'antiquité des armoiries,
» nous ſommes fondés à croire que
» leur première inſtitution doit être
» rapportée aux tournois vers la
» fin du dixième ſiècle, leur ac-
» croiſſement aux croiſades, & leur
» perfection aux joûtes & aux pas
» d'armes, trois temps très-diſtincts
» dans la progreſſion de ces marques
» honorifiques. « L'auteur fixe en-
ſuite l'établiſſement des jeux militai-
res & des tournois en France au on-
zième ſiècle, & l'attribue à *Geoffroi de*
*Preuilli* vers 1036. Il explique le
rapport des armoiries aux tournois.
» Les chevrons (c'eſt Dom *de Vaines*
» qui parle) les pals & les jumelles
» faiſoient partie de la barrière qui

» fermoit le camp du tournoi. Les
» Combattans, après avoir remporté
» des épées ou d'autres armes, avoient
» droit d'en décorer leurs écus, & de
» les y placer comme des monumens
» de leur valeur. Le nom seul de *Bla-*
» *son*, qui signifie en Allemand *sonner*
» *du cor*, exprime l'entrée de chaque
» troupe dans le tournoi, ce qui se
» faisoit en sonnant du cor. « Le docte
Bénédictin cite ensuite plusieurs exemples qui prouvent l'existence des armoiries avant la première croisade, publiée seulement en 1095. » Cette
» première expédition des Chrétiens
» dans la Terre-Sainte les multiplia,
» dit l'auteur. Les Seigneurs & les
» Chevaliers assemblés de presque
» toutes les parties de l'Europe, ne
» pouvant se reconnoître entr'eux,
» & pouvant même être méconnus
» par leurs gens, ne se contentèrent
» pas de prendre des drapeaux & des
» boucliers de diverses couleurs pour
» se distinguer; ils y mirent diverses
» figures, & varièrent leurs cottes
» d'armes à l'infini; de-là cette va-
» riété étonnante de croix sur les ar-
» mes des anciennes maisons. Les joû-

» tes & les pas d'armes ajoutèrent au
» blason une multitude d'autres par-
» ties, telles que les couleurs & les
» fonds des écussons, les armes par-
» lantes ou qui eurent trait à quelques
» faits historiques, les devises, les
» cris d'armes, les supports, &c, &c. «
Dom *de Vaines* entre ensuite dans le détail de certaines parties du blason, & discute l'origine de certaines armoiries les plus célèbres, comme les Fleurs de Lys, le Collier de la Jarretière avec la devise, les Croix de Lorraine, de Savoye, l'Aigle, les Brisures, les Manteaux, la Cordelière, le Cimier, les Devises, &c, &c. La règle que l'auteur donne au sujet des armoiries, est que, » quoiqu'elles
» ayent commencé sur la fin du 10^e^
» siècle, un Sceau qui s'en trouveroit
» chargé avant le 11^e^ porteroit un ca-
» ractère de fausseté. Cette règle est
» constante chez les plus habiles Di-
» plomatistes. On ne connoît même
» point de Sceaux armoiriés de Sei-
» gneurs qui remontent jusqu'à l'an
» 1050. Les écus blasonnés ne devin-
» rent communs que depuis environ
» le milieu du 12^e^ siècle, &c. «

L'article *Bâtards* n'eſt pas moins curieux. On y voit que le défaut de naiſſance légitime n'emportoit autrefois ni deshonneur, ni irrégularité. Les actes mêmes font foi qu'on ſe décoroit de ce titre, & ſous différentes dénominations, qu'il faut voir dans l'ouvrage. Dom *Mabillon* cite dans ſes Annales un certain *Gauthier* parmi les ſouſcripteurs d'un acte, appellé *fils de ſa mère. Guillaume le Conquérant* fit parade de ſa bâtardiſe juſques ſur le Trône. Le fameux Comte de *Dunois* imita cette franchiſe dans ſes chartes, qu'il ſignoit preſque toujours, *Jean, Bâtard d'Orléans*. On ſçait, notre Hiſtoire en fournit aſſez d'exemples, que ſous les Rois de la première & ſeconde race, on ne faiſoit pas de différence dans le partage du Royaume entre les enfans légitimes & naturels. Il faut cependant obſerver que cet uſage n'étoit pas général pour tous les Bâtards, mais ſeulement pour ceux des Princes & des Nobles qui étoient avoués; les autres Bâtards étoient ſerfs. Pendant les premiers ſiècles de l'Egliſe, ce défaut n'emportoit pas d'irrégularité pour les Ordres ni pour les Bénéfi-

ces. Mais quelques Conciles du neuvième ſiècle, entr'autres celui de Meaux tenu en 845, commençant à regarder ceux qui ne ſont pas nés en légitime mariage comme des perſonnes deshonorées, les déclarèrent incapables de recevoir les Ordres, & d'être admis dans l'État Eccléſiaſtique. Du temps de *Grégoire VII*, cette loi devint générale pour toute l'Egliſe latine, & fut confirmée dans le Concile général de Latran tenu ſous *Innocent III*.

L'article *Dates* eſt un des principaux points de la Diplomatique; auſſi eſt-il fort étendu & très-curieux. On ſçait qu'il faut entendre par ce mot l'annotation du lieu & du temps où les Diplômes, les Actes, les Lettres, &c, ont été donnés ou écrits ſous la formule ordinaire, *donné ce* &c, *en* &c. Du mot latin *data* ou *datum*, eſt venu le mot *date*; on ſous-entendoit toujours ou *epiſtola*, ou *charta*, ou *edictum*, ou *diploma*. Pour ſuivre un certain ordre & répandre plus de jour ſur cette matière, le ſçavant auteur diviſe les dates en quatre claſſes: dates de temps, dates de lieu, dates des

personnes, dates des faits. Parmi les dates de temps, il en est de vagues ou indéterminées, & d'autres spéciales; dans cette classe sont comprises les dates du Monde, des différentes Indictions dans les divers Actes, du Cycle, du Terme Paschal, de l'Epacte, des Concurrents, des Olympiades, des différentes Eres, de l'An de Grace, de l'An de la Nativité & du Seigneur, de l'An de l'Incarnation dans les divers actes & les différens siècles, de la Trabéation, de la Passion de *J. C*, du règne de *J. C*, du mois, des semaines & des jours, de l'heure, des Féries, Dimanches & Fêtes, enfin de la Lune. Suivent ensuite les dates du lieu qui apprennent dans quelle Ville, dans quelle Place, dans quel Château un Diplôme a été dressé.
» Avant le douzième siècle, dit Dom » *de Vaines*, il étoit rare qu'après avoir » daté d'une Ville, on spécifiât le Pa» lais où la pièce avoit été donnée; » mais dans ce siècle, on détermina » le lieu précis de la confection de » l'acte. Au 13^e^, on porta l'exactitude » jusqu'à marquer la salle dans laquelle

» on l'avoit passé. Au reste, cette date » du lieu n'étoit point exigée par les » Loix Romaines, & n'est requise que » depuis l'Ordonnance de 1462, con» firmée par celle de Blois, qui or» donne que les Notaires mettront le » lieu & la maison où les contrats sont » passés. « Cette espèce de date eut lieu dès le 9^e^ siècle dans les Bulles & dans les Actes Ecclésiastiques, & dès le 5^e^ dans les Actes & Diplômes des Princes. Les dates des personnes sont celles des Consuls ou du Consulat, dans les divers Actes du Pontificat des Papes & des Evêques, dans les Bulles particulièrement; du règne des Empereurs & des Rois, dans toutes sortes d'Actes en parcourant les différens siècles. Vient enfin la quatrième espèce de dates, celle des faits historiques. Les Anciens ajoutoient souvent aux autres dates des notes historiques, qui, à l'avantage de la date, joignoient celui de rappeller des faits intéressans; ainsi l'on montre dans l'Eglise de St^e^ *Léonide* de Milan, un monument du 5^e^ siècle, daté de l'an 104 de l'Eglise Catholique. *Muratori* croit que c'est l'époque du jour où

les Ariens rendirent cette Eglife aux Catholiques. On connoît une charte de 1105 qui date de l'apparition d'une Comète. D. *Vaiffette* en produit une de 920 qui marque l'époque de la dépofition de *Charles-le-Simple*, & fait voir que le Languedoc n'obéiffoit point à la France, & que les Colons de la Septimanie ne fe regardoient point comme François. L'auteur traite enfuite de la fréquence & de la rareté des dates dans les différens fiècles, de leurs différentes formules, de leur place dans les Actes, & de la manière de les exprimer, en chiffres ou autrement.

Je terminerai cet extrait par l'article *Serviteur*, qui offre des traits fort curieux. Parmi les différens titres d'humilité qu'on prenoit dans les Lettres ou autres Actes, on trouve celui de *Serviteur* qu'on prend affez communément vis-à-vis de fon fupérieur & fon égal; cet ufage eft fort ancien, dit D. *de Vaines*. » Il eft probable que les Ro» mains le prenoient, non pas dans » leurs Lettres, puifqu'il ne nous en » refte aucun veftige, & que leur for» mule finale étoit des plus fimples & » en forme de fouhait, mais peut-être

» dans la converſation. ...... Une
» preuve que ce titre d'humilité eſt
» très-ancien, c'eſt l'antiquité de celui
» de *Serviteur des Serviteurs*. On étoit
» dans l'uſage de ſe dire *Serviteurs* les
» uns des autres, ou *Serviteurs de*
» *Dieu ;* mais quelqu'un crut devoir
» augmenter cette idée en ſe diſant,
» *Serviteur des Serviteurs mêmes, l'Eſ-*
» *clave des Eſclaves*. S. *Auguſtin* ſemble
» être le premier qui ſe ſoit ainſi qua-
» lifié ; & ce titre, que la ferveur des
» premiers ſiècles fit trouver très-
» beau, ne tarda pas à être pris par
» ce qu'il y avoit de plus éminent dans
» l'Egliſe. S. *Grégoire* eſt le premier
» Pape qui ſe ſoit approprié l'humble
» formule, *Servus Servorum Dei*. *Paſ-*
» *quier* l'attribue au Pape *Damaſe ;* mais
» la Lettre qui l'autoriſe eſt ſuppoſée.
» Elle devint de ſtyle dans les Bulles
» des ſucceſſeurs de ce ſaint Pape. «
Le ſçavant Bénédictin parcourt les dif-
férens ſiècles où ce titre fut d'uſage,
& dit qu'après le milieu du 15e ſiècle,
elle devint fixe pour les Bulles, & ſer-
vit à les diſtinguer des Brefs & des
*motus proprii*. Dom *de Vaines* conclut
cet article en diſant que les Bulles ou

Lettres Apostoliques des six premiers siècles, dans lesquelles un prédécesseur de S. *Grégoire* se diroit *Serviteur des Serviteurs de Dieu.*, paroîtroient pour le moins suspectes. Il ne s'ensuit pourtant pas que, depuis cette époque jusqu'au 12e siècle, l'omission de ce titre pût être un moyen légitime de suspicion, puisque les Papes ne furent pas absolument constans à suivre cette formule. Il n'en est pas de même aux 12e & 13e siècles. Pour que cette omission ne rende pas la Bulle suspecte, il faut qu'elle soit remplacée par le titre de *Pape*, avec le nombre qui le distingue de ses prédécesseurs du même nom, &c. Cet humble titre ne fut jamais revendiqué par les Papes d'une manière exclusive; dès le 5e siècle il fut commun aux Evêques & à d'autres Ecclésiastiques; il en faut voir les preuves dans l'auteur même, qui termine cet Article par l'observation que la formule *Servus vester*, *Servulus vester*, est sans doute l'origine de la formule finale de nos Lettres, *votre Serviteur*, *votre petit Serviteur*, *votre très-humble Serviteur*. Je suis, &c.

*A Paris ce 28 Juin 1774.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE IV.

*Dissertation sur Corneille & Racine; suivie d'une Épître en vers. A Paris, chez Lacombe Libraire, rue Christine; Brochure in-8° de 66 pages.*

VOUS fûtes révolté l'année dernière, Monsieur, en lisant un Éloge prétendu de *Racine* où l'on affectoit de ne louer cet Ecrivain qu'en déprimant le grand *Corneille*. La Brochure dont il est ici question, quoiqu'écrite d'un ton moins impérieux & moins tranchant, a le défaut contraire; *Racine* m'y paroît beaucoup trop rabaissé. L'auteur, en comparant *Racine* & *Corneille*, n'appuye que sur les parties de l'art dramatique

dans lesquelles ce dernier a l'avantage. En général, ses raisonnemens à cet égard sont très-bons; mais il falloit continuer le parallèle, & il seroit arrivé qu'après un examen complet des grandes qualités & des défauts de ces deux Poëtes immortels, un esprit impartial & fait pour goûter également leurs différens mérites, eût craint de prononcer. Mais la plûpart de ceux qui se mêlent de juger ne font que suivre leur penchant; chacun d'eux prétend nous tracer le portrait de nos deux illustres Tragiques, & finit par ne nous donner que le sien. L'un n'est sensible qu'à la perfection du style & à la chaleur des détails; il ne peut concevoir que l'élévation des pensées, l'énergie & la variété des caractères puissent compenser d'aussi grands avantages; en conséquence, il déclame de toutes ses forces contre la chaleur du style. L'autre, en convenant que la diction de *Racine* est inimitable, ne dit pas un mot qui fasse sentir combien ce talent d'écrire est rare, combien il est précieux, combien il suppose de gé-

nie. C'est là précisement ce qu'on doit reprocher à l'auteur de la *Dissertation* que je vous annonce, & dans laquelle néanmoins il y a de très-bonnes vues, comme je viens de vous le dire. Vous allez en juger vous-même.

Le Dissertateur compare d'abord les pièces des deux Tragiques pour le but moral ; il entreprend de prouver que, sous cet aspect, *Racine* n'a pas une seule pièce dont un vrai Philosophe doive lui sçavoir gré. Il voit dans *Aléxandre* un Conquérant qui abandonne le champ de bataille pour venir soupirer. ; dans *Mitridate* un Vieillard amoureux occupé à épier une femme dont il fait le malheur, & deux fils qu'il est prêt à jetter dans les fers ; dans *Iphigénie* un sujet fondé sur un oracle injuste, qui, loin d'être démenti par les Dieux, est justifié par le meurtre d'une jeune infortunée qui n'a commis aucun crime ; dans *Phèdre*, incestueuse par un penchant involontaire, il trouve le fatalisme le plus dangereux, arme employée par le Ciel même pour for-

cer l'homme à être criminel ; *Athalie* ne lui offre que les fureurs d'un Prêtre fanatique qui conspire contre une Reine respectable par son âge, & à laquelle on ose dérober son légitime & seul héritier, parce que l'on suppose qu'elle le fera périr malgré toutes les raisons que la politique & les intérêts du Trône opposeroient à un pareil attentat. La seule pièce de *Racine* qui lui paroisse offrir un tableau intéressant pour l'humanité, est *Andromaque*, dans laquelle on peut connoître combien une mère est respectable & combien souvent une amante est dangereuse. Il seroit aisé, Monsieur, de refuter toutes ces critiques outrées, quoiqu'elles ayent l'air de ne pas manquer de fondement. Le rôle de *Phèdre*, par exemple, fait voir, de même que celui d'*Hermïone*, le danger de s'abandonner à ses passions. Il ne seroit pas aussi difficile que l'auteur semble le croire, de justifier le sujet d'*Athalie*. Il ne faudroit pour cela que l'exposer tel que *Racine* l'a conçu. *Athalie* est une Reine idolâtre & cruelle qui veut renverser les Lieux Saints & détruire la race de *David*,

même dans ses propres enfans. Quelqu'insensé que soit ce dessein, elle ne laisse pas de l'avoir formé puisqu'elle a déja fait massacrer tous les frères de *Joas*. Quel spectacle plus grand & plus instructif que celui de la Providence, se servant de la foiblesse d'un enfant & d'un Prêtre pour confondre ces projets horribles, punir les forfaits de cette Reine barbare, &, en affermissant le sceptre dans la Maison de *David*, conserver à ce grand Roi cette suite de descendans dont devoit naître le *Messie*? Il faut se rappeller que le gouvernement des Juifs étoit théocratique, & que le Grand Prêtre dans toute cette action n'est que l'instrument des desseins éternels & des vengeances célestes. Enfin, pour considérer ce sujet dans son vrai point de vue, il faut se transporter chez le Peuple Juif & conserver encore du respect pour les Livres Saints; il faut se souvenir que *Racine* a fait cette Tragédie pour des Croyans, non pour les Philosophes du jour & leurs partisans imbécilles ou politiques.

L'auteur attaque aussi la moralité

de *Britannicus* ; il prétend qu'aucun enfant, aucun homme dans l'état de pure nature, ne verroit le tableau qu'il préſente, ſans préférer d'être plutôt *Néron* que *Britannicus*, ſi on l'abandonnoit à l'inſtinct naturel. Pour moi, Monſieur, je penſe qu'on doit avoir meilleure opinion de la nature humaine, & qu'un homme, quand on l'abandonneroit à lui-même, répugneroit à être l'aſſaſſin de ſes proches ; d'ailleurs, le rôle de *Burrhus* me paroît renfermer les leçons les plus grandes & les plus touchantes que l'on puiſſe donner à un Prince.

L'auteur ne trouve dans *Racine* que la Tragédie d'*Iphigénie* qui offre une action intéreſſante pour tout un Peuple. » Un père jaloux de ſes fils, » pourſuit-il ; une femme emportée » conſpirant dans le Serrail au milieu » d'Eſclaves tremblans ; un Guerrier, » fils d'*Achille*, qui tantôt dit à une » mère, *ou j'égorgerai ton fils ou tu* » *m'épouſeras*, & tantôt aux Ambaſſa- » deurs de la Grèce, *dût cet enfant être* » *un autre Hector, je l'armerai contre* » *vous, & je combattrai pour lui,*

» *pourvu que l'on m'aime.* Une marâ-
» tre aveuglée par sa passion pour un
» jeune homme qu'elle veut séduire,
» & contre lequel son désespoir arme
» un mari crédule ; un monstre, l'ef-
» froi du monde & l'opprobre du
» trône, empoisonnant un Prince ver-
» tueux pour le ravir à sa maîtresse ;
» qu'il condamne à se taire en se ca-
» chant derrière une tapisserie : sont-
» ce-là des sujets dignes de la ma-
» jesté du Théâtre ? Que l'on oppose
» à ces intrigues peu nobles, le destin
» de Rome attachée au sort de trois
» Héros qui vont combattre pour la
» défendre ; la conjuration qui peut
» détruire presqu'à sa naissance le
» pouvoir fondé par *Jules-César*, &
» renverser ce trône cimenté du sang
» de tant de millions d'hommes ; la
» tolérance célébrée par un Guerrier
» adorateur des faux Dieux, & cepen-
» dant aussi ennemi de toute persé-
» cution que s'il eût servi un Dieu
» de paix ; le contraste frappant de
» l'ambition de *Pompée* & des
» vertus de *Sertorius* ; le secret in-
» téressant & terrible d'un Usurpateur

» réduit à hésiter entre le légitime hé-
» ritier du trône qu'il veut massacrer
» & son propre fils qu'il ne peut re-
» connoître, & que ni l'un ni l'autre
» des jeunes Princes ne veut être,
» tant ils craignent d'avoir un Tyran
» pour père : idée sublime, & peut-
» être supérieure à tout ce que l'on
» a écrit, parce qu'elle rassemble tout
» ce que l'esprit humain peut imagi-
» ner de plus fort pour exprimer la
» honte du crime, l'horreur qu'il ins-
» pire, & la bassesse à laquelle il ré-
» duit, sans que la pourpre & le
» diadême puissent en couvrir l'igno-
» minie. C'est en réunissant ces traits
» de grandeur que l'on peut avoir une
» idée véritable de *Corneille*. «

Il est vrai que le plus grand nombre des chefs-d'œuvre de notre premier Tragique ont un objet plus noble & plus important que ceux de *Racine*; mais il s'en faut bien qu'il n'y ait dans le Théâtre de ce dernier qu'*Iphigénie* dont le sujet soit intéressant pour toute une Nation. *Néron* continuera-t-il d'être bienfaisant, ou sera-t-il un monstre ? Il me semble que rien au-

monde ne doit intéresser davantage le Peuple qu'il va gouverner. L'intrigue de *Bérénice* n'est fondée que sur une Loi de l'Empire, & ce devoit être une alternative bien digne de fixer l'attention des Romains, que de sçavoir si le maître de l'Univers commençeroit son regne par enfreindre les Loix ou par leur sacrifier ses passions les plus chères. Et cette même *Athalie*, dont je parlois tout-à-l'heure, comment pourroit-on dire que la révolution qu'offre cette Tragédie n'est pas intéressante pour le Peuple Juif ? Il s'agit précisement de l'objet le plus important pour cette Nation ; il s'agit de sçavoir si le sceptre de *David* sera conservé dans sa famille, & par quels ressorts admirables Dieu sera trouvé fidèle en ses promesses.

Une observation du Dissertateur plus généralement vraie, c'est que la lecture de *Racine* amollit l'ame, & que celle de *Corneille* lui donne plus de vigueur. » *Corneille* place » toujours ses grouppes de ma- » nière à les faire contraster avec une » énergie qui produit dans l'ame du

» Spectateur de grands mouvemens ;
» & qui la force de s'élever au-dessus
» d'elle-même. *Racine*, en faisant éga-
» lement contraster ses figures, les
» laisse dans un repos plus suave ; le
» Spectateur semble rougir, avec cha-
» cun des êtres mis en action, de voir
» trahir le secret des foiblesses dont
» l'homme est capable. Il ne s'élève
» pas ; il descend au fond de son
» cœur. Loin de détester ou de penser
» à fuir la passion dont la représenta-
» tion l'affecte, il s'en pénètre, il se
» la rend propre ; point de femme qui,
» après avoir partagé le délire de
» *Phèdre*, ne s'occupe plus de la plain-
» dre que de ne pas lui ressembler.
» Que l'on joue sur deux Théâtres dif-
» férens, au même instant, *Polieucte*
» ou les *Horaces*, *Mithridate* ou *Andro-*
» *maque* ; qu'à ces deux représenta-
» tions il assiste deux hommes égaux
» en sensibilité, en amour pour la
» gloire, en qualités morales & phy-
» siques : celui qui aura vu représen-
» ter *Pyrrhus* ou l'amant de *Monime*,
» se sentira le cœur rempli de je ne
» sçais quel besoin d'aimer : il cher-
» chera, sans presque se l'avouer, un

» objet qui puiſſe l'aider à ſupporter » le fardeau du nouveau ſentiment » qui l'oppreſſe ; ou, s'il aimoit avant » de ſe rendre au ſpectacle, il ſera, » malgré lui, convaincu que, s'il fal- » loit, au moment où ſa ſenſibilité eſt » plus active, ſacrifier ſa maîtreſſe à » la gloire ou à quelqu'intérêt étran- » ger à ſon cœur, un tel effort ſe- » roit au-deſſus de ſes forces. L'hom- » me, que le génie de *Sévère* ou » des *Horaces* aura ſubjugué, ne reſ- » pirera que le Patriotiſme en ſor- » tant du Théâtre ; & j'oſe le croire : » ſi dans les garniſons ou dans les ca- » ſernes, on faiſoit lire, comme une » récompenſe dûe au mérite, les » meilleures Pièces de *Corneille*, ce » ſeroit peut-être le moyen le plus sûr » de corriger nos Guerriers de ces ſen- » timens de volupté folâtre qu'ils » puiſent au ſein des Villes, & ſur-tout » de cette Capitale, qui, pour nous, » a placé Capoue au ſein de Rome » même. «

L'auteur convient de la ſupériorité de *Racine* pour le ſtyle ; mais il re- marque que ce talent d'écrire, cet

art si séduisant & si précieux, *n'est quelque chose que pour les Sçavans de chaque Peuple*; il falloit dire pour le Peuple chez lequel on écrit. Car, pour avoir du plaisir à la lecture de *Racine*, il n'est pas nécessaire d'être *Sçavant*; il suffit d'avoir quelqu'étincelle de goût, & de la sensibilité dans l'ame.
» Le sort de l'Ecrivain que les seules » Traductions font connoître, dit l'au» teur, ressemble assez bien à celui » d'un Peintre très-grand coloriste, » mais plus foible compositeur, dont » les meilleurs ouvrages ne peuvent » être connus hors de sa patrie, que » par les gravures que l'on en fait. Il a » perdu son plus bel attribut; si son » tableau est foiblement composé ou » dessiné, un autre Art a trahi les foi» blesses du sien; il n'est plus secondé » par la magie du coloris, qui, en sé» duisant les yeux, rendoit leur juge» ment moins sévère. *Corneille* n'a » point à craindre ce destin. La vi» gueur de son génie ayant tout donné » à l'ensemble, & très-peu à l'art des » détails, ses ouvrages étincellent » par-tout de ces beautés sublimes qui

» tiennent aux pensées & non aux ex-
» pressions. C'est un métal qui ne perd
» ni sa force ni sa valeur, quelque
» forme qu'on lui donne; ou plutôt
» c'est une plante également suave ou
» salubre, soit qu'elle croisse sur son
» sol natal, soit qu'elle soit transpor-
» tée dans quelque climat étranger.
» Aussi, que l'on interroge tous les Peu-
» ples de l'Europe qui ont quelques
» connoissances de l'Art Dramatique,
» & l'on entendra le suffrage le plus
» unanime préférer le Peintre d'*Au-*
» *guste*, de *Sertorius* & des *Horaces*,
» à celui de *Pyrrhus*, de *Néron* & de
» *Bajazet*. «

Il est peut-être bien hardi d'assurer que tous les Etrangers donnent la préférence à *Corneille*; car la plupart de ceux d'entr'eux qui ont reçu quelqu'éducation sçavent le François; notre langue est devenue celle de l'Europe entière. D'après ce fait qu'on ne peut révoquer en doute, on voit ce que devient la comparaison du tableau & de la gravure, puisqu'un si grand nombre d'Etrangers jouissent comme nous des tableaux offerts par

*Racine*, & n'ont besoin ni d'estampes ni de traductions.

Je vous citerai un autre morceau que j'ai lû avec plaisir dans cette Brochure, & qui m'a paru très bien pensé. Il est question des *Bienséances Théâtrales* qu'on accuse *Corneille* d'avoir négligées dans ses Tragédies. » Si » par ce mot générique, dit l'au» teur, on entend le respect dû aux » mœurs, certainement *Corneille* est » au-dessus de tout reproche. Si l'on » entend les nuances particulières » que l'on doit adapter à chaque ca» ractère ou à chaque sexe, alors je » retrouverai toujours dans le goût » particulier de chaque Nation ou » de chaque demi-siècle, une raison » qui décide en faveur de *Corneille*, » sans accuser cependant son Rival. » Il est incontestable que le même ca» ractère ou la même situation, qui » a été applaudie à *Athènes*, ne l'au» roit point été à *Lacédémone*. Il est in» contestable que *Mérope*, quoique » l'un des plus beaux ouvrages qui » soit jamais sorti du génie d'un grand » Maître, ne seroit pas autant applau-

» die que *Brutus* fur le Théâtre de
» Londres. Ainfi, en comparant la dou-
» leur tendre de *Monime* & la dou-
» leur impétueufe de *Cornélie*, on ne
» doit pas conclure que cette der-
» nière bleffe les *Bienféances Théâ-*
» *trales*, par la raifon que la Nature
» n'a dû donner aux femmes d'autres
» armes que des larmes & une dou-
» ceur qui les rend plus éloquentes.
» Cette affertion feroit une fuite de
» nos préjugés modernes ou de nos
» mœurs nouvelles. Les Dames Ro-
» maines, qui vivoient du temps de
» *Fabricius*, étoient certainement
» bien éloignées d'agir & de penfer
» comme celles qui vivoient fous le
» regne d'*Héliogabale*. Il n'eft donc
» point de *Bienféances Théâtrales ab-*
» *folues*; toutes font *relatives*. Peut-
» être même, dans ce fiècle, n'eft-il
» pas une feule République où le rôle
» de *Cornélie*, lû devant une affemblée
» de femmes, ne produisît beaucoup
» plus d'effet & n'infpirât plus d'ad-
» miration que celui de *Monime*. «

Vous voyez, Monfieur, qu'il y a des réfléxions très-juftes dans cette

*Dissertation.* Je le répète; son grand défaut est de ne pas assez mettre dans la balance toutes les qualités admirables de l'illustre *Racine*, ce génie du style, cette vérité précieuse qui fait le charme de toutes ses productions, cette science du plan & de l'intrigue, cette adresse à enchaîner les scènes les unes aux autres, à lier un épisode à l'action, cet art de traiter les passions tendres, art dans lequel il n'aura sans doute jamais d'égal, enfin cette fléxibilité, cette fécondité merveilleuse qui produit tant de beautés immortelles dans un sujet stérile comme dans celui de *Bérénice*, où il a, pour ainsi dire, imité la Divinité en créant tout avec rien. Quand on sent vivement les beautés de *Racine*, le plus grand éloge qu'on puisse faire de *Corneille* est de rester encore dans l'incertitude. *Corneille* est plus grand sans doute; mais *Racine* est plus parfait, & la perfection, portée aussi loin, est aussi étonnante & peut-être plus rare que le génie qu'elle n'exclud point; car qui oseroit refuser du génie à *Racine*?

Cette *Dissertation* est suivie d'une Pièce fugitive intitulée *Épître à ma Plume*. Le Poëte y veut peindre toute la volupté, toutes les consolations que l'art d'écrire répand sur sa vie. Voici un morceau qui vous donnera une idée de son talent pour la versification. Il nous dit que le flambeau de ses jours alloit s'éteindre, & que l'aspect de sa plume le rendit à la vie.

Par devoir, c'est toi que je chante,
O ma Plume, *présent divin !*
Et mon ame reconnoissante
Conduit sans art mon esprit & ma main.

*Tel un Convalescent à chaque pas s'arrête*,
Tel mon esprit s'essaye . . . . . une longue douleur
*Est une maladie horrible pour le cœur :*
*Il se crispe*, il se glace . . . . . & *comme lui la tête*
Avec ses facultés perd bientôt sa vigueur.
Mais une Plume y remédie :
Je le sens bien ; quand on meurt de regret,
La solitude effraie, empoisonne la vie.
En écrivant, on s'embrase, on renaît :
Plus de fureur ou d'apathie :
Le charme agit : & l'on croiroit
Que de nos maux le Confident muet
*Vers lui de nos chagrins attire une partie.*
*Au moins, c'est une compagnie ;*

On semble toujours espérer
Qu'il va répondre à ce qu'on lui confie ;
C'est une erreur, mais qu'importe ? On oublie
Qu'alors on soit seul à pleurer.
Dieux ! quelle volupté de répandre son ame ;
*De la palper* en écrivant !
On fixe alors *sa volatile flamme* :
*On la double* : on éprouve un *charme décevant.*
*Chaque linéament à sa divine essence*
*Prête un corps qui charme les sens* :
On la voit . . . *elle est-là* . . . les yeux en sont garans :
Et *l'on touche ce que l'on pense.....*
*Quel Thermomètre qu'un cœur tendre!*
*Il marque un autre Ciel ; il confond les climats :*
Tout augmense ou décroît, selon qu'il le mesure ;
Ce qu'on sépare, il le rejoint, &c.

Bon Dieu, quels vers & quel style ! J'oubliois de vous dire que la *Dissertation sur Corneille* est accompagnée de très-longues Notes, d'une entr'autres où l'on se déchaîne beaucoup contre les Critiques & sur-tout contre ceux qui ne conseillent pas de lire le *Poëme des Sens* de M. *du Rosoi.*

Je suis, &c.

*A Paris ce 30 Juin 1774.*

# LETTRE V.

*Théorie des Sentimens Agréables, où, après avoir indiqué les règles que la Nature suit dans la distribution du Plaisir, on établit les Principes de la Théologie Naturelle & ceux de la Philosophie Morale; cinquième édition, augmentée de l'Eloge Historique de l'Auteur, de deux Discours qu'il a prononcés à Reims, & de l'Explication qu'il a donnée d'un monument antique, découvert dans la même Ville; un volume petit in-8° de près de 400 pages. A Paris, chez de Bure père, Quai des Augustins au coin de la rue Gît-le-Cœur. Prix, 3 liv. 12 sols relié.*

L'AUTEUR de cet ouvrage est feu M. *Lévesque de Pouilly*, *Lieutenant des habitans de la Ville de Reims*. Son *Eloge*

*Hiſtorique*, mis à la tête de ce volume, préſente peu de particularités ſur ſa vie; l'hiſtoire d'un Philoſophe eſt, pour l'ordinaire, aſſez ſtérile en événemens. *Louis-Jean Léveſque de Pouilly* nâquit à Reims en 1691. Il fit ſes premières études dans l'Univerſité de cette Ville, avec ces diſpoſitions heureuſes qui, dès l'enfance, préſagent les homme rares. Il ſe propoſa de ne rien ignorer de tout ce qui peut faire l'objet des connoiſſances humaines; la Théologie, la Philoſophie, les Mathématiques, les Langues ſçavantes, l'Hiſtoire & les Belles-Lettres, l'occupèrent ſucceſſivement tout entier. Il n'étoit encore âgé que de vingt-deux ans, lorſqu'il entreprit de ſonder les profondeurs du fameux Livre des *Principes de Newton* qui ne paroiſſoit que depuis quelques années; il eut la gloire d'être le premier en France à entendre un Livre qui faiſoit l'étonnement des Sçavans de Londres, & le déſeſpoir des Mathématiciens de Paris. L'étude des Belles-Lettres obtint la plus grande partie de ſon temps, & ce fut ſur-tout dans les ouvrages

des Anciens, dans les auteurs de Rome & d'Athènes, qu'il puisa ce fond immense d'érudition qui le distingua. Quoique sa mémoire fût prodigieuse, il étoit dans l'usage de confier au papier les morceaux curieux que ses lectures lui offroient. Il est à peine croyable jusqu'à quel point il poussa la collection de ces extraits; il en forma un Recueil de douze volumes *in-folio*, chacun de 1200 pages. Le mérite & les talens de M. *de Pouilly* lui ouvrirent les portes de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Il ne s'imagina pas que le Temple où il venoit d'être admis, fût celui du repos; il en acquit une nouvelle ardeur pour l'étude, &, dans chaque assemblée, il offroit régulièrement à ses confrères quelque morceau de littérature ou d'érudition.

M. *de Pouilly* s'étoit fixé à Reims sa patrie, où il exerça long-temps la Magistrature Municipale. Il s'y rendit cher à ses concitoyens par le grand nombre d'établissemens utiles qu'il y fit, tant pour accélerer les progrès des Arts que pour entretenir l'abon-

dance publique, pour assurer la santé & la tranquilité des habitans. Il y mourut généralement regretté le 4 Mars 1750, âgé de 59 ans & demi. Quelques jours avant son décès, il reçut de Milord *Bolingbrooke*, avec lequel il avoit conservé toute sa vie les relations les plus intimes, une lettre où plusieurs matières de Philosophie & de Morale étoient traitées. Cette lettre finissoit en ces termes, qui sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de M. *de Pouilly* : » Enfin, mon cher » *Pouilly*, dans cette foule d'hommes » que j'ai pu connoître, & dont j'ai » cherché à étudier l'esprit & le ca- » ractère, je n'en ai encore vu que » trois qui m'ayent paru dignes qu'on » leur confiât le soin de gouverner » des Nations. Notre amitié est trop » étroite, elle est, ainsi que le disoit » *Montaigne*, *trop libre & trop franche* » *dans ses allures*, pour que je m'en- » veloppe avec vous de cette fausse » modestie dont il faut quelquefois se » faire un bouclier contre les traits de » l'envie; je vous dirai donc hardi- » ment que ces trois hommes sont » *Vous*, *Pope*, & *Moi.* «

La *Théorie des Sentimens Agréables* n'étoit, dans l'origine, qu'une lettre adressée par M. *de Pouilly* à ce même Milord *Bolingbrooke ;* elle fut d'abord imprimée furtivement & sans l'aveu de l'Auteur qui ne la destinoit point à voir le jour. Pressé cependant par ses amis de traiter cette matière qu'il n'avoit fait qu'effleurer, il refondit cette lettre, développa ses idées, étendit l'application de ses principes, & en forma ce Livre qui fut d'abord imprimé à Genève, & qui, en peu de temps, obtint les honneurs de plusieurs éditions. L'objet que l'auteur s'y propose est de nous découvrir les sources & la mesure de nos goûts, de nos plaisirs & de nos devoirs.

L'homme est né pour le bonheur ; &, dans la vue de l'y faire parvenir, l'auteur de la Nature l'a doué de plusieurs facultés, tant corporelles que spirituelles ; il a voulu le conduire à ce but, non-seulement par le secours du raisonnement, mais encore par la voie plus prompte de l'instinct & du sentiment. Jusques-là M. *de Pouilly* ne dit rien que n'eussent observé déja

la plûpart des Philoſophes modernes. Mais voici comment il ſuit & particulariſe cette obſervation. Nos facultés ne peuvent nous être utiles ni ſe développer qu'autant qu'on les exerce. Le mouvement ou l'action nous eſt donc néceſſaire ; autrement nous tomberions dans l'engourdiſſement & la langueur. D'un autre côté, bornés & foibles comme nous le ſommes, toute action exceſſive & violente uſeroit & détruiroit nos organes ; il ne nous faut donc qu'un mouvement ou un exercice modéré ; or c'eſt préciſément à ce juſte milieu, c'eſt-à-dire à un exercice modéré de nos facultés, que le Créateur, ſelon M. *de Pouilly*, a ſagement attaché le plaiſir.

L'auteur part de ce principe, & paſſe en revue les plaiſirs des ſens, ceux de l'eſprit & ceux du cœur. Il rend compte de ce qui forme l'agrément & la beauté dans les ouvrages de la Nature & de l'Art ; dans les viſages, dans les couleurs, dans les ſons ; dans la figure, dans la proportion, dans la ſymétrie, dans la variété & la nouveauté des objets ;
dans

dans les goûts de chaque âge, dans les pensées, dans le langage & dans le style; dans les sciences, dans les passions, dans les mouvemens de l'ame, enfin, dans tout ce qui tient à l'ordre moral ou physique. De-là, par une gradation aussi juste que nécessaire, il remonte à une première cause intelligente, à l'auteur bienfaisant de la Nature qui a établi cette heureuse harmonie, & qui nous a donné précisément la mesure de sensibilité qui, tout compensé, convenoit le mieux à nos besoins.

M. *de Pouilly* observe dans son IV[e] Chapitre qu'il y a un plaisir attaché à tous les mouvemens du cœur où la haine & la crainte ne dominent point. Tout sentiment de tendresse, d'amitié, de reconnoissance, de générosité, de bienveillance, est un sentiment de plaisir. Telle est, par exemple, la puissance de l'amour, qu'il donne des charmes au chagrin même. » La mort » vient-elle d'enlever à quelqu'un » l'objet d'une vive amitié? Ne faites » point diversion à sa tristesse, si vous » vous intéressez à ses plaisirs; il re-

» poufferoit un confolateur importun.
» L'ame fe repréfente alors vivement
» la perfonne qu'elle a aimée ; elle la
» voit, elle en jouit, & cette jouif-
» fance imaginaire devient un plai-
» fir réel. L'amour-propre fe joint à
» la tendreffe pour rendre cette dou-
» leur précieufe ; on aime à fe rap-
» peller tous les fentimens qui ont
» flatté, & l'on s'applaudit d'avoir pu
» les mériter. « Au contraire, la haine
& les paffions qui en prennent naif-
fance, font néceffairement accompa-
gnées d'un fentiment douloureux, par
l'idée du mal qui nous afflige ou qui
nous menace ; elles portent même
leur poifon jufques dans le fang, &
répandent, dans toute l'étendue du
corps, une impreffion défagréable.
On pourroit objecter à M. *de Pouilly*
qu'il y a des plaifirs vifs qui naiffent
du fein de la haine. La deftruction de
fon ennemi paroît fouvent le plus
grand de tous les biens ; il y a même
des hommes aux yeux defquels il n'eft
point de fpectacle plus agréable que
la chûte de quiconque leur paroiffoit
heureux. Un bonheur étranger ren-

doit leur misère plus vive ; ils applaudissent à tout ce qui anéantit des points de vue qui leur étoient odieux. Mais il répond que toutes ces sortes de plaisirs malfaisans décèlent toujours un malheur secret dont ils ne font qu'adoucir ou suspendre le sentiment. Aussi, dit il, tout homme, né envieux ou méchant, est-il naturellement triste.

Les loix du sentiment étant les mêmes pour tous les hommes, comment arrive-t-il que leurs goûts soient si variés, si divers, & quelquefois même si opposés ? L'auteur en assigne plusieurs causes. La première, selon lui, est la diversité des organes. » C'est ainsi, dit il, que des fibres de » l'œil, tendres & délicates, aiment » mieux le violet que l'orangé, parce » que, comme on le sçait par les ex» périences de *Newton*, le violet est » une couleur attachée à des rayons » plus foibles ; l'orangé, à son tour, » obtiendra la préférence au juge» ment de ceux dont les fibres de l'œil » sont plus fermes & plus solides Des » sons, rudes pour un Peuple délicat,

» ne le ſont point pour des Peuples » groſſiers ; & un homme, dont parle » *Pétrarque*, étoit moins charmé du » chant des roſſignols que d'un con- » cert de grenouilles ; les fibres de ſon » oreille étoient apparemment ſi com- » pactes, qu'une ſuite de cris perçans » les ébranloit ſans les fatiguer. La Na- » ture a peut-être plus diverſifié les » cerveaux que les organes des ſens. » Quelle différence entre le ſalpêtre » d'une tête Indienne & les glaces » d'une tête Laponne ! L'impreſſion » d'un même objet ne doit donc pas » être la même ſur des ſubſtances ſi » différentes «.

Des connoiſſances plus ou moins étendues ſont encore une des cauſes de la variété des goûts. A la vue du même objet, les uns ſont uniquement frappés des agrémens réels qui s'y trouvent ; d'autres ſe livrent à l'impreſſion que fait ſur eux la privation de quelques beautés qui y manquent. Au treizième ſiècle, les beaux Arts étoient entièrement anéantis dans l'Europe. Le Magiſtrat de Florence,

comme on l'apprend de *Vasari* *, conçut le dessein de faire venir à grands frais, du fond de la Grèce, les Peintres les plus célèbres ; leurs ouvrages étoient alors les chefs-d'œuvre de l'Art. *Cimabué* devint leur disciple & recueillit les foibles débris qui restoient de la succession des *Parrhasius* & des *Apelles*. Devenu bientôt supérieur à ses Maîtres, il les effaça. On voit par le *Dante* (11e Chant du *Purgatoire*) qu'on ne doutoit point alors qu'il n'eût atteint la perfection de son Art. Mais *Giotto*, élève de *Cimabué*, donna des preuves éclatantes qu'on pouvoit aller beaucoup plus loin que son maître, & ses ouvrages furent généralement admirés comme les ouvrages les plus parfaits. Cependant, quel intervale immense sépare aujourd'hui ces deux Artistes, *Cimabué* &

* *George Vasari*, célèbre Architecte & habile Peintre Italien, natif d'Arezzo en Toscane. Il fut disciple de *Michel-Ange*. Il mourut à Florence en 1574, à 64 ans. Son principal ouvrage est une *Histoire des Peintres*, en trois volumes *in-4°*, en Italien ; elle est très-estimée.

*Giotto*, de *Michel-Ange* & de *Raphaël* leurs ſucceſſeurs !

Indépendamment des lumières de l'eſprit, les diſpoſitions du cœur ſuffiſent pour mettre de la différence dans les goûts. L'envie, par exemple, dégrade les Artiſtes aux yeux les uns des autres. Mais ne ſont-ils plus rivaux de leurs contemporains ou de leurs compatriotes ? On aime à les placer au ſommet de la perfection, & l'on ſe flatte de partager avec eux les lauriers qu'on leur diſtribue.

L'ambition eſt auſſi quelquefois une des cauſes qui détermine les goûts d'un Peuple. Les Romains n'eſtimoient que les talens qui les mettoient à portée, ſoit de dominer dans leur République, ſoit de triompher des Nations voiſines ; une idée de frivolité & de petiteſſe flétriſſoit à leurs yeux les Tableaux & les Statues qui frappoient un Grec de l'admiration la plus vive.

L'auteur remarque enfin qu'il arrive quelquefois que les principes de la Religion qu'on profeſſe, influent ſur le goût ; ainſi, pour un pieux Muſul-

man, les Statues les plus parfaites ne ſont que des idoles affreuſes.

M. *de Pouilly* ſe ſert des loix du ſentiment pour démontrer l'exiſtence de Dieu qui, par les agrémens, comme par autant de caractères qu'a gravés ſa main bienfaiſante, nous inſtruit des rapports ſecrets qu'ont avec nous les diverſes parties de ſes ouvrages. Il obſerve une différence eſſentielle entre les plaiſirs qui, ſelon lui, annoncent hautement une puiſſance intelligente. » La vapeur des » parfums, dit-il, les ſpectacles de » l'Architecture, de la Peinture & de » la Déclamation, les charmes de la » Muſique, de la Poëſie, de la Géo- » métrie, de l'Hiſtoire, d'une Société » choiſie : tous ces biens ſont natu- » rellement tels que leur jouiſſance » eſt *Plaiſir*, & que leur privation n'eſt » pas *Douleur*. Ce ne ſont point des ſe- » cours qui ſoulagent notre indigence; » ce ſont des graces qui nous enrichiſ- » ſent, & augmentent notre bonheur. » Combien de gens les connoiſſent » peu, & jouiſſent pourtant d'une vie » douce ! Ceux-mêmes qui y ſont le

» plus sensibles, peuvent les perdre
» impunément, s'ils sçavent les rem-
» placer. Mais il n'en est pas ainsi de
» plusieurs autres sortes de sentimens
» agréables. La loi, par exemple, qui
» nous invite à nous nourrir, ne se
» borne point à récompenser notre
» docilité; elle punit notre désobéis-
» sance. L'auteur de la Nature ne s'est
» pas reposé sur le plaisir seul du soin
» de nous convier à notre conserva-
» tion; il nous y porte par un ressort
» encore plus puissant, par la dou-
» leur. Son attention bienfaisante se
» marque jusques dans la différence de
» la durée qu'ont les divers plaisirs;
» ceux de la vue, de l'ouie, de l'es-
» prit, du cœur, ceux qui accompa-
» gnent une occupation modérée, sem-
» blent toujours s'offrir à nous; ils
» remplissent le vuide de la vie, sans
» donner atteinte à la santé. Il n'en
» est pas de même, par exemple, du
» plaisir attaché à la nourriture. Si sa
» durée se fût étendue au-delà du be-
» soin, un usage immodéré des ali-
» mens les plus sains les auroit bien-
» tôt changés en de mortels poisons. «

Pour achever de montrer que les ſentimens agréables annoncent une intelligence ſuprême, l'auteur obſerve encore que c'eſt uniquement par l'attrait du plaiſir que la Nature aſſure la conſervation de l'enfant nouvellement né. » Comment réuſſira-t-» on à le nourrir ? Envain la Nature » lui-a-t-elle préparé dans le ſein de » ſa mère l'aliment qui lui convient ; » par quelle voie l'engagera-t-on à » exprimer cette précieuſe liqueur ? » Cet enfant, incapable encore de » tout autre exercice de ſes différentes » facultés, ſe plaît à remuer ſes lèvres » & ſes joues de la façon la plus pro-» pre à faire paſſer dans ſa bouche le » lait qui lui eſt offert. Flatté par l'a-» grément de cette nourriture, il y » trouve un nouveau motif de réité-» rer les mêmes mouvemens. Il paſſe » ainſi les premiers temps de ſa vie, » ou à dormir, ou à goûter les ſeuls » plaiſirs qu'il puiſſe reſſentir ; & cet » être informe, qui ſembloit ne pou-» voir vivre que pour la douleur, ne » vit en effet que pour une ſuite de » ſenſations agréables. «

L'auteur, en parlant du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs, montre que la vertu ne donne point l'exclusion aux biens agréables, mais qu'elle est attentive à donner la préférence à ceux qui la méritent. Il discute la question *si les plaisirs des sens l'emportent sur ceux de l'ame*. Pour mieux les apprécier, il les imagine entièrement séparés les uns des autres & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un être insensible aux plaisirs de l'esprit, goûte ceux du corps dans toute leur durée ; mais que, privé, comme on le suppose, de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoye pas ceux qu'il sentira, & que, renfermé, pour ainsi dire, en lui-même, tout son bonheur se réduise au sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent : qu'on imagine, d'une autre part, un homme mort à tous les plaisirs des sens, mais en faveur duquel se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur ; s'il est seul, que l'Histoire, la Géométrie, les Belles-Lettres étalent

à ses yeux toute la richesse de leurs tableaux, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit; s'il se livre à la société, que la gloire & l'amitié, compagnes ordinaires de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves sans cesse renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame, & que, dans le fond de son cœur, sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrette que rien ne puisse altérer : il est peu d'hommes nés également sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui, placés entre ces deux états de bonheur, ne préférassent celui qui seroit fondé sur les jouissances de l'esprit. L'auteur ajoute que les plaisirs du corps ne sont jamais plus vifs que quand ils sont des remèdes à la douleur. C'est le degré de la soif, qui détermine le degré de plaisir qu'on ressent à l'étancher. La plûpart des plaisirs du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mêlange impur de la douleur. Il y a plus : tout ce que la volupté a de délicieux,

elle le reçoit de l'eſprit & du cœur; ſans leur ſecours, elle devient bientôt fade & inſipide. Enfin, les plaiſirs des ſens n'ont guères de durée que ce qu'ils en empruntent d'un beſoin paſſager; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des principes de douleur. Les plaiſirs de l'eſprit & du cœur leur ſont donc fort ſupérieurs, n'euſſent-ils même ſur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir tous les vuides de la vie.

Pour nous décider en faveur de la vertu, M. *de Pouilly* parcourt les diverſes ſortes de plaiſirs qui l'accompagnent. Il rapporte l'extrait d'un ouvrage de *Crantor* * ſur la prééminence des différens biens. Ce Philoſophe célèbre feignoit qu'à l'exemple des Déeſſes, qui avoient ſoumis leur beauté au jugement de *Pâris*, les Divinités qui préſident à la Richeſſe, à la Volupté, à la Santé & à la Vertu, s'étoient un jour préſentées à tous les

* Philoſophe & Poëte Grec; il vivoit environ 316 ans avant *Jeſus-Chriſt*; il fit le premier des Commentaires ſur *Platon*, & fut le principal défenſeur de la Secte Platonicienne.

Grecs, rassemblés aux Jeux Olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le dégré de leur influence sur le bonheur des hommes. La *Richesse* étala sa magnificence & commençoit à éblouir les yeux de ses Juges, quand la *Volupté* représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit à son tour obtenir le premier rang, lorsque la *Santé* le lui contesta : sans celle-ci la douleur prend bientôt la place de la joie. Enfin la *Vertu* termina la dispute, & fit convenir tous les Grecs que, dans le sein de la richesse, du plaisir & de la santé, on seroit bientôt, sans le secours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé, le second à la *Santé*, le troisième au *Plaisir*, & le quatrième à la *Richesse*.
« C'étoit bien dégrader la Vertu, » ajoute M. *de Pouilly*, que de lui » donner pour principale fonction » celle d'être la garde de ses rivales ; » on peut fonder sa prééminence sur » des titres plus nobles. La Richesse, » le Plaisir, la Santé, deviennent des

» maux pour qui ne sçait pas en user ;
» la Sagesse seule, à parler exactement,
» mérite le titre de bien, puisqu'avec
» elle les maux deviennent souvent
» des biens, & que sans elle les biens
» deviennent toujours des maux. Elle
» éloigne de nous les sentimens dou-
» loureux, & rassemble en notre fa-
» veur tous les sentimens agréables.
» Le regret du passé, le chagrin du
» présent, l'inquiétude sur l'avenir,
» sont les fléaux qui affligent le plus le
» genre humain : la Vertu nous en ga-
» rantit, en renfermant nos desirs
» dans l'étendue de ce qui est à notre
» portée, en les conformant à la rai-
» son, en les soumettant aux loix de
» notre auteur, & en plaçant notre
» perfection, non dans une possession
» d'objets toujours prêts à nous échap-
» per, mais dans un usage de nos fa-
» cultés assorti à notre état présent.
» L'ennui, non moins affligeant que
» le chagrin, porte son poison jusques
» sur le Trône ; il n'ose approcher de
» la Sagesse, qui, remplissant d'une
» suite d'occupations vertueuses le
» cours de la vie, en forme une chaîne

» de ſentimens agréables ; elle écarte » même de nous juſqu'aux douleurs, » qui, le plus ſouvent, ne ſont que » les fruits de l'intempérance : elle » nous offre, dans toute leur pureté, » les plaiſirs des ſens, dont l'agrément » ſe proportionne au beſoin réel qu'on » en a. Les plaiſirs de l'eſprit marchent » à ſa ſuite, & l'accompagnent juſ- » ques dans la ſolitude & l'adverſité ». Après avoir indiqué les ſources du bonheur, l'auteur obſerve qu'elles ſont les mêmes pour les Empires que pour les Particuliers.

La plûpart des hommes attendent leur bonheur les uns des autres ; &, dans le ſein même de la grandeur, ils n'aſpirent ſouvent à être heureux qu'à titre de ſupplians. C'eſt mal connoître les hommes ; on ne doit compter que ſur ſoi-même pour ſe former un état ſolidement heureux. M. *de Pouilly* examine quelle eſt ſur la terre la condition la plus voiſine du bonheur. Il appelle état heureux celui où les ſentimens agréables l'emportent de beaucoup ſur les ſentimens affligeans ; il partage les états des hommes en trois

classes différentes, selon que les mouvemens du corps, de l'esprit & du cœur y dominent. 1°. Si l'on veut rassembler un nombre d'hommes dont le sort soit véritablement digne d'envie, on les cherchera, peut-être inutilement, dans les places les plus brillantes; mais on en trouve parmi ceux à qui un travail modéré fournit aisément de quoi subvenir à leurs besoins & à ceux de leur famille. On s'apperçoit bientôt que plusieurs d'entr'eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie secrette, toujours prête à se développer. Si leurs jours ne sont pas filés d'or, ils le sont au moins de soie; c'est un tissu de sentimens doux, où il n'entre ni plaisir vif ni chagrin profond. 2°. Les mouvemens du corps sont moins agréables que ceux de l'esprit : un genre de vie sera donc plus heureux par l'exercice de l'esprit que par des travaux méchaniques. « Est-il » rien de plus flatteur que de pouvoir » jouir de tous les lieux, de tous les » temps, de toute la Nature? Un bon- » heur si délicat n'a cependant été le

» partage que de quelques mortels
» privilégiés ; c'eſt une eſpéce de ſanc-
» tuaire dont la barbarie a fermé l'en-
» trée, pendant pluſieurs ſiécles, à
» la plûpart des hommes ; elle a quel-
» quefois flétri le ſçavoir chez les Par-
» ticuliers, de même qu'elle a enno-
» bli l'injuſtice chez les Conquérans».
3°. Puiſque le cœur eſt, de toutes nos facultés, celle d'où partent les mouvemens les plus agréables, le genre de vie le plus heureux ſera donc celui où les mouvemens de bienveillance domineront davantage. Ceux que la fortune a enrichis de ſes préſens, ne peuvent en recueillir tout le fruit que par le penchant à en faire un uſage favorable aux autres hommes, & l'on ne doit juger de leur félicité que par les heureux qu'ils font. L'auteur en conclut que l'état, ſur la terre, ſuſceptible du plus grand bonheur poſſible, ſeroit celui d'un Souverain, qui, ne renfermant point ſa bienveillance dans le cercle étroit des Courtiſans qui l'entourent, la porteroit ſur tous ceux qui ſont ſous ſa dépendance, pour leur procurer les biens

qui leur conviennent, pour bannir la misère de son Empire, y animer les Arts & le Commerce, y encourager les talens & les vertus, y faire regner une abondance, bien plus capable de grossir ses revenus & de multiplier ses Sujets, que ne feroient les conquêtes les plus brillantes.

Cet ouvrage, comme vous avez dû vous en appercevoir, Monsieur, par l'analyse que je viens de vous en offrir, est plein d'une saine Philosophie & semé d'un grand nombre d'idées neuves; celles mêmes qui ne le sont pas prennent un air de nouveauté, par la manière dont l'auteur les rapproche & les présente à ses Lecteurs. A l'exemple de *Mallebranche*, il a sçu répandre, sur les vérités sèches & arides de la Métaphysique, les fleurs de l'imagination, le coloris, les graces & les agrémens du style. On desireroit, peut-être, plus de liaison, plus d'enchaînemeut & d'ensemble entre les différentes parties qui composent sa *Théorie ;* mais cette marche est assez celle des grands Maîtres, qui, contens de jetter leurs idées en masses,

négligent quelquefois les vérités intermédiaires.

Les deux Discours imprimés à la suite de la *Théorie des Sentimens Agréables*, sont bien écrits & respirent le zèle d'un Citoyen éclairé. Ils furent prononcés dans deux Assemblées publiques tenues à Reims pour l'Election des Officiers Municipaux. La Dissertation sur un monument antique, découvert par hazard dans la même Ville en 1738, est un morceau qui feroit honneur aux *Mabillons* & aux *Montfaucons*. Ce monument est un Mausolée qu'on trouva sous le portique de l'Eglise de S. Martin de Reims, à vingt pieds au-dessous du rez-de-chaussée. M. *de Pouilly* indique, par ses recherches, l'époque & les auteurs de ce monument singulier. J'oubliois de vous dire qu'après l'*Eloge historique* de M. *de Pouilly*, on trouve une belle Inscription Françoise, que la Ville de Reims doit faire graver sur une Fontaine, consacrée à la mémoire de ce vertueux Patriote, pour transmettre à la postérité le souvenir de sa Magistrature & de ses bienfaits.

*Contes traduits de l'Anglois ; à Paris ; chez la veuve Duchesne, rue S. Jacques ; Mérigot le jeune, Quai des Augustins ; Esprit, au Palais Royal. Deux Parties in-12 d'environ 180 pages chacune.*

CES *Contes* sont tirés d'un Ouvrage Périodique Anglois, qui a pour titre *l'Aventurier*. Ils sont amusans, & presque tous d'une moralité instructive. L'auteur ne s'est pas flatté de réformer les mœurs de sa Patrie par ces petites Pièces ; il a pensé seulement qu'elles pouvoient faire naître quelques bons mouvemens dans l'ame de ceux qui le liroient. Le Traducteur assure qu'il a travaillé dans les mêmes vues ; il dit, avec raison, que c'est toujours un bien que de faire éprouver aux hommes des sentimens, même passagers, de haine pour le vice & d'amour pour la vertu.

La Pièce la plus intéressante de ce Recueil est intitulée : *Histoire trouvée dans les papiers d'une jeune Etrangère*,

*morte à Amiens*. L'Héroïne de ce petit Roman est une jeune Angloise, que la mort de son père laisse à l'âge de quinze ans avec une fortune très-peu considérable. Elle persuade à sa mère d'aller vivre à Bath, Ville où l'on peut subsister à moins de frais, & dont le concours de ceux qui viennent prendre les eaux rend le séjour agréable. Un Officier nommé *Sir Thomas*, fils de *Sir Richard L***, nouvellement décoré du titre de Capitaine, lui fait éprouver le premier l'impression de l'amour qu'il ressent pour elle. Il étoit encore trop jeune pour se passer de l'aveu de ses parens; il ne trouve aucun Ministre pour le marier; il est obligé de joindre son Régiment. Les lettres que s'écrivent les deux Amans leur servirent, pendant assez long-tems, de consolation. La jeune personne avoit la liaison la plus intime avec une Dame d'environ vingt-trois ans, nommée *Mathilde*, qu'elle croyoit sa plus sincère amie; celle-ci lui inspire la passion du jeu, & lui fait contracter des dettes envers un M. *W***, homme riche & d'un certain âge. Elle

recevoit, de temps en temps, des lettres du Capitaine remplies de reproches, où la jalousie perçoit à chaque ligne. Elle croyoit avoir droit de l'accuser de fausseté & de parjure ; l'effet que le chagrin produisit sur elle, fit penser qu'elle étoit menacée de consomption. M. *W*** offre sa maison & prévient tout scrupule, en déclarant qu'il va faire un voyage à Paris : mais il revient quelque temps après, & il se prévaut des obligations qu'on lui avoit pour offrir sa main. *Sir Thomas* n'étoit pas encore banni du souvenir de la jeune Angloise : sa mère convient de le préférer si ses intentions sont honnêtes : on a dit à M. *W*** qu'on ne peut rien faire sans le consentement d'un ami qui est en Amérique, & qu'il faut attendre ce qu'il décidera. M. *W*** reçoit la nouvelle de cet obstacle de fort mauvaise grace : mais la réponse du Capitaine est aussi froide qu'insultante ; & en moins de six semaine le mariage avec M. *W*** est terminé. Envain la jeune mariée s'efforçoit-elle de paroître satisfaite ; elle ne pouvoit cacher les impressions que

le chagrin avoit faites ſur ſon ame. Son mari lui reprochoit à tout moment ſa mauvaiſe humeur, ſon ingratitude. Il faiſoit de fréquens voyages à Londres. Un jour la mère de Madame *W*** & *Mathilde* l'engagent à aller à un bal. Elle étoit plongée dans une rêverie profonde, lorſque ſes yeux ſe portent, par haſard, ſur un homme aſſis vis-à-vis d'elle, & qui parloit à une Dame : elle reconnoît *Sir Thomas*. « Cette rencontre inattendue, dit-elle, » fit ſur moi l'effet dun coup de fou» dre. Ma vue s'obſcurcit, mon eſto» mac fut bouleverſé, mes ſens ſe gla» cèrent, & ma tête tomba inſenſible» ment ſur la Dame qui étoit ma voi» ſine.

» Je ne ſçais ce qui ſe paſſa dans cet » état ; mais, lorſque la connoiſſance » me revint, je me trouvai à ma mai» ſon, ma mère pleurant à côté de » moi, & M. *W*** jettant feu & flam» me, non contre mon indiſpoſition, » mais contre la cauſe à laquelle il l'at» tribuoit. Il diſoit dans le moment, » au Chirurgien qui venoit de me ſai» gner, qu'il m'avoit ſurpriſe dans

» une intrigue, & que ma défaillance
» avoit été occaſionnée par ſon ap-
» parition ſubite & imprévue dans
» le moment où je m'entretenois
» avec mon Galant, & par les diffé-
» rentes paſſions de l'amour, de la
» haine & de la craine dont le choc
» violent avoit arrêté le cours de mes
» eſprits.

» Quelle étrange maladie que la ja-
» louſie ! Elle réaliſe les chimères, &
» tire des conſéquences ſans princi-
» pes. Je ne converſois point avec le
» Capitaine ; c'étoit lui qui parloit à
» une autre Dame. Je ne vis pas mon
» mari non plus, juſqu'à ce que mes
» yeux s'ouvrirent dans ma chambre.
» Je le laiſſai cependant exhaler ſa bile
» & vomir un torrent d'injures ſans
» l'interrompre. Sa fureur, ne trouvant
» aucune réſiſtance, tomba faute de
» pâture, & il ſortit de ma chambre
» avec le Chirurgien ». On met Ma-
dame *W*** au lit. A la plus grande agi-
tation ſuccède une grande foibleſſe.
Prévenu de l'arrivée du Capitaine à
Bath, M. *W*** étoit parti de Londres
ſur le champ, étoit venu à l'Aſſem-
blée,

blée ; & voyant, au moment qu'il entroit, *Sir Thomas* s'avancer vers ſa femme, il avoit conclu que c'étoit un rendez-vous. Alors il déclare qu'il ne veut plus vivre avec elle, & donne ordre qu'on la ſépare d'avec ſa mère, & qu'on la faſſe partir au plutôt pour une terre qu'il avoit dans le Comté de Devon. La maiſon étoit vieille, vaſte, délabrée, ſituée ſur une côte ſtérile. Madame *W*** eſt confinée dans cet affreux ſéjour avec trois Servantes, qui étoient autant d'eſpions, & un vieux Jardinier. Elle paſſe ainſi huit mois, ſans d'autre adouciſſement à ſes peines que d'aller ſe promener quelquefois au bord de la mer, quand le temps le permettoit. Un ſoir, que ſa promenade avoit été plus longue qu'à l'ordinaire, elle apperçoit deux hommes, dont l'un s'approche doucement, ſe fait reconnoître pour le Capitaine, & lui dit, d'une voix plaintive, qu'ils ont tous deux été trompés par une amie perfide. Madame *W*** lui reproche qu'il eſt la cauſe de tous ſes malheurs, & tente de s'échapper : mais il la retient & fait ſerment de

» dans le séjour de mes ennuis & de
» ma misère.

» Pendant que nous étions en che-
» min, il s'éleva subitement une hor-
» rible tempête. Le Ciel menaçant
» s'ouvroit de toute part pour lan-
» cer des feux qui sembloient devoir
» embraser la terre ; & l'air, que les
» vents déchaînés remplissoient de
» sifflemens affreux, retentissoit en-
» core du bruit continuel & épouvan-
» table que faisoit le tonnerre. Nous
» étions cependant parvenus à voir la
» porte de derrière par où je m'étois
» échappée, lorsque nous fûmes tout-
» à-coup inondés par une averse qui
» m'obligea de hâter le pas. Je le priai
» de me laisser ; mais il ne quitta point
» mon bras jusqu'à la maison, ni lors-
» que j'y entrai. . . . . Tirez ici le
» rideau, mon cher *Edouard*, & que
» ce premier faux-pas que j'ai fait de
» ma vie, serve d'exemple pour pré-
» venir la chûte de celles qui sont in-
» nocentes & inconsidérées. Qu'elles
» apprennent à s'opposer aux premiè-
» res entreprises d'un amant favorisé,
» & qu'elles n'imaginent pas qu'après

» avoir lâché la bride à un coursier
» fougueux, elles puissent arrêter son
» ardeur.

» Jusqu'à cette nuit désastrueuse,
» mon cœur souffrant ne connoissoit
» point le crime, ni, par conséquent,
» la crainte & les remords. Je ne pou-
» vois plus parler de paix à mon cœur
» effarouché. La douce illusion d'*un*
» *premier droit sur ma personne & sur mon*
» *cœur*, ces argumens du *lien dissout* &
» *du transport que j'étois libre de faire*
» *de mes affections*, ne paroissoient plus
» que de pitoyables égaremens de ma
» raison, de misérables sophismes qui
» s'évanouissoient comme un phan-
» tôme. A leur place, je ne voyois
» plus que le Prêtre, l'Autel & tout
» le redoutable appareil de ce vœu so-
» lemnel par lequel je m'étois enga-
» gée à être la femme d'un autre; &
» dans mon désespoir je m'en pris à
» mon amant que j'accablai des re-
» proches les plus sanglans. Je le trai-
» tai comme s'il eût été la seule cause
» de tous mes maux, & je lui ordon-
» nai d'éviter ma présence pour ja-
» mais. «

Le Capitaine met tout en œuvre pour calmer sa douleur & ses remords. Il n'y peut réussir, & elle obtient de lui qu'il ne fera désormais aucune tentative pour la revoir. Cependant, au bout de plusieurs mois, elle découvre qu'elle est enceinte. Que faire dans cette affreuse circonstance ! Il n'y avoit d'autre parti à prendre que d'avoir recours à Sir *Thomas*. Mais comment envoyer la lettre ? Elle se sert d'un Ouvrier qui travailloit dans le jardin. Le Capitaine revient la trouver ; ils étoient occupés à concerter les arrangemens de leur fuite, lorsqu'ils entendent des pas précipités dans l'antichambre. La porte s'ouvre, & ils voyent entrer M. *W*** armé de deux pistolets. Le Capitaine porte la main sur son épée ; mais, avant qu'il puisse la tirer, il reçoit dans la poitrine une balle qui le renverse mort. Madame *W*** s'évanouit ; son mari la porte dans son lit & sort de la chambre, après avoir laissé auprès d'elle le pistolet déchargé. Dès qu'elle a repris l'usage de ses sens, elle se précipite par un escalier dérobé, & s'échappe

de cet affreux séjour. Après avoir couru d'autres dangers, elle rejoint enfin sa mère dans le Comté de Flint. A peine arrivée, des Officiers de Justice viennent l'arrêter, & la conduisent en prison. Son mari avoit eu l'atrocité de l'accuser du meurtre du Capitaine : elle s'en disculpe facilement ; & M. *W***, convaincu de ce crime, se tue lui-même dans la prison. Sa veuve se retire en France, &, réduite à la dernière extrémité par les maux qu'elle a soufferts, elle envoye à *Sir Edouard*, son frère, les mémoires dont on vient de voir le précis. Cette Histoire est pleine de situations touchantes ; l'infortunée qui y joue le principal rôle, inspire le plus vif intérêt. La multiplicité des aventures tient sans cesse le Lecteur en suspens, & souvent il ne peut s'empêcher de verser des larmes. Les autres pieces de ce Recueil sont ; 1°. l'*Histoire d'Eugénio* ou *le triomphe de la vertu sur le faux point d'honneur*. C'est un brave Officier qui refuse de se battre contre un impertinent ; 2°. un Conte ayant pour titre *les Martyrs de la dissimula-*

*tion*, où l'auteur démontre que le parti le plus sûr est toujours de dire la vérité, & où différentes personnes se précipitent dans un abîme de maux pour avoir eu recours au mensonge; 3°. La mésaventure assez peu curieuse d'un Poëte, qui, sur ce qu'il est malheureux dans ce monde sans l'avoir mérité, conclut qu'il est une autre vie; 4°. une Histoire qui met dans tout son jour les suites abominables du libertinage & les crimes qu'il entraîne; 5°. enfin l'extrait d'un Livre Anglois, intitulé *l'Imbécille de Qualité*, dont voici l'excellent résultat, présenté par un vrai Philosophe à un malheureux Lord qui s'étoit tourmenté toute sa vie pour rendre son existence supportable. « Voulez-vous, lui dit-il, que toute » la Nature, depuis long-temps morne » & éteinte pour vous, change de face » à vos yeux; qu'au lieu de la lan- » gueur & de la mélancolie dont vous » vous plaignez, elle mette dans votre » ame une joie constante; en un mot, » que tout conspire à vous rendre » heureux? Ne songez qu'au bonheur » des autres. Ceux qui s'occupent trop

» de leur ſanté vivent miſérablement.
» Il en eſt de même de ceux qui s'oc-
» cupent trop de leur bonheur. Il eſt
» le fruit de l'exercice de nos facultés
» morales & ſe détruit par les ſoins
» exceſſifs qu'on prend de lui, comme
» la ſanté eſt généralement le fruit de
» l'exercice des facultés du corps, &
» s'affoiblit par les précautions ſuper-
» ſtitieuſes & les remedes indiſcrets
» qu'on prend pour la conſerver. Ne
» vivre, ne reſpirer que pour l'avan-
» tage de l'Humanité; n'avoir que des
» affections agréables à tout le mon-
» de; produire, dans ceux qui ſont à
» portée de nos bienfaits, des ſenti-
» mens de joie, d'amour, d'eſtime &
» de reconnoiſſance; n'écouter, n'é-
» prouver que des mouvemens de
» juſtice, d'amitié, de bienveillance,
» de compaſſion, de généroſité; c'eſt,
» Mylord, la vie heureuſe par excel-
» lence, la ſeule qui ſoit digne d'en-
» vie, & qui pût faire ſouhaiter rai-
» ſonnablement la condition des Prin-
» ces & des Rois, s'ils ſçavoient en
» profiter ». Je ſuis, &c.

*A Paris ce 2 Juillet 1774.*

## LETTRE VI.

*Choix des Poësies de Pétrarque traduites de l'Italien, par M. P. C. Lévesque, Professeur de Belles-Lettres Françoises à l'Ecole des Cadets à Pétersbourg ; un vol. in-12 petit format, de 215 pages. Prix, 2 livres relié. A Paris, chez Valade Libraire rue S. Jacques, & Hardouin Libraire dans le Louvre.*

PÉTRARQUE doit être regardé comme le père de la Poësie moderne ; nous avions avant lui les *Troubadours* ; mais ils ne peuvent lui être comparés. Il tient la première place parmi les auteurs classiques de l'Italie, & son style y fait loi. Il y a même des enthousiastes qui n'accordent leurs suffrages à des morceaux de Poësies, qu'autant qu'ils sont dans le goût & sur les rimes de *Pétrarque*. C'est dommage que les écrits de cet auteur soient, en général, si monotones ; ce sont presque toujours les mêmes idées, les mêmes images, toujours le ton d'une molle langueur. Le Tra-

ducteur a donc bien fait de ne nous donner qu'un *Choix* de ses Poësies, & ce *Choix* est composé avec beaucoup de discernement. Il est précédé d'une vie de *Pétrarque*, où l'on voit que tout l'encens métaphysique de ce Poëte étoit pour la belle *Laure*, mais qu'il portoit en même-temps des hommages plus réels à des beautés plus faciles, auxquelles il ne faisoit point de vers, mais des enfans. Cet abrégé de la vie de *Pétrarque* a été rédigé d'après les Mémoires intéressans que M. l'Abbé *de Sade*, descendant de la belle *Laure*, a fait paroître il y a huit à dix ans sur ce Poëte illustre, & dont je vous ai rendu compte dans le temps ; ce qui me dispense aujourd'hui de m'étendre plus au long sur cette matiere.

Les Odes de *Pétrarque* sont ses chefs-d'œuvres. Il y en a plusieurs qui pourroient soutenir la comparaison avec ce que l'Antiquité nous a laissé d'excellent dans ce genre. M. *Lévesque* nous en donne sept ou huit où il y a des endroits de la plus grande beauté, & qui prouvent combien ont tort

ceux qui imaginent qu'on ne trouve dans *Petrarque* que des *concetti* ou des fadeurs. La ſeconde, entr'autres, qu'on a cru adreſſée au fameux *Rieuzi*, mais qui, ſelon le ſentiment de M. *Léveſque* & de M. l'Abbé *de Sade*, paroît bien plus vraiſemblablement l'être à *Etienne Colonne* le jeune, fils de l'ancien, eſt pleine de chaleur, d'énergie & de ſentimens patriotiques. Il excite ſon héros à relever la gloire de *Rome*. « Accablée ſous le poids de ſa foi» bleſſe & de ſes malheurs, s'écrie» t-il, je n'oſe eſpérer qu'elle s'éveille. » Mais ce n'eſt point ſans un arrêt du » deſtin qu'elle ſe trouve confiée à » votre bras. Seul vous êtes capable » de la relever. Portez une main cou» rageuſe dans ſa chevelure vénéra» ble, faiſiſſez-en les treſſes diſper» ſées, ne reſpectez point ſa pareſſe, » & tirez-la de la fange où elle reſte » honteuſement plongée. Moi qui » pleure nuit & jour ſon infortune, » c'eſt ſur vous que je fonde tout mon » eſpoir. Oui, ſi le peuple de *Mars* » doit ouvrir enfin les yeux & s'oc» cuper de ſa gloire, c'eſt à vous que » l'honneur en ſera dû.

» Répondez à notre eſpérance ; re-
» levez ces anciens murs que le monde
» chérit, qu'il révère encore en trem-
» blant quand il rappelle à ſa mé-
» moire les ſiècles écoulés & la gran-
» deur de nos ancêtres ; rendez l'hon-
» neur à ces tombeaux où ſont ren-
» fermés ces hommes illuſtres, dont
» la renommée durera juſqu'à ce que
» les fondemens de l'Univers s'écrou-
» lent ; faites renaître Rome entière,
» qui n'eſt plus qu'un monceau de rui-
» nes. Grands *Scipions*, fidèles *Brutus*,
» avec quelle joie vous apprendrez ſur
» les ſombres bords, qu'un héros a
» rendu la gloire à votre Patrie ! *Fa-*
» *bricius*, que vous recevrez avec
» plaiſir cette heureuſe nouvelle !
» Vous direz : Rome enfin a recouvré
» ſa beauté.

» Si dans le Ciel on prend encore
» quelque ſoin des choſes de la terre,
» les ames ſaintes qui l'habitent, &
» dont les corps ont ici leur ſépulture,
» ces ames vous implorent : elles
» vous demandent la fin d'une longue
» haine civile qui déchire la Nation.
» Leurs tombeaux, autrefois fréquen-
» tés par les pieux mortels, ſont de-

» venus, dans ces temps de discorde, » la retraite des brigands, & les hom» mes vertueux seuls en sont écar» tés. C'est aux pieds des autels, c'est » à la face des images sacrées que se » trament les complots criminels. Que » les tems sont changés ! En commen» çant des assauts cruels, on sonne ces » mêmes cloches élevées pour rendre » graces au Tout-Puissant.

» Les femmes éplorées, les foibles » & tendres enfans, les vieillards » courbés sous le poids des années, » qui se haïssent eux-mêmes & détes» tent leur inutile vie; tout est acca» blé de tristesse, tout vous implore » & vous demande du secours. La Na» tion éperdue vous découvre toutes » ses plaies : elles exciteroient la pitié » dans le cœur même d'*Annibal*. Voyez » l'embrasement dans la Maison du Sei» gneur. «

L'Éditeur remarque très-judicieusement que *Pétrarque* commet ici une faute qui lui est commune avec le *Dante*, l'*Arioste*, le *Tasse*, *Sannazar*, &c, en mêlant le profane avec le sacré, & en parlant en même-temps de *Mars*, des *Scipions*, des *Brutus*, des

cloches, des tombeaux, des images ſacrées, d'*Annibal* & de la Maiſon du Seigneur.

L'amour de *Pétrarque* pour la belle *Laure*, tout célèbre qu'il eſt, paroît cependant encore problêmatique à quelques perſonnes. Elles ne peuvent concevoir cette paſſion pour une femme qu'il n'avoit apperçue que par hazard dans une Égliſe, qu'il ne vit depuis que rarement à la promenade avec ſes compagnes, ou prenant l'air à ſa fenêtre, enfin qui fut l'épouſe d'un autre, & fort occupée des ſoins de ſa famille, tandis que *Pétrarque*, ſans ceſſe diſſipé, étoit preſque toujours en voyage. Mais dans ce temps-là, les Poëtes ſe choiſiſſoient chacun une Dame pour l'objet de leurs vers; il y a apparence que *Pétrarque* ne fit que les imiter en choiſiſſant la belle *Laure*. Au reſte, ſi l'on obſerve que la plupart de ſes Poëſies ſont pleines de jeux de mots, de pointes, de tours affectés, qui ne ſont guères le langage de l'amour, il faut convenir auſſi qu'il y a quelques pièces où ce Poëte prend le ſtyle du ſentiment le plus vif & le plus profond. Je ne connois guè-

res, par exemple, d'ouvrage plus passionné que l'Ode qui est la 7e de ce Recueil, & qui fut faite long-temps après la mort de *Laure*; c'est sûrement une des meilleures de *Pétrarque*. En voici la traduction par M. *Levesque*.

» Si tu veux, Amour, que je re-
» tourne à mon ancien joug que tu
» sembles me présenter encore, si tu
» prétends me dompter, commence
» par remporter une autre victoire;
» c'est un miracle que je te demande.
» Arrache de la terre ce trésor chéri,
» ce trésor caché maintenant pour
» moi, & qui cause tous mes regrets:
» rends-moi ce cœur, ce chaste cœur
» qui renfermoit le principe de ma
» vie. Tout ici bas connoît & redoute
» ta puissance; mais, s'il est vrai que
» ton empire s'étende jusques dans les
» Cieux, & soit même reconnu dans
» les profondeurs de l'abîme, reprends
» à la mort ce que la mort nous a ravi,
» & rends aux traits de *Laure* tous les
» charmes qui te rendoient vainqueur.

» Rends à ses yeux cette vive lu-
» mière qui m'éclairoit, & cette
» douce flamme qui, toute éteinte
» qu'elle est, me brûle encore: que

» faisoit-elle donc quand elle brilloit » de tout son éclat ? Jamais un cerf » altéré n'a couru avec tant d'ardeur » au fleuve ou à la fontaine, que j'aspire à l'objet qui m'a causé déja » tant d'amertume, & qui, si je me » connois bien, si je connois bien mon » cœur, m'en causera beaucoup plus » encore. La seule pensée de cet objet chéri me transporte, m'égare : » je cours où il n'est point de sentier, » & mon esprit fatigué poursuit ce » qu'il n'espère pas atteindre. Amour, » c'est envain que tu me rappelles ; » je n'écoute plus ta voix : ta puissance ne s'étend que sur ton empire, & je ne l'ai reconnu que dans » les yeux de *Laure*.

» Fais que j'entende de nouveau, » comme je l'entends encore au-dedans de mon cœur, cette voix charmante qui avoit sur moi tant de pouvoir : cette voix dont les sons enchanteurs appaisoient mon dépit & » ma colère, répandoient la sérénité » dans mon ame battue par la tempête, en chassoient les nuages qui » y répandoient l'obscurité, & donnoient à mes vers une force, où,

» ſans leur ſecours, ils n'auroient ja-
» mais pû s'élever. Rends mes eſpé-
» rances égales à mes deſirs qui s'éga-
» rent; rends à mes yeux, rends à
» mes oreilles l'objet qui leur eſt pro-
» pre, qui peut ſeul les charmer; l'ob-
» jet ſans lequel leurs fonctions ſont
» imparfaites, ſans lequel ma vie reſ-
» ſemble à la mort. Mais, tant que la
» terre couvre ce que j'aime, en vain tu
» réunis toutes tes forces contre moi.
» Fais-moi revoir ces beaux yeux
» qui, comme un ſoleil, ont porté la
» chaleur dans mon ame glacée. Fais
» que je te retrouve encore dans ce
» chemin où mon cœur s'eſt jetté ſans
» eſpoir de retour: reprends ton arc,
» reprends tes traits dorés. Parle;
» mais ne me fais entendre que cette
» voix, que ces accens qui m'ont ap-
» pris à te connoître: agite encore
» cette langue dont les ſons étoient
» un appât où venoit ſe prendre mon
» cœur; cache encore tes filets dans
» les blonds cheveux de *Laure*: c'eſt-
» là le ſeul piège où je puiſſe donner.
» Que ta main abandonne aux vents
» les treſſes de ſa chevelure; fais-
» en des liens pour m'enchaîner,

» & tu me verras satisfait.

» Rien ne pourra me délivrer d'une » chaîne si précieuse ; rien ne pourra » m'arracher à l'esclavage où me met» tront ses regards ; regards de feu, » si doux & si cruels tout ensemble : » sans cesse ils nourriront le feu de » mes desirs. Tel un myrte, un lau» rier, conservent leur verdure quand » les arbres se révêtent de feuillage » & quand ils en sont dépouillés. Mais » puisque la mort barbare a brisé des » liens que j'avois toujours craint de » rompre, puisque tu chercherois en » vain dans le monde entier à m'en » former de nouveaux, pourquoi » donc, Amour, vouloir éprouver » encore ce que tu peux sur moi ? Le » temps est passé, tu as perdu les ar» mes que je redoutois : désormais que » peux tu me faire ?

» Tes armes étoient deux beaux » yeux d'où partoient, sans être ap» perçues, des flêches enflammées ; » qui craignoient peu les forces de la » raison. En vain les mortels vou» droient se défendre contre le Ciel. » Les pensées de *Laure*, son silence » son maintien honnête, sa douce rai-

» son, ses paroles qui auroient inspiré aux ames les plus grossières une heureuse urbanité, ses chastes, ses modestes attraits, loués en tout lieu, les graces de sa démarche, sa majesté quand elle se reposoit, cette majesté, ces graces qui faisoient douter tour-à-tour si les unes étoient plus charmantes que l'autre étoit respectable : voilà les armes dont tu blessois les cœurs les plus durs. Mais tu es désarmé maintenant, & je suis en sûreté.

» Le Ciel te soumet les cœurs, & tu connois mille moyens de leur ôter la liberté : mais *Laure* seule pouvoit me vaincre, elle seule pouvoit me rendre ton esclave. Hélas! je suis libre, & j'abhorre ma liberté. Je pleure; je m'écrie : Charmante *Laure*, pourquoi la volonté céleste nous avoit-elle unis pour te séparer de moi la première ? Dieu, qui t'a enlevée sitôt à la terre, n'a fait que nous montrer ta vertu * pour enflammer nos cœurs. Amour, je ne crains point que ta main me fasse de

* *Ostendent hunc terris tantum fata.* Virg. Æn. lib. 6.

» nouvelles bleſſures. En vain ton arc » eſt tendu contre moi ; en vain tu dé» coches contre moi tes traits ; ils ont » perdu leur force, quand les yeux que » j'aimois ſe ſont fermés à la lumière.

» Amour, la mort m'a ſouſtrait à tes » loix : la maîtreſſe de mon cœur eſt » montée dans le Ciel, & m'a laiſſé » la vie, la triſteſſe & la liberté. «

Cette Pièce eſt plutôt une Élégie qu'une Ode ; mais il me ſemble qu'elle peut aller de pair avec les plus belles Élégies de *Properce*. Il y a peut-être moins d'agitation & de fureur, mais il n'y a pas moins de talent & de ſenſibilité. Il eſt bien difficile d'exprimer avec autant de paſſion ce qu'on ne reſſent que foiblement.

Les Sonnets de *Pétrarque*, ſi célèbres en Italie, ne me fourniront aucun morceau dont je puiſſe vous rapporter la traduction. Les beautés de ces ſortes de pièces tiennent preſque toutes à la langue du Poëte, & les défauts qui ſont le plus ſouvent des antithèſes affectées reſtent dans la copie du Traducteur.

A la ſuite d'une vingtaine de ces Sonnets, M. *Léveſque* nous donne la

traduction d'un Poëme considérable intitulé *le Triomphe de l'Amour*. Le Poëte feint qu'il est transporté dans le lieu où sont rassemblés tous les Amans fameux de la Fable & de l'Histoire ancienne & moderne. Chacun d'eux raconte fort poëtiquement, quoiqu'en abrégé, ses aventures & ses malheurs. A la fin, le Poëte voit paroître une jeune beauté qui devient aussitôt la maîtresse de son cœur. Cet ouvrage offre des détails charmans. Vous y trouverez du sentiment & beaucoup d'imagination.

L'Editeur a placé à la fin de ce Volume des fragmens du même Poëte dont plusieurs présentent les idées morales les plus sublimes. Je ne vous citerai que ce morceau sur le Temps, dont le ton m'a paru contraster parfaitement avec la plupart des autres Poësies du chantre de la belle *Laure*. » J'entendis une voix qui disoit, je ne sçais à qui, » mais je l'écrivis aussitôt que je l'eus entendue : tout ce qui vient des hommes, fragile comme eux-mêmes, tombera dans les » abîmes profonds de l'oubli. Mais le Soleil, » vainqueur des plus superbes têtes, continuera son cours pendant des siècles sans » nombre, & verra mourir jusqu'aux noms » des plus illustres humains. Combien, depuis l'Hèbre jusqu'au Pénée, combien vers » le Xanthe & sur les bords du Tibre,

» mortels fameux ont rempli le monde de leur
» renommée, dont les exploits sont à présent
» oubliés, ou du moins le seront bientôt.

» Votre renommée ressemble à un beau
» jour d'hyver & à son inconstante sérénité ;
» la gloire des hommes est éclipsée par le
» moindre nuage, le Temps est un poison mor-
» tel pour les grands noms.

» Vos honneurs, vos triomphes passént
» bientôt ; les Royaumes, les Empires s'é-
» coulent : tout ce qui est mortel est brisé
» par le Temps.

» Il ne donne pas toujours aux bons ce
» qu'il ôte aux méchans, & il ne détruit pas
» seulement les choses extérieures, mais les
» productions de l'éloquence & du génie.

» Il entraîne avec lui le monde dans sa fuite.
» Il ne connoît pas le repos, il ne s'arrête ja-
» mais, il ne retourne point sur ses pas, jus-
» qu'à ce qu'il ait tout réduit en poudre.

» La gloire des mortels illustres, posée sur
» des fondemens plus solides, lui résiste da-
» vantage ; il lui en coûte plus d'efforts pour
» la détruire : mais, si nous avions de plus
» longs jours, nous la verrions bientôt se
» dissiper & se perdre en fumée.

» La voix cessa de parler ; on ne peut ré-
» sister à la vérité, il faut lui ajouter une foi
» sans réserve. Je vis toute notre gloire s'é-
» couler comme la neige exposée aux rayons
» du Soleil ; je vis le Temps emporter de si
» nombreuses dépouilles de noms célèbres,
» que je ne pus les distinguer, & qu'ils me pa-
» rurent tels que s'ils n'eussent jamais existé.

» C'est ce que ne sçait point, c'est ce que

» ne veut pas croire le Vulgaire : aveugle
» qu'il eſt, il joue avec le vent, ſe nourrit
» de vains préjugés, & penſe qu'on eſt plus
» heureux de mourir dans la vieilleſſe que
» dans le berceau.

» Combien de mortels ont été heureux de
» ceſſer de vivre dès leurs premières années !
» Combien de malheureux vieillards ont dû
» ſe plaindre d'avoir trop long-temps vêcu !
» Heureux, diſent quelques-uns, celui qui
» ne voit point le jour !

» Mais accordons à la foule inſenſée qui ſe
» plaît aux erreurs, qu'après un grand nom-
» bre d'années on acquiert un nom glorieux.
» Quel eſt ce grand avantage ? Mérite-t-il
» d'être autant eſtimé ? C'eſt une nouvelle
» victoire, une dépouille de plus que l'on
» prépare à l'inſatiable avarice du Temps. Par
» notre renommée, nous ſommes expoſés à
» une ſeconde mort, non moins inévitable
» que la première. «

M. *Léveſque* compare *Pétrarque* à *Horace* pour ſes Odes : je crois que ce morceau ſeul peut juſtifier cette eſpèce de hardieſſe littéraire. Quoiqu'il en ſoit, ſon Recueil ne peut être que fort agréable & aux amateurs de la Poëſie Italienne, puiſqu'il nous donne l'Italien à côté de la traduction, & aux perſonnes qui, ſans ſçavoir la langue de ce Poëte, peuvent être curieuſes de ſe faire une idée juſte de ſon génie, que ſes Compatriotes ont peut-être élevé un peu trop haut, mais que pluſieurs Critiques ont certainement trop rabbaiſſé. Je ſuis, &c.

*A Paris ce 4 Juillet 1774.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE VII.

*Essai sur le Caractère, les Mœurs & l'Esprit des Femmes dans les différens siècles; par M. Thomas, de l'Académie Françoise.*

Je remplis aujourd'hui, Monsieur, l'engagement que j'ai pris avec vous au commencement de cette année, de vous rendre compte de cet *Essai* qui termine le quatrième & dernier volume de la nouvelle édition des *Œuvres de M. Thomas*, qu'on trouve chez *Moutard* Libraire rue du Hurepoix. L'auteur a lui-même entrevû la route qu'il auroit dû suivre. » Je voudrois » voir en général, dit-il, quelles sont » les qualités & les diverses sortes

» de mérite dont les femmes sont suf-
» ceptibles, jusqu'où le gouverne-
» ment, les circonstances & les loix
» peuvent les élever, & les rapports
» secrets de la Politique avec leurs
» mœurs. Je vais donc examiner ra-
» pidement ce qu'ont été les femmes
» dans les différens siècles, & com-
» ment l'esprit de leur temps ou de
» leur nation a influé sur leur carac-
» tère. Ce sera, pour ainsi dire, l'hif-
» toire de cette partie du genre hu-
» main que l'autre flatte & calomnie
» tour-à-tour, & quelquefois sans la
» connoître. Cet ouvrage ne sera ni
» un panégyrique ni une satyre, mais
» un recueil d'observations & de faits.
» On verra ce que les femmes ont été,
» ce qu'elles sont, & ce qu'elles pour-
» roient être. « Ce plan semble an-
noncer, Monsieur, des vues neuves,
des détails piquans, un ordre lu-
mineux. On s'attend que l'auteur, à
l'exemple de deux ou trois Philo-
sophes de nos jours, va donner
la vie à sa *Pandore*, suivre les dé-
veloppemens de son caractère primi-
tif, épier les premiers mouvemens de

ſon cœur, diſtinguer ſes affections naturelles de celles qu'elle recevra dans la Société, obſerver le genre de ſes goûts, de ſes penchans, de ſes paſſions, le degré d'activité qu'elle pourra leur donner, déterminer la ſphère de ſon eſprit, en marquer les bornes. On ſe flatte qu'il indiquera les époques auxquelles le caractère & les mœurs des femmes ont changé ; qu'il aſſignera ſans verbiage les cauſes phyſiques, morales ou politiques qui ont concouru à ces révolutions ; qu'il établira la véritable deſtination originelle des femmes, & leur manière d'être la plus conforme aux vûes de la Nature ; qu'il fixera leurs idées ſur l'étendue de leurs devoirs, de leurs droits & de leurs prérogatives ; enfin, qu'après avoir montré les abus exiſtans dans la Société actuelle, il propoſera des moyens pour les réformer, &c. Telle pouvoit être à-peu-près la matière d'un excellent ouvrage ſur les femmes, & ces différens points de critique & de diſcuſſion étoient ceux qu'on devoit naturellement développer dans l'écrit que je vous an-

nonce. Mais la fécondité de M. *Thomas* est si merveilleuse, qu'il a trouvé le moyen de faire un Livre sur les femmes, & de n'effleurer que légèrement un ou deux de ces articles essentiels, qui tous paroissoient tenir de si près à son sujet.

Monsieur *Thomas* commence par le récit lamentable de tous les maux qui accablent les femmes. » Si l'on » parcourt, dit-il, les pays & les siè» cles, on verra presque par-tout » les femmes adorées & opprimées. » L'homme, qui n'a jamais manqué » d'abuser de sa force, s'est par-tout » prévalu de leur foiblesse; il a été » tout-à-la-fois leur *tyran* & leur *es-* » *clave*. . . . Plus de la moitié du » Globe est couverte de sauvages, & » chez tous ces Peuples les femmes » sont très-malheureuses. . . . . . . » L'homme, à l'égard des femmes, » selon les climats & les âges, est in» différent ou oppresseur; mais elles » éprouvent tantôt une oppression » froide & calme qui est celle de l'or» gueil, tantôt une oppression vio» lente & terrible qui est celle de la

» jalousie. . . . Sur les trois quarts » de la terre, la Nature les a placées » entre le mépris & le malheur.« Vos tableaux, M. *Thomas*, sont trop chargés pour être exacts ; votre imagination vous égare, & votre goût ou plutôt votre organisation physique, dirigée toute entière à l'hyperbole, doit nous rendre vos décisions suspectes, en Morale comme en Littérature. Non, nous ne sommes point tels que vous nous peignez, des despotes durs & insolens, des *tyrans impitoyables*, des *oppresseurs* tantôt *calmes & froids*, tantôt *violens & terribles*. Calomnier ainsi son sexe pour faire sa cour à l'autre, n'est point le procédé d'un Philosophe qui devroit ignorer l'art odieux d'employer la satyre pour mieux flatter. 1°. En disant qu'on voit presque par-tout *les femmes adorées & opprimées*, vous n'avez voulu parler sans doute que des femmes d'un certain rang ; car, en général, un Bourgeois, un Artisan, un Païsan n'adore ni n'opprime sa femme ; & même dans le grand monde, ces *adorations* & ces *oppressions* ne se voient pas. 2°.

un auteur qui diroit que *les femmes n'ont jamais manqué une occasion d'abuser de la foiblesse des hommes pour elles*, avanceroit une proposition bien contradictoire à la vôtre, & cependant plus vraie. 3° il y a des hommes qui ne sont que *tyrans* de leurs femmes; il y en a qui ne sont que leurs *esclaves*. Il peut y en avoir qui soient alternativement leurs *tyrans* & leurs *esclaves*; mais ils ne sont point *tout-à-la-fois* & en même temps l'un & l'autre. Il y a plus; c'est qu'il y a beaucoup d'hommes qui ne sont ni les *tyrans* ni les *esclaves* de leurs femmes; ils sont leurs *amis*, leurs *égaux*, leurs *appuis*. 4° Je vous accorde que la compagne du Sauvage n'est pas heureuse; mais le Sauvage lui-même, obligé de parcourir trois ou quatre cens lieues de pays pour faire subsister sa famille de sa chasse ou de sa pêche, mène-t il une vie plus douce? Si les femmes de l'Illinois, du Hotentot, du Chiriguane sont *malheureuses*; elles doivent, en général, en accuser leur état errant & non policé, plutôt que la *tyrannie* & l'*oppression* des

hommes. D'ailleurs, l'homme & la femme ſauvage, malheureux relativement à nos idées de bonheur, ſont heureux à leur manière, & mille fois plus heureux que nous. Il eſt vrai cependant que chez des peuples qui ne connoiſſent que le phyſique de l'amour, les femmes doivent aſſez communément être regardées comme des eſclaves. Mais ces préjugés cruels ne ſont point univerſellement établis chez toutes les Nations ſauvages ; il en eſt même pluſieurs où la compagne de l'homme eſt reſpectée. Que M. *Thomas* jette un coup d'œil ſur *l'Hiſtoire Générale des Voyages* : il verra que, dans un grand nombre de Tribus de l'Amérique Septentrionale & chez les Nations Indiennes qui habitent la côte de Malabar, l'autorité ſur les enfans eſt attribuée à la mère ; qu'on n'y ſuccède que par les femmes ; que la généalogie maternelle eſt la ſeule qui ſoit admiſe & dont on faſſe mention, lorſqu'il s'agit d'établir ſa deſcendance & ſon origine : uſage qui doit néceſſairement concilier aux mères la tendreſſe, le

respect & la vénération des enfans. Il apprendra que, dans l'Isle Formose & chez les peuples du Pérou connus sous le nom de Maxos, le mari quitte, par respect, sa propre famille, pour passer dans celle de sa femme, & qu'il continue d'y rester tant que leur union conjugale subsiste; que, dans les Isles des Larrons, la femme est la maîtresse absolue de la maison, & que le mari n'y peut disposer de rien sans sa permission; qu'elle peut le châtier & le renvoyer à son gré; que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale admettent souvent les femmes dans leurs assemblées publiques; qu'elles ont même quelquefois le privilége de donner les premières leur avis sur les sujets mis en délibération, & que, lorsqu'il arrive que toute la famille du chef est éteinte, le droit de lui nommer un successeur appartient à la Matrône la plus distinguée du Village; que dans plusieurs régions de la terre, les femmes ont le privilége de se choisir plusieurs maris, comme en d'autres contrées les hommes ont plusieurs femmes ou maîtresses, &c, &c.

Le nombre de ces exceptions me mèneroit trop loin, si je voulois les rapporter toutes; celles-ci suffisent pour montrer que M. *Thomas* est outré dans ses calculs, quand il assure que chez tous les Sauvages les femmes sont très-malheureuses. 5°. « Des maladies » cruelles attaquent la beauté des femmes, &, quand elles échappent à ce » fléau, le temps qui la détruit leur » enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent » plus attendre de protection que des » droits humilians de la pitié ou de » la voix si foible de la reconnoissance ». Il falloit encore ici une exception pour les femmes qui ont sçu réparer la perte de leurs charmes par les agrémens acquis de l'esprit & du caractère. Que de femmes sont honorées & chéries, même dans leur vieillesse, chez les peuples policés & chez les peuples sauvages, quand elles sont nées avec du génie, de la raison & de la fermeté d'ame! J'avoue qu'en général elles sont à plaindre lorsqu'elles ont perdu leur jeunesse. Mais ce malheur ne tombe pas sur elles

seules ; combien d'hommes sont dans le même cas ! 6°. « Chez les Orientaux » vous trouverez un autre genre de » despotisme & d'empire, la clôture » & la servitude des femmes, autori- » sées par les mœurs & consacrées par » les loix. En Turquie, en Perse, au » Mogol, au Japon & dans le vaste » Empire de la Chine, une moitié du » genre humain est opprimée par l'au- » tre.... Dans les pays tempérés les » femmes n'ont pas été privées de » leur liberté ; mais la législation sé- » vère les a mises par-tout dans la dé- » pendance. Tantôt elles furent con- » damnées à la retraite & séparées » des plaisirs comme des affaires ; tan- » tôt une longue tutelle sembloit in- » sulter à leur raison ; outragées dans » un climat par la polygamie, asser- » vies dans un autre à des nœuds in- » dissolubles ; dans les pays où elles » sont les plus heureuses, gênées dans » leurs desirs, gênées dans la dispo- » sition de leurs biens, privées de » leur volonté même, dont la Loi les » dépouille, &c : tel est, à peu près, » le sort des femmes sur toute la

» terre ». Avant de prononcer que ces diverſes conditions des femmes, dans les différentes contrées de la terre, ſont les fruits de l'oppreſſion des hommes, M. *Thomas* auroit dû, ce me ſemble, prouver que ces diſpoſitions, à leur égard, ſont contraires à l'ordre & à la raiſon. Mais ſi elles ſont ſages, prudentes, néceſſaires même; ſi les circonſtances des temps, des lieux, des climats, ſi la conſtitution politique ou les mœurs particulières des peuples exigent que les femmes ſoient enfermées en Aſie, qu'elles ſoient dépendantes en Europe, éloignées des affaires & privées de la libre diſpoſition de leurs biens; ſi d'une police contraire réſulteroient le trouble & le déſordre dans la ſociété : où eſt *l'oppreſſion*, où eſt la *tyrannie?* La Légiſlation a-t-elle été moins ſévère pour les hommes? A-t-elle ménagé davantage les droits de leur liberté, toutes les fois qu'il a été néceſſaire de la reſtreindre pour aſſurer l'ordre public & le bien général? 7°. Les femmes ſont *aſſervies à des nœuds indiſſolubles : donc elles ſont opprimées*

*par les hommes.* Quelle logique admirable ! Est-ce que les hommes ne partagent pas eux-mêmes ces *nœuds indissolubles ?* Est-ce que le nombre des maris malheureux n'est pas, à peu près, égal à celui des épouses malheureuses ? Ne pourroit-on pas dire avec autant de justesse : *les hommes sont asservis à des nœuds indissolubles ; donc ils sont opprimés par les femmes.* Le célibat des Philosophes prouve, depuis long-temps, qu'ils n'aiment pas le lien conjugal ; à la bonne heure ; mais, s'ils le condamnent par leur conduite & leurs discours, ne seroit-il pas de la décence qu'ils le respectassent au moins en écrivant, sur-tout dans les Etats où les Loix de la Religion & du Prince l'ont consacré ? Faudra-t-il donc que nous entendions sans cesse autour de nous les bourdonnemens importuns d'une foule de déclamateurs frivoles, qui, enhardis par l'impunité, censurent ce que nos usages ont de plus saint & de plus auguste ! A Dieu ne plaise que je veuille jamais exciter l'animadversion du Gouvernement contre ces fanatiques destructeurs de

tout culte, de tous principes, de toutes loix, de toutes vertus. Il faudroit se contenter de leur dire avec douceur : « Grands Philosophes, dont » nous ne sommes pas dignes, si nos » usages, si notre manière d'être vous » blessent, que ne quittez-vous ce » Royaume, que ne vous réunissez-» vous, pour aller tous ensemble » créer, en quelque coin du monde, » à Lampédouze*, par exemple, une » République nouvelle, régie & po-» licée d'après vos sublimes théories! » Là vous n'aurez ni Religion à pro-» fesser, ni dogmes à croire, ni culte » extérieur à rendre à la Divinité; » vos yeux n'y seront plus offensés de » la vue des Temples, ni de cette » foule de Prêtres imposteurs qui les » servent & les accréditent; là, vos

* Isle de la Mer d'Afrique qui est déserte. Elle est à vingt lieues de Tunis, & à 45 de Malte. Je la cite ici de préférence, parce que M. *Diderot*, dans je ne sçais lequel de ses Livres, a parlé de cette Isle avec son enthousiasme ordinaire, & témoigné le desir le plus vif d'aller y fonder une Colonie Philosophique.

» ames libres ne seront asservies par
» aucune loi politique ou sacrée ;
» vous n'aurez plus à redouter la vi-
» gilance des Magistrats, vous ne
» tremblerez plus sous la puissance
» despotique des Rois. Rendus à la
» Nature, vous en suivrez les impres-
» sions & les mouvemens ; le ma-
» riage ne sera plus *indissoluble* ; le
» plaisir présidera toujours à vos
» unions passagères, & vos goûts dé-
» cideront de leur durée. Les remords
» ne troubleront point vos jouissan-
» ces ; la crainte d'un Être vengeur
» & les terreurs d'un avenir inconnu
» seront pour jamais anéanties. Plus
» d'entraves, plus de préjugés : ver-
» tus de citoyen, de père, de fils,
» d'époux, de maîtres & de sujets,
» amour de la patrie, dévoûmens gé-
» néreux pour le bien public, obéis-
» sance aux loix, austère probité,
» pureté des moeurs, amitié sainte,
» reconnoissance, pudeur, &c : vieilles
» fables, opinions superstitieuses de
» l'enfance, vous ne serez point ad-
» mises dans l'heureuse contrée qui
» recevra cette Tribu de Philosophes

» émigrans. Au reste, illustres Sages, » ne craignez pas de manquer de su» jets pour former votre colonie; » levez le drapeau qui doit les ras» sembler, & vous les verrez bientôt » accourir en foule pour s'y ranger; » vous verrez, quoique courbé sous » le poids des ans, le vieux Philoso» phe de *Fernex* rappeller la vigueur » dans ses membres glacés, & se met» tre lui-même à votre tête; vous ver» rez s'empresser autour de lui les » *D'*...., les *D*...., les *M*...., les » *T*...., les *S*..., les *la H*...., » les *A*...., &c, &c, &c. Quel » vuide cependant dans la France! » Quelle perte pour notre Littérature! » N'importe, partez; il est toujours » sage de sacrifier les plaisirs à sa tran» quillité. Nous sommes attachés à » nos anciennes erreurs, & vous » vous obstinez à les combattre. Ces» sez de nous tourmenter pour nous » instruire; abandonnez-nous à nos » sots préjugés. « Voilà ce que nous disons depuis long-temps aux Philosophes. Ils restent cependant parmi nous; ingrats que nous sommes! C'est

qu'ils ſont plus jaloux de nous être utiles en nous éclairant, que d'aller couler ailleurs des jours fortunés, mais qui ſeroient perdus pour l'humanité.

M. *Thomas*, comme vous venez de le voir, Monſieur, gémit amèremennt ſur la retraite à laquelle les femmes ſont condamnées dans toutes les contrées de l'Aſie, tandis qu'il prétend ailleurs que cette retraite a été chez les Anciens le principe de la pureté des mœurs publiques. » Chez les Anciens, dit-il, la retraite des femmes » fit long-temps partie de la conſtitution, parce que le Gouvernement » & les Loix y étoient appuyés ſur » les mœurs. . . . . . Chez les Romains, les mœurs des femmes furent long-temps ſans aucun mêlange » de corruption ni de foibleſſe. Renfermées dans leurs maiſons, elles » paſſoient leur vie dans la retraite.... » Pendant cette époque, les femmes » Romaines furent reſpectées comme » dans tous les pays où il y a des » mœurs. « Si la retraite des femmes a maintenu chez les Anciens l'honnêteté des mœurs publiques, pourquoi

faire un crime aux Législateurs Orientaux de l'avoir admise & *consacrée par leurs Loix ?* Les femmes Greques & Romaines, plus vertueuses, plus respectées, & dès-lors même sans doute plus heureuses, gémissoient-elles aussi sous le joug de la *tyrannie* & de l'*oppression* des hommes? *Une longue tutelle semble insulter à leur raison.* Observons que M. *Thomas*, dix pages plus loin, loue les Romains d'avoir tenu leurs femmes sous *une tutelle austère, & dont elles ne sortoient jamais*, & qu'il la donne comme une des preuves du *grand intérêt que ce Peuple conquérant prit aux femmes & à leurs mœurs, tant qu'il en eut lui-même.* Il s'étonne que les femmes soient *gênées dans leurs desirs :* eh quel mortel assez cynique oseroit desirer qu'elles n'eussent point d'entraves à cet égard?

Je n'ai fait encore que parcourir très-légérement, Monsieur, les deux premières pages de cet *Essai sur les Femmes :* vous sentez que je ne finirois pas & que ma Lettre deviendroit d'une prolixité mortelle, si je m'attachois à relever tout ce que le

reste de l'ouvrage contient de faux ou de hazardé. Mon embarras sur-tout est de vous mettre entre les mains le fil des idées de M. *Thomas*. De tous nos Ecrivains, il n'en est aucun qu'il soit plus pénible d'analyser, parce que toute analyse suppose de l'ordre, & que M. *Thomas* n'en met presque point dans ce qu'il écrit. Je vais cependant essayer de vous indiquer, sinon l'ensemble & les rapports, au moins l'arrangement local des matières de son Livre. Après la complainte Jérémitique que vous venez d'entendre, M. *Thomas* en veut à *Thucidide* d'avoir dit *que la femme la plus vertueuse étoit celle dont on parloit le moins*. Ainsi, en leur imposant les devoirs, réplique M. *Thomas*, cet homme sevère *leur ôtoit la douceur de l'estime publique*. M. *Thomas* se trompe ; & *Thucidide*, au contraire, leur enseignoit les moyens de goûter cette douceur ; car il n'y a point de femme qui obtienne plus sûrement l'estime publique que celle qui se renferme dans ses devoirs domestiques. M. *Thomas* dépouille deux petits ouvrages de *Plutarque*, où sont

rapportées les actions vertueuses des femmes Greques & Barbares. Il observe qu'elles avoient du courage, sur-tout à Sparte; la découverte n'est pas neuve. Vient ensuite une Dissertation sur les Courtisanes d'Athènes. Causes de leur célébrité & de la considération dont elles jouissoient; une de ces causes étoit qu'*elles tenoient à la Religion; elles offroient des modèles pour former des Vénus qui étoient ensuite adorées dans les Temples*. Par la même raison, le Mendiant maigre & sec qui a servi de modèle pour la statue de M. *de Voltaire*, devroit être honoré des Philosophes. Ce Mendiant, d'après le raisonnement de M. *Thomas*, tient, sans contredit, au culte qu'on rend au Chantre de *Henri IV*. Une autre cause qui attiroit de nombreux adorateurs aux pieds des Courtisanes Athèniennes, c'est que, *dans les femmes honnêtes, la beauté solitaire étoit le plus souvent obscure & retirée; celle des Courtisanes s'offroit par-tout*. Il est assez singulier qu'une beauté *solitaire* soit *le plus souvent retirée*.

De la Grèce, l'auteur passe en Ita-

lie. Coup-d'œil ſur les femmes Romaines. Les Romains du premier ſiècle *venoient de commander à des Rois, & dans leurs maiſons ils faiſoient gloire d'obéir.* Je voudrois ſçavoir dans quel auteur M. *Thomas* a trouvé les anecdotes qui peuvent fonder cette aſſertion. Catalogue de toutes les Dames Romaines qui ont été célébrées par des éloges & des panégyriques. M^r^ *Thomas* nous apprend que le temps où les Dames de Rome eurent des connoiſſances & des talens, fut préciſément celui où les Arts & les Sciences s'introduiſirent chez les Romains, & que l'époque de la corruption de leurs mœurs eſt juſtement la même que celle où ces maîtres du monde perdirent les leurs. Toutes ces obſervations ſont très-heureuſes. Éloge du Stoïciſme. Portrait & caractère de la Reine *Zénobie*, de *Julie Mammée*, & de l'Impératrice *Julie.* On remarque que cette dernière étoit Philoſophe; *ſa Philoſophie cependant*, dit M. *Thomas*, *n'alla point juſqu'à lui donner des mœurs.* Voilà un *cependant* bien placé! Quelle inconſéquence trouve

donc M. *Thomas* dans la conduite de cette Princesse ? Nous sommes aujourd'hui Philosophes ; avons-nous pour cela des mœurs ?

M. *Thomas* arrive à l'époque de l'établissement du Christianisme. Invasions des Barbares du Nord qui portèrent parmi nous l'esprit de galanterie. Réchauffé de tout ce qu'on a déja dit jusqu'ici sur l'antique Chevalerie. Renaissance des Lettres. Liste des femmes sçavantes de ce temps. Vient ensuite la très-diffuse Nomenclature de tous les Écrivains, Orateurs, Poëtes, Historiens, Philosophes, qui ont célébré le beau Sèxe, soit en vers, soit en prose. Ne conviendrez-vous pas, Monsieur, que ces monumens de la galanterie & de l'adulation des hommes, sont bien propres à nous donner une profonde connoissance du caractère des femmes ! Suit encore le Catalogue de tous les ouvrages, de tous les écrits polémiques, critiques, apologétiques, publiés en différens temps pour établir la supériorité des femmes sur les hommes. M. *Thomas* renouvelle la question & la discute. Il

mes : où sont les chefs-d'œuvre sortis de leurs plumes ? Qu'on m'en cite un seul qui porte véritablement l'empreinte de la supériorité ? Excepté quelques morceaux de Poësie légère & quelques Romans agréables, toutes les productions des femmes ont été médiocres ; il semble que la Loi Salique ait lieu sur le Parnasse. Le Sceptre littéraire est resté jusqu'ici entre les mains des hommes. C'est parmi eux qu'on trouve les *Aristotes*, les *Homères*, les *Virgiles*, les *Lucrèces*, les *Tasses*, les *Miltons*, les *Corneilles*, les *Racines*, les *Molières*, les *Rousseaux*, les *Newtons*, les *Descartes*, les *Léibnitz*, les *Mallebranches*, les *Clarcks*, les *Buffons*, &c. Qu'on ne dise pas que si les femmes n'ont excellé dans aucun genre, c'est le défaut de leur éducation ou le fruit des préjugés qui ont empêché un plus grand nombre d'entr'elles de se livrer à l'étude des Sciences : le génie ne connoît point d'entraves ; il s'élance, malgré les obstacles & les barrières qu'on lui oppose. 2°. Il est prouvé que la manie du bel-esprit conduit presque toujours les

les femmes à l'oubli de leurs devoirs & de leurs fonctions les plus sacrées. Livrées à leurs spéculations sublimes, elles regardent les détails domestiques comme au-dessous d'elles ; elles croiroient s'humilier si elles devenoient épouses tendres, mères de famille attentives : heureuses encore, si, en s'égarant à la suite de quelque guide Philosophe, elles ne prennent pas pour la raison le mépris des préjugés les plus respectables, & pour force d'esprit l'audace à secouer tous les freins de la décence & de l'honnêteté ! 3°. Il n'est pas moins certain que la femme sçavante est rarement la plus aimable dans le commerce ordinaire de la société. Elle y porte communément le jargon de la pédanterie, & à l'orgueil de la beauté se joint presque toujours celui de ses prétentions littéraires. Le bonnet de Docteur ne sied point aux Graces ; quelques fleurs, une guirlande de roses suffisent pour parer leur front. Je ne parle point des ravages que les femmes ont exercés dans l'empire de

la littérature, du faux goût qu'elles y ont introduit, des rivalités qu'elles y entretiennent, des réputations usurpées dont elles sont les auteurs, &c, &c. Qu'on se souvienne que des femmes tenoient l'Hôtel de *Rambouillet*, que des femmes ont protégé *Pradon* & sifflé *Racine*; que des femmes, encore aujourd'hui, &c.

J'admirois *Molière*; je le regardois comme un Philosophe profond, consommé dans l'étude & la connoissance des hommes, comme un observateur exact des ridicules, un peintre inimitable des mœurs, & dont les ouvrages ne respiroient que le bon sens & la raison. Je le croyois incapable de prêcher *la folie*, de chercher moins la *vérité* que l'*effet théâtral*, ou, ce qui revient au même, d'être moins jaloux d'instruire que d'être plaisant & de faire rire. Néanmoins, au jugement de M. *Thomas*, il a mis *la folie à la place de la raison*. Voici ce qu'il fait dire à ce *Chrisale*, que le Censeur nous représente comme un Personnage ridicule, un Bourgeois grossier, un Vieillard en délire:

Il n'est pas bien honnête, & pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie & sçache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler sa dépense avec économie,
Doit être son étude & sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sçait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs Livres, un dé, du fil, & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs;

Elles veulent écrire & devenir Auteurs ;
Nulle Science n'eſt pour elles trop profonde ;
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les ſecrets les plus hauts s'y laiſſent concevoir ;
Et l'on ſçait tout chez moi, hors ce qu'il faut ſçavoir, &c.

Eh bien, Monſieur, ces leçons du *bon homme Chriſale* vous paroiſſent-elles dictées par *la folie ?* Ne vous ſemblent-elles pas, au contraire, pleines de raiſon & de ſageſſe ? Au reſte, *Molière* ne condamne point le ſçavoir dans les femmes ; il n'en blâme que l'abus. Écoutez-le lui-même ſous le nom de *Clitandre* dans cette admirable Comédie des *Femmes Sçavantes :*

Je conſens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la paſſion choquante
De ſe rendre Sçavante afin d'être Sçavante ;
Et j'aime que ſouvent, aux queſtions qu'on fait,
Elle ſçache ignorer les choſes qu'elle ſçait ;
De ſon étude enfin je veux qu'elle ſe cache,

Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le sçache,
Sans citer les Auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

*Le bon homme Chrisale n'est plus du siècle de Louis XIV ; c'étoit remonter à deux cens ans ; il n'est que l'homme raisonnable d'un autre siècle.* Eh ! qu'importe ? La raison varie-t-elle avec les siècles ? Les maximes & les règles de conduite qui tiennent à la morale ne sont-elles pas éternelles, & les mêmes dans tous les temps comme dans tous les lieux ?

L'examen de ce Livre de M. *Thomas* me fatigue, Monsieur, & je serois excédé, si j'entreprenois de combattre toutes les idées fausses & bizarres dont il est semé. Il n'y a presque pas de proposition que je ne pusse réfuter victorieusement par la proposition contraire. Il nous avoit prévenus que son *Essai* ne seroit *ni un Panégyrique ni une Satyre* ; & les femmes y sont exaltées depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Figurez-vous, Mon-

ſieur, un grave Philoſophe qui, fermant ſes livres & s'arrachant à la ſolitude de ſon cabinet, ſe traveſtit tout-à-coup en Paladin, prend la cotte de maille, le corcelet, la cuiraſſe, enferme ſa tête ſublime dans un caſque, arme ſa main d'une lourde pique, &, monté ſur un grand palefroy, court, par monts & par vaux, rompre des lances en l'honneur des Dames, & combattre pour elles juſqu'à des moulins à vent. Tel eſt le riant point de vue ſous lequel mon imagination n'a ceſſé de me repréſenter Monſieur *Thomas*, pendant que je liſois ſon *Eſſai*. Cette idée n'eſt point, au reſte, ſans fondement, & peut-être auroit-elle pû fournir le ſujet de la Gravure qui convenoit véritablement à la tête de cet Ecrit. A l'exemple de l'incomparable Chevalier *de la Manche*, M. *Thomas* paroît dans la lice, & ſe déclare, envers & contre tous, le Champion d'un Sèxe aimable & foible qu'il voit opprimé ſur toute la terre.

Un des plus grands défauts de ce Panégyrique eſt que l'auteur y conclut très-fréquemment du particulier

au général. En parcourant le vaste champ de l'Histoire, apperçoit-il dans un siècle quelque femme, célèbre par ses vertus, ses talens ou ses actions? Il s'en approche, la considère, observe sa physionomie & ses manières, &, du caractère particulier de cette femme, il déduit le caractère général de tout son Sèxe dans la même époque. Un Philosophe, cependant, devroit sçavoir que la manière d'être d'un individu n'établit pas celle de l'espèce entière, & qu'un Chinois, par exemple, raisonneroit fort mal, si, en voyant deux ou trois de nos jolies brunes sur un Vaisseau François, il s'avisoit de conclure que nous n'avons point de blondes en France.

J'allois fermer le Livre de M. *Thomas*, lorsque mes yeux, par hazard, sont tombés sur le morceau où il prétend assigner les causes qui rendent les femmes plus religieuses & plus tendres que les hommes dans leur dévotion. Cet endroit mérite de vous être transcrit. » Plus frappées par les » yeux, elles goutent plus l'appareil » des cérémonies & des temples,

» & *la religion des sens* influe en-
» core sur celle de l'ame. Gênées
» par-tout, privées d'épanchement
» avec les hommes par la contrainte
» de leur sèxe, avec les femmes par
» une éternelle rivalité, elles parlent
» du moins de *leurs plaisirs* & *de leurs*
» *peines* à l'Être Suprême qui les voit,
» & souvent déposent dans son sein
» des foiblesses qui leur sont chères,
» & que le monde entier ignore. *Alors*
» *se rappellant leurs douces erreurs, elles*
» *jouissent de leur attendrissement même*
» *sans se le reprocher; & sensibles sans re-*
» *mords, parce qu'elles le sont sous les re-*
» *gards de Dieu*, elles trouvent des déli-
» ces secrettes jusques dans le repentir
» & les combats. « Il n'est pas nécessaire, M^r^, de commenter ce morceau, pour vous en faire sentir le ridicule & l'indécence. Où sont les femmes dévotes qui, dans leurs prières, entretiennent Dieu *de leurs plaisirs*, & *qui jouissent sans remords, parce qu'elles sont sous les regards de la Divinité*, *de l'attendrissement que leur cause le souvenir de leurs douces erreurs?* Si elles nourrissent quelque passion dans le cœur, pourront-elles impunément y être sen-

fibles, &, si elles ont eu des foiblesses, leur sera-t-il permis de s'en retracer l'image avec complaisance, parce qu'elles en auront fait un aveu secret à l'Être Suprême, &c, &c? «

Le style de M. *Thomas*, dans cet *Essai sur les Femmes*, est à-peu-près le même que dans son *Essai sur les Éloges*. Cet auteur est souvent obscur; son sens entortillé a presque toujours peine à se produire; ses expressions ne peignent souvent à l'esprit que des nuances d'idées, ou, pour mieux dire, des idées à moitié conçues, qui ne font qu'une impression vague. Qu'est-ce, par exemple, que *donner aux mots les plus communs une physionomie & une ame?* Qu'est-ce que *des tours de phrase qui sont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés, & qui n'en ont que plus de graces?* Qu'est-ce qu'*une corruption frivole qui prend le parti de rire de tout?* Qu'est-ce que *le Couvent guerrier de Lacédémone?* Qu'est-ce que *chercher les petits coins dans le grand homme?* Qu'est-ce qu'*une main délicate qui adoucit & polit les ressorts de la Société?* Qu'est-ce *que le vice qui*

*a toute la vertu dont le vice est susceptible ?* Qu'entend-il lorsqu'il dit qu'à l'établissement du Christianisme, *la sainteté des mœurs étendit un voile sur la Société & la Nature*, &c ? Ce qui rend encore la diction de M. *Thomas* embarrassée, c'est qu'il veut souvent assigner les causes morales de toutes les révolutions dont il parle ; alors il se perd dans une mer de métaphysique, où l'œil qui le suit ne le voit surnager qu'avec peine. Sçavez-vous, par exemple, pourquoi, au commencement du siècle de *Louis XIV*, on donna dans le bel-esprit ? C'est que, *comme le goût ne se forme que lentement, que le naturel & la grace tiennent à un instinct délicat qui sent quelquefois le vrai sans pouvoir le définir ;* c'est que, *comme on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, & que pour être mieux il ne faut ressembler à personne ;* c'est que, *comme ce qui est faux paroît quelquefois brillant, parce qu'il présente une face nouvelle, & cache une partie de l'objet pour faire sortir le reste ;* c'est que *comme enfin tout ce qui est de mode s'exagère, on dut prendre d'abord le bel-esprit pour l'esprit.*

L'imagination de M. *Thomas* paroît plus féconde en mots qu'en idées. Quand il parvient à en atteindre une, il s'attache à en tirer tout le parti possible; il la tourmente, la décompose, la tourne & retourne en tous les sens, & ne la quitte qu'après l'avoir, pour ainsi dire, exténuée; semblable aux Vampires qui, selon la croyance de bien des peuples d'Allemagne, n'abandonnent un cadavre qu'après en avoir extrait tout le suc & toute la substance; de-là vient l'attention scrupuleuse qu'a M. *Thomas* de distinguer, de diviser & de subdiviser sans cesse. S'agit-il de l'esprit? Il distingue *l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'esprit politique qui gouverne*, &c. Est-il question de courage? On trouve *un courage d'esprit & un courage physique; un courage de principes qui fait braver l'opinion; un courage de volonté qui donne de l'énergie à l'ame; un courage de constance qui supporte l'idée des longs travaux & les travaux mêmes; un courage de sang-froid qui, dans les circons-*

*tances délicates, voit tout, & voit bien; un courage contre la douleur qui ſçait ſouffrir; un courage contre les périls, ſoit celui d'audace qui affronte, ſoit celui d'intrépidité qui attend; un courage d'habitude, qui eſt de tous les jours; un courage d'enthouſiaſme qui eſt comme la fièvre d'une ame ardente, qui naît & s'éteint*, &c. Et ailleurs encore, *courage froid qui, né de la raiſon, eſt intrépide & calme; c'eſt celui de la Philoſophie & des Affaires; courage d'imagination, qui eſt ardent & qui ſe précipite; c'eſt le courage religieux.* A tous ces *courages* il falloit ajouter *courage de patience* qui fait ſupporter la lecture de quatre mortels volumes. Parle-t-il du deſpotiſme? *Deſpotiſme qui tient à la hauteur des idées; deſpotiſme qui tient aux paſſions; deſpotiſme de fantaiſie; deſpotiſme d'oppreſſion*, &c, &c.

Il eſt étonnant que M. *Thomas*, après avoir cultivé ſi long temps l'éloquence, ne ſçache pas mettre plus de nombre & d'harmonie dans ſon ſtyle. Chaque page de cet *Eſſai* pourroit fournir des exemples d'une diction hachée & découſue, aſſemblage

incohérent d'une multitude de petites phrases courtes, brisées & sans liaison. Je pourrois en citer une foule d'exemples dont je vous fais grace.

Il faut que le mot *choc* ait bien des attraits pour M. *Thomas*. Vous vous rappellez sans doute combien de fois cette expression favorite revient dans son *Essai sur les Eloges* : il s'en sert avec la même profusion dans celui-ci. Voici même une phrase où il la répète jusqu'à quatre fois : » Du mélange du Christianisme avec les anciens usages des Barbares, naissoit » *un choc* presque continuel dans les » mœurs ; du mêlange des droits du » Sacerdoce & de ceux de l'Empire, » *un choc* dans la Politique & dans les » Loix ; du mêlange des droits du Souverain & de ceux de la Noblesse, *un* » *choc* dans le Gouvernement ; du mêlange des Arabes & des Chrétiens » Europe, *un choc* dans les Religions.

Le goût des métaphores & la manie ambitieuse de mettre toutes ses pensées en images, font parler à M. *Thomas* un jargon contourné qui sûrement auroit fait pâmer d'aise les

*Précieuses Ridicules* du dernier siècle. Si même il montre un peu d'humeur contre *Molière*, ne feroit-ce pas parce qu'il auroit sifflé ces tournures ingénieuses & fines, cette façon spirituelle de s'exprimer ? Le Marquis *de Mascarille*, le Vicomte *de Jodelet*, *Madelon* & *Cathos* se feroient, à coup sûr, récriés sur la gentillesse de ces jolies phrases : .... *Garder le secret aux foiblesses qui se cachent.* .... *Absoudre une femme de ses amans* .... *Dans l'enfance de l'âge, les sens ramassent des matériaux pour la pensée.* .... *Un esprit aimable peut se compromettre jusqu'à écrire quelquefois de jolis vers.* .... *Pour traiter la question de l'égalité ou de la supériorité des Sèxes, il faudroit sur-tout avoir le malheur d'être parfaitement désintéressé.* .... *Madame Dacier avoit de bonne heure pris son parti de n'être qu'un homme.* .... *Ne point perdre de vue la Nature, & se retourner encore quelquefois vers elle pour l'honorer du moins par ses regrets.* .... *Les femmes, avec des instrumens plus fins, manient plus aisément un cœur malade ; elles le reposent & l'empêchent de sentir ses agitations.* .... *Quelle femme a ja-*

*mais manqué de respect au malheur?....*
*Leur partage est sur-tout cette compassion qui unit l'ame aux malheureux.... Un esprit qui a des graces naturelles, préfère une existence d'opinion à une existence réelle, & craint de donner sa mesure à l'envie;* comme apparemment on donne sa *mesure à un Tailleur*, &c. Je ne sçais si vous pensez comme moi, Monsieur; mais je trouve toutes ces phrases aussi ridicules que celles que *Molière* met dans la bouche de ses *Précieuses*: *un chapeau désarmé de plumes; une tête irrégulière en cheveux; un habit qui souffre une indigence de rubans; apportez le miroir, & gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre visage; voiturez-nous ici les commodités de la conversation*, &c, &c, &c.

M. *Thomas*, dans cet ouvrage, veut quelquefois se rapprocher de la Nature & de sa belle simplicité. Mais on s'apperçoit que ce n'est pas-là son talent; il est alors maigre, décharné, flasque & plat; on croit voir un Hydropique à qui l'on vient de faire la ponction.

Je suis, &c.

*A Paris ce 6 Juillet 1774.*

# LETTRE VIII.

*Catalogue Raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc, Chevalier Romain, Dessinateur & Graveur du Cabinet du Roi; disposé par ordre historique suivant l'année où chaque pièce a été gravée, depuis 1650 jusqu'en 1714, avec la vie de ce célèbre Artiste : Par Charles-Antoine Jombert; deux vol. in-8° d'environ 400 pages chacun. A Paris chez l'Auteur, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.*

Ce *Catalogue* des Estampes sorties de la main d'un seul Maître, est le plus considérable qui ait encore paru jusqu'ici. Il comprend trois mille quatre cent douze pièces différentes, & ce nombre de planches monte plus qu'au double de celles qui composent l'Œuvre des autres Graveurs qui ont

le plus travaillé. M. *Jombert*, Auteur de ce *Catalogue*, y a joint des descriptions très-détaillées, pour indiquer chaque Estampe de manière à la faire reconnoître d'après ce qu'il en dit. Il rend compte en même-temps des particularités & des anecdotes qui concernent chaque pièce, ainsi que des différences que les Connoisseurs y ont remarquées : cette dernière précaution étoit d'autant plus nécessaire, qu'il n'est point de Graveur qui ait fait autant de changemens à ses ouvrages que *Sébastien le Clerc*.

L'ordre chronologique, que l'Auteur a cru devoir adopter dans la disposition de son *Catalogue*, quoique le plus naturel & le plus satisfaisant pour l'Amateur instruit, ne sera peut-être pas du goût d'un grand nombre de personnes auxquelles il impose la nécessité de connoître & la date de l'Estampe que l'on cherche, & le titre du Livre pour lequel elle a été gravée. Les Marchands, entr'autres, qui leur ont donné des dénominations arbitraires, & souvent fausses, mais qui sont néanmoins de conven-

tion parmi eux, ſe trouveront tellement embarraſſés qu'ils ne pourront reconnoître les mêmes Eſtampes déſignées dans ce *Catalogue* par un autre nom que celui qu'ils leur donnent. Il leur ſera très-difficile, en effet, de deviner que l'Eſtampe, par exemple, qu'il leur a plu d'appeller l'*Antre ou l'Académie de Platon*, ſe trouve dans ce *Catalogue*, à l'année 1659, ſous le titre de *Diſcours des Paſſions Humaines*, Livre pour lequel elle a été gravée; que le fleuron qu'ils nomment *les Enfans Aſtronomes* eſt à la fin de la *Meſure de la Terre*, par *Picart*, imprimée au Louvre en 1671, &c. Pour remédier à cet inconvénient, & dans la vue de remettre les Amateurs & les Marchands d'Eſtampes ſur leur route ordinaire, M. *Jombert* ajoute, à la fin de ſon ouvrage, une *Table*, diſpoſée par ordre alphabétique, de toutes les Eſtampes dont il parle, indiquées ſelon les dénominations vulgaires. Cette *Table*, utile & commode pour les perſonnes les mieux inſtruites, eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour celles qui, ne l'étant pas, voudront cher-

cher quelqu'Eſtampe de *le Clerc*, ſans ſçavoir l'année où elle a été gravée, ou ſans connoître le titre du Livre pour lequel elle a été faite.

L'Auteur donne une Notice détaillée des différens Œuvres de *le Clerc* qui exiſtent actuellement, & d'après leſquels il a rédigé ſon *Catalogue*. Il cite celui du Cabinet des Eſtampes du Roi, ceux de Madame la Préſidente *de Bandeville*, de Mrs. *Paignon*, d'*Ijonval*, *le Normant du Coudray*, *Rouſſel*, *Roi*, *Haumont*, *Joullain*, &c. L'Œuvre dont M. *Jombert* eſt lui-même poſſeſſeur, peut entrer en concurrence avec tous ceux dont il fait mention. Outre qu'il eſt le plus nombreux, il eſt encore le moins incomplet par les ſoins qu'il s'eſt donnés, depuis pluſieurs années, pour raſſembler & découvrir toutes les Eſtampes poſſibles de *le Clerc*, non-ſeulement dans Paris, mais dans les Provinces les plus reculées, & juſques dans les Pays du Nord, ayant tiré de Saxe & de Suède pluſieurs morceaux de la plus grande rareté. Sa collection montoit à 3338 pièces, y compris les Eſ-

tampes doubles à cause des différences, lorsqu'il acheta, l'année dernière, à la vente de M. *Huquier*, l'Œuvre de *le Clerc* qu'il avoit formé, & qu'on regardoit comme le plus complet de Paris. On conçoit aisément que de ces deux Œuvres réunis doit résulter la collection la plus considérable qui existe des Gravûres de *le Clerc*. M. *Jombert* a de plus un second Œuvre du même Artiste, qui contient encore au moins 3300 pièces, dont plusieurs sont de la plus grande rareté. Il possède en outre plus de 6000 autres Estampes de *le Clerc*, dont on pourroit former un troisiéme & un quatrième Œuvre, moins considérables que les deux premiers, mais suffisans pour des Artistes ou des Amateurs, qui se contentent d'avoir les principales pièces de chaque Maître.

*Sébastien le Clerc* nâquit à *Metz* le 26 Septembre 1637. Son grand père, noble Lorrain, étoit attaché à la Princesse de *Tarente* en qualité de Secrétaire; mais ayant embrassé la Religion Protestante, il fut obligé, vers l'an 1580, de sortir des États du Duc

de Lorraine, & de se réfugier à *Metz*. Son fils, *Laurent le Clerc*, père de *Sébastien*, s'établit Orfévre dans cette Ville. Comme il excelloit dans sa profession, il fut en état de donner de bons principes à son fils, & de lui apprendre de bonne heure à dessiner. Avec les heureuses dispositions que *Sébastien* avoit pour cet Art, il y fit en peu de temps des progrès si rapides, qu'on croit qu'il commença à graver dès l'âge de sept ans, & qu'à douze il donnoit lui-même des leçons de Dessin. On conserve un ouvrage de *Sébastien le Clerc*, fait à la plume, représentant un enfant nud, couché sur le dos & endormi, les deux mains appuyées sur la poitrine. Il a environ dix-huit lignes en quarré. Au bas de ce petit Dessin, on voit écrit, de la main de son père, qu'il n'avoit que huit ans lorsqu'il le fit. Cet Artiste s'appliqua si jeune à la Gravure, qu'il ne se souvenoit pas bien lui-même à quel âge il avoit commencé.

Le jeune *le Clerc* s'étoit appliqué sérieusement à l'étude des Mathématiques & des Fortifications, animé par

le projet d'entrer dans le Génie. Il s'y rendit, en effet, si habile, qu'il fut choisi, en 1660, pour occuper la place d'Ingénieur-Géographe auprès du Maréchal *de la Ferté*. Dans ce nouvel emploi, il leva les plans des principales Places du pays Messin & du Verdunois. Il réussit sur-tout au plan de *Marsal*, dont on se proposoit alors de détruire les fortifications ; mais ayant appris qu'on avoit envoyé ce plan à la Cour, sous le nom d'un autre Ingénieur, & n'ayant pû tirer raison de cette injustice, il abandonna son emploi. Il se rendit à Paris, dans l'espérance de s'avancer dans le Génie ; mais M. *le Brun*, premier Peintre du Roi, ayant eu occasion de le connoître, & lui trouvant des talens extraordinaires pour le Dessin & la Gravûre, le détourna de sa première idée, & lui conseilla de s'appliquer tout entier à perfectionner son burin. *Le Clerc* suivit son avis, & ses premiers ouvrages eurent le plus grand succès.

Le Grand *Colbert*, toujours attentif à encourager les Artistes & à ré-

compenser leurs talens, pour fixer M. *le Clerc* à Paris, lui donna un logement à l'Hôtel Royal des Gobelins, avec une pension de 600 écus. Cette grace l'attacha au service de la Cour & l'obligea dès-lors de ne plus s'occuper que d'ouvrages pour le Roi. M. *Colbert* l'engagea de plus à enseigner le Dessin & les Mathématiques à M. *Colbert d'Ormoy* son fils, fonction qu'il remplit avec zèle pendant plusieurs années.

Comme la réputation de cet Artiste augmentoit de jour en jour, il fut choisi, en 1672, pour dessiner & graver la représentation du Catafalque que l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture avoit fait dresser dans l'Eglise des Pères de l'Oratoire, pour le service du Chancelier *Séguier*. M. *le Brun*, qui en avoit inventé & conduit l'Ordonnance, fut si content de ce chef-d'œuvre de *le Clerc*, qu'il présenta en même-temps à l'Académie & cette Estampe & son Auteur. Il y fut reçu d'un consentement unanime en qualité de Graveur : on le fit en même-temps Professeur de Géométrie

& de Perspective, avec une pension de 300 livres. La planche de ce Mausolée lui servit de morceau de réception, &, resta, selon l'usage, à l'Académie, où, avec le plus grand succès, il continua ses leçons de Perspective pendant plus de trente années.

M. *le Clerc* ayant épousé en 1673, une des filles de M. de *Vandenkerchoven*, Teinturier du Roi aux Gobelins, il eut de ce mariage six fils & quatre filles. L'aîné des fils a aussi porté le nom de *Sébastien le Clerc*, & s'est distingué dans la Peinture. Il est mort en 1757, Professeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. Peu de temps après son mariage, *Sébastien le Clerc* père, crut devoir renoncer à la pension de 1800 livres que le Roi lui faisoit; il voulut se trouver plus libre de travailler pour les Particuliers qui désiroient avoir de ses Gravures, & il espéroit d'ailleurs tirer un meilleur parti de ses talens, pour le soutien de sa famille naissante, qui devint bientôt nombreuse. On lui laissa cependant alors une petite pension de 100 livres sur les Bâtimens, & trois

trois ou quatre ans après on le gratifia d'une nouvelle pension de cent écus. Il en obtint encore une autre de 400 livres en 1690, avec le Brevet de Dessinateur & de Graveur du Cabinet du Roi. En 1706, le Cardinal *Gualterio*, Nonce du Pape en France, le fit Chevalier Romain, en vertu du pouvoir qu'il en avoit reçu de Sa Sainteté.

Je n'entre point, Monsieur, dans le détail des travaux de ce célèbre Artiste ; j'observerai seulement que son chef-d'œuvre est, sans contredit, sa belle Estampe de l'Académie des Sciences & des Arts, qu'il dédia au Roi en 1698. La composition en est aussi grande que l'exige la noblesse du sujet. Les groupes des figures y sont savamment distribués, & l'intelligence du clair-obscur y est observée avec tout l'art possible ; le fond de cette Estampe est rempli par une Architecture élégante, qui offre l'idée d'un Lycée riche & somptueux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, pour représenter le nombreux assemblage des machines, propres à chaque Science

ou Art, qu'on voit dans cette ſuperbe Gravure, M. *le Clerc* n'a pas été obligé de ſortir de ſon cabinet. Il donna, en 1704, le pendant de cette belle Eſtampe; c'eſt l'entrée triomphante d'*Aléxandre* dans Babylone. L'idee en eſt heureuſe & magnifique, & l'on eſt forcé de convenir que cet habile Artiſte n'a rien omis de ce qui pouvoit contribuer à la pompe du triomphe de ce Vainqueur de l'Aſie. L'affluence des ſpectateurs y eſt ménagée avec art, & la ſuperbe Ville, qui fait le fond de ce grand ſujet, y paroît exactement conforme aux deſcriptions que nous en ont laiſſées les anciens Hiſtoriens. On ſçait que c'eſt à *Louis XIV* que l'on eſt redevable du changement que fit M. *le Clerc* dans la tête d'*Aléxandre*. Il avoit d'abord repréſenté ſon Héros vû de profil, & regardant la Ville de Babylone. Ayant préſenté au Roi une première épreuve de cette Eſtampe, *Louis XIV*, qui avoit un goût naturel pour les Arts, trouva que cette tête, vue de profil, n'étoit pas heureuſement diſpoſée, & qu'il eut été plus convenable de repréſenter le

principal personnage de cette fête, vû en face, & regardant les spectateurs. *Le Clerc* sentit la justesse de cette observation, suivit le conseil de *Louis XIV*, & reparut le lendemain à Versailles au lever du Roi, avec de nouvelles épreuves où la tête d'*Aléxandre* étoit vûe en face, ainsi qu'elle existe encore aujourd'hui. *Louis XIV* parut extrêmement flatté de cette attention de *le Clerc*, & de la diligence avec laquelle il avoit fait les corrections qu'il desiroit dans cette Estampe qui est une des plus intéressantes de l'Œuvre de ce grand Artiste.

Personne n'étoit plus avare de son temps, & ne sçavoit le distribuer avec plus d'économie. Comme son cabinet étoit continuellement fréquenté, soit par des Sçavans, soit par des Amateurs & des Curieux qui recherchoient ses ouvrages, leur conversation ne l'interrompoit point dans son travail. Il prenoit part à leurs entretiens, & y mêloit souvent quelques propos, placés avec autant de justesse & de précision que s'il n'avoit pas été occupé à sa Gravure. Lorsqu'il se trouvoit

ſeul, il appelloit quelques-uns de ſes enfans auxquels il faiſoit lire quelque Livre de Science, dont il leur expliquoit les endroits obſcurs, ſans quitter ſon burin. C'eſt ainſi qu'il évitoit les dégoûts & les ennuis qu'éprouvent aſſez ſouvent les Artiſtes dans le méchaniſme de leurs travaux, quand ils ne ſont point de nature à occuper en même-temps les mains & l'eſprit. Pour faire connoître juſqu'à quel point M. *le Clerc* aimoit le travail, il ſuffit de faire obſerver que le nombre de ſes Eſtampes monte à plus de trois mille, & qu'elles ſont preſque toutes de ſon invention & gravées par lui même d'après ſes propres Deſſins, excepté quelques morceaux, tels que les Deviſes & les Tapiſſeries du Roi, les Batailles d'*Aléxandre*, quelques Frontiſpices & Vignettes de Livres qu'il a faits d'après M. *le Brun*, &c. Il trouvoit encore aſſez de loiſir pour faire divers ouvrages. On lui doit, entr'autres, quelques Traités de Géométrie, un *Syſtême du Monde conforme à l'Ecriture Sainte*, un *Syſtême ſur la Viſion*, & un grand *Traité*

d'*Architecture* en deux volumes *in*-4°. avec 184 planches gravées de sa main. Si l'on ajoute à ces travaux les leçons de Géométrie, de Perspective, d'Architecture, de Fortifications & de Dessin qu'il a données, presque tous les jours, pendant trente ans, & le nombre étonnant de Machines, relatives aux Arts ou à la Physique, qu'il a inventées ou exécutées lui-même, & dont les modèles faisoient l'ornement de son cabinet, on conviendra que personne n'a sçu mieux que lui employer son temps, & mettre à profit les heureuses dispositions qu'il tenoit de la Nature pour exceller dans les beaux Arts. Il mourut aux Gobelins, le 25 Octobre 1714, âgé de 77 ans, généralement aimé & estimé de tous les Artistes & de toutes les personnes qui avoient eu l'avantage de le connoître.

Il me reste, Monsieur, à jetter un coup d'œil sur ces deux volumes, & à vous donner une idée de quelques Estampes particulières qui ont donné lieu à quelques anecdotes. A l'occasion de celle qui représente un nou-

vel Ordre François, M. *Jombert* nous apprend que *Sébastien le Clerc* lutta une fois avec avantage contre le génie de *le Brun*. On sçait que *Louis XIV*, dans le dessein d'éternifer son regne, avoit fait proposer un prix considérable à tous les Artistes de l'Europe, tant Peintres qu'Architectes & Dessinateurs, pour celui d'entr'eux qui inventeroit un Ordre d'Architecture, assez différent des cinq autres, pour former un sixième Ordre, & qui, par des attributs propres à notre Nation, pût mériter le nom d'*Ordre François*. Les plus habiles Artistes firent alors des efforts impuissans pour remporter ce prix. M. *le Brun* en imagina un, & M. *le Clerc*, en bon Patriote, voulant aussi courir la même carrière, produisit la composition dont il s'agit. Mais bientôt après, la crainte de se trouver en concurrence avec le premier Peintre du Roi qui avoit la direction générale de tous les Arts en France & qui exerçoit un empire absolu sur les Artistes des Gobelins, lui fit prendre le parti de supprimer totalement cette planche,

ſans en conſerver aucune épreuve. Heureuſement que ſon fils eut l'adreſſe d'en ſouſtraire une à ſes recherches; c'eſt la ſeule qui exiſte & dont M. *Jombert* ſe trouve poſſeſſeur. Au jugement des Artiſtes & des Connoiſſeurs, la compoſition du nouvel *Ordre François*, inventé par M. *le Clerc*, eſt beaucoup plus riche & mieux imaginée que celle de M. *le Brun*.

La petite Eſtampe, appellée *Aubouin apportant des Livres aux Princes*, eſt d'après le Deſſin de M. le Duc *de Bourgogne*. On lit au haut, *Ludovicus fecit, Philippus dono dedit, Carolus riſit, primo Maii, anno 1698*. Voici l'origine de cette Gravure. *Aubouin*, Libraire des Princes, en préſentant un Livre à M. le Duc *de Bourgogne*, fit une révérence ſi profonde que ce Prince, en avançant les mains pour le prendre, ne put y atteindre, la tête d'*Aubouin*, dans le temps de ſa révérence, étant plus baſſe que le deſſus de la table devant laquelle M. le Duc *de Bourgogne* étoit aſſis. Cela eut lieu pluſieurs fois de ſuite, juſqu'à ce que ceſſant de faire des révérences ſi pro-

fondes, le Prince saisit enfin le Livre. M. le Duc *de Berry*, présent à cette scène, ne pût s'empêcher d'en rire; & *Aubouin* s'étant retiré, les trois jeunes Princes se divertirent ensemble assez long-temps de cette aventure. Comme M. le Duc *de Bourgogne*, qui étoit l'aîné des Princes, apprenoit alors à dessiner, il lui prit envie de représenter son Libraire dans la posture où il se trouvoit en lui présentant ce Livre. Il fit ensuite présent du Dessin à M. le Duc d'*Anjou*, & celui-ci au bout de quelque temps le remit à *Aubouin*, qui pria M. *le Clerc* de lui graver cette plaisanterie, pour avoir une occasion de faire sa cour à M. le Duc *de Bourgogne*, en lui offrant une Estampe gravée d'après son propre Dessin. *Ludovicus fecit*; c'est *Louis* Duc *de Bourgogne* auteur du Dessin. *Philippus dono dedit*, est *Philippe* Duc d'*Anjou*, qui en a fait présent à *Aubouin*; le *Carolus risit* se rapporte à *Charles* Duc *de Berry*, qui a beaucoup ri de cette aventure.

Je ne sçais si vous connoissez, Monsieur, la Médaille qui fut frappée sous

le regne de *Henri IV*, à l'occasion de la reprise du Marquisat *de Saluces*. Le Duc de Savoie, s'étant emparé par adresse de ce Marquisat, s'étoit fait représenter dans une Médaille sous la forme d'un Centaure, enlevant à la France une couronne de Marquis, avec ce mot pour devise, *opportunè*. Peu de temps après, *Henri IV* ayant forcé le Duc à lui rendre ce Marquisat, par la prise de *Montmélian* & de plusieurs autres places, en fit frapper une autre, où l'on voyoit *Hercule Gaulois* enlevant la même couronne à la Savoie, représentée sous la figure d'une femme Centaure terrassée, avec cette devise *Opportunius*. Cette Médaille est du nombre de celles qui ont été gravées par *le Clerc*.

Cet Artiste égaya son burin dans l'Estampe appellée *le Grand Lustucru* ou *les Hommes vengés*. Cette Pièce est de la plus grande rareté; on y voit plusieurs Forgerons qui travaillent des têtes de femmes, les uns à la forge, les autres sur l'enclume, d'autres à la lime, & à droite, un âne chargé de têtes de femmes, & un

homme qui en a plein une hotte. A gauche, la mer & des vaiſſeaux qui abordent, chargés de la même marchandiſe pour l'attelier de *Luſtucru.* M. *le Clerc* n'avoit gravé cette Eſtampe qu'au trait. Le cuivre ayant enſuite paſſé entre les mains du ſieur *Chiquet* Marchand d'Eſtampes, celui-ci la fit ombrer & achever par un mauvais Graveur nommé *Campion*, qui l'a réduite dans un tel état qu'il eſt impoſſible d'y reconnoître la touche ſpirituelle de ſon auteur. Pour achever de la rendre méconnoiſſable, le S^r *Chiquet* a chargé cette Eſtampe de quantité de quolibets & autres mauvaiſes plaiſanteries contre les femmes, dont on peut juger par ce titre qu'il y a fait mettre : *A l'Enſeigne tout en eſt bon ; céans Maître Luſtucru, Opérateur Céphalique, a un ſecret admirable qu'il a apporté de Madagaſcar, pour reforger & repolir (ſans faire mal ni douleur) les têtes des femmes acariâtres, criardes, diableſſes, enragées, fantaſques, glorieuſes, hargneuſes, inſupportables, lunatiques, méchantes, noiſeuſes, obſtinées, pigrièches, revêches, ſottes, tê-*

*tues, volontaires, & qui ont d'autres incommodités, &c, &c.*

*Le Clerc*, par une autre Estampe intitulée *La grande Destruction de Lustucru par les femmes fortes & vertueuses*, crut devoir faire aux Dames une réparation de l'insulte qui leur avoit été faite par l'Estampe précédente. On voit ici la tête du pauvre Opérateur Céphalique, le marteau encore à la main, mise sur l'enclume par une femme qui la tient par les cheveux, & qui frappe dessus à grands coups de marteau, ainsi qu'une de ses camarades; une autre lui donne un grand coup de pied dans le derrière, & frappe un des Forgerons, renversé par terre, avec un trousseau de clefs. Un homme chargé de têtes de femmes est assommé à coups de bâton; une autre femme terrasse un Porteur à coups de poing; une multitude de femmes, la quenouille à la main, accourt pour soutenir leurs amies. Dans le fond, plusieurs femmes, retrouvant en chemin leurs têtes pendues à la boutique de l'Opérateur, les décrochent, & se les remettent sur les épaules, &c.

Ce *Catalogue*, qui présente l'ensemble & la totalité des productions d'un Artiste célèbre, & qui les fait connoître dans le plus grand détail, m'a paru, Monsieur, très-bien distribué, & rédigé avec beaucoup de goût. Les divers Œuvres de Grands-Maîtres qu'a déja publiés M. *Jombert*, font l'éloge de ses connoissances dans cette partie; il a d'autant plus de droit à la reconnoissance publique, que ce travail est très ingrat, & qu'il suppose un grand nombre de recherches & de dépenses.

*Lettres à Eugénie sur les Spectacles. A Paris, chez Valade Libraire rue Saint Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins. Brochure in-8° de 186 pages.*

CES *Lettres*, Monsieur, ont l'air d'avoir été faites par un homme de Cour qui aime beaucoup les Spectacles, qui en a vu de toute espéce, sçait réfléchir sur ce qu'il a vu, écrit en courant, & ne laisse pas néanmoins de faire, de temps en temps, de très-

bonnes obſervations, qui auroient échappé à des Diſſertateurs plus lourds & plus profonds. Il adreſſe les ſiennes à une jolie Actrice, qui paroît avoir eu le bonheur de lui plaire, & qui, par conſéquent, ne peut manquer de lui paroître excellente. *Je n'aime pas l'ordre, moi*, nous dit-il dans ſa première Lettre; *s'il y en a ici, ce ſera l'effet du haſard.* Ce haſard-là s'eſt rencontré, & il ſe trouve qu'il a de l'ordre en dépit de lui-même; car il parle d'abord des rôles comiques des Soubrettes, des Valets, des Criſpins, des Marquis, des Niais, des Médecins, des Arlequins, des Financiers, des Baragouineurs, &c. Il vient enſuite aux rôles intéreſſans, comme les premières Amoureuſes, les Rois, les Reines, les Confidens & les Faiſeurs de récit; puis il finit par l'Opéra comique, genre de Spectacle, qui, aujourd'hui, par l'importance qu'on lui donne, mérite bien ſa petite Poëtique à part. Au reſte, l'auteur a certainement beaucoup d'uſage ſur tout ce qui a rapport aux différens Théâtres. Il dit, dans l'une de

ces *Lettres* à son *Eugénie*, qu'il a l'air de ne prendre garde à rien ; mais, dans le fait, il prend garde à tout, &, quelque bonne Actrice qu'elle puisse être, *Eugénie* ne feroit sûrement pas mal de suivre plusieurs de ses conseils. Il connoît tous les rôles, les différentes manières dont on les joue, ce qu'on peut y corriger ou y ajouter, ce qui appartient aux divers emplois des Acteurs, &c. Par exemple, il remarque que celui qui fait le *Joueur*, est presque toujours trop froid ou trop furibond ; il le blâme de trop s'emporter à la question de son Valet sur Sénèque, *étoit-il de Paris ;* il pense qu'il doit répondre, *non*, *il étoit de Rome*, sans se mettre en fureur par distraction, ne sçachant qui lui parle, & que c'est pour ce vers,

Dix fois à triple carte être pris le premier

qu'il doit garder toute sa colère.

Les observations les plus neuves de l'auteur sont relatives aux mœurs actuelles. Il veut, avec raison, que ceux qui se chargent des rôles de jolis Marquis, de gens du bon ton,

étudient les jeunes gens qui ont le plus de réputation pour le moment, & qu'ils cherchent à s'approprier leur façon de se mettre & de se tenir. » On n'est plus petit-maître à » présent de la même manière qu'on » l'étoit autrefois ; ceux qui ont l'air » de se soucier le moins de l'être, sont » souvent ceux qui le sont le plus. Les » anciens étoient de meilleure foi, » mais plus révoltans. Les nouveaux » ne s'annoncent pas d'abord, sont » beaucoup plus simples, plus unis, » plus honnêtes ; mais on les recon» noît au bout de quelque-temps «.

Autre remarque très-bonne sur les caractères. « Nous sommes très-unis » actuellement ; tout le monde est fat » & personne ne l'est. C'est bien fait » de distinguer cette tournure-ci, qui » est simple, souvent à force de ne » l'être pas. La confusion des rangs, » la richesse des Parvenus, la misère » des riches, les alliances par consé» quent, les mêmes goûts, les mêmes » Colléges, & puis les mêmes socié» tés, font que tout le monde, à pré» sent, se ressemble. Ce que les gens » de la Cour ont diminué de l'excel-

» lence de leur ton, les petits Mer-
» veilleux de la Robe & des Affaires
» se le sont approprié pour relever le
» leur. C'est ce qui fait qu'il n'y a
» plus que des proverbes; on se sert
» de nuances faute de couleurs primi-
» tives. Il n'y a plus de gens marqués.
» On peut tracer des portraits, égayer
» ses femmes & ses amis de quelque
» contrefacture; mais je ne connois
» plus personne qui vaille une Pièce à
» cinq Actes «.

L'auteur paroît faire beaucoup de cas de la profession de Comédien, & voici sa logique à cet égard: les Comédiens nous procurent ce qu'il y a de plus essentiel au monde, la gaîté; de la gaîté vient la santé, & de cette dernière l'honnêteté; car on n'a jamais vu rire les méchans. Il n'y a rien à répondre à un argument aussi pressant. Il lui échappe cependant ailleurs un aveu fort naïf. « Il est singulier, » dit-il, qu'il reste aux Comédiens si » peu d'esprit, malgré tout celui qui » leur passe par les mains! ».

Je suis, &c.

*A Paris, ce 8 Juillet 1774.*

# LETTRE IX.

*Opuscules Physiques & Chimiques, par M. Lavoisier, de l'Académie Royale des Sciences; Tome I, in-8° de 500 pages. A Paris chez Durand Neveu, Libraire rue Galande, Didot le jeune Quai des Augustins, Esprit au Palais Royal.*

DEPUIS plus de dix ans que M. *Lavoisier* s'occupe de recherches relatives à la Physique & à la Chimie, ses observations se sont tellement accumulées qu'il a vu l'impossibilité de leur faire trouver place dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des Sciences. D'ailleurs, comme ces sortes de Mémoires exigent beaucoup de précision, & que la plupart des objets auxquels M. *Lavoisier* s'est attaché ont demandé des expériences nombreuses, des explications & des détails très-étendus, il n'auroit pû en resserrer la discussion dans les bornes prescrites à ces Mémoires; c'est ce

qui lui a fait prendre le parti d'en former autant de Traités particuliers. Il publie d'abord ses recherches sur l'existence d'un fluide élastique fixé dans quelques substances, & sur les phénomènes qui résultent de son dégagement. Il prévient le Public que ce premier volume sera incessamment suivi de plusieurs autres, dans lesquels il rapportera un grand nombre d'expériences, & qui auront pour objet, 1°. l'existence d'un fluide élastique dans un grand nombre de corps de la nature, dans lesquels on ne l'a pas encore soupçonné. 2°. La décomposition totale des trois acides minéraux. 3°. L'ébullition des fluides dans le vuide de la Machine Pneumatique. 4°. Une méthode de déterminer la quantité de matière saline contenue dans les eaux minérales, d'après la connoissance de leur pesanteur spécifique. 5°. L'application de l'usage, soit de l'esprit-de-vin pur, soit de l'esprit-de-vin mêlangé d'eau, à l'analyse des eaux minérales très-compliquées. 6°. La cause du refroidissement qui s'observe dans l'évaporation des

fluides. 7°. Différens points d'optique, dont M. *Lavoisier* a eu occasion de s'occuper dans un Mémoire relatif à l'illumination des rues de Paris, ouvrage que l'Académie des Sciences a récompensé, à sa séance publique de Pâques 1766, par une Médaille d'or. 8°. La hauteur des principales montagnes des environs de Paris, relativement au niveau de la rivière de Seine, mesurées tant à l'aide d'un bon quart de cercle appartenant à M. le Chevalier *de Borda*, qu'à l'aide d'un excellent niveau à bulle d'air & à lunette, construit par M. *de Chezy* & appartenant à M. *Perronnet*. Enfin, l'auteur y joindra une suite très-nombreuse d'observations sur le baromètre, faites dans différentes Provinces de France; il donnera le profil de l'intérieur de la Terre, dans ces Provinces, à une assez grande profondeur, l'ordre qu'on y observe dans les bancs, le niveau constant auquel on trouve certaines substances & certains coquillages, & l'inclination remarquable que quelques bancs conservent toujours dans le même sens, &c. Ces différens ouvrages, la plupart très-

avancés, seront incessamment soumis au jugement des Physiciens.

Ce premier volume est divisé en deux Parties ; l'une a pour titre : *Précis Historique sur les émanations élastiques qui se dégagent des corps pendant la combustion, la fermentation & les effervescences* ; l'autre, *Nouvelles Recherches sur l'existence d'un fluide élastique, fixé dans quelques substances, & sur les phénomènes qui résultent de son dégagement ou de sa fixation*. La matière que traite M. *Lavoisier* étant, pour ainsi dire, encore nouvelle, il s'attache, dans la première Partie de son ouvrage, à rassembler, sous un point de vue net & précis, toutes les observations & les découvertes qui ont été faites par ceux qui l'ont précédé. En conséquence, il passe en revue tous les auteurs qui ont parlé des émanations élastiques, depuis *Paracelse* jusqu'aux Physiciens & aux Chimistes de nos jours.

La Nature n'est presque jamais consultée par la voie des expériences, qu'elle ne laisse échapper quelques-uns de ses secrets. Les premiers Chimistes s'étoient bien apperçus que,

dans un grand nombre de circonstances, il se dégageoit des corps une vapeur, un fluide élastique qui produisoit des effets remarquables, & quelquefois même dangereux; ils lui donnèrent le nom de *Spiritus Silvestre*, *Esprit Sauvage*; mais les Chimistes n'allèrent pas plus loin. Quelques années après, le disciple de *Paracelse* (le célèbre *Van-Helmont*) en fit l'objet de ses recherches, & prouva, par quantité d'expériences, que ce fluide est abondamment répandu, & qu'il joue un très-grand rôle dans la Nature. Il alla même jusqu'à examiner si cette substance élastique est de la même nature que l'air que nous respirons, & il semble se décider pour la négative. *Boyle* vint ensuite, mais ajouta peu à ce que *Van-Helmont* avoit découvert. Enfin, *Haller* parut, & l'on vit toutes nos connoissances sur les émanations élastiques des corps prendre une nouvelle face. Il vint à bout, par des expériences aussi simples qu'ingénieuses, de mesurer jusqu'au poids & au volume de ce fluide élastique, & l'on apprit, pour la première fois, qu'il y avoit des

ſubſtances qui en renfermoient une ſi grande quantité, qu'elles en contenoient plus de cinq cens fois leur volume. Les choſes en étoient-là, lorſque M. *Black*, célèbre Chimiſte Ecoſſois, entreprit d'analyſer, par un grand nombre d'expériences, la chaux vive & les terres calcaires. On voit qu'il attribue à l'air fixe un grand nombre d'effets que juſqu'à lui on n'avoit pas expliqués, ou qu'on avoit attribués à d'autres cauſes. Pendant que M. *Black* ſe livroit à ſes recherches, M. *Meyer* Chimiſte Allemand, s'occupant preſque des mêmes objets, ſuivit une autre route. L'Allemagne adopta en grande partie les idées de M. *Meyer*; M. *Black* y trouva dans M. *Jacquin* un zélé défenſeur. Cet habile Chimiſte ſoutint ſon ſyſtême avec de nouvelles armes, & lui donna un nouveau degré de clarté par la manière dont il le préſenta; mais bientôt M. *Crans*, embraſſant avec chaleur le parti de M. *Meyer*, fit un ouvrage pour prouver la juſteſſe de ſa théorie, & renverſer la doctrine de l'air fixe de M. *Black*. Dans le même temps, M. *Prieſtley* faiſoit en Angle-

terre un grand nombre d'expériences, non-ſeulement ſur l'air fixe qu'il regarde, ainſi que M. *Black*, comme une ſubſtance entièrement diſtincte de l'air commun que nous reſpirons, mais encore ſur d'autres airs, dégagés de diverſes ſubſtances, &c. Il ſeroit inutile, Monſieur, de ſuivre plus loin M. *Lavoiſier* dans la nomenclature qu'il donne de tous les Phyſiciens qui ont traité de l'air & des émanations élaſtiques des corps; il préſente un tableau complet de leurs découvertes, de leurs ſyſtémes & de leurs opinions, & il le trace en hiſtorien impartial, qui ſe contente d'expoſer les faits, ſans embraſſer aucun parti.

Dans la ſeconde Partie de ſon ouvrage, où il s'agit d'établir l'exiſtence du fluide élaſtique, M. *Lavoiſier* ne ſe contente pas de raiſonner d'après les expériences déja faites & connues; il ſuppoſe, en quelque ſorte, que ce fluide n'eſt encore que ſoupçonné, & il entreprend d'en démontrer l'exiſtence & les propriétés par une foule d'expériences dont le détail remplit cette ſeconde Partie de ſon Livre. Pour ſuivre ce Plan de démonſtration,

il reprend la matière dès son origine, la discute avec la précision la plus scrupuleuse, & soumet tous ses résultats à la mesure, au calcul & à la balance : méthode rigoureuse, mais qui devient indispensable quand on veut pénétrer dans les profondeurs de la Chimie, & marcher avec certitude à la découverte de la vérité.

*Lettre de M. Colardeau à l'Auteur de ces Feuilles.*

A Etioles, ce 5 Juillet 1774.

Je viens d'apprendre, Monsieur, que, depuis un mois, un Libelle manuscrit se répand sous mon nom dans les Sociétés. Je vous prie d'insérer dans vos Feuilles le désaveu que je fais de cette satyre aussi indigne de moi, qu'injuste envers la personne qu'elle attaque. Je lui aurois rendu plutôt cette justice, que je lui dois, si mon absence de Paris ne m'avoit laissé ignorer ce qui se passoit à cet égard. J'ai l'honneur d'être, &c.

Je suis, &c. COLARDEAU.

*A Paris ce 10 Juillet 1774.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE X.

*Histoire de la Querelle de Philippe de Valois & d'Edouard III, continuée sous leurs successeurs, pour servir de suite & de seconde Partie à* L'HISTOIRE DE LA RIVALITÉ DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE. *Par M. Gaillard, de l'Académie Françoise, & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez Moutard Libraire, rue du Hurepoix; 4 vol. in-12 d'environ 500 pages chacun.*

MR. *Gaillard* a formé le beau projet de dégoûter toutes les Puis-

ſances de l'Europe de la guerre ; voici comme il procède à l'exécution de cette grande entrepriſe. Il choiſit pour exemple une des plus longues rivalités qui aient jamais exiſté entre deux Peuples ; & , comme après pluſieurs ſiecles, l'Angleterre a plus perdu que gagné à toutes ces ſanglantes expéditions, il en conclud que la guerre eſt inutile. On imagineroit d'abord, Monſieur, que cette idée ne devoit produire au plus qu'une diſſertation de quelques centaines de pages. M. *Gaillard* a cru qu'il falloit, pour bien développer ſon admirable ſyſtême, recommencer tout au long les Hiſtoires de France & d'Angleterre pendant les différentes époques où ces deux Nations ont été aux priſes l'une avec l'autre. Je vous ai rendu compte* des trois premiers volumes qui ont paru il y a quelques années, ſous le titre d'*Hiſtoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre.* Voici encore quatre gros Tomes dans leſquels M.

* Voy. l'*Année Littéraire 1771, Tome VIII, page 167.*

Gaillard ne cesse de déclamer de toutes ses forces contre la guerre. Il avoit prétendu, dans sa première *Préface*, que, soit qu'il fût question de conquérir ou de conserver, on ne venoit jamais à bout de s'assurer une possession paisible. A cètte singulière assertion j'avois opposé l'exemple dès Hollandois & des Suisses qui se sont soustraits par les armes au joug de la Maison d'Autriche. M. *Gaillard* réplique aujourd'hui que les Autrichiens, par l'excès de leurs véxations, étoient les véritables aggresseurs, & que c'est un exemple contre le despotisme. Mais il n'est pas ici question de sçavoir s'ils étoient aggresseurs ou non; il n'est pas question de despotisme. Voici sa proposition telle qu'elle étoit dans la *Préface* des trois premiers Volumes. » La politique est juste ou injuste; in» juste, elle veut conquérir; juste, » elle veut conserver. S'il ne s'agissoit » que de conquérir ou de conserver » pour le moment, il faudroit bien » que la guerre remplît l'un & l'autre » objet; mais on veut s'assurer une » possession paisible, & voilà l'objet

» que la guerre ne remplit jamais. «
Il eſt clair que, d'après ce texte, l'auteur prétendoit que, même lorſque la guerre eſt juſte & qu'elle n'a pour objet que de conſerver, elle ne peut procurer une paiſible poſſeſſion. A cela j'ai dit à M. *Gaillard:* voici deux exemples où le but de la guerre étoit mieux que de conſerver, puiſqu'il s'agiſſoit d'acquérir, & elle a pleinement rempli ſon objet; conſéquemment votre propoſition eſt *peu judicieuſe & démentie par l'expérience.* — Mais les Autrichiens avoient tort: — mais vous avez dit que la guerre, même dans une cauſe juſte, étoit un moyen qui ne réuſſiſſoit jamais. Vous voyez que vous ne pouvez défendre votre propoſition qu'en changeant la thèſe: vous avez donc avancé une abſurdité. Ce n'eſt pas que je prenne ici le parti de la guerre contre le pacifique M. *Gaillard ;* je voudrois de tout mon cœur, auſſi bien que lui, que l'on ne fût jam is dans la néceſſité de la faire; malheureuſement cela n'eſt pas. Je dis plus; il ne ſeroit point à ſouhaiter que la guerre fût infructueuſe quand elle

eſt juſte ; car alors elle n'a pour but que la punition des ambitieux & des tyrans, & il n'y a preſque jamais d'autre moyen de les réprimer.

Le premier des quatre Volumes qui paroiſſent aujourd'hui, eſt précédé d'une très-bonne Introduction ſur la Loi Salique ; l'on y recherche l'origine & l'eſprit de cette Loi ; on y prouve que ſon principal but, en écartant les femmes du Trône, eſt d'en éloigner les Étrangers ; on y marque enfin les différens degrés de perfection que cette Loi a reçus, & les raiſons invincibles qui ont dû faire rejetter les prétentions d'*Edouard III*. L'auteur conclud que, ſi toutes les Nations avoient adopté la Loi Salique, la ſucceſſion au Trône étant invariablement fixée, elles ſe ſeroient épargné des fleuves de ſang & auroient tari au-dehors une des ſources les plus fécondes de la guerre.

Après cette diſſertation commence l'*Hiſtoire de la Querelle d'Edouard III & de Philippe de Valois*. Dans ces quatre nouveaux volumes, ainſi que dans les trois premiers,

les deux Nations ſont comparées ſur tous les objets de parallèle & de rivalité : intérêts politiques, opérations militaires, adminiſtration intérieure, diſcordes civiles, révolutions de toute eſpèce, progrès de la raiſon humaine dans tous les genres. Chaque chapitre offre un Roi de France & un Roi d'Angleterre mis en parallèle. Je ne ſuivrai point M. *Gaillard* dans ſa marche hiſtorique. Il n'eſt preſqu'aucun Lecteur à qui tous les faits, qu'il traite après tant d'autres Hiſtoriens, ne ſoient très-familiers ; je me borne à raſſembler ici quelques particularités moins rebattues que le reſte.

*Philippe de Valois*, voyant qu'*Edouard* paſſoit ſans ceſſe d'Angleterre en Flandre & de Flandre en Angleterre, réſolut de le faire enlever ſur mer à l'ouverture de la ſeconde Campagne. Les François l'attendirent près de l'Ecluſe avec une flote de 400 Vaiſſeaux. Le Roi d'Angleterre, avec deux cens ſoixante Vaiſſeaux, vint à l'abordage & remporta une victoire complette. La principale cauſe de cette victoire fut que les Anglois avoient une ma-

rine nationale commandée par leur Roi, tandis que la flote Françoise étoit principalement composée de Vaisseaux étrangers, & qu'elle étoit commandée par trois Amiraux qui ne s'accordoient pas. » Les Courtisans de *Phi-*
» *lippe* voulurent lui cacher sa défaite;
» il n'y avoit dès-lors que les fous qui
» osassent dire la vérité aux Rois;
» celui de *Philippe* lui apprit l'échec
» de l'Écluse par une plaisanterie : *ces*
» *lâches Anglois*, répétoit-il souvent
» d'un ton de colère! *Qu'ont-ils donc*
» *fait*, dit le Roi? *Ce qu'ils ont fait!*
» *Hélas! rien : les lâches sont restés tran-*
» *quilles dans leurs Vaisseaux, sans oser*
» *le moins du monde sauter dans la mer,*
» *comme nos braves François & Nor-*
» *mands leur en ont si bien donné l'exem-*
» *ple.* «

*Jean*, Duc de Normandie, fils aîné de *Philippe de Valois* & depuis Roi de France, est remarquable dans l'Histoire par cette observation religieuse de sa parole qui devroit toujours distinguer les Rois. » Il commandoit dans les
» provinces méridionales de la France
» contre les Généraux d'*Edouard*; il

» faisoit le siège d'Angoulême & se
» proposoit de faire celui d'Aiguillon
» qu'on regardoit comme le plus im-
» portant. Les vivres manquoient
» dans Angoulême : le Gouverneur
» alloit être forcé de se rendre ; il de-
» manda une suspension d'armes pour
» célèbrer le jour de la Purification ;
» ces considérations pieuses avoient
» alors toute leur force. Le Duc de
» Normandie consentit à la trève ; le
» Gouverneur s'occupa de tout autre
» soin que de sanctifier la fête ; il em-
» porta tous ses bagages, &, avec les
» troupes qui ne pouvoient plus dé-
» fendre Angoulême, il alla renforcer
» la garnison d'Aiguillon. Ce n'étoit
» certainement point là l'esprit de la
» trève : on vint avertir le Duc de
» Normandie qui peut-être, en trou-
» blant leur marche, n'eût mérité au-
» cun reproche ; il répondit : *j'ai pro-*
» *mis, j'aime mieux que ce soient eux*
» *qui soient infidèles que moi.* Il ne res-
» pectoit pas moins les engagemens
» qu'il prenoit avec lui-même, que
» ceux qu'il prenoit avec les autres ;
» acharné au siège de la Ville d'Ai-

» guillon, qu'il avoit fait vœu de ré-
» duire, comme si l'exécution d'un
» pareil vœu eût dépendu de lui seul,
» il résistoit aux représentations de
» toute l'armée, rebutée du mauvais
» succès de plusieurs assauts, & ef-
» frayée de l'enlèvement des convois
» nécessaires à sa subsistance; il fallut
» que le Roi son père employât toute
» son autorité, & que le Pape accor-
» dât au Prince une dispense formelle
» de son vœu. «

*Jeanne de Bourgogne*, femme de *Philippe de Valois*, s'est immortalisée par sa tendre humanité, dont elle fut la victime. Cette contagion affreuse, connue sous le nom de *la Peste Noire*, fit presque le tour du monde; plusieurs provinces de France en furent attaquées. Cette Reine généreuse, prodiguant des secours aux malheureux, fut elle-même frappée (en 1348) du fléau dont elle cherchoit à les délivrer. Elle en mourut, ainsi que la Duchesse de Normandie sa belle-fille qui partageoit avec elle ces pieuses fonctions. Le respect de *Philippe* pour cette Princesse, alloit jusqu'à l'associer à la Royauté.

Il la consultoit en tout. Dans plusieurs Lettres ou Chartes de ce regne, on lit cette clause : *de l'avis & volonté de la Reine sa chère épouse ;* on y voit la signature de la Reine à côté de celle du Roi.

Mais si ce siècle offre quelques modèles d'héroïsme, le Roi de Navarre *Charles-le-Mauvais*, présentoit dans sa personne celui de tous les crimes & de tous les vices. On sçait que la principale condition d'un de ses Traités, fut la délivrance *des Voleurs de grands chemins*, *Meurtriers*, *Faussaires*, *Ravisseurs de femmes*, *Assassins*, *Empoisonneurs*, &c, cortège digne de lui. L'opinion générale est qu'il tenta d'empoisonner le Dauphin depuis *Charles-le-Sage* qui, malgré la promptitude avec laquelle il fut secouru, perdit les ongles & les cheveux, & conserva toute sa vie une langueur qui en avança la fin. Un jour il négocioit avec un des chefs des ennemis nommé *Séguin Badesol*, pour qu'il se jettât sur quelque Province de la France. Il promettoit tout : mais *Badesol* ne se fioit pas à lui ; il vouloit

des sûretés. *Le Gascon est trop cher*, dit le Navarrois : *puisqu'il veut tant se faire valoir, il n'y a qu'à s'en défaire.* Il l'invite à dîner, le presse de manger de certains fruits qu'il lui vante. *Badesol* tombe dans de violentes convulsions. Le Roi de Navarre, sans changer de visage, ordonne qu'on l'emporte, & *Badsol* meurt au bout de quelques jours. Mais voici ce qu'on peut appeller le chef-d'œuvre de la scélératesse de ce monstre couronné. Le Comte *de Foix* ayant fait prisonnier le Comte d'*Armagnac*, avec lequel il étoit en guerre, en exigea cinquante mille francs pour sa rançon. Le Comte d'*Armagnac* demanda d'être libre sous la caution du Roi de Navarre, beau-frère du Comte *de Foix* ; ce Comte le refusa d'abord, *le connoissant*, disoit-il, *trop cauteleux & malicieux*, mais à la fin l'accepta par égard pour *Agnès* de Navarre sa femme. Le Comte d'*Armagnac* en liberté, paya fidèlement les cinquante mille francs au Roi de Navarre qui les garda. » *Agnès* sa sœur » vint à Pampelune, traiter avec lui » sur cet article. Après un pareil pro-

» cédé de la part de mon frère, lui
» dit-elle, je ne pourrai plus retour-
» ner à Ortaiz auprès de mon mari.
» Retournez à Ortaiz, lui répondit
» *Charles* ou reſtez à Pampelune, vous
» en êtes la maîtreſſe, mais ſoyez sûre
» que l'argent ne ſortira point de la
» Navarre. *Agnès* prit le parti de reſ-
» ter à Pampelune. *Gaſton* ſon fils ob-
» tint du Comte *de Foix* la permiſſion
» d'aller y voir *Agnès*; le Roi de Na-
» varre ſon oncle lui fit l'accueil le
» plus tendre. Le jour que le jeune
» Prince partit pour retourner à Or-
» taiz, *Charles* le prit en particulier,
» &, après lui avoir témoigné une
» douleur bien vive de voir ſon beau-
» frère & ſa ſœur ſéparés l'un de l'au-
» tre, il lui remit un paquet. Voici,
» lui dit-il, une poudre dont l'effet in-
» faillible feroit de ranimer toute la
» tendreſſe de votre père pour votre
» mère; mais le charme n'agit que
» quand le remède n'eſt point apperçu;
» ainſi l'affaire demande le plus pro-
» fond ſecret; en répandant cette
» poudre avec adreſſe ſur les mets
» dont le Comte fait uſage, il faut

» bien s'assurer de n'être vû de per-
» sonne. *Gaston* eut toute la crédu-
» lité de la jeunesse, il en eut aussi
» l'indiscrétion. Le merveilleux de
» son rôle l'éblouit; il parla : de re-
» tour à Ortaiz, il lui échappa sou-
» vent de dire qu'on verroit bientôt
» les différends de son père & de sa
» mère terminés par un moyen au-
» quel on ne s'attendoit pas. Le Comte
» *de Foix* avoit un fils naturel, nommé
» *Yvain*, qui étoit élevé avec *Gaston*;
» un jour qu'ils jouoient ensemble,
» *Yvain* apperçut le paquet que *Gas-*
» *ton* portoit caché dans sa poitrine;
» il voulut sçavoir ce que c'étoit:
» *Gaston* en dit trop & trop peu;
» il eut ensuite l'imprudence de se
» brouiller avec *Yvain*, & de lui don-
» ner un soufflet dans la chaleur d'une
» querelle. *Yvain*, pour se venger,
» va dire au Comte ce qu'il a vû & ce
» qu'il a deviné; le Comte, au mo-
» ment où *Gaston* vient s'asseoir à ta-
» ble à côté de lui, saisit le paquet,
» l'arrache, en fait faire l'essai sur un
» chien, qui meurt à l'instant. A ce
» spectacle, le jeune Prince, muet &

» immobile d'horreur, ne peut rien » alléguer pour sa défense ; le père furieux voit tout d'un coup un complot tramé contre ses jours par sa » femme, son beau-frère & son fils ; » il s'élance sur *Gaston* pour le tuer ; » toute la Cour se jette entre le père » & le fils ; *Gaston* est entraîné hors de » la présence de son père & enfermé » dans une tour ; le Comte veut lui » faire faire son procès ; les Juges refusent leur ministère ; *Gaston* se punit lui-même de son erreur ; il passe » dix jours entiers noyé dans les larmes & sans vouloir prendre aucune » nourriture ; on en avertit son père » qui auroit dû en être touché, quand » il n'auroit pris ces larmes de l'innocence que pour les larmes du repentir ; la fureur du Comte étoit » toujours la même : il entre dans la » tour, un couteau à la main, il voit » son fils étendu sur un lit, sans mouvement, presque sans vie, succombant à la douleur, à la faim, à la » frayeur. Il lui porte son couteau à » la gorge, en lui criant : *traître, pourquoi ne manges-tu pas ?* Le fils expire,

» ſoit du coup, ſoit de foibleſſe & du » ſaiſiſſement d'avoir revu ſon père » encore irrité dans un moment ſi ter» rible. Tous les Hiſtoriens convien» nent que ce déplorable enfant don» noit les plus grandes eſpérances. «

La fin du regne glorieux d'*Edouard III* fut déshonorée par des foibleſſes inexcuſables. Il ſe laiſſa gouverner pendant les dernières années de ſon regne par une maîtreſſe intrigante & avide nommée *Alix Pierce* ou *Perrers*, une des femmes de la feue Reine. Il la fit proclamer publiquement *Dame du Soleil*, &, tandis que l'argent manquoit pour défendre les Provinces attaquées par l'ennemi, on célèbroit par des fêtes cette cérémonie bizarre. Il donna un ſpectacle encore plus révoltant. On le vit ſouffrir que cette femme préſidât en perſonne aux Tribunaux de la Juſtice & osât exercer des fonctions d'adminiſtration publique. Le Parlement Anglois força *Edouard* de renvoyer *Alix* pendant quelque temps; mais le ſentiment de la plus profonde douleur réunit bientôt le Souverain & ſes Sujets. La mort

du Prince *de Galles* les jetta tous également dans la consternation. Ce Héros de l'Angleterre étoit adoré & méritoit de l'être ; il y a même un fait unique à son sujet. Le *Captal de Buch*, l'un des meilleurs Généraux Anglois étoit prisonnier en France. Il y mourut de faim & de douleur n'ayant voulu prendre aucune nourriture depuis qu'il eut appris la mort de ce Prince qui étoit son ami.

*Richard II*, successeur d'*Edouard*, s'annonça d'abord d'une manière éclatante. Il n'avoit que seize ans ; lorsque des paysans révoltés au nombre de cent mille, marchèrent jusqu'à Londres & voulurent conférer avec lui ; leurs demandes leur furent accordées. Elles se bornoient à une amnistie, à l'abolition de l'esclavage & à la liberté du commerce. Tandis que cet accommodement se concluoit, une autre bande s'avance commandée par un Forgeron nommé *Wat-Tyler*, dont des Collecteurs avoient voulu déshonorer la fille ; cette troupe force la tour, massacre le Chancelier & le Trésorier, & ravage la Cité. » Le

» Roi rencontre cette nouvelle bande;
» il n'avoit avec lui qu'une foible es-
» corte; *Wat-Tyler* se sentant supérieur
» en forces, affecta toutes les marques
» de l'égalité; il ne mit point pied à
» terre; à peine daigna-t-il faire un
» pas vers le Roi. Un homme de la
» suite de *Richard*, nommé *Newton*,
» choqué de ces manières insolentes,
» avertit *Wat-Tyler* du respect qu'il
» devoit au Roi; pour toute réponse,
» *Wat-Tyler* tire son poignard, *New-*
» *tan* tire le sien; le Roi ordonne à
» *Newton* de remettre son poignard à
» *Wat-Tyler*, & il se met à traiter
» tranquillement avec les Rebelles.
» *Wat-Tyler*, toujours avec la même
» insolence, rejette toutes les propo-
» sitions du Roi. Il tire de nouveau
» son poignard, & on le voit prêt à
» s'élancer sur le Roi, soit pour l'é-
» gorger, soit pour l'arrêter. *Wal-*
» *worth*, Maire de Londres, se jet-
» tant au-devant du Roi, frappe &
» renverse *Wat-Tyler* d'un coup de
» masse; les autres personnes de la
» suite du Roi, achèvent d'assommer
» *Wat-Tyler*: aussitôt les Rebelles,

» criant *Wat-Tyler & vengeance*, ban-
» dent leurs arcs & saisissent leurs flê-
» ches ; la troupe du Roi, toute foi-
» ble qu'elle est, se prépare au com-
» bat ; le Roi la retient, il s'avance
» seul vers les Rebelles. » *Mes amis*,
» leur dit il, *Wat-Tyler est mort ; vous*
» *n'aurez plus désormais d'autre Chef que*
» *votre Roi.* « Un moment après, ar-
rive *Robert Knoles* qui, avec ce qu'il
avoit pû rassembler de troupes, de-
mande la permission de charger les
Rebelles. *Des Rebelles*, dit le Roi ! *Il*
*n'y en a plus ; vous ne voyez ici que mes*
*sujets & mes enfans.* Le reste de la vie
*de Richard* ne remplit pas les espéran-
ces que ce beau moment avoit fait
naître.

En France, sous *Charles VI*, la mau-
vaise administration rendit au Peuple
le caractère séditieux qu'il avoit mon-
tré pendant le regne du Roi *Jean.*
Tous ces mouvemens finissoient tou-
jours par le supplice des principaux
Factieux ; mais il arrivoit souvent
qu'on n'osoit le leur faire subir en pu-
blic, & qu'on se servoit du prétexte
de la rébellion pour arrêter & faire

mourir ſecretement une multitude de citoyens innocens ou coupables, dont on jettoit pendant la nuit les corps dans la rivière. Cet horrible abus avoit dégénéré en une ſorte d'uſage qui avoit ſes règles particulières. » On » enfermoit ces malheureux dans un » ſac lié par le haut avec une corde. » De-là vient, ſelon l'auteur des Anti- » quités de Paris, l'expreſſion prover- » biale de *gens de ſac & de corde.* Le » lieu même du ſupplice étoit marqué » pour ces expéditions clandeſtines; » c'étoit ſous le Pont au Change, ou » bien hors de la Ville, au deſſus des » Céleſtins, devant ce qu'on appel- » loit *la Tour de Billy.* «

On connoît tous les malheurs & les troubles horribles que produiſirent la démence de l'infortuné *Charles VI* & l'ambition de ſes oncles. » Rien n'é- » gale l'indécence & l'horreur de l'a- » bandon où la Reine & le Duc d'Or- » léans, dans leurs amours ſcanda- » leux, oſoient laiſſer le Roi, tandis » qu'ils diſſipoient les finances du » Royaume en dépenſes extravagan- » tes. Les enfans du Roi n'étoient pas

» moins négligés. *Charles* fut avert
» par quelques domestiques fidèles,
» de l'état déplorable où étoient ses
» enfans ; mais il n'avoit plus assez de
» force d'esprit ni de corps pour s'op-
» poser à rien, ni pour rien réparer;
» il fit cependant appeller leur Gou-
» vernante, qui lui avoua en pleu-
» rant, que *souvent ils n'avoient que
» manger ne que vêtir. Hélas !* dit le Roi
» en soupirant, *je ne suis pas mieux
» traité !* On ne peut songer sans in-
» dignation que dans un violent ac-
» cès de sa maladie (1405), il resta
» plus de cinq mois sans se coucher,
» sans changer de vêtement & même
» de linge ; qu'il s'étoit enfoncé dans
» la chair un morceau de fer, qu'on
» l'y avoit laissé, que déja la gangrène
» avoit attaqué plusieurs parties de son
» corps, sans que sa femme & son
» beau-frère, comblés de ses bienfaits
» & jouissant de tout en son nom,
» fissent la moindre attention à des
» maux si affreux. «

Un événement excita pendant quelques jours la terreur & même les remords dans l'ame du Duc d'*Orléans*.

Il descendoit la montagne de Saint Germain-en-Laye avec la Reine dans un chariot couvert ; les chevaux s'emportèrent, & la Reine & le Prince alloient être précipités du haut de la montagne dans la Seine, si l'on n'avoit promptement coupé les traits des chevaux. Depuis cette aventure, le Duc d'*Orléans* ne parloit plus que de conversion & de retour à la justice. » Il invita ses créanciers, par une » proclamation publique, à se trouver » un certain jour dans son Hôtel pour » être payés : ils s'y rendirent au » nombre de plus de huit cens ; mais » l'équité du Duc s'étoit dissipée avec » sa crainte ; ses Officiers renvoyèrent » les créanciers, en leur disant que le » Prince leur faisoit beaucoup d'hon» neur de leur devoir de l'argent, & » qu'ils devoient se trouver flattés » qu'il daignât penser quelquefois à » eux. «

Le commencement du regne de *Henri V* promettoit à la Nation Angloise un Roi ami de l'équité. Ce même Prince cependant s'étoit amusé pendant sa jeunesse à arrêter les pas-

ſans, à les voler, à jouir de leur effroi. Un jour un de ſes compagnons de débauche fut cité en Juſtice ; le Prince oſa l'y accompagner & frapper le Magiſtrat qui venoit de condamner le coupable. Le Juge, ſans colère, comme ſans foibleſſe, ordonne de conduire le Prince en priſon ; les aſſiſtans frémiſſoient : on trembloit pour le Juge & pour la liberté ; mais le Prince, comme s'il eût été tout à coup terraſſé par la majeſté des Loix, avoue ſon tort, ſe ſoumet à la Sentence & ſe laiſſe conduire en priſon. Dès que *Henri* monta ſur le Trône, il congédia les compagnons de ſes débauches. » Allez, leur dit-il, changez » de conduite ; je vais vous en donner » l'exemple : le temps m'apprendra » quand je pourrai vous rendre mon » amitié à un titre plus honorable. » Quant à préſent, voici les amis » dont j'ai beſoin, ajouta-t-il, en » montrant les Miniſtres ſages & ſé» vères qui, ſous le regne précé» dent, avoient le plus hautement » condamné ſa vie licencieuſe. Le » Juge qui avoit ſi noblement défendu

» contre lui les droits de ſon Tribu-
» nal, n'oſoit paroître devant lui.
» Ce ſeroit à moi, lui dit le Roi, à
» redouter votre préſence ; pour vous,
» vous avez acquis des droits éter-
» nels à mon eſtime : je vais travail-
» ler à mériter la vôtre. Il dit à des
» Grands qui vouloient lui rendre
» hommage avant la cérémonie du ſa-
» cre & du couronnement : Atten-
» dez, pour me jurer obéiſſance, que
» j'aie moi-même juré obéiſſance aux
» Loix. «

Le Duc *de Bedfort* nommé Régent de la France par *Henri V* mourant, acheva preſqu'entièrement la conquête de ce Royaume que ce Prince avoit commencée. Comme mon plan, dans cette analyſe, n'eſt que de parler des faits les moins connus, je ne rappellerai pas la malheureuſe journée d'Azincourt, le fameux Traité de Troyes qui excluoit *Charles VII* de la Couronne, l'Hiſtoire merveilleuſe de *la Pucelle d'Orléans*, l'expulſion des Anglois & l'indolence de ce même *Charles VII* dans les premières années de ſon regne. Le Connétable *de Ri-*

*chemont* puniſſoit de ſon chef ſes Favoris, ou lui en donnoit d'autres à ſon gré. Il fit un jour arrêter *Giac* dans ſon lit, & juſques dans les bras de ſa femme. Le Roi envoye ſes Gardes pour le délivrer; il n'étoit plus temps. » Le Connétable qui le tenoit en ſa » puiſſance, lui fit faire, de ſon au- » torité privée, une ſorte de procès, » c'eſt-à-dire qu'on lui donna la queſ- » tion, & qu'il avoua tout ce qu'on » voulut. Ce qu'il parut avouer avec » le plus de ſincérité, ce fut le don » qu'il avoit fait au Diable d'une de » ſes mains, pour parvenir par ſon » moyen à la fortune qu'il avoit faite; » il demanda inſtamment que l'on » commençât ſon ſupplice par lui cou- » per cette main, de peur que le » Diable n'emportât le corps entier. » Telles étoient les lumières des Mi- » niſtres & des Favoris de *Charles* » *VII.* «

Le Duc *de Bedfort* qui avoit conquis la France eſt un des plus grands hommes qu'ait eu l'Angleterre; la ſeule tache à ſa mémoire, aux yeux de la poſtérité, eſt le ſupplice de la

*Pucelle*

*Pucelle d'Orléans*. Cette fille, que les François regardoient comme inſpirée du Ciel, paſſoit pour une Sorcière chez les Anglois; & c'eſt principalement à cette double opinion que ſes ſuccès doivent être attribués. M. *Gaillard* insère dans ſon Hiſtoire une lettre du Duc *de Bedfort* qui montre l'idée qu'en avoit ce Général lui-même. » Tout réuſſiſſoit, dit-il, juſqu'au » temps du ſiège d'Orléans & de la » mort du Comte *de Salisbury*; mais, » depuis cette époque, ajoute-t-il, » un coup terrible a été frappé ſur » nous par la main de Dieu. Ce re- » vers eſt cauſé en grande partie par » la folle & funeſte croyance & la » crainte ſuperſtitieuſe qu'ils ont con- » çue d'une femme, vraie diſciple de » Satan, formée du limon de l'Enfer, » appellée *la Pucelle*, laquelle s'eſt » ſervie d'enchantemens & de ſorti- » lèges. Ce revers & cette défaite, » non-ſeulement ont fait périr ici une » grande partie de nos troupes, mais » ont en même-temps découragé le » reſte de la manière la plus étonnante,

» & ont au contraire ranimé les enne» mis, &c. «

Cette Histoire de la rivalité de l'Angleterre & de la France devoit finir à l'entière expulsion des Anglois. Mr *Gaillard* a jugé à propos de la continuer jusqu'aux regnes d'*Elisabeth* & *de François II*, quoique les guerres que les deux Nations eurent depuis cette époque ne portent pas le même caractère d'animosité, & qu'elles ayent eu des motifs tout-à-fait étrangers à leurs anciennes querelles : c'est la matière d'un volume de plus, au lieu d'une vingtaine de pages qui eussent été suffisantes.

Au reste, Monsieur, cet ouvrage n'est pas sans mérite. Il y a des morceaux bien developpés ; ce qui le gâte, est une certaine affectation avec laquelle l'auteur ne cesse de déclamer contre la guerre à chaque occasion où elle ne réussit pas à ceux qui la font. M. *Gaillard* auroit bien dû soupçonner que cette méthode amenoit nécessairement une infinité de lieux communs, de prédications froides,

& même un peu ridicules. Il suffisoit, ce me semble, de rassembler à la fin de ce tableau historique la moralité que l'auteur vouloit en tirer. Mais, quand cinq cens Ecrivains, aussi sublimes que M. *Gaillard*, se mettroient à déclamer contre la guerre, je doute qu'ils réussissent à la détruire. Ce sont les passions de ceux qui gouvernent, c'est sur-tout l'ambition qui allume la guerre, & jamais le plus beau sermon du monde n'a converti un ambitieux. Quant au style, il est souvent très-repréhensible ; le regne entier de *Charles V* est écrit d'un ton oratoire. M. *Gaillard* a fait l'éloge de ce Prince pour l'Académie Françoise ; il avoit probablement cet éloge sous les yeux, en rédigeant son Histoire. On y trouve à chaque instant des périodes de Rhéteur. Je ne citerai que cette petite phrase sur les exploits du Roi *Jean* à la bataille de Poitiers : » toutes ces fureurs héroïques, dit l'auteur, viennent se briser contre la » prudence qui prévoit tout, contre » l'activité qui déconcerte tout, contre le talent qui tire parti de tout. «

Eſt-ce-là le ſtyle d'un Hiſtorien? N'eſt-ce pas plutôt celui d'un faiſeur de ſermons? Ailleurs, c'eſt de l'emphaſe, comme dans cette réfléxion ſi peu convenable au ton modeſte de l'Hiſtoire : » *Charles V* avoit pour juges, » entre le Roi de Navarre & lui, ſon » Peuple, *Edouard* lui-même & l'U- » nivers. « M. *Gaillard* paroît aimer beaucoup le ton déclamatoire ; il cite avec complaiſance, dans une note, cette expreſſion pleine de morgue de M. *de la Harpe* au ſujet de *Dugueſclin* que *Charles V* engagea de reprendre l'épée de Connétable; *le Monarque a fléchi ſon Sujet.* Ces Meſſieurs trouvent tout cela admirable. En revanche, les expreſſions naïves de nos ancêtres n'ont pas le même charme pour eux. Vous vous rappellez le diſcours touchant que les anciens Hiſtoriens font tenir au Prince *de Galles* pour conſoler le Roi *Jean* de ſa captivité. M. *Villaret* & la plupart des autres Ecrivains ont rapporté le texte même dans ſa charmante ſimplicité; M. *Gaillard* a cru devoir l'embellir & a répandu ſur ce diſcours la

glaciale correction du bel-esprit moderne. Dans un autre endroit où les vieux mots sont tout-à-fait désagréables, il les copie avec une scrupuleuse exactitude. Les François, dit-il en parlant d'un Duc de Bretagne, lui *prenoient tout plein de places, & lui faisoient tout plein de vilainies*. Ces citations judicieuses de M. *Gaillard* rappellent le vers de *Boileau* :

Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.

Il échappe encore quelquefois à l'auteur des expressions d'étalage scientifique, comme *l'action & la réaction des deux Nations l'une sur l'autre, mesurée & calculée autant qu'il est possible* ; d'autres assez plaisantes, comme *son caractère le suit par-tout*, *une férocité turbulente qui trouble*, *un écrit où il y a de la pensée*, &c, &c. Depuis qu'il est de l'Académie, sur-tout, M. *Gaillard* devroit bien éviter ces sortes de fautes qui ne peuvent guères se pardonner qu'à ceux qui composent pour les Prix.

Je suis, &c.

*A Paris ce 14 Juillet 1774.*

## LETTRE XI.

*Le Vindicatif, Drame en cinq Actes & en Vers libres; par M. Dudoyer; représenté pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 2 Juillet 1774; Prix, 30 sols. A Paris, chez Delalain Libraire, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.*

LES principaux Acteurs de ce Drame, dont la scène est à Londres, sont Milord *Saint-Albans* Chef de Justice, Sir *Saint-Albans* qui est *le Vindicatif*, Sir *James* son frère, caché sous le nom de M. *Fleins*, Miss *Worthy* femme de ce dernier, & Milord *Dély*.

*Fleins* ouvre la scène avec *Worthy*. A travers les assurances de l'amour le plus tendre, il laisse percer sa jalousie. Instruit que Milord *Dély* ignore le nom & le rang de sa femme, il craint qu'il n'en devienne amoureux. *Mistriss*

lui demande s'il ne redoute pas également son frère ?

Mon frère ! .... Je suis loin d'en devenir jaloux ;
Apprenez cependant qu'il fut épris de vous ;
Apprenez ....

MISTRISS.

Amoureux, *Saint-Albans* ! Lui....

FLEINS.

Lui-même !
Je n'ai point confié ce secret à ta foi,
J'ai craint de rougir devant toi ;
Connois mon cœur, connois mon injustice extrême.
Je revenois d'*Oxford* ; bientôt Sir *Saint-Albans*
M'ouvrit avec transport ses secrets sentimens ;
Je fus, pour son malheur, confident de sa flamme.
Tes froideurs le rendoient incertain & confus ;
Et, sa fierté craignant d'éprouver un refus,
Il emprunta mes yeux pour lire dans ton ame.
Je te vis, & soudain je me sentis charmer ;
Un transport inconnu me contraignit d'aimer.

De combien de remords ma flamme fut ſuivie !
Je me repréſentai la bonne-foi trahie,
Mon frère, ſon eſpoir, ſes regrets . . . vains efforts !
L'amour qui m'entraînoit ſurmonta mes remords.
*Saint-Albans* ( ce fut-là mon plus cruel ſuplice ),
*Saint-Albans* s'apperçut de mon amour, du tien.
Sir *James*, me dit-il, mon intérêt n'eſt rien ;
Je vous en fais le ſacrifice.
Miſs *Worthy* vous préfère, il ſuffit, j'y conſens,
Épouſez-la. Ces mots troublèrent tous mes ſens.
Sa généroſité combloit ma perfidie . . . . .
Je voulois à ſes yeux me priver de la vie,
J'embraſſois ſes genoux . . . . Il plaignit mon erreur,
Excuſa ma jeuneſſe, & raſſura mon cœur.
Bientôt l'inimitié, contre toute apparence,
De ton père & du mien rompit l'intelligence.
Un père dur, terrible, & dont la fermeté
Ne ſouffre point qu'on manque à ſon autorité,
Un père, devant qui j'ai tremblé dès l'enfance,

M'ordonna d'oublier jusqu'au nom de *Worthy*.
Tu sçais mon désespoir, toi qui l'as ressenti!
Eh bien! dans ces momens de fureurs & d'alarmes,
Mon frère me calmoit, prenoit part à mes larmes,
Je pensois à toi seule; il daignoit m'en parler;
Et ses soins généreux sçavoient me consoler.
Tu vois que nos malheurs augmentent sa constance.
Depuis que nous l'avons instruit de notre sort,
Malgré la loi d'un père, & malgré mon offense,
( Tant d'amitié ne sert qu'à redoubler mon tort )
Il nous voit, nous console, & plaint notre souffrance;
Son assiduité passe notre espérance,
Il calme par degrés un père furieux;
Il me rend près de lui des soins officieux.
Ah! son amour pour toi, quoique vif & sincère,
N'a fait que déployer son nobl e caractère;
J'admire ses vertus; j'aspire à l'imiter,
E t je me haïrois d'oser le suspecter.

*Mistriss* n'a jamais sçu l'amour de *Saint-Albans* pour elle ; elle approuve le mystère que *Fleins* lui en a fait. Cette femme, cachée sous les simples dehors d'une ouvrière, est une *Lady*, fille unique de Milord *Worthy*, riche héritière & dont le sang ne le cède qu'à celui des Rois. *Fleins* pour qui elle a tout quitté, & qu'elle soutient par ses talens & ses travaux, se plaint de la sévérité de son père, qui l'a contrainte à former sans son aveu, des nœuds qu'il eût désapprouvés. La générosité de *Miss* lui impose silence sur le reproche qu'il se fait de l'état d'indigence où il l'a réduite. L'amour lui a fait tout entreprendre ; il la console de tout ; elle envoye son mari porter en Ville des dessins à vendre. *Fleins* sort : *Miss* s'applaudit de son choix, de sa tendresse & de son bonheur.

Surviennent Sir *Saint-Albans* & Milord *Dély*. *Miss* s'excuse auprès d'eux, & va rejoindre son mari. *Saint-Albans* cherche à pénétrer les sentimens de *Dély*, qui ne se trahit que par les mouvemens involontaires d'une

ame noble & ſenſible. *Saint-Albans* développe encore cette ſenſibilité de Milord, par une peinture adroite de la miſère des deux époux ; il n'a l'air de lui en parler, que dans la crainte qu'il ne s'engage pour ces gens-là (c'eſt ainſi qu'il les appelle), qu'on pourſuit de tous côtés. Cet artifice jette le trouble dans le cœur de *Dély* qui ſe retire en diſant ces deux vers ſi touchans :

Il eſt ſi doux d'obliger ! L'opulence
N'a pas d'autre droit au bonheur.

*Saint-Albans* reſté ſeul, découvre toute l'atrocité de ſon caractère : plus il voit ſon frère heureux & adoré de ſa femme, plus ce bonheur irrite ſa rage ; c'eſt lui qui, ſourdement, a brouillé ſon père avec celui de Miſs *Worthy* ; c'eſt lui qui va ſe ſervir de *Dély* pour enflammer la jalouſie de ſon frère & aſſurer ſa vengeance. Il veut amener Milord à des bienfaits que la malheureuſe paſſion de *Fleins* ou Sir *James* puiſſe mal interpréter : il s'applaudit de ſa marche lente, mais sûre ; il ſe

félicite de ſon ſang-froid, & jouit d'avance de toutes les horreurs qu'il médite.

Au ſecond Acte, les deux frères paroiſſent enſemble. *Fleins*, à qui le *Vindicatif* apprend que ſon père eſt toujours infléxible, ſe conſole au moins de cette diſgrace par le bonheur d'être adoré de *Miſs*, & par celui qu'il croit avoir d'être chéri & ſecouru par ſon frère ; il ſe jette dans ſes bras avec l'épanchement de la plus vive reconnoiſſance. L'artificieux *Saint-Albans* ſe défend alors d'une générofité que ſa poſition ne lui a point permiſe ; les billets que ſon frère croit ſoldés par lui, ſont acquittés par un autre ; cet autre a ſans doute quelques intentions qu'il faudroit approfondir. En feignant de ne point vouloir outrager *Dély*, c'eſt ſur lui que des inſinuations adroites parviennent à fixer les ſoupçons.

*Miſtriſs* arrive. *Fleins* furieux lui redemande ces billets acquittés ; elle les lui remet avec le calme de l'innocence; elle ne daigneroit pas même ſe juſtifier, ſi *Fleins* ne l'exigeoit. Elle croyoit *Saint-*

*Albans* l'auteur du bienfait ; *Fleins* lui apprend que c'eſt *Dély*, mais d'un ton qui éclaire bientôt l'infortunée *Worthy* ſur les ſoupçons qui s'élèvent dans l'ame impétueuſe & bouillante de ſon époux ; elle cherche encore à le raſſurer ; &, quoiqu'elle ne puiſſe regarder Milord comme un ſéducteur, elle propoſe à ſon mari de quitter Londres, d'aller s'enſevelir avec lui dans une retraite ignorée, pour y jouir des tableaux ſimples de la Nature & d'un bonheur qui ne ſoit pas empoiſonné. *Fleins*, dont le cœur eſt naturellement bon, revient à lui & ſe jette aux pieds de ſa femme qui le relève, l'embraſſe, & lui dit ces vers charmans :

Ah ! ne vas point t'avilir à tes yeux ;
On perd tout en ceſſant de s'eſtimer ſoi-même.

Elle l'invite à courir chez ſes Créanciers, pour ſçavoir d'eux comment & par qui leurs billets ont été payés. *Sir James* la quitte dans ce deſſein avec ſon frère, qui va, dit-il, porter les derniers coups.

*Miſs* attribue la défiance de ſon mari

à sa sensibilité ; elle ne peut se résoudre à croire que Milord *Dély* ne soit qu'un lâche suborneur. Un Sergent, chargé d'ordres, vient pour arrêter *Fleins* ou sa femme, s'ils ne satisfont sur le champ à un billet dont il est porteur : c'est une des trames du *Vindicatif* qui a excité le Créancier & fait obtenir le decret. *Miss* est seule, & dans l'impuissance de faire honneur à la dette. *Dély* entre dans ce moment ; il est instruit de l'affaire par le Sergent même ; il lui donne, le plus secrettement qu'il peut, la somme qu'il faut pour acquitter la créance. Envain *Mistriss* tombe à ses genoux & veut s'opposer à cette générosité, qui pourroit fortifier encore des soupçons qu'elle redoute. Le Sergent remet les papiers à Milord, & s'échappe.

*Saint-Albans* revient ; *Miss* se retire ; & voici encore le jeune Milord aux prises avec le monstre, qui ne cesse de tendre des piéges à sa crédulité ; il est d'autant moins en garde contre ce traître, qu'il lui doit la connoissance de *Fleins* & le conseil de lui être utile. *Saint-Albans* l'invite à déclarer

son amour ; & *Dély*, seul, s'affermit dans la résolution délicate & noble de ne point dégrader ses bienfaits par l'aveu de ses sentimens.

La nouvelle générosité de *Dély* redouble ses torts dans l'esprit de *Fleins*, qui ne peut cependant croire son épouse coupable. Le *Vindicatif*, tantôt accuse Milord, tantôt le justifie ; c'est par ces ruses abominables qu'il parvient enfin à le rendre tout-à-fait odieux à son frère, qui veut se venger & se battre. *Saint-Albans* l'y engage, en paroissant l'en détourner, &, d'un air de bonté, il lui promet de tenter l'impossible pour payer toutes ses dettes, & pour l'affranchir de la reconnoissance qu'il doit à ce Seigneur ; il semble même exiger de *Fleins* que, jusques-là, il ne voie point *Dély* ; le malheureux *Fleins*, entraîné, ramené tour à tour, se rend & promet tout. Le *Vindicatif*, resté seul, loin de plaindre son frère & d'être désarmé par sa confiance, n'en est que plus ardent à se venger. Confident de son rival, forcé de contraindre son amour & sa haine, c'est

en faisant des malheureux qu'il se consolera de l'être.

*Dély*, conduit par sa générosité, vient demander à *Saint-Albans* s'il a calmé les soupçons de *Fleins*. C'est dans cette scène que ce scélérat ouvre toutes les profondeurs de son ame, également endurcie au crime & aux remords; il se complait à peindre, avec toute la séduction dont il est capable, les espérances qu'on doit naturellement concevoir, en obligeant une jeune personne, belle, vertueuse, infortunée, plus intéressante par ses malheurs mêmes. En vain *Dély* lui oppose la probité, l'ordre public, les loix de la Société, & fait voir un cœur qui répugne à la moindre bassesse; l'infâme *Saint-Albans*, qui feint d'admirer cet héroïsme, l'enhardit par tout ce qui peut encourager les vœux timides d'un Amant. Il pousse la noirceur jusqu'à jetter des soupçons sur *Worthy*; il la représente luttant contre des liens qui lui pésent, victime de ses devoirs, n'osant avouer ses peines, dévorant ses larmes, & cherchant pour

ſon cœur le calme d'un plus doux ſentiment. C'eſt après avoir appuyé ſur ce tableau, qu'il abandonne *Dély* aux combats de l'amour qui veut parler, & de la délicateſſe qui le condamne à ſe taire.

*Miſs* ſurvient & rend graces à *Dély*; la reconnoiſſance naïve & tendre qu'elle lui témoigne, jette Milord dans le déſordre le plus affreux; enfin il ſe rappelle les diſcours de *Saint-Albans*; ſa paſſion l'aveugle; ſes ſoupirs le trahiſſent; l'aveu lui échappe. *Miſtriſs*, étonnée, confuſe, indignée, rappelle à *Dély* le nœud qui la lie à un époux qu'elle aime, & qu'elle-même a choiſi; elle accable Milord des reproches les plus éloquens, lui rappelle tous ſes devoirs, l'eſtime dont il jouit, & le ramène en le faiſant rougir. Plein de ſon trouble, Milord rencontre *Saint-Albans*; il lui confie qu'il a déclaré ſon amour à *Miſtriſs*, & qu'il ne pourra jamais réparer cet outrage fait à la vertu la plus pure. *Saint-Albans* ſe charge, puiſqu'il partage ſes torts, de l'aider à les réparer; dans cet eſpoir il entraîne *Dély* chez lui.

Au quatrieme acte, *Saint-Albans* s'applaudit d'avoir ſupris à *Dély* une lettre qui va le conduire plus promptement à ſes fins. *Fleins* arrive; & *Saint-Albans*, après lui avoir vanté ſon zèle pour ſes intérêts, & l'avoir préparé, par ſes diſcours, à l'atteinte mortelle dont il va le bleſſer, lui montre enfin la lettre de *Dély* : convaincu par *Saint-Albans* de la poſſibilité de faire rompre un hymen contraire aux Loix, il offre à *Worthy* ſon rang & ſa main; il attend ſa réponſe au Café de *Wil*. Quel coup pour le cœur de *Fleins* ! Son premier mouvement, néanmoins, eſt de juſtifier ſa femme; mais bientôt, empoiſonné par les diſcours de ſon frère, il s'abandonne à tous les emportemens de ſa jalouſie; le cruel *Saint-Albans* jouit, avec une complaiſance féroce, des fureurs qu'il cauſe. *Fleins*, dans ſa rage impétueuſe, veut chercher *Dély*. *Saint-Albans* lui repréſente qu'un duel, en Angleterre, eſt regardé comme un aſſaſſinat, & que la Loi ne fait point de grace. *Fleins*, déſeſpéré, diſtrait, rêveur, promet d'oublier

ſon outrage, & d'abandonner les perfides à leur ſort criminel ; il a beſoin de ſolitude ; il prie ſon frère de le laiſſer ; le *Vindicatif* le quitte, en l'aſſurant qu'il va s'occuper de l'emprunt dont il a beſoin. A peine eſt-il ſorti, que *Fleins* ſent renaître ſa rage contre *Dély* ; il lui veut arracher le jour pour punir ſon indigne amante. *Miſtriſs*, qui entre, trouve ſon mari dans ces noirs accès : elle court à lui ; &, par les plus douces careſſes, eſſaye en vain de diſſiper l'horreur qui l'environne ; elle parle de *Dély* ; à ce nom *Fleins* lui lance un regard terrible, ſe jette ſur ſon épée & ſort.

Quelques momens après il revient annoncer à ſa femme qu'il faut ſe ſéparer, qu'il la rend à elle-même, que ſon amant ne vit plus. *Miſs* fond en larmes ; *Fleins* l'accable des plus ſanglans reproches ; il veut la quitter : elle ſe précipite au-devant de lui, l'arrête, & lui jure, malgré ſa cruauté, malgré ſon injuſtice, qu'elle l'aime toujours. *Fleins* lui montre la lettre de *Dély* :

Et voilà donc sur quoi vous m'avez condamnée.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Je t'aime, je t'adore, & je renonce à toi.

Elle veut sortir ; *Fleins* la retient. *Non*, dit-elle :

Non, laisse-moi je veux t'arracher ta victime,
Et je te coûterois peut-être un nouveau crime.

Des Archers viennent, avec des témoins, saisir *Fleins*, coupable du meurtre de *Dély ;* on l'entraîne chez Milord *Saint-Albans*, son Père & son Juge. *Miss* sort & va chercher les moyens de sauver les jours de son mari.

Le Juge paroît avec *Vilson* qui lui apprend qu'on a traîné chez lui un malheureux qui se couvre le visage de ses vêtemens, & se dérobe à tous les regards : ce récit excite la curiosité de *Saint-Albans ;* il ordonne qu'on lui amène le coupable. Sir *James* paroît devant Milord *Saint-Albans ;* son visage est caché ; mais sa voix le décèle, & le malheureux père reconnoît son fils dans le meurtrier de *Dély*. Sir

*James* se justifie du reproche d'assassinat ; il a, dit-il, attaqué Milord en homme d'honneur ; c'est l'amour seul qui vient d'armer son bras ; il recommande à son père *Miss Worthy*. Elle paroît, & annonce *Dély*, dont les jours sont assurés ; on renvoye les témoins. *Dély* rend compte au Juge de toute sa conduite & de l'atrocité de Sir *Saint-Albans* : *ce malheureux*, dit-il, *vient de s'exiler lui-même ;*

Et, seul dans l'Univers, errant à l'abandon,
Il emporte avec lui son forfait & sa peine.

Milord *Saint-Albans* le maudit, & se reproche sa sévérité pour ses enfans. *Dély*, dont l'ame généreuse ne se dément point, le supplie d'assurer le bonheur de Sir *James* & de *Miss Worthy*, & de bénir leur union. Sir *James* revient de son erreur & l'abjure aux genoux mêmes de son bienfaiteur ; sa femme l'imite ; le père les relève avec bonté, promet de ratifier leur hymen, & de se réconcilier même avec Milord *Worthy* :

Mon fils, que ce jour soit pour vous
La leçon des maris & l'école des pères.

Tel est Monsieur, le précis de ce Drame intéressant; il paroît qu'en général, les critiques les plus graves ont toutes porté sur le caractère du *Vindicatif*; on en a trouvé la couleur trop forte, & peut-être a-t-on eu raison; la vengeance ne peut réussir au Théatre qu'autant qu'elle est impétueuse, rapide, & non la combinaison froide d'un esprit qui s'observe & d'une ame qui se possède; celle d'*Atrée*, dans *Crébillon*, n'est supportable & attachante que par l'importance des Personnages, par la dignité des noms, & par cet appareil de majesté dont *Melpomène* sçait couvrir les grands crimes. La Tragédie bourgeoise ou le Drame, doivent exclure ces caractères outrés, qui ne produisent qu'une horreur pénible, oppressent le cœur & l'empêchent de s'ouvrir aux douces impressions de la sensibilité. Au reste, c'est à cette sensibilité même que l'auteur du *Vindicatif* doit son succès; elle est par-tout répandue dans son ouvrage, & par-tout elle est vraie, délicate, éloquente, puisée dans la Nature. Rien de plus touchant

que le rôle entier de la jeune *Worthy*; il respire cette vertu indulgente, que l'amour rend encore plus aimable; & ce que j'ai admiré dans ce rôle, c'est que les momens de courage, de fermeté, de force même, laissent toujours percer la teinte primitive du caractère; elle n'a jamais ces emportemens ridicules qui défigurent aujourd'hui & *masculinisent*, si l'on me permet de le dire, la plupart des femmes qu'on introduit sur la scène : elles sont raisonneuses, colères, pédantes, des espèces de Philosophes; elles cessent d'intéresser, comme de raison, quand, de cette hauteur philosophique, elles veulent bien descendre jusqu'aux foiblesses du sentiment. J'invite nos innombrables Dramaturges à faire leur profit de cette réfléxion, qu'ils ne trouveront pas dans les Poëtiques fastueuses de nos soi-disant Législateurs, mais que prescrit le bon sens qui vaut bien les apophtegmes de ces Messieurs.

On voit combien l'auteur du *Vindicatif* a senti l'odieux de ce caractère, par le soin qu'il a eu de l'entourer

de perſonnages eſtimables. La paſſion de Milord *Dély* eſt honnête, reſpectueuſe, &, ce qui demandoit une touche infiniment délicate, ne nuit, en aucune manière, à la pureté de ſes bienfaits; l'aveu qu'il fait de ſon amour lui échappe, & le remords l'en punit: il étoit hardi d'offrir cette ſcène au Public; M. *Dudoyer* a franchi cet écueil avec beaucoup d'adreſſe, & c'eſt ſur-tout dans les obſtacles applanis que ſe montre le vrai talent. Quelques perſonnes auroient deſiré à *Dély* moins de crédulité & plus de pénétration dans ſes ſcènes avec *Saint-Albans*; mais ſa confiance même augmente l'intérêt qu'on prend à lui. *Britannicus*, dans *Racine*, ne ſe défie point de *Narciſſe*, & *Britannicus* plaît à toutes les ames qui ont connu cette candeur précieuſe qu'on ne perd que trop tôt, & qui a ſa ſource dans la ſécurité de la vertu.

Vous avez admiré, Monſieur, la belle Scène du cinquième Acte, où Sir *James*, coupable d'un duel, eſt amené devant ſon Juge, qui ſe trouve être ſon père; cette ſituation eſt déchirante

chifante & rendue supérieurement par *Molé*; l'action de se jetter le visage contre terre, quand il est reconnu, est un trait de génie de la part de l'Acteur qui a déployé, dans le *Vindicatif*, des ressources nouvelles & ces passions sublimes & vraies qui parlent à toutes les ames & enlèvent tous les suffrages.

Quant au style de cette Pièce, Monsieur, il est naturel, facile, souvent harmonieux, plein de tournures heureuses & de mouvemens vrais. Je vous ai transcrit un morceau de la première Scène qui justifie, en partie, ces éloges. Voici encore, selon moi, un morceau digne des meilleurs Ecrivains.

Arrête.

Arrête .... Un mot de plus déchireroit mon cœur.
Si Milord est un séducteur,
Si son ame n'est point honnête,
On peut s'en fier à ma foi;
Mais, Sir *James*, répondez-moi.
Auriez-vous bien cette fureur extrême ?
Et pourriez-vous vous dégrader vous même,

En dégradant l'objet que vous aimez ?
Craignez que des soupçons indignement formés . . . .
Vas ; ne crains rien : je t'aime & ne puis m'en défendre.
T'affliger, te punir, n'est pas en mon pouvoir.
Mais au nom d'un amour si tendre,
Dont je fais mon bonheur, ma gloire, mon devoir,
Mon ami, fuyons une Ville
Où les pièges trompeurs environnent nos pas,
Où les cœurs des humains ne se discernent pas.
Renfermons-nous dans un asyle
Où nous ne respirions que l'amour & la paix.
Là, goûtant un bonheur tranquille,
Toujours près l'un de l'autre, & toujours satisfaits,
Nous aurons pour soutiens, dans notre vie obscure,
Ces mortels fortnnés, amis de la Nature,
Qui tiennent de sa main le calme & le repos,
Dont rien ne peut troubler l'ame innocente & pure,
Et qui vivent contens dans le sein des travaux . . . .

. . .

Ces teintes, douces & riantes, n'excluent point, dans l'auteur, la couleur nécessaire aux tableaux d'un ton plus mâle & plus prononcé. Lisez, Monsieur, pour en être convaincu, la belle Scène du quatrième Acte entre *Fleins* & *Mistriss*. A quelques petites négligences près, toute la Pièce est écrite du ton noble & touchant qui caractérise cette Scène. M. *Dudoyer* n'a eu garde d'en affoiblir l'effet par ce mêlange d'une gaîté bouffonne, qui, dans quelques-uns de nos Drames modernes, fait un contraste si ridicule ; il a aussi débarrassé son ouvrage de toutes ces petites actions mesquines, qui fatiguent, en pure perte, les Spectateurs, & nuisent à l'intérêt au lieu de l'augmenter. Que m'importe, quand je suis vivement affecté, qu'on me représente des Valets transportant des valises, éteignant des bougies, arrivant en papillottes, & portant ingénieusement un houssoir sur l'épaule ! On croit enrichir la Scène par cet enfantillage dramatique ; on l'appauvrit. Monsieur *Dudoyer* a né-

gligé ces misérables ressources, & les gens de goût lui en sçauront gré.

Sa *Préface* est d'un homme qui connoît l'Art dans lequel il s'exerce; elle est pleine de précision, de vues sages, & de cette Philosophie qui n'est autre chose que la justesse des idées. *L'Epitre Dédicatoire* est un hommage noble & vrai à Mlle *Doligny*, qui a joué avec tant d'intérêt & de vérité le rôle de *Worthy*. L'auteur semble avoir pris quelques traits du caractère de l'Actrice, pour embellir celui du Personnage. Enfin, Monsieur, la Pièce du *Vindicatif*, malgré quelques défauts, annonce de l'ame, de l'esprit, même une sorte de création, &, ce qui devient plus rare de jour en jour, le goût de la simplicité, qui caractérise les bons auteurs dramatiques.

*Hémisphère Austral ou Antarctique, projetté sur un horison dont le zénith est situé à 140 degrés de Longitude Orientale de l'Isle de Fer, & à 66 degrés 32 minutes de Latitude Australe; dressé*

*ſous les yeux de M. le Duc de Croy, par le Sieur de Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi.*

On ne commença, Monſieur, que vers la fin du quinzième ſiècle à ſoupçonner l'étendue de la Terre, dont à peine alors un ſixième étoit connu. Le Cap de Bonne-Eſpérance ne fut doublé par *Diaz*, Portugais, qu'en 1487 ; d'où eſt réſultée la connoiſſance, par mer, de l'Inde & de la Chine. L'Amérique fut découverte en 1492 ; *Magellan* franchit le premier le détroit qui porte ſon nom, le 21 Octobre 1520, & le Cap Horn ne fut reconnu qu'en 1610 ; ces découvertes nous ouvrirent la mer du *Sud*. Dans le reſte du dix-ſeptième ſiècle, on ne voit de voyage extraordinaire & hardi que celui d'*Abel Taſman*, Hollandois, en 1642.

Les découvertes ſe ſont multipliées depuis avec ſuccès par les voyages de M. *Halley* en 1700 ; du vaiſſeau nommé le *Saint Louis*, en 1708 ; de M.

*Bouvet* *, en 1738 & 1739 ; du Commodore *Byron* & du Capitaine *Mouat*, du Capitaine *Carteret*, du Capitaine *Wallis*, du Capitaine *Cook* en 1768, 1769, 1770 & 1771, de M. *de Bougainville* en 1766, 1767, 1768 & 1769 ; de M. *de Surville* en 1769 ; de M. *Marion* en 1772 ; de M[rs]. *de Kerguelen* & de *Saint-Allouarn* en 1772 : tous célèbres Navigateurs auxquels nous sommes redevables d'un grand nombre de connoissances, & particulièrement de celles que nous avons sur la mer du Sud.

La Carte que je vous annonce, Monsieur, a l'avantage de réunir, sous le même coup d'œil, toutes les régions fréquentées par les Navigateurs, tant dans les mers des Indes Orientales que dans la partie méridionale de la mer du Sud. M. *de Vaugondy* en doit l'idée à M. le Duc *de Croy*, qui, en se servant d'un globe

* M. *Bouvet*, Commandant les Vaisseaux l'*Aigle* & *la Marie*, reconnut, en 1739, un Cap qu'on croit faire partie des Terres Australes ; on prétend que ces Terres ont été vues, pour la première fois, en 1503, par *Gonneville*, François de Nation.

monté d'une manière nouvelle qu'il a imaginée, & en plaçant le zénith à 140 degrés de longitude orientale de l'Isle de Fer & à 66 degrés 32 minutes de latitude australe, s'est apperçu que l'œil embrassoit à la fois les côtes de Malabar & de Coromandel, les Ports de Macao, de Canton, & les Isles voisines dans la mer orientale. M. *de Vaugondy* s'est empressé d'adopter cette projection oblique qui offre l'ensemble de toutes les Mers, Côtes & Ports fréquentés par les Européens dans l'hémisphère antarctique. On y voit tracées toutes les routes qu'ont tenues les Navigateurs, & les espaces qui restent encore à parcourir, pour avoir une connoissance complette de cette moitié du globe.

Les Terres ou les Isles dont la position est certaine, sont marquées, dans cette *Carte*, d'un trait ombré plus fort que les autres endroits, qui, quoique bien connus, n'ont pas une position si décidée. On n'a fait que ponctuer les lieux douteux, & on ne les représente que pour paroître ne

pas oublier ce qui ſe trouve indiqué dans les autres Cartes. M. *de Vaugondy* a tâché de n'omettre aucune des routes principales connues, & de les tracer avec la plus grande exactitude ; mais il ſupprime toutes celles qui, étant trop voiſines les unes des autres, n'auroient fait que jetter de la confuſion dans ſa Carte. Il s'attache particulièrement à marquer celles qui, paſſant à travers des Mers peu connues, contribuent à en conſtater l'étendue. Par cette diſpoſition, on voit, d'un coup-d'œil, ce qui a été parcouru, &, par les eſpaces vuides, on juge de ce qui reſte encore à découvrir, & des voyages qu'il feroit le plus avantageux d'entreprendre. Les routes dont on a fait mention & qu'on a tracées, ſont celles d'*Abel Taſman*, du Vaiſſeau le *Saint Louis*, de M. *Halley*, de M. *Bouvet*, du *Commodore Byron*, du Capitaine *Mouat*, du Capitaine *Carteret*, du Capitaine *Wallis*, du Capitaine *Cook*, de M. *de Bougainville*, de M. *de Surville*, de M. *Marion*, de M^rs^. de *Kerguelen* & de *Saint-Allouarn*. Toutes ces routes ont

été tracées sous les yeux & sous la direction de M. le Duc *de Croy*, d'après les journaux des Navigateurs. Cette Carte peut être regardée comme générale pour toutes les Mers de l'hémisphère austral, & pour tous les Ports commerçans qu'elles renferment. Elle indique toutes les routes qu'on peut tenir & les différens endroits par lesquels il faut nécessairement passer pour faire le tour du Globe.

Monsieur *de Vaugondy* a poussé l'attention jusqu'à marquer, par une suite de petits points coloriés en jaune, les Antipodes de l'Europe; les noms des Villes & des Royaumes y sont inscrits dans les lieux correspondans à ceux que ces Villes & ces Royaumes occupent dans notre hémisphère. Jusqu'à présent, Madrid est la seule Capitale de notre hémisphère dont l'Antipode soit reconnu; on le place dans la Nouvelle Zélande.

Cette Carte de l'hémisphère austral, sur lequel l'Europe, depuis quelque temps, semble avoir fixé ses regards, doit être favorablement ac-

cueillie dans un temps où le zèle des découvertes est plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Ce morceau très-curieux fait autant d'honneur au goût, aux lumières, aux connoissances rares de M. le Duc *de Croy*, qu'aux talens de M. *de Vaugondy* qui l'a exécutée avec toute l'intelligence, la précision & la netteté qu'on trouve dans ses autres ouvrages. Elle se vend chez lui Quai des Augustins.

*Quatrain de M. l'Abbé de Maucroix *, à l'âge de 80 ans.*

CHAQUE jour est un bien que du Ciel je reçoi ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi ;
Et celui de demain n'appartient à personne.

* Célèbre Traducteur François. Il nâquit à Noyon le 7 Janvier 1619, & mourut à Reims, dont il étoit Chanoine, le 9 Avril 1707, âgé de 90 ans.

Je suis, &c.

*A Paris ce 16 Juillet 1774.*

# LETTRE XII.

*Abrégé de l'Histoire de Genève & de son Gouvernement ancien & moderne, traduit de l'Anglois de Georges Keate Esq. par M. A. Lorovich, avec quelques Notes du Traducteur; Brochure in-12 de 120 pages.*

UNE petite Ville qui a sçu fixer dans son sein la paix, la modération, la liberté au milieu des troubles qui déchirent les plus grands Empires, est un spectacle bien intéressant pour un vrai Philosophe & pour ceux qui, peu séduits de l'éclat des armes, gardent toute leur admiration pour un Gouvernement dont la sagesse & la vertu forment la base & le plus ferme appui. Tels sont les motifs, Monsieur, qui paroissent avoir engagé M. *Keate* à publier un Abrégé de l'Histoire de Genève & de son administration. Cette Ville est fort ancienne; *César* en fait mention dans ses *Commentaires*. Il lui donne le même nom qu'elle porte aujourd'hui; elle

fut alternativement sous la domination des Empereurs Romains, François, Allemands, & sous celle des Rois de Bourgogne jusqu'au milieu du onzième siècle. Les Comtes de Genève n'étoient que des principaux Officiers de l'Empereur, qui administroient la Justice en son nom. Vers l'an 1032, un de ces Comtes nommé *Girold*, profita, pour secouër le joug, des troubles & des guerres où il vit engagé l'Empereur *Conrad le Salique*: mais *Conrad* envoya des troupes contre lui & *Girold* fut défait. *Robert* son fils parvint à faire renoncer les Empereurs à leurs droits en faveur des Evêques; ce qui fut l'origine de grandes disputes entre les Evêques & les Comtes de Genève. Plusieurs ordres des Empereurs & quelques Traités appaisèrent ces disputes. Par un de ces Traités, on laissa aux Evêques la souveraineté de Genève, & l'on convint que la punition des Criminels appartiendroit au Comte. En 1162 un Arrêt de l'Empire, donné par *Frédéric I*, reconnut l'Evêque & ses successeurs seuls Princes de la Ville, Fauxbourgs & Châteaux de l'Evêché,

renonçant pour lui & ses successeurs à tous ses droits & ne s'en réservant d'autre que l'obligation de l'Evêque & du Clergé de chanter les Litanies trois jours de suite pour la conservation du Saint Empire Romain. Les Gènevois appellèrent cet Arrêt leur *Bulle* d'*Or*. Pour les *Comtes*, ils cédèrent tous leurs droits à la Maison de Savoie. Ce fut l'origine d'un long enchaînement de guerres, de troubles & d'attentats contre la liberté de cette République. Un des Evêques se trouva parent d'un Duc de Savoie & appuya ses prétentions. Alors l'État commença à regarder les Ducs & les Evêques comme des tyrans, & contracta alliance avec les Cantons de Berne & de Fribourg. L'Evêque aida le Duc à soulever le pays d'alentour. Cette conduite ne fit que le rendre odieux au Peuple, & son autorité fut abolie par la Réformation qui devint générale. L'Evêque sortit de la Ville & abdiqua sa dignité.

L'époque la plus remarquable des guerres contre les Ducs de Savoie, est la fameuse escalade que fit donner à Genève le Duc *Charles Emmanuel*

en 1602 : ce fut dans le sein de la paix la plus profonde & dans l'obscurité de la nuit qu'il tenta cette entreprise, ne se proposant rien moins que de passer les habitans au fil de l'épée & de se rendre maître de la Ville. Peu s'en fallut qu'il ne réussît ; Genève étoit à deux doigts de sa perte. » Deux cens hommes » avoient déja pénétré dans la Ville » avant -qu'on eût donné l'allarme ; » mais à peine furent - ils apperçus » qu'on les mit en déroute. Une par- » tie fut taillée en pièces, l'autre faite » prisonnière, & le reste tué, pen- » dant qu'ils redescendoient les rem- » parts. Cet acte de la plus noire hos- » tilité ouvrit la scène d'une nou- » velle guerre qui fut appaisée huit » mois après par la médiation des Can- » tons de Glaris, Basle, Schaffouse & » Appensel. Le dernier article de ce » Traité déclare que tout acte de haine » & d'inimitié seroit à jamais oublié, » & qu'on regarderoit comme viola- » teur de la paix quiconque trouble- » roit le repos public. Les Génevois » célèbrent, par des fêtes & des ré- » jouissances annuelles, le 1^er^ jour de

» Décembre qui est celui de l'escalade. Depuis ce dernier Traité, la meilleure intelligence a toujours subsisté entre la Savoie & la République, & le Roi de Sardaigne, en 1754, l'a reconnue souveraine, libre & indépendante.

L'auteur entre ensuite dans les détails du gouvernement de Genève & de sa constitution. Le Peuple est divisé en plusieurs classes sous les dénominations de *Sujets*, *Habitans*, *Natifs*, *Bourgeois* & *Citoyens*. Les *Sujets* doivent être de la Religion Protestante, & n'ont d'autre avantage que de vivre sous le gouvernement de la République. Les *Habitans* sont des Etrangers qui ont acheté pour six à sept louis des Lettres de protection en vertu desquelles ils peuvent avoir une maison & jouissent de certains privilèges. Les *Natifs* sont ceux dont le père n'étoit qu'*Habitant*, & ils ont quelques avantages ou droits de plus que leurs pères. Les *Bourgeois* sont ceux qui ont acquis ce droit par achat; on le leur vend fort cher. Les *Citoyens* sont les fils des Bourgeois; ils jouissent des plus grandes prérogatives; c'est parmi eux qu'on choisit les Mem-

bres du Conseil des Vingt-cinq & les Magistrats. Les *Bourgeois* & les *Citoyens* ont la liberté de commercer; ce que les *Habitans* & les *Natifs* ne peuvent faire sans en acheter tous les ans la permission.

Le pouvoir suprême réside dans trois Conseils; le *Conseil Général*, le *Conseil des Deux cens*, & le *Conseil des Vingt-cinq*. Le *Conseil Général* ne pouvant s'assembler de lui-même & étant soumis à la censure des autres, ne peut guères être préjudiciable à l'État, & dans ce point, remarque l'auteur, la constitution de Genève est préférable à celle de Marseille si vantée par les anciens Ecrivains. Le *Conseil des Six cens* à Marseille pouvant se réunir ou se séparer de sa propre volonté, réunissoit le pouvoir exécutif & le législatif. Le *Conseil Général* de Genève est composé de *Bourgeois* & de *Citoyens* qui ont atteint la vingt-cinquième année de leur âge, & dont le nombre ordinaire est de quinze cens; ce Conseil a le pouvoir de faire des Loix, d'élire les principaux Magistrats, de faire des alliances, de faire la guerre & la paix, de lever les impôts, &c.

Tout ce qui eſt préſenté devant lui a été préalablement examiné & diſcuté par les Conſeils des *Vingt-cinq* & des *Deux cens*. Le premier Magiſtrat déclare de quoi il s'agit, & l'aſſemblée répond pour la négative ou l'affirmative.

Leur méthode pour l'élection des Magiſtrats eſt ſingulière ; le jour de l'élection, les Membres s'aſſemblent dans la Cathédrale, où le plus ancien des Miniſtres commence par les haranguer. » On diſtribue après le Ser» mon une liſte à chaque Bourgeois, » dans laquelle ſont imprimés les noms » des Candidats. Si l'on doit, par » exemple, choiſir quatre Magiſtrats, » on nomme huit perſonnes avec une » trace tirée vis-à-vis de chaque nom*. » Cela fait, chaque Membre paſſe de» vant le Petit Conſeil qui eſt aſſis au » milieu de l'Egliſe, &, mettant la » main deſſus une grande Bible, ſe re-

* Il y a outre cela une ligne de nouvelle élection au bas de cette liſte, & comme l'on peut y faire les mêmes marques qu'aux lignes des Candidats ſi le nombre des voix ſe trouve plus grand ſur cette ligne, on remet l'élection au Dimanche ſuivant.

» tire dans un des cabinets qu'on a
» préparés à ce sujet. Là, il trouve
» un écritoire & des plumes , & , fai-
» sant une croix sur les traces des
» noms à qui il a intention de donner
» sa voix , plie le papier & le met
» dans une boîte. La cérémonie fi-
» nie, on ouvre la boîte, on examine
» les papiers, & ceux qui ont le plus
» de voix sont proclamés Magistrats. «

Le *Conseil des Deux cens* est composé de deux cens cinquante *Bourgeois* ou *Citoyens* dont les Membres doivent avoir trente ans & qui gardent leurs Charges le reste de leur vie, à moins qu'ils n'en soient dégradés par la Censure ou qu'ils ne fassent banqueroute. Les principaux droits de ce *Conseil* sont d'être la première Cour de Justice, de disposer de toutes les Charges importantes, de choisir le *Conseil des Vingt cinq*, & de délibérer sur ce qui doit être présenté à l'assemblée générale. Il s'assemble tous les premiers Lundis de chaque mois.

Les Membres du *Conseil des Vingt-cinq* ou *Petit Conseil*, gardent aussi leurs Charges pendant leur vie, à moins qu'ils ne soient insolvables ou

dégradés. Ils ont le pouvoir exécutif ſur tout ce qui regarde les loix nationales, celui de juger les cauſes criminelles, la nomination aux petits emplois, le privilège de donner à la République les principaux Magiſtrats qui ſont toujours tirés de ce Corps, le pouvoir de faire aſſembler le *Conſeil des Deux cens*, l'adminiſtration des finances, & la création des *Bourgeois*.

La majorité des voix, qui décide des affaires dans ces deux Conſeils, contribue merveilleuſement à la célérité avec laquelle elles ſont expédiées. Pour contrebalancer le pouvoir des Magiſtrats, tout *Citoyen* ou *Bourgeois* a le droit de repréſentation, qui conſiſte à leur remettre une déclaration des abus qu'il a découverts ou cru découvrir, & un plan de ce qu'il penſe pouvoir être utile au Public. Le *Conſeil des Vingt-cinq* examine ces repréſentations, & décide ſur le parti qu'on doit prendre. Ce privilége de repréſenter eſt regardé comme la ſauve-garde de la liberté du peuple; mais il ſemble que l'auteur ait eu en vue, dans la réfléxion ſuivante, ce qui eſt arrivé à Genève il y a quelques

années. « Si,en oubliant le bien géné-
» ral , dit-il , la balance venoit à
» pencher du côté de l'intérêt parti-
» culier, ou que le plus grand des
» maux , la corruption , s'insinuât
» parmi les *Bourgeois*, il est certain
» que, dans une petite Ville où quinze
» cens d'entr'eux sont armés, ce droit
» pourroit produire la confusion &
» l'anarchie ».

Les principaux Magistrats élus par l'Assemblée Générale, sont les quatre Syndics, qui sont les Présidens de tous les Conseils, ont le pouvoir de convoquer extraordinairement celui des *Vingt-cinq*, gardent leurs Charges pendant un an, & ne peuvent les reprendre que quatre ans après leur résignation ; le Lieutenant de Police, dont le nom désigne l'emploi, qui, d'ailleurs, est le Chef des Juges inférieurs, & qui est aussi tiré annuellement du *Conseil des Vingt-cinq* ; les six Auditeurs, especes d'Assesseurs du Lieutenant de Police, devant lesquels sont portées les petites affaires, qui sont tirés du *Conseil des Deux cens* & qui gardent leurs Charges pendant trois ans ; enfin le

Procureur Général, qui eſt le gardien des Droits & Domaines de la République, & qui eſt le Demandeur dans toutes les affaires criminelles. Tout *Citoyen* ou *Bourgeois* qui refuſeroit d'accepter une de ces Charges, ſeroit condamné à vingt-cinq écus d'amende, avec défenſe de ſortir de la Ville. Un père & un fils, ou deux frères, ne peuvent être Membres du *Petit Conſeil* en même-temps. Cette excellente Loi prévient le dangereux aggrandiſſement des familles particulières.

Le revenu de l'Etat n'eſt pas conſidérable; il n'excède pas la ſomme de 30000 louis. Les honoraires des Magiſtrats ſont auſſi très-modiques. Ceux des Syndics, qui ſont les plus forts, ne vont pas à deux mille francs. La garniſon eſt de 750 hommes.

D'autres Chapitres de cet abrégé donnent une idée du gouvernement eccléſiaſtique de cette Ville, de ſon Académie, de ſes Fortifications, de ſon Commerce, qui conſiſte en quelques Manufactures d'or & d'argent, en étoffes, Indiennes, mais ſur-tout

en marchandises d'horlogerie, librairie, & en une grande quantité d'ouvrages en pierres fausses, qu'ils envoient dans la Savoie, l'Allemagne, l'Espagne, & particulièrement dans l'Amérique Espagnole.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des loix somptuaires des Génevois. Elles sont sévères, & le soin de leur observation est confié à une Chambre de Réforme qui s'assemble tous les Jeudis. « Les Ordonnances » ou Loix de cette Chambre sont, que » personne n'aura de voiture que » pour aller à la campagne, & ne » pourra y atteler plus de trois che» vaux; que les hommes ne pourront » porter ni dentelles, ni galons d'or » ou d'argent, si ce n'est à leurs cha» peaux, ni velours ou étoffes de soie, » si ce n'est pour des culottes & des » vestes.

» Les joyaux, les pierres colorées, » le linge garni de dentelles, & toutes » sortes de galons sont défendus aux » Dames. La largeur de leurs paniers, » le prix de leurs étoffes, qui ne peu» vent avoir ni or ni argent, sont » aussi limités.

» Il n'eſt permis à perſonne de faire » uſage de chaiſes à porteurs, ſi ce n'eſt » en cas de maladie, & l'on eſt même » alors obligé d'en demander la per» miſſion. Les rideaux en dedans ſont » auſſi défendus.

» Les tapiſſeries fines, les tableaux, » les miroirs, & tous ces rafinemens » du luxe ſont interdits lorſqu'ils vont » au-delà d'un certain prix ; & pour » empêcher les mauvaiſes impreſſions » que pourroient faire ſur les eſprits » les Spectacles en inſpirant aux ha» bitans un goût pour la moleſſe & les » plaiſirs, on les a exclus de Genève. » Les réjouiſſances de nôces ſont auſſi » limitées. On ne peut inviter que » ſeize perſonnes à ces feſtins, & à » dix heures du ſoir toute danſe doit » ceſſer.

» Ni les armoiries des familles, ni » aucune ſorte de peinture ne ſçau» roient décorer leurs caroſſes qui ne » peuvent être peints que de deux » couleurs. « Les Etrangers ſont diſpenſés de ces Loix ſomptuaires.

L'inſtitution de la Chambre des Bleds a contribué à la conſervation de

Genève, autant que ses Fortifications & sa Garnison. On conserve dans ces greniers une quantité suffisante pour nourrir la République l'espace de deux ans, en cas de calamité. Les derniers Chapitres traitent des loix relatives aux mariages & aux successions.

Cette Brochure, quelqu'abrégée qu'elle soit, est suffisamment instructive sur la Ville & la République de Genève. Les détails en sont curieux & précis. Je n'ai point été à portée de lire l'original; je ne sçais comment il est écrit. Mais, pour la traduction, quand le nom de celui qui l'a faite ne seroit pas à la tête, il seroit facile de deviner que c'est un Etranger. Aussi le style n'est-il pas ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage. Il y a même des phrases inintelligibles, comme dans l'*Introduction* où l'on dit que *les scènes les plus intéressantes de la Philosophie sont représentées à Genève sur le Théâtre Académique du silence*, &c. Devine qui pourra.

Je suis, &c.

*A Paris, ce* 18 *Juillet* 1774.

# L'ANNÉE LITTERAIRE.

## LETTRE XIII.

*Le Taureau Blanc, traduit du Syriaque par Dom Calmet; Brochure de près de 100 pages; petit in-8°.*

PLONGÉE dans une tristesse profonde, la jeune *Amaside*, fille d'*Amasis* Roi de Tanis en Egypte, sortit un jour avec *Mambrès* pour se promener. Ce *Mambrès* étoit un ancien Mage & Eunuque des *Pharaons*; il étoit alors âgé de 1300 ans; la Princesse en avoit 24. *Mambrès* l'avoit vû naître, & l'avoit élevée. Il étoit Sur-Intendant de sa Maison. La belle *Amaside* l'attendrissoit par ses soupirs : » O » mon amant, mon jeune & cher » amant, s'écrioit-elle quelquefois,

» le plus grand des vainqueurs, le
» plus accompli, le plus beau des
» hommes ! Quoi, depuis près de
» sept ans, tu as disparu de la terre!
» Quel Dieu t'a enlevé à la tendre
» *Amaside* ? Tu n'es point mort; l'U-
» nivers auroit célébré & pleuré ton
» trépas. Tu n'es point mort ! Les sça-
» vans Prophètes de l'Egypte en con-
» viennent; mais tu es mort pour
» moi; je suis seule sur la terre; elle
» est deserte. Par quel étrange pro-
» dige as-tu abandonné ton Trône &
» ta Maîtresse ? ton Trône ! il étoit le
» premier du monde; c'est peu de
» chose; mais moi qui t'adore, ô
» mon cher *Na* . . . . Elle alloit ache-
» ver. Tremblez de prononcer ce
» nom fatal, lui dit le sage *Mambrès*....
» Vous sçavez que le Roi votre père
» a juré de vous faire mourir, si vous
» prononciez ce nom horrible, tou-
» jours prêt à vous échapper. Pleurez,
» mais taisez-vous. «

Comme ils avançoient en silence vers les bords du Nil, ils apperçurent de loin, dans un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme,

couverte de lambeaux gris, assise sur un tertre; elle avoit auprès d'elle une Anesse, un Chien, un Bouc, un Serpent, un Corbeau & un Pigeon; vis-à-vis d'elle un énorme Poisson paroissoit à moitié plongé dans le fleuve. La Vieille tenoit à la main une chaîne légère d'acier, longue de cent brasses, à laquelle étoit attaché un *Taureau*, blanc comme la neige, fait au tour, potelé, léger même, & dont les cornes étoient d'yvoire. Dès que ce beau *Taureau* apperçut la Princesse, il courut à elle, malgré les efforts des autres animaux, qui firent différens mouvemens pour l'en empêcher. *Amaside* devient folle du galant quadrupède; elle veut l'avoir dans ses écuries, & charge *Mambrès* d'aller proposer à la Vieille de le lui vendre. Celui-ci s'acquitte de sa commission. La Vieille répond que ce précieux animal ne lui appartient pas, qu'elle est chargée, ainsi que toutes les bêtes qui sont avec elle, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches, & d'en rendre compte. Reconnoissance de *Mambrès* & de la Vieille

qui est la *Pythonisse d'Endor* * ; ils s'étoient vûs il y avoit 700 ans. Malgré leur antique amitié, la *Pythonisse* ne peut lui dire quel est ce *Taureau*. Il lui est expressément défendu de le faire connoître. Elle s'explique seulement sur les autres animaux. » Le » *Serpent* est celui qui persuada *Eve* de » manger une pomme & d'en faire » manger à son mari. L'*Anesse* est celle » qui parla si bien à *Balaam*. Le *Pois-* » *son*, qui a toujours sa tête hors de » l'eau, est celui qui avala *Jonas* il y » a quelques années. Ce *Chien* est ce- » lui qui a suivi l'Ange *Raphaël* & le

* *Endor*, nom d'une Ville de Judée de la Tribu de *Manassé* près du Mont Thabor. Ce n'est aujourd'hui qu'un grand amas de pierres où se retirent les voleurs Arabes. La *Pythonisse* qui y demeuroit fut consultée vers 1050 ans avant *Jesus-Christ* par *Saül*, premier Roi d'Israël. Les Devineresses, Prophéteſſes ou Magiciennes, étoient appellées *Pythonisses* du nom de *Python* ou *Pythius* qu'on donnoit à *Apollon*, soit à cause du Serpent *Python* qu'il avoit tué, soit à cause d'un verbe Grec qui veut dire *interroger*, parce qu'il rendoit ses oracles à ceux qui l'interrogeoient ou le consultoient.

» jeune *Tobie* dans le voyage qu'ils firent du temps du grand *Salmanasar* à Ragès en Médie. Ce *Bouc* est celui qui expie tous les péchés d'une Nation. Ce *Corbeau* & ce *Pigeon* sont ceux qui étoient dans l'Arche de *Noé*. «

La Princesse se désespère du refus de la Vieille, qui, pour toute grace, promet de mener tous les jours le *Taureau* paître dans le voisinage de son palais. Le *Taureau Blanc*, qui entendoit à merveille tout ce que disoit la Vieille, mais qui ne pouvoit parler, accepta cette proposition d'un air soumis; il se coucha à ses pieds, mugit doucement, & regardant *Amaside* avec tendresse, il sembloit lui dire, *venez me voir quelquefois sur l'herbe*. Le *Serpent* prit alors la parole, & dit: *Princesse, je vous conseille de faire aveuglément tout ce que Mademoiselle d'Endor vient de vous dire*. L'*Anesse* dit aussi son mot, & fut de l'avis du *Serpent*.

*Amaside* soupçonne du mystère dans ce *Taureau*. Pour s'en éclaircir, elle veut avoir un tête-à-tête avec le *Ser-*

*pent ;* le rendez-vous est donné dans un bocage. En abordant la Princesse, le *Serpent* lui dit : *Vous ne sçauriez croire, Madame, combien je suis flatté de l'honneur que Votre Altesse daigne me faire. Amaside* lui répond *que sa grande réputation, la finesse de sa physionomie & le brillant de ses yeux, l'ont déterminée à rechercher ce tête-à-tête ; qu'elle ne le croit pas fait pour tromper ; qu'elle lui demande une grace & qu'elle espère qu'un Seigneur si aimable ne la refusera pas.* Elle le conjure de lui dire ce que c'est que ce *Taureau*, pour lequel elle éprouve des sentimens incompréhensibles qui l'attendrissent & qui l'épouvantent.

LE SERPENT.

La curiosité, Madame, est nécessaire à la Nature humaine, & surtout à votre aimable sèxe ; mais la Vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret.

LA PRINCESSE.

Ah ! c'est ce qui me rend encore plus curieuse.

LE SERPENT.

Je reconnois-là toutes les belles Dames à qui j'ai rendu ſervice.

LA PRINCESSE.

Si vous êtes né ſenſible, ſi tous les êtres ſe doivent des ſecours mutuels, ſi vous avez pitié d'une infortunée, ne me refuſez pas.

LE SERPENT.

Vous me fendez le cœur ; il faut vous ſatisfaire, mais ne m'interrompez pas.

LA PRINCESSE.

Je vous le promets.

LE SERPENT.

Il yavoit un jeune Roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé....

LA PRINCESSE.

Un jeune Roi! Beau, fait à peindre, amoureux, aimé! Et de qui? Quel étoit ce Roi? Quel âge avoit-il? Qu'eſt-il devenu? Où eſt-il? Où

eſt ſon Royaume? Quel eſt ſon nom?

LE SERPENT.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez !

LA PRINCESSE.

Ah ! Pardon, Monſieur, cette indiſcrétion ne m'arrivera plus; continuez, de grace.

LE SERPENT.

Ce grand Roi, le plus aimable & le plus valeureux des hommes, victorieux par-tout où il avoit porté ſes armes, rêvoit ſouvent en dormant; &, quand il oublioit ſes rêves, il vouloit que ſes Mages s'en reſſouvinſſent, & qu'ils lui appriſſent ce qu'il avoit rêvé, ſans quoi il les faiſoit tous pendre. Or il y a bientôt ſept ans qu'il ſongea un beau ſonge dont il perdit la mémoire en ſe réveillant; & un jeune Juif lui ayant expliqué ſon rêve, cet aimable Roi fut ſoudain changé en *Taureau*; car....

LA PRINCESSE.

Ah ! Mon cher *Nabu*..... Elle ne put achever ; elle tomba évanouie. *Mambrès*, qui de loin écoutoit cette conversation, vit tomber *Amaside* & la crut morte. Il court à elle en pleurant. Le *Serpent* est attendri ; il crie, *elle est morte.* L'*Anesse* répète *elle est morte.* La Dame d'honneur, les Dames du Palais arrivent & s'arrachent les cheveux ; le *Taureau Blanc* court lui-même au bosquet, & pousse des mugissemens dont les échos retentissent. *Amaside* ne revient à elle qu'au moment où elle sent son cher *Taureau* à ses côtés ; elle donne cent baisers à cet animal charmant, l'appelle son maître, son roi, son cœur, sa vie. On voyoit ses yeux tantôt étincelans d'une tendre flamme, tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait verser, &c. On peut juger de la surprise dans laquelle la Dame d'honneur & les autres Femmes de sa suite étoient plongées ; dès qu'elles furent de retour au Palais, elles racontèrent toutes cette aven-

ture étrange, & chacune avec des circonſtances différentes. Le Roi, dès qu'il en fut inſtruit, entra dans une colère épouvantable ; il fit enfermer la Princeſſe dans ſa chambre, mit une garde d'Eunuques noirs à ſa porte, & convoqua ſon Conſeil ſecret. Tous les Miniſtres y conclurent que la Princeſſe étoit enſorcelée ; qu'il falloit l'exorciſer, ſacrifier la Vieille avec ſon *Taureau*, les brûler vifs comme Sorciers dans la grande place de Tanis, ou les faire avaler par le gros *Poiſſon*. Le bon vieillard *Mambrès* ſentoit à quel péril ſa chère Princeſſe étoit expoſée ; il voyoit quel étoit ſon amant ; les ſyllabes *Nabu* qui lui étoient échappées, avoient dévoilé tout le myſtère aux yeux de ce Sage. Si le Roi découvroit l'amant de ſa fille, elle étoit morte ; il l'avoit juré ; il étoit l'ennemi mortel de ce grand, ce jeune, ce beau Roi qui avoit détrôné ſon père, lequel n'avoit repris ſon Royaume de Tanis que depuis ſept ans qu'on ne ſçavoit ce qu'étoit devenu l'adorable Monarque, le Vainqueur & l'Idole des Nations. La

belle *Amaside* n'avoit d'abord prononcé que *Na*, ensuite *Nabu*, puis *Nabucho*; mais à la fin la passion l'emporta ; elle prononça le nom fatal tout entier, malgré la défense de son père. Toutes les Dames du Palais répètent *Nabuchodonosor*. Le Roi en fut averti, & jura de couper le cou à sa fille. *Mambrès* songe aux moyens de sauver ses jours & ceux du charmant *Taureau*.

Heureusement le Dieu *Apis* venoit de mourir à Memphis. *Mambrès* regarde cette circonstance comme favorable, en faisant élire le *Taureau Blanc* pour Dieu à la place du Bœuf défunt. Il écrit aussitôt une lettre au Grand-Prêtre son ami; il lui marque qu'ayant appris que son Dieu étoit mort, il lui offre de le remplacer; qu'il vienne au plutôt, suivi de ses Prêtres, le reconnoître, l'adorer & le conduire ensuite dans les écuries sacrées du Temple de *Memphis*. La chose s'exécute comme *Mambrès* l'avoit désiré; peu de jours après, on découvre de loin une foule innombrable qui s'approche. Les trois fi-

gures d'*Isis*, d'*Osiris* & d'*Orus* avançoient, portées sur un brancard d'or par cent Sénateurs de Memphis, & précédées de cent filles jouant du sistre sacré. Quatre mille Prêtres, la tête rasée & couronnée de fleurs, étoient montés chacun sur un Hippopotame. Plus loin paroissoient dans la même pompe la Brebis de *Thebes*, le Chien de *Bubaste*, le Crocodile d'*Arsinoé*, le Bouc de *Mendès*, & tous les Dieux inférieurs de l'Egypte qui venoient rendre hommage au nouveau Bœuf *Apis*. Aux deux côtés de cette file de demi-Dieux, suivie d'un peuple innombrable, marchoient quarante mille Guerriers, le casque en tête, le cimeterre sur la cuisse gauche, le carquois sur l'épaule, & l'arc à la main. Tous les Prêtres chantoient en chœur:

Notre Bœuf est au tombeau:
Nous en aurons un plus beau.

Le Roi de Tanis fut extrêmement surpris de ce spectacle; alors *Mambrès* lui adressa la parole, & lui dit: » Grand Roi, l'ordre des choses est

» changé ; il faut que Votre Majesté
» donne l'exemple ; déliez vous-même
» le *Taureau Blanc*, reconnoissez le
» grand Dieu *Apis*, & soyez le pre-
» mier à l'adorer «. *Amasis* obéit, &
se prosterna avec tout son peuple. Le
Grand-Prêtre de Memphis présenta
au nouveau Bœuf *Apis* la première
poignée de foin, & la Princesse *Ama-
side* attachoit à ses belles cornes des
festons de roses, d'anémones & de
renoncules. On s'en retournoit à
Memphis dans le même ordre, & le
Roi de Tanis, tout confus, suivoit la
marche. Quand on fut arrivé aux fron-
tières du Royaume, le Roi prit
congé du Bœuf, & dit à sa fille : *Ma
fille, retournons dans mes États, afin
que je vous coupe le cou, parce que vous
avez prononcé, contre ma défense ex-
presse, le nom de Nabuchodonosor mon
ennemi*. La Princesse répondit au Roi
de Tanis : *Mon cher père, allez couper
le cou à qui vous voudrez, mais ce ne
sera pas à moi. Je suis sur les terres d'I-
sis, d'Osiris, d'Orus & d'Apis. Je ne
quitterai point mon Taureau Blanc*. A

peine eut-elle prononcé ces paroles, que le Bœuf *Apis* s'écria : *Ma chère Amaside, je t'aimerai toute ma vie, soit que tu voyes en moi un Bœuf, un Homme ou un Dieu.* Alors on vit tout d'un coup le Dieu perdre ses deux jambes de derrière, celles de devant se changer en deux jambes humaines, deux bras charnus, musculeux & blancs, sortir de ses épaules, & son muffle de Taureau faire place au visage régulier d'un Héros charmant. Enfin, ce Bœuf redevint le plus bel homme de la terre, le grand Roi *Nabuchodonosor*, qui épousa sur le champ la belle *Amaside*, en présence de cette auguste assemblée.

Tels sont, Monsieur, le canevas & la marche de la Brochure que je vous annonce ; elle a été imprimée dans le pays étranger ; je ne sçais où on la trouve à Paris. Feu Dom *Calmet*, à qui on l'attribue, vit encore ; il a près de 80 ans & demeure à Fernex. On est accoutumé depuis long-temps aux méthamorphoses de M. *de Voltaire*, plus étonnantes que ne le fut

celle de *Nabuchodonosor*. Aussi souple que *Prothée*, il emprunte toutes les formes; tantôt on le voit se produire dans l'équipage d'un Militaire; tantôt c'est un Quaker, un Indien; tantôt un Docteur de Sorbonne, un Moine, &c, &c :

Aujourd'hui dans un Casque, & demain dans
un Froc.

Mais il faut convenir que cet Ecrivain n'est pas adroit dans ses déguisemens; de quelque manière qu'il se travestisse, toujours un bout d'oreille le trahit & le décèle : c'est que M. *de Voltaire*, en variant les masques dont il se couvre, ne sçait changer ni d'esprit ni de langage. Dans toutes les productions qui coulent rapidement de sa plume, on reconnoît la même couleur de style, le même défaut de justesse dans le raisonnement, les mêmes fureurs d'un *Salmonée* lorsqu'il s'agit de culte & de religion, le même ton de persifflage & de scurrilité. Son *Taureau Blanc*, comme vous venez de le voir, est une fiction dont l'ob-

jet eſt de tourner en ridicule pluſieurs traits de l'Ancien-Teſtament, & ſur-tout la fameuſe punition de *Nabuchodonoſor*, qu'il prend à la lettre, tandis que la plupart des Théologiens & des gens ſenſés la regardent comme un emblême, une allégorie, pour faire entendre que l'orgueil & la volupté dégradent l'homme & l'abrutiſſent. Faut-il apprendre à M. *de Voltaire* ce que ſçavent les enfans à qui l'on donne une éducation paſſable ? *Nabuchodonoſor* ne fut point changé réellement en Bœuf ; mais il s'imagina être tel, ſoit par une maladie qui n'eſt point rare & qu'on nomme *Lycanthropie* *, ſoit par un trouble de ſon imagination cauſé par la Juſtice Divine. Quoiqu'il en ſoit, on le chaſſa de ſon Palais ; il demeura ſept ans à la campagne, vivant comme une bête farouche. Il recouvra l'uſage de ſa raiſon & fut remis ſur le Trône, re-

* Ce mot eſt formé de deux mots Grecs qui ſignifient *Homme-Loup*. Ceux qui ſont attaqués de cette maladie, ſe croyent Loups, Chiens, Bœufs, &c.

connoissant, par ce châtiment, la puissance & la bonté de Dieu. Dans cette explication, si simple & si naturelle, y a-t-il rien, Mr., qui blesse le jugement & qui prête à la plaisanterie?

Au reste, vous n'avez pas d'idée des bouffonneries, des turlupinades, des platitudes triviales & quelquefois dégoûtantes que M. *de Voltaire* a semées à pleines mains dans cette Brochure. Vous en avez vû quelques-unes dans les fragmens que je vous ai cités; mais ce n'est rien en comparaison de celles qui s'y trouvent en foule. Je ne vous en rapporterai qu'un petit nombre. » La Princesse, songeant que » le *Serpent* avoit appellé la Vieille » *Mademoiselle*, conclut au hazard » *qu'elle étoit pucelle, & sentit quel-* » *qu'affliction de l'être encore: affliction* » *respectable qu'elle cachoit avec autant* » *de scrupule que le nom de son amant*..... » *Le Serpent a de l'esprit; il s'explique* » *en bons termes; il est fort poli avec les* » *Dames; il est accoutumé depuis long-* » *temps à se mêler de leurs affaires*..... » *Amaside* étoit affligée que le *Serpent*

» & l'*Anesse* parlassent si bien, & qu'un
» beau *Taureau* qui avoit des senti-
» mens si nobles & si tendres ne pût
» les exprimer. *Hélas! rien n'est plus*
» *commun à la Cour*, disoit - elle tout
» bas. *On voit tous les jours de beaux*
» *Seigneurs qui n'ont point de conver-*
» *sation, & des Malotrus qui parlent*
» *avec assurance.* « Ah, M. *de Voltaire*,
que cela est ingénieux! Le *Serpent*,
à qui vous donnez vous-même tant
d'esprit, un *Malotru!* Et ce parallèle
des beaux *Seigneurs* avec des *Anesses*;
que cela est bien trouvé! ...... » Ma
» belle enfant, je vous le répète, di-
» soit *Mambrès* à sa *chère Nourrissonne*,
» on vous coupera le cou si vous pro-
» noncez jamais le nom de votre
» amant. *Ah, qu'importe mon cou*, dit
» la belle *Amaside*, *si je ne puis embras-*
» *ser celui de Nabuchodonosor!* Mon
» père est un bien méchant homme!
» Non-seulement il refusa de me don-
» ner ce beau Prince, que j'idolâtre,
» mais il lui déclara la guerre; &,
» quand il a été vaincu par mon amant,
» il a trouvé le secret de le changer en

» Bœuf. Vit-on jamais une malice plus » effroyable ? *Si mon père n'étoit pas » mon père, je ne sçais pas ce que je lui » ferois.....* La belle *Edith*, femme » de *Loth*, le meilleur, le plus tendre » père qu'on ait jamais vû, n'est-elle » pas devenue dans notre voisinage, » une grande statue de sel d'une beauté » très-piquante, *qui a conservé toutes » les marques de son sèxe, & qui a » régulièrement ses ordinaires chaque » mois ?* «

*Mambrès* charge le *Corbeau*, l'un des animaux qui étoient à la suite de la Vieille, de porter sa lettre à Memphis. » Je sçais, lui dit-il, que vous » avez nourri le grand Prophète *Elie*, » lorsqu'il étoit couché auprès du Tor- » rent *Carith ;* vous lui apportiez tous » les jours *de bon pain & des poulardes » grasses ;* je ne vous demande que de » porter cette lettre à Memphis. Le » *Corbeau* répondit : Il est vrai, Sei- » gneur, que je portois tous les jours à » dîner au grand Prophète *Elie, mais je » prenois toujours la moitié du dîner pour » moi.* Je veux bien porter votre

» lettre, *pourvû que vous m'assuriez de*
» *deux bons repas par jour, & que je*
» *sois payé d'avance.* Mambrès, en co-
» lère, dit à cet animal gourmand &
» malin : Je ne suis pas étonné qu'*Apol-*
» *lon*, de blanc que tu étois comme
» un cigne, t'ait rendu noir comme
» une taupe. Et dis-moi donc, *man-*
» *geois-tu des aloyaux & des poulardes*,
» quand tu fus dix mois entiers dans
» l'Arche ? Monsieur, *nous y faisions*
» *très-bonne chère*, répartit le *Corbeau.*
» *On y servoit du rôti deux fois par jour,*
» *à toutes les volatilles de mon espèce*
» *qui ne vivent que de chair*, comme à
» Vautours, Milans, Aigles, Buses,
» Éperviers, Ducs, Émouchets, Fau-
» cons, Hiboux, Pigrièches. On gar-
» nissoit avec une profusion bien plus
» grande, les tables des Lions, des
» Léopards, des Tigres, des Panthè-
» res, des Onces, des Hyènes, des
» Loups, des Renards, des Putois,
» des Fouines, &c. Il y avoit dans
» l'Arche huit personnes de marque,
» & les seules qui fussent au monde,
» *continuellement occupées du soin de*

» *notre table & de notre garde-robe.*
» C'étoit un plaisir de voir avec quel
» soin, quelle adresse, quelle pro-
» preté *nos huit illustres Valets servoient*
» *plus de quarante mille convives du plus*
» *grand appétit*, sans compter les pei-
» nes prodigieuses qu'exigeoient dix
» à douze mille autres bêtes, depuis
» l'Eléphant & la Girafle jusqu'au
» Ver à soie & à l'Abeille.... *Je veux*
» *faire bonne chère, & être très bien payé*
» *en argent comptant.* « On a si sou-
vent répondu à tous ces plats quo-
libets, que vous me dispenserez, Mr,
de m'y arrêter. Je me lasse même de
copier tant d'insipides facéties.

Mais il y a dans cette Brochure un
endroit digne de remarque, où
perce la jalousie de Monsieur *de*
*Voltaire* contre un Poëte qu'il ne fera
jamais oublier. Le *Serpent* dit qu'il
avoit une place distinguée dans le
Ciel, d'où il a été précipité. » Les
» *Brachmanes*, ajoute-t-il, sont les pre-
» miers qui ont donné une longue
» histoire de mes ancêtres ; je ne
» doute pas que des Poëtes du Nord

» n'en fassent un jour un Poëme Epi-
» que bien bizarre. « Il est évident que l'auteur, par ce *Poëme Epique bien bizarre*, entend le *Paradis Perdu* de *Milton*, qui, malgré ses défauts, est autant au-dessus de la *Henriade* que *la Phèdre* de *Racine* est au-dessus de celle de *Pradon*.

Je finis par cette phrase qui me tombe sous les yeux. » La Dynastie
» de Memphis appartenant alors aux
» Babyloniens, ils conservoient ce
» reste de leurs conquêtes passées. « Seroit-il possible que M. *de Voltaire* eut oublié la signification du mot *Dynastie* qui veut dire *Race*, *Lignée*, *Maison*, & qu'il employât ce mot dans le sens de *Royaume*, *Pays*, *Contrée*. De la manière dont il s'exprime ici, c'est comme s'il disoit; *la race de Memphis appartenant alors aux Babyloniens, ils conservoient ce reste de leurs conquêtes*. Au reste, cette petite inadvertance est une misère; ce qui ne l'est pas, est la manie que M. *de Voltaire* a depuis long-temps de répétailler jusqu'à la satiété ce que les autres

ont dit, ce qu'il a dit lui-même mille & mille fois, & de ne pas s'appercevoir de l'ennui mortel dont il accable ses Lecteurs par son éternel radotage.

*Journal Géographique & Historique, proposé par souscription.*

LA Géographie est une Science qui devroit être familière à tout le monde; il y a peu de personnes élevées au-dessus de la lie du peuple, à qui elle ne soit utile. Elle est absolument nécessaire aux Lettrés & aux Politiques. Les premiers ne sçauroient bien entendre plusieurs endroits des anciens auteurs, ni les seconds, les intérêts des Etats, sans son secours. Cette Science est aussi d'une grande ressource au Officiers des troupes de mer & de terre, aux Négocians, enfin à tous ceux qui lisent les Histoires, & même les Gazettes. C'est ce qui devroit engager tout le monde à l'étudier; mais il s'en faut beaucoup qu'on s'y applique. La plûpart même de ceux qui passent pour être instruits,

n'en ont qu'une connoiſſance très-ſuperficielle; ce qu'on doit attribuer également à la longueur de quelques méthodes, à la brieveté & à la ſécherefſe des autres. Ses premiers élémens n'intéreſſent que par le rapport qu'ils ont avec le Syſtême général de l'Univers, que tout le monde eſt bien-aiſe de connoître plus ou moins : mais, cette première connoiſſance acquiſe, l'étude de la Géographie devient ennuyeuſe, parce qu'elle ne roule que ſur la ſimple poſition des lieux, dont peu de gens ſe mettent en peine d'être inſtruits.

Ces réfléxions ont inſpiré à un homme de Lettres, ſçavant & laborieux, le deſſein de donner un Journal qui réuniſſe d'une manière claire, conciſe, amuſante & inſtructive, tout ce qu'il y a de plus intéreſſant pour la Géographie, tant par rapport aux lieux, que par rapport à l'Hiſtoire Civile & Naturelle, aux Curioſités qui s'y trouvent, au Commerce qui s'y fait, & aux événemens mémorables qui s'y ſont paſſés. Cette méthode aura cela d'avantageux,

d'avantageux, qu'elle mettra le Lecteur en état de s'inſtruire en très-peu de temps, & ſans beaucoup d'application, de quantité de choſes qu'il eſt honteux d'ignorer. La promeſſe qu'on fait eſt d'autant plus aiſée à remplir, qu'on ne manque point de matériaux, & qu'il ne s'agit que de ſavoir les choiſir & les employer. Voici le plan qu'on ſe propoſe de ſuivre dans tout le cours de l'Ouvrage. On commencera par donner un expoſé du Syſtême de l'Univers, en ſe bornant aux choſes dont la connoiſſance eſt abſolument indiſpenſable à ceux qui veulent ſçavoir la Géographie ; on y joindra les figures néceſſaires pour l'intelligence du diſcours. Cet expoſé fini, on ſuivra la méthode ſuivante dans la deſcription d'un pays, par exemple, de l'Amérique. 1°. On déterminera ſa ſituation par rapport à la longitude & à la latitude, ſon étendue du Septentrion au Midi & du Levant au Couchant, en lieues de France, puiſque c'eſt pour les François qu'on écrit. 2°. On la diviſera ſuivant

ses différentes Audiences, &, après avoir donné l'étymologie de son nom, on décrira son climat, son sol, les denrées, les animaux qu'elle produit, les raretés qu'on y trouve, ses principales Villes, ses Archevêchés, ses Evêchés, les mœurs, le génie, les coutumes & l'habillement de ses habitans, son Gouvernement, les Religions qu'on y professe. 3°. On joindra à ces descriptions, très intéressantes par elles-mêmes, l'histoire de sa découverte, des conquêtes des Espagnols & des Portugais, & des établissemens que les Européens y ont faits, du commerce qu'ils y font, des denrées & des marchandises qu'ils y portent & qu'ils en tirent, sans entrer dans des réfléxions politiques, qui sont souvent aussi mal fondées qu'odieuses aux Nations qu'elles regardent. On évitera sur-tout les détails inutiles, & l'on se bornera aux choses qu'on croira pouvoir amuser & instruire le Lecteur, sans trop charger sa mémoire.

On suivra la même méthode par rapport aux trois autres parties du

Monde, aux Empires, aux Royaumes, aux Etats qui les composent. On fera même plus : en parlant d'une Ville un peu considérable, on aura soin de rapporter les événemens qui s'y sont passés, d'indiquer les hommes célèbres qu'elle a produits, de décrire les curiosités de la Nature & de l'Art qui s'y trouvent, &c.

Cet Ouvrage Périodique sera par parties détachées, mais dont les feuilles, étant rassemblées, fourniront le corps de Géographie le plus intéressant & le plus complet qui ait encore paru. On donnera tous les mois un Cahier de ce Journal, contenant cinq feuilles *in*-8°, à commencer au premier Octobre 1774. Le prix de la Souscription est de douze livres pour l'année, rendu franc de port aux Souscripteurs de Paris, & de dix-huit livres pour la Province. On souscrit à Paris chez *Cailleau*, Imprimeur-Libraire, rue Saint Severin, vis-à-vis des murs de l'Eglise, à côté du Papetier, qui délivrera les Reconnoissances. Je suis, &c.

*A Paris ce 20 Juillet 1774.*

# LETTRE XIV.

*Jean sans Peur, Duc de Bourgogne. Nouvelle Françoise, par M. d'Ussieux. A Paris, chez Merlin rue de la Harpe; Brochure in-8° de 130 pages, avec Gravûres.*

Mr. *d'Ussieux* continue avec succès son *Décaméron*. Voici la seconde Nouvelle du deuxième volume. Parmi les ouvrages de ce genre, c'est un de ceux qui produisent les plus fortes impressions. L'objet de cette anecdote est la vengeance de la mort du Duc d'*Orléans* sous le regne de l'infortuné *Charles VI*. On sçait que ce Duc, frère du Roi, fut assassiné pendant la nuit par *Jean sans Peur*, Duc de Bourgogne, qui vouloit se rendre seul maître du Gouvernement. Tous deux avoient juré, quatre jours auparavant, une réconciliation sincère sur ce que la Religion a de plus

ſacré. L'auteur ſuppoſe que *Valentine* Ducheſſe d'*Orléans* & le Duc *de Valentinois* ſon fils arrivent cette nuit là même de Château-Thierry, & que les premiers objets qui s'offrent à leurs yeux ſont le cadavre de ce malheureux époux baigné dans ſon ſang, & l'un de ſes fidèles ſerviteurs rendant auprès de lui le dernier ſoupir. Tous deux ſe précipitent ſur ce corps déja glacé, & ſemblent long-temps y avoir perdu la vie. Les premiers ſoupçons de *Valentine*, revenue à la lumière, s'arrêtent ſur le Duc de *Bourgogne*. Elle fait mettre le cadavre dans ſon char, ordonne qu'on éteigne les flambeaux & qu'on la conduiſe promptement au Palais du *Dauphin*. Quelle ſurpriſe lorſque ce Prince voit un corps ſans vie, couvert de playes, & qu'il reconnoît le Duc d'*Orléans* ſon oncle ! La Ducheſſe lui demande vengeance & accuſe, ſans héſiter, le Duc de *Bourgogne*. Le *Dauphin* prend le parti d'envoyer chercher l'accuſé à l'inſtant même. *Jean* ne peut croire que ſon crime ait été déja découvert ; il ſe rend aux ordres du jeune Prince

qui lui parle en ces termes : » Duc ;
» prenez un siège & répondez - moi.
» Ils s'asseyent l'un & l'autre & le
» *Dauphin* poursuit : J'ai été assez heu-
» reux pour rétablir entre vous & le
» Duc d'*Orléans* l'amitié dont une
» haine malheureuse avoit brisé les
» nœuds. Vous avez confirmé votre
» réconciliation par un serment so-
» lemnel : je devrois donc me repo-
» ser entièrement sur votre parole ;
» mais vous avez des ennemis ; ils
» vous accusent....—Et de quoi, Sei-
» gneur ? — De déguiser vos secrets
» sentimens. — Et vous croiriez,
» Prince.... — Duc, je ne crois rien
» encore : j'attends votre *réponse* ;
» elle déterminera mes pensées. L'ac-
» cusation dont on vous noircit est-
» elle légitime ? — Seigneur, elle est
» injuste. — Il ne reste donc au fond
» de votre cœur aucune trace de vo-
» tre ancienne inimitié ? — Aucune.
» Nos haines sont pour jamais étouf-
» fées. — Croiriez-vous le Duc d'*Or-
» léans* capable de déguiser à son tour ?
» — J'ai toujours cru le Duc d'*Or-
» léans* sincère, & je le crois encore.

» — Et vous ne vous repentez point
» de vous être engagé par un serment ?
» — Je le ferois encore, si j'avois à
» le faire. — Consentiriez-vous de le
» confirmer par un autre ? — Exigez-
» le de moi, Seigneur; & je le pro-
» nonce. — Hé bien, Duc, je l'exige
» de vous. Il est nécessaire à votre
» gloire & au repos de mes jours. Ve-
» nez faire taire des bruits qui vous
» offensent, & rendre à mon ame
» cette douce paix dont m'a privé si
» long-temps votre haine. Prenez ce
» flambeau qui nous éclaire, & suivez-
» moi dans ce cabinet. Là, j'ai fait dé-
» poser ce qu'après l'Être Suprême &
» les auteurs de mes jours, j'ai de plus
» sacré dans l'Univers.

» Ils entrent alors dans le cabinet
» où l'on avoit placé le Duc d'*Orléans*.
» Le *Dauphin* montrant aussitôt le
» coin de la table qui en soutenoit la
» tête sanglante : Levez ce voile, dit-
» il ; il couvre le témoin sacré de vo-
» tre serment. Le Bourguignon, d'au-
» tant plus intrépide qu'il croit, par
» ce qu'il vient d'entendre, le meur-
» tre de *Louis* encore ignoré du *Dau-*

» *phin*, s'approche de la table fatale
» sans aucune défiance, &, tandis que
» son juge l'observe avec une inquié-
» tude curieuse, il porte la main au
» voile & le soulève. On dit qu'à la
» vue du meurtrier, un dernier bouil-
» lon de sang jaillit du corps assas-
» siné. Le Duc, épouvanté à l'aspect
» inattendu de sa victime qu'il recon-
» noît, tremble dans tout son corps,
» & laissant tomber le voile de sa
» main défaillante : ô Ciel, s'écrie-
» t-il avec effroi ! c'est le Duc d'*Or-*
» *léans !* — Oui, lui-même ; & c'est
» vous qui l'avez assassiné. «

A ces mots terribles, le coupable Duc de *Bourgogne* frémit & fut sur le point d'avouer son crime ; mais reprenant bientôt sa première assurance, il s'en défend avec indignation, & parvient à persuader le *Dauphin* de son innocence, en affectant les marques du plus profond désespoir. Ce jeune Prince rejoint la Duchesse dont les soupçons ne sont pas aussi faciles à dissiper. Elle le conjure de ne rien négliger pour la recherche & la punition des coupables, & d'ordonner

aux Miniſtres de la Religion de lancer les foudres de l'Egliſe ſur les auteurs & les complices de cet aſſaſſinat. Le *Dauphin* promet tout. La vigilance des Magiſtrats ne peut rien découvrir. Le jour arrive où l'on devoit rendre au Prince les derniers honneurs ; cette lugubre cérémonie ſe fait avec la plus grande pompe. L'Evêque de Paris y faiſoit les fonctions de Pontife ; derrière lui paroiſſoit un riche drap d'argent & de ſoie dont les quatre coins étoient portés par quatre Princes du Sang ; & l'un de ces Princes étoit le Duc de *Bourgogne* lui-même. Le convoi traverſe la Capitale & ſe rend au Temple. Un ſpectacle inattendu frappa d'une terreur nouvelle tous ceux qui étoient préſens. Après les prières accoutumées, comme on étoit près d'aller dépoſer le Duc dans la tombe, l'Evêque de Paris impoſe ſilence à l'aſſemblée, & du haut de l'Autel lui fait entendre ces menaces : » Au nom de celui qui eſt, par cela » même qu'il eſt ; qui dès la naiſſance » des ſiècles imprima ſon auguſte ima- » ge ſur le front des hommes, & dé-

» voua à l'horreur d'un cruel sup-
» plice le coupable souillé du sang de
» son frère ; au nom de la Religion
» qu'il a gravée dans notre ame ; au
» nom de la Société dont les nœuds
» sont son ouvrage, Peuple, je vous
» ordonne de dénoncer l'assassin de
» *Louis*. Oui, si le coupable ou quel-
» qu'un de ses complices vous sont
» connus, que leurs noms à l'heure
» même soient déclarés à la face des
» Autels. Que si vous résistez à dé-
» voiler ce fatal secret, écoutez les
» imprécations que le Ciel vous fait
» entendre par ma bouche : Je veux
» que les malheureux demeurent ex-
» clus de mes sacrifices ; je veux que
» le sang de la victime qui m'est of-
» ferte, retombe sur leur tête ; je
» veux qu'on s'éloigne d'eux comme
» de monstres chargés de toute ma
» colère ; je veux enfin qu'eux & les
» lâches qui en tairoient les noms,
» terminent une vie malheureuse,
» pour gémir éternellement sous le
» fléau de ma justice. Il prend alors
» un des flambeaux qui brûlent sur
» l'Autel, &, le brisant à ses pieds :

» ainsi, ajouta-t-il, ainsi s'éteindra » leur postérité sur la terre; ainsi ma » sévère équité les brisera dans le » monde invisible.

» Le Pontife se tût; la terreur & le » silence de l'assemblée deviennent » d'autant plus profonds, que per» sonne ne s'est attendu à ces impré» cations religieuses. Le *Dauphin*, » *Valentine* & l'Evêque de Paris les » avoient projettées en secret. Au » milieu de cette horreur universelle, » *Jean*, plus agité que jamais, com» mande avec peine à son trouble. Il » voit tous les yeux s'attacher sur lui. » Ses complices eux-mêmes, dont le » plus grand nombre est dans le Tem» ple, ses complices l'observent en » frissonnant, & semblent le désigner. » Cette vue ajoute à son effroi, quand, » tout-à-coup, un des conjurés, cé» dant au remords qui le poursuit & le » déchire, s'élance, pâle & désespéré, » au milieu de l'assemblée: Je suis un » des assassins du Prince, s'écrie-t-il, » & le Duc de *Bourgogne* est notre » chef.

» A ce mot, *Jean* éprouve un chan-

» gement rapide dans son ame. La ter-
» reur disparoît; il voit qu'il n'est plus
» de salut pour lui que dans l'audace,
» & que désormais il doit tout en-
» freindre : Eh bien, oui, c'est moi
» qui l'ai tué, & j'en fais gloire; oui,
» c'est moi. En parlant ainsi ; il presse
» son cheval de l'éperon, le pousse
» hors du Temple, & prend la route
» de ses États. «

Le Duc *de Berry* laissant achever les funérailles, va faire au *Dauphin* le rapport de tout ce qu'il vient de voir & d'entendre. Ce jeune Prince, frappé de douleur & d'effroi, ordonne qu'on investisse le Palais du coupable, & qu'il soit chargé de fers; mais on lui apprend qu'il s'est enfui avec une rapidité incroyable, & qu'il a pris la route de son Château de Bapaume. La Capitale étoit dans la plus grande confusion ; les habitans que *Jean* avoit mis dans son parti en déclamant contre les impôts, se réjouissoient ouvertement de la mort du Duc d'*Orléans*. Le Duc de *Bourgogne* profite de ces dispositions, lève des troupes dans ses domaines & les

conduit secrettement vers Paris. Cependant *Valentine* poursuit la vengeance de la mort de son mari; elle se jette aux pieds du Monarque qui jouissoit d'un intervalle de santé, & qui promet de punir les assassins de son frère. Mais il retombe bientôt dans son premier état. Le *Dauphin* préside au Conseil; le Duc d'*Angoulême* voue au meurtrier de son père une haine immortelle, & met sa tête à prix. Dans ce moment, le Duc *de Bourgogne* paroît au milieu de l'assemblée. Il avoit investi le lieu du Conseil, de son armée; il force les Princes & le jeune Duc lui-même, de prononcer le pardon qu'il exige, & on lui expédie des Lettres d'abolition. Le Duc d'*Angoulême* retourne à sa mère & l'instruit de tout ce qui vient de se passer. » *Valentine* jette au Prince » un regard d'indignation. Puis, frap» pant tout-à-coup de sa main le bras » de son fils: suivez-moi, lui dit-elle, » en le saisissant avec effort; & elle » se taît.

» Malgré la profondeur de la nuit, » ils sortent sans flambeau, sans es-

» corte. *Valentine* conduit le Duc
» d'*Angoulême* à travers les rues les
» plus obscures ; elle arrive au Tem-
» ple où reposent les restes de son
» époux ; elle en fait ouvrir les por-
» tes, elle entre. Laissez-moi seule
» avec mon fils, dit-elle ; & les Prê-
» tres se retirent, persuadés que ce
» couple malheureux vient pleurer
» sur la tombe de *Louis*. Ils avancent
» à la sombre lueur d'une lampe qui
» brûle devant le tombeau du Prince.
» Le Duc d'*Angoulême* ne marche
» qu'en frissonnant. Ces ténèbres, ce
» silence, cette solitude, cette lampe,
» ce tombeau, impriment à son ame
» une terreur religieuse. *Valentine*
» s'arrête, & montrant le marbre qui
» couvre son époux : Fils indigne du
» prince qui vous a donné la vie ;
» ouvrez les yeux & lisez ; oui, je
» vous l'ordonne, lisez l'inscription
» que ma juste douleur a fait graver
» sur cette pierre. Le jeune Duc, docile
» à sa mere, lit d'une voix tremblante :
» *Ci gît Louis d'Orléans que Jean de*
» *Bourgogne a assassiné*. Et c'est à ce
» même *Jean*, interompt *Valentine*,

» que vous avez pardonné ! Et voilà
» donc les honneurs que vous rendez
» à la mémoire de votre père ! Son
» sang lâchement répandu vous sollicite
» envain à la vengeance. A peine
» est-il enseveli que son image s'efface
» de votre cœur. Ah, Prince, fermerez-vous
» toujours l'oreille à sa voix ?
» Du fond de ce tombeau elle vous
» crie : ton père est mort, & ton père
» n'est point encore vengé ! Pourquoi
» différer davantage ? Attends-tu que
» mon perfide meurtrier vienne briser
» ma tombe & livrer à la fureur
» d'une vile populace les lambeaux
» tout sanglans de mon corps ? —
» Ah, ma mère ! quelle horrible image
» venez-vous de m'offrir ? épargnez-la
» désormais à ma douleur : c'est
» bien assez du repentir de ma lâche
» foiblesse. — Non, ce n'est point assez ;
» & pour l'expier, il faut.... —
» Et quoi, Madame ? — Me promettre
» d'exécuter ce que je vais vous
» proposer. — Ordonnez. Me voici
» prêt à tout entreprendre. — Songez
» bien, mon fils, à votre promesse.
» — J'y serai fidèle. — Ecoutez.

» moi donc. Tout fléchit sous l'in-
» juste pouvoir de *Jean*. Personne
» maintenant n'osera s'avouer notre
» ami. Vous seul, vous me restez, &
» je m'adresse à vous. Il s'agit : en di-
» sant ces mots, elle prend le glaive
» que son époux portoit pendant sa
» vie, & qu'après sa mort on avoit
» consacré sur son tombeau, & le
» mettant dans la main de son fils :
» il s'agit d'immoler toi-même le Duc
» de *Bourgogne*. Mon fils, tu n'as plus
» que ce moyen pour venger ton père.
» Cours l'embrasser, dût-il t'en coû-
» ter la vie.... «

Le Duc d'*Angoulême* hésite quelques instans par horreur pour un nouvel assassinat : le desir de la vengeance l'emporte à la fin. Il arrive devant une porte secrette de l'Hôtel du Duc de *Bourgogne*. Les soldats, harassés des fatigues d'une longue marche, étoient plongés dans le sommeil ; il pénètre jusqu'à l'appartement du Duc qui s'entretenoit, avec ses partisans, de ses coupables succès. Ces discours raniment sa fureur ; il s'élance sur le Bourguignon qui se détourne rapide-

ment, & échappe par ce mouvement aux coups de ſon ennemi. On entoure auſſitôt le jeune Prince, & on ſe rend maître de ſa perſonne. La Ducheſſe apprend le malheur de ſon fils; elle accourt au Palais du *Dauphin*; on lui annonce que la Cour, intimidée par l'arrivée ſubite du Duc *de Bourgogne*, a pris la fuite pendant la nuit, & qu'elle s'eſt retirée à Melun; elle s'y rend. Elle engage le Conſeil à propoſer une conférence publique au Duc *de Bourgogne*. Le Pont de Montereau eſt choiſi pour le lieu du rendez-vous. Le Duc *de Bourgogne* accepte cette conférence: c'étoit tout ce qu'eſpéroit l'implacable Ducheſſe. Comme l'audacieux *Jean* s'exhaloit en menaces contre le Duc d'*Angoulême* & qu'il portoit la main à ſon épée, *Layet* & *Tanneguy du Châtel* tombent ſur lui, le renverſent & lui arrachent ſon épée; il ſuccombe ſous une multitude de bleſſures dont la plupart étoient mortelles.

Il y a, Monſieur, de grands mouvemens, & ſur-tout de la terreur dans cette nouvelle Anecdote de M.

d'*Uſſieux*. Les morceaux que je vous ai cités me paroiſſent du plus grand genre, & en général le ſtyle eſt très-convenable au ſujet. La cataſtrophe n'eſt peut-être pas traitée auſſi vigoureuſement que ce qui la prépare ; & l'on pourroit reprocher au caractère du Duc d'*Angoulême* d'être un peu foible. Du reſte, le Conte entier ſe lit avec beaucoup d'intérêt. Il eſt inutile d'avertir que M. d'*Uſſieux* a profité des prérogatives que perſonne ne diſpute aux auteurs de Contes & de Drames en proſe ou en vers. Il a quelquefois altéré l'Hiſtoire ; il a ajouté des détails ; il s'eſt permis des anachroniſmes. Le *Dauphin*, lors de la mort du Duc d'*Orléans*, ne pouvoit guères donner ſa voix dans le Conſeil ; il n'avoit que cinq ans. D'un autre côté, l'auteur a rapproché la mort du Duc *de Bourgogne* de celle du Duc d'*Orléans* quoiqu'il y ait douze ans d'intervalle. Ces licences ſont peu dangereuſes ; l'on n'a jamais regardé un Livre de Contes comme un monument hiſtorique.

*Voyage d'un Prince autour du Monde, ou les Effets du Luxe. A Rouen, chez Etienne - Vincent Machuel, Imprimeur-Libraire : Brochure in-12.*

CETTE Brochure de soixante pages, à deux Parties. La première en prose est le voyage d'un Prince d'Afrique en Chine, à Constantinople, en Russie, en Espagne, en Hollande, en Angleterre; ce que l'auteur appelle le tour du monde. Le Prince Africain, arrivé à la Chine, ne va pas plus loin que Canton, où l'Empereur lui écrit très-sensément qu'il sent bien que la grande muraille de son Empire est mal imaginée; qu'il est très-fâché que les Loix Chinoises ne lui permettent pas de l'embrasser; qu'au reste, s'il veut connoître la Chine, il n'a qu'à se rendre en France où il trouvera un homme qui, là-dessus, en sçait beaucoup plus que lui-même qui en est l'Empereur. A Constantinople, il voit avec peine qu'on enferme l'héritier présomptif dans une Tour, jusqu'à ce qu'il parvienne au Trône. Il

part, en plaignant le Grand Turc de tout son cœur. De-là il va droit en Russie où il blâme les Loix de cet Empire qui prononcent la peine de mort contre un homme qui, après avoir perdu son procès à tous les Tribunaux, en appelle au Tribunal de l'Impératrice. Il est aussi fort choqué de ce que l'Impératrice actuelle n'a pu venir à bout d'affranchir d'esclavage tous les serfs de ses Etats, parce qu'il auroit fallu dépouiller de la propriété de ces hommes tous les Seigneurs Russes à qui elle avoit des obligations. Il s'enfuit en Espagne. Il y trouve le Roi au milieu des Grands qui ont tous le chapeau sur la tête, & il raconte comment ces Grands ont le droit de régir la Monarchie Espagnole pendant les minorités & les interregnes. Il arrive en Hollande, justement dans le temps qu'il s'agissoit d'élire un Stadouder pour la première fois. Cette République ne lui fournit aucune observation. Il court ensuite à Francfort où l'on alloit faire l'élection d'un nouvel Empereur; il admire que ce Souverain de Rome fasse serment d'être toujours à trois cens lieues de cette

Capitale, & d'en être ſeulement le premier Protecteur. Enfin il ſe trouve en Angleterre en converſation avec le Roi; & au lieu de chercher à s'inſtruire, en obſervant tout ce qu'il peut voir dans ce Pays, c'eſt lui, au contraire, qui donne des leçons au Monarque Anglois. Dès qu'il eſt introduit dans ſon cabinet, il lui enfile un éternel diſcours d'économie politique ſur les cauſes qui ruinent les différentes Nations de l'Europe, & ſur les moyens qui peuvent y remédier. Il finit par lui conſeiller de diminuer ſes dépenſes, de ne pas prodiguer les graces & de taxer le luxe dans ſes Etats. Il veut que chacun faſſe une déclaration de ſa fortune, & que celui qui ſera convaincu de l'avoir fait fauſſe, ſoit puni ſévèrement. Le Roi d'Angleterre écoute tous ces avis avec la plus merveilleuſe patience, & laiſſe-là le Prince Africain ſans dire un mot.

Le ſtyle de ce grand Politique eſt très-analogue à ſes vues; en voici un léger échantillon. Il eſt queſtion de la ſucceſſion d'Eſpagne, & des meſures que prirent les autres Puiſſances de l'Europe pour que ce Royaume n'eût

pas le même Roi que la France. « Ces » Puiſſances, dit l'auteur, réclamèrent » alors le droit de l'équité, pour em- » pêcher qu'un grand Roi n'unît un » jour à un grand Royaume, un autre » grand Royaume qui lui étoit échu » par le droit de la juſtice, parce » qu'en effet, lorſque le droit de la » juſtice n'eſt pas d'accord avec ce- » lui de l'équité qui ne peut pas » vouloir qu'il ſoit poſſible qu'un ſeul » homme poſsède de droit toute la » terre, c'eſt qu'alors ce droit manque » de juſteſſe; il n'eſt pas droit, il eſt » tors, il eſt de travers, & il faut le » redreſſer ». Que dites-vous, Mon- ſieur, de la forme entière de cette phraſe? *Le droit de juſtice, qui ne s'accorde pas avec celui de l'équité, un droit qui n'eſt pas droit, mais qui eſt tors & de travers* : tout cela eſt d'une élégance & d'une clarté tout-à-fait extraordinaire.

La ſeconde Partie de cette Brochure eſt une pièce de vers *ſur les inconvéniens du luxe*, envoyée au Concours en 1769, pour le Prix de l'Académie Françoiſe. M. *de la Harpe* eut le prix, ſuivant l'uſage. L'auteur de cette Pièce le critique aſſez dans ſa *Préface*. On

trouvera, sans doute, qu'il a eu tort; il devoit ménager davantage un rival si digne de lui. Les vers suivans prouveront que cet Ecrivain a un talent égal pour la Prose & pour la Poësie.

Le Luxe est un éclair: plus vif, plus prompt encore,
Il brûle, il glace, il brille, il aveugle, il dévore;
Du sein de la lumière, il plonge dans la nuit,
Et sa vive abondance est un torrent qui fuit.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Quand le Luxe établit son regne sur la terre,
Il renverse les Loix de la Nature entière.

*Cabinet de Dessins, à vendre.*

Le Roi de Pologne aujourd'hui regnant auroit acquis ce Cabinet qui lui étoit destiné, sans les troubles & la guerre qui, depuis si long-temps, déchirent sa malheureuse Patrie. Il consiste en quadrupèdes, en oiseaux, en paysages, en sujets de la Fable, &c, dessinés au crayon. Les animaux n'ont aucun rapport avec ceux de M. *de Buffon*. On voit de plus dans cette collection, 1° un Dessin fait d'après un Tableau original de *Bassan*; 2° une Descente de Croix, dessinée sur un groupe de marbre sculpté par *Michel-*

*Ange*; 3° une Circoncision dessinée à la plume sur un Tableau original de *Rembrant*; 4° une Allégorie représentant la Nuit & le lever de l'Aurore, morceau original antique, aussi dessiné à la plume; 5° plusieurs autres sujets également dessinés à la plume, & de l'effet le plus séduisant.

Ce Cabinet est à vendre, en totalité ou en partie, chec Mll^e^ *Rousselet* Fauxbourg Saint Germain, au bout de la rue des Vieilles-Tuilleries, maison à porte cochère attenant la Barrière, au second étage au fond de la Cour. J'oubliois de vous dire que toute la Collection est sous glace, & que Mll^e^ *Rousselet*, très-habile Dessinatrice, a exécuté elle-même le plus grand nombre de ces morceaux. Quelques-uns l'ont été par des Maîtres connus. On peut voir ce Cabinet curieux tous les matins depuis huit heures jusqu'à deux. Mll^e^ *Rousselet* donne en Ville des leçons de Dessin, ainsi que de Clavecin dont elle touche supérieurement. Ses vertus, sa candeur & son honnêteté, ajoutent un nouveau prix à ses talens.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 22 Juillet 1774.*

# LETTRE XV.

*Les Promenades de M. Frankly, pubiées par sa Sœur; traduction de l'Anglois. A Paris, chez le Jay Libraire, rue Saint Jacques; deux Parties, petit in-8° d'environ 130 pages chacune.*

Un Ministre ou Curé Anglois se lève un beau matin d'assez mauvaise humeur; il lui prend envie de courir la Ville. » J'interrogerai, dit-il » en lui-même, tous ceux que je ren» contrerai, &, s'il en est un seul qui » ait trouvé le bonheur, je lui deman» derai sa recette, & je reviendrai » en jouir dans ma famille. « Tel est le plan que l'auteur de cette Brochure a choisi. On voit que c'est à-peu-près celui de mille autres opuscules moraux du même genre, dont le but est toujours le même, c'est-à-dire, d'amener beaucoup de portraits, d'aventures & de caractères différens. Ici chaque objet qui se présente aux

yeux de l'obſervateur eſt aſſez légèrement traité. Ce ſont autant de petits Chapitres qui très-ſouvent ne contiennent pas des choſes bien neuves. L'original de ce petit ouvrage eſt Anglois, comme le porte le titre ; la ſcène eſt à Londres. Les Promenades de M. *Frankly* commencent par *Hydepark* qui eſt un jardin public, fort vaſte & fort agréable, où l'on rencontre à toute heure un grand concours de peuple. Le premier objet qui s'offre aux regards du Philoſophe eſt le Souverain de l'Angleterre & ſon auguſte épouſe ; il paye à leurs vertus royales le tribut d'admiration & d'amour qui leur eſt dû. Il les plaint même ſur les chagrins inſéparables du rang ſuprême, & ſon expreſſion me paroît heureuſe autant qu'énergique : *Hélas*, dit le bon Miniſtre, *la Couronne n'eſt que trop ſouvent doublée d'épines!* Il rencontre enſuite une veuve déſolée qui regrettoit ſincèrement ſon mari ; une Courtiſane à laquelle il donne de l'argent en ſe recommandant à ſes prières ; un Négociant à qui la vûe d'une tempête donne la

plus vive inquiétude. La vûe de ces différens personnages le plonge dans des réfléxions, lorsqu'un Laquais vient l'en retirer. Ce Laquais est le sujet d'un Chapitre singulier que je vais vous citer pour vous donner une idée de la philosophie de l'auteur & de son tour d'imagination. C'est toujours le Ministre qui parle. » Un La-
» quais vint me distraire : il portoit
» dans ses bras un petit chien, qu'il
» pòsa doucement sur l'herbe, pré-
» cisement devant moi. Il l'invitoit à
» marcher; mais l'animal, aussi ca-
» pricieux que sa maîtresse, trop
» gras, d'ailleurs, trop indolent, étoit
» sourd aux prières & demeuroit
» étendu nonchalamment sur le tapis
» de la Nature. — Donnez-lui un
» coup de pied, il vous suivra, je
» vous le garantis. — Je le crois,
» Monsieur, mais si j'avois l'audace
» de frapper *César*, je serois infailli-
» blement chassé ; il est le favori
» de ma maîtresse. — Votre maîtresse
» n'est pas mariée, je suppose? —
» Elle l'est depuis dix ans. — A-t-elle
» des enfans? — Elle n'en a que sept.

» —Et ce vil animal eſt ſon favori ! Je
» ne lui ſoupçonne pas même une ame
» ſupérieure à celle de ſon chien.
» Une telle condition peut-elle vous
» plaire ? — Monſieur, la Providence
» m'a mis dans la néceſſité de ſervir ;
» je remplis ma deſtinée, & je ſuis
» toujours content de l'emploi que
» me donnent mes maîtres. J'avoue
» qu'il n'eſt pas agréable d'être le con-
» ducteur d'un chien ; ma précédente
» condition étoit cependant pire en-
» core ; je ſervois un fat ; il n'y avoit
» pas de tourmens que ſes caprices &
» ſes hauteurs ridicules ne me fiſſent
» endurer : j'étois dans la dure né-
» ceſſité de me ſoumettre à *tout*.
» Viens, viens ici, mon pauvre *Céſar* ;
» va, je dois l'avouer, il vaut en-
» core mieux te garder que de ſervir
» un fat. —Il ſe baiſſa, prit l'animal,
» &, bourdonnant un air, il conti-
» nua de promener *Céſar*.

» La philoſophie de cet homme va-
» loit mieux que la mienne. Il eſt
» quelque fois néceſſaire de compa-
» rer ſon état avec un état plus mal-
» heureux ; c'eſt le moyen d'être tou-

» jours content. Mais sçavoir s'ac-
» commoder à une condition servile,
» à une condition aussi humiliante que
» celle de conduire un chien ou d'o-
» béir à un fat, en vérité, c'est l'effort
» de la sagesse, &c? «

L'auteur passe en revûe dans les autres Chapitres des gens de tous les états, un Poëte, un Matelot, une Femme de Qualité, un Courtisan, une Provinciale, un Alderman, un Ramoneur, un Médecin, un Maquignon, un Avocat, une Élégante, un Nègre, un Duc, un Tailleur, un Pâtissier, un Fiacre, &c, &c. La Femme de Qualité, sous une figure charmante, cache une ame remplie des vices les plus déshonorans. Le Ministre espère que le repentir la ramènera à elle-même & à sa famille; mais il craint qu'il ne soit plus temps, & que l'opprobre & la misère ne s'accumulent sur elle avec les années; il prend de-là occasion de débiter d'excellens traits de morale. » Le crime, dit-il, comme
» un spectre hideux & effrayant, pour-
» suit également l'homme opulent
» dans son palais & le pauvre dans

» sa cabane : le faste de la grandeur
» ne couvre point sa difformité. Dans
» le silence, quand l'heure de la re-
» traite succède aux agitations du
» monde, le vice dépose son masque;
» il se montre tel qu'il est, & nous
» fait trembler nous-mêmes. Élé-
» gance, pompe, plaisirs, la cons-
» cience, ce tyran d'un cœur coupa-
» ble, se fait souvent un jeu de por-
» ter le trouble & la terreur dans vo-
» tre empire, & le remords qui la
» suit y répand ses poisons destruc-
» teurs. »

Le *Roscius* Anglois, le célèbre *Garrick* a un Chapitre pour lui seul; il en méritoit un plus étendu. On y rend justice à son talent si extraordinaire, à son goût, à son jugement exquis, à son mérite personnel. Le Général *Paoli*, réfugié à Londres, a aussi son article à part. L'auteur dit que les Rois mêmes sont fiers de son amitié, & que, *si le Ciel a épargné à son front le poids d'une Couronne*, il en doit être reconnoissant. Je doute fort que le Général *Paoli* entrât à cet égard dans les vûes philosophiques de l'observateur.

Un ſujet de remarque qui trouvera moins de contradicteurs, c'eſt la folie de deux ſœurs, filles d'un Epinglier, qui ſe font des complimens mutuels ſur leur parure, & qui s'imaginent qu'elles vont tourner la tête à tous les Lords de l'Angleterre. L'auteur remarque que, ſi les gens du peuple apprenoient à leurs enfans à régler leur conduite ſur leur état, on ne verroit pas le nombre des Courtiſanes ſe multiplier d'une manière ſi effrayante.

Dans la ſeconde Partie, le Miniſtre fait encore deux autres Promenades. Il avoit cherché le bonheur dans la première; il ne paroît pas qu'il l'ait trouvé nulle part. Cette fois ci il veut voir des malheureux, & cela eſt un peu moins difficile; auſſi en voit-il à chaque pas, & ces rencontres donnent lieu au récit de petites aventures qui pourroient être un peu plus intéreſſantes. Le Miniſtre, à la fin de la Brochure, devient riche par une ſucceſſion qu'il n'attendoit pas; il en employe une grande partie à ſecourir les malheureux.

*Nouvelles Œuvres de M. de la Fargue, des Académies des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux, de Caen & de Lyon. A Paris, chez Couturier père aux Galleries du Louvre, & Couturier fils Quai des Augustins; Brochure in-8°. de 87 pages, avec des Gravûres.*

CES *Nouvelles Œuvres de M. de la Fargue* sont, pour la plupart, différens tributs à l'Académie de Bordeaux dont il est membre. A la tête se présente son Discours de réception qui est court & modeste. Il y fait l'éloge de *Montagne* & de l'illustre Président *de Montesquieu*, tous deux nés dans le voisinage de Bordeaux. Le dernier étoit de l'Académie de cette Ville. Si *Montagne* n'en a pas été, il y avoit pour cela une raison excellente : c'est, comme le remarque très-bien M. *de la Fargue*, qu'elle a été fondée cent vingt ans après lui. L'auteur auroit dû éviter plusieurs expressions alambiquées qui se font remarquer dans

ce Diſcours, telles *que la préſomption & le découragement qui bordent les voies du ſuccès ; deux labyrinthes (l'eſprit & le cœur) qui circonſcrivent toutes les dimenſions de l'humanité*, &c, &c, &c.

Le morceau le plus conſidérable de ces *Nouvelles Œuvres*, eſt un Poëme en trois Chants intitulé : *les Agrémens de la Campagne*. Ce ſont des eſpèces de Géorgiques. On ne leur fera pas le reproche que je viens de faire au Diſcours Académique du même auteur. On n'y trouvera ni affectation, ni recherche d'eſprit ; en revanche, le naturel y eſt ſouvent pouſſé fort loin.

Le Dieu qui, de limon le (l'homme) forma
de ſa main,
Voulant le rendre heureux le mit dans un
jardin.
*Du doux* ſéjour d'Eden à peine *ſortit-il*
Qu'il charma par ce ſoin l'ennui de ſon exil....
*L'Agriculture étoit l'emploi des Patriarches,*
*Et du Trône des Rois elle monta les marches....*

L'heureux *Cincinnatus* qu'on trouve à ſa charrue,
*Imitant des éclairs l'imperceptible cours,*

Part, triomphe & revient *au bout de seize jours.....*

L'oiseau de *Jupiter* qui fixe la lumière,
Prépare *à son pareil* un berceau dans son aire.
*Il porte sur son dos* ses enfans dans les Cieux....

Des voutes de charmille *aux angles des bosquets*,
Opposent au grand jour de sombres cabinets
Où le *doux chèvre-feuille* s'entrelace *en volute*. . . .

Peut-il être un destin *ni* plus doux *ni* plus beau
*Que celui dont jouit le Seigneur du Château ?*

*Ni*, en cet endroit, est une faute contre la Langue. Mais, n'y a-t-il absolument rien à louer dans les trois Chants de ce Poëme; il faut être juste, Monsieur, en général quelques endroits méritent des éloges. Ces deux premiers vers sur la chasse, par exemple, sont bien tournés, & d'autant plus heureux que les suivans ne sont pas supportables.

Tantôt d'un plomb mortel que dirige mon œil,

Je blesse dans sa fuite un timide chevreuil.
Tantôt sur les côteaux entre les *crépuscules*
Mon chien de la perdrix *flairant les corpuscules*
*Parvient* à sa remise, &c, &c, &c.

Je vous citerai encore ce commencement de tirade comme un des morceaux les plus passables de ce Poëme :

O vous qui vous livrez aux charmes de l'Etude,
Vous, esprits créateurs, cherchez la solitude.
Orateurs éloquens, Poëtes gracieux,
Qui parlez aux humains le langage des Dieux,
*Minerve* avec *Diane* erre dans les campagnes :
Les neuf sçavantes Sœurs habitent les montagnes.
Le Pinde est le séjour que préfère *Apollon* ;
L'hyppocrène pour vous coule au bas d'un vallon ;
Dans un bois *tapissé des courtines* des Graces,
Du tendre *Anacréon* vous trouverez les traces ;
Le frère de *Linus*, pour former ses accords,
Des fleuves de la Thrace alloit chercher les bords ;
Les chansons aux Bergers doivent leur origine, &c.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que

les Epîtres familières exigent moins de poësie & d'élévation que les autres Pièces. M. *de la Fargue* a cru devoir user de ce privilège. Dans une Epître à Madame *de F***, il dit :

**Et mes vers dans vos mains seront beaux comme vous.**

Des vers *beaux comme une jolie femme !* Je crois que c'est la première fois qu'on a rapproché des objets aussi disparates.

Cette Brochure est terminée par une Epître de l'auteur à M. *de Voltaire*, & par la réponse en prose de ce célèbre Ecrivain. M. *de la Fargue* lui dit qu'il le met à côté d'*Homère* & de *Virgile*. M. *de Voltaire* réplique, par un calembourg, que, *dès qu'il ne sera plus aveugle, il verra* M. *de la Fargue de très-bon œil.*

*Exposition de Peintures & de Sculptures.*

LE 25 Août, jour de Saint Louis, l'*Académie de Saint Luc*, sous les auspices de Mr le Marquis *de Paulmy* son

Protecteur, fera l'ouverture d'un Sallon, *rue Neuve Saint Merry à l'Hôtel de Jabach*, où seront exposés publiquement les ouvrages de Peinture & de Sculpture des Artistes qui composent ladite Académie.

*Portrait de M. de la Lande.*

On trouve chez *Lattré*, rue Saint Jacques, ce Portrait de M. *de la Lande*, né à Bourg-en-Bresse le 11 Juill. 1732, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, &c. Il a été dessiné par *A. Pujos*, & gravé par *Ingouf* le jeune; il est très-ressemblant. On lit au bas ce joli quatrain de M. *Dorat* :

Des mondes étoilés il nous transmet l'histoire;
A ses calculs sçavans le Ciel même est soumis;
Mais, cherchant le bonheur qui vaut mieux que la gloire,
Pour jouir sur la terre il s'est fait des amis.

*Épées de demi-deuil.*

LE Sieur *le Franc*, Fourbisseur de S. A. S. Mgr le Comte *de la Marche*, reçu Maître par l'Ecole Royale gratuite de Dessin, & demeurant rue Dauphine près de la rue Contrescarpe, à l'Enseigne du *Grand Aléxandre*, a inventé, pour le demi-deuil, des Epées d'acier d'un genre & d'un goût nouveau, qui ne sont sujettes ni à se ternir ni à se rouiller, & dont le frottement n'usera ni ne salira la doublure des habits : inconvéniens qu'on n'a pû éviter jusqu'à présent. Enfin, ces Epées ne se gâteront point elles-mêmes, & seront aussi belles au bout de dix ans de service que le premier jour, sans avoir besoin d'aucune réparation. Le sieur *le Franc* a exécuté dans le même goût des Boucles de souliers, de jarretières, de Cols, &c.

*Histoire Sainte des deux Alliances, composée du seul texte des Livres Historiques, Prophétiques & Moraux de l'Écriture, dont l'on a tiré ce qui a rapport à l'Histoire, pour le mettre dans l'ordre naturel & chronologique, en se servant uniquement des paroles de l'Ecriture même; avec des Réflexions en forme de Dissertations, & un Supplément qui conduit l'Histoire des Machabées jusqu'à la Naissance de Jesus-Christ, sept volumes in-12.*

CET ouvrage, qui parut en 1741, fut accueilli avec l'estime qu'il méritoit & qu'il a toujours conservée malgré l'inconstance de nos goûts. Voici les avantages qui le distinguent des autres Ecrits de ce genre: 1°, en lisant cette Histoire, composée des seules paroles de l'Ecriture Sainte sans la moindre altération, comme

on peut s'en assurer par la confrontation des textes latins de la Vulgate rapportés au bas de chaque page, on est sûr de ne lire que le fond, le expressions mêmes des seuls Livres Saints, sans aucun mêlange d'idées & d'expressions étrangères; ce qui équivaut à une traduction littérale. 2°. Toutes les circonstances d'un fait historique, assez souvent dispersées en divers Livres de l'Ecriture, sont réunies ici sous le même point de vûe; ensorte que, des traits épars ainsi rapprochés, qui s'éclaircissent mutuellement, le fait sort plus lumineux, plus clair, plus sensible, expliqué par lui-même. 3°. Enfin l'ordre chronologique, exactement observé au moyen de quelques transpositions qui n'altèrent nullement les textes, met tout le monde à portée de lire avec moins d'embarras cette importante Histoire, & de

ſuivre juſqu'à la fin le fil des événemens qui, par ce moyen, ſe gravent bien mieux dans la mémoire. L'Hiſtoire Sainte, ainſi rédigée, ſemble préſenter un nouvel attrait au Lecteur. L'ordre, établi dans les faits, y répand du moins l'intérêt que la ſuite & la liaiſon mettent toujours dans les ouvrages faits principalement pour être lûs pluſieurs fois, & médités autant que lûs, tel qu'eſt celui-ci.

*Guillaume* Neveu, Libraire à Paris à l'encoignure de la rue du Hurepoix & du Pont S. Michel, ayant acquis ce qui reſtoit d'Exemplaires de ce bon Livre provenant du fonds de *Didot* père, pour en faciliter l'acquiſition, donnera les 7 volumes en blanc juſqu'au 1^er^ Octobre prochain, au prix de 7 liv. au lieu de 17 l. 10 ſ. qu'ils ſe vendoient. Ces volumes ſont de 4 à 500 pages de Petit-Romain avec des Notes de Petit-Texte. La

Brochure se payera séparément 2 sols par volume ; la Reliûre 11 sols en basane, 14 sols en veau.

*Dictionnaire de Bienfaisance.*

CET ouvrage ne voit pas encore le jour. Un homme de Lettres, dont je vous ai parlé quelquefois dans ces Feuilles avec l'estime dûe à ses talens, se propose de le donner au Public. Il a déja rassemblé tout ce qu'il a trouvé dans l'Histoire Ancienne & Moderne, de relatif à la *Bienfaisance*. Il entend par ce mot ce doux penchant qui nous porte à obliger nos semblables, à leur rendre service, à leur faire du bien. Comme il voudroit que son Livre fût aussi complet qu'il est possible de le faire, & qu'il existe une foule de traits de ce genre qu'il ignore & qui sont dignes d'entrer dans son Recueil, il prie les personnes instruites de quelques-uns de ces traits inconnus & non imprimés, de les lui faire parvenir francs de port. Son adresse est *M. l'Abbé de Ponçol, à Pethiviers en Beauce.* Il n'est presque pas de famille où l'on ne conserve le sou-

venir attendriſſant de quelque ſervice rendu ou reçu. La publication de ces actes cachés de généroſité ſecrette, ne peut qu'illuſtrer ces familles, & répandre, par des exemples multipliés, la noble émulation de la vertu qui fait le plus de bien & le plus d'honneur à l'humanité. L'auteur prévient qu'il n'emploiera dans ſa collection que les Anecdotes qui lui paroîtront authentiques & qui ſeront conſtatées par des perſonnes dignes de foi. En conſéquence, il prie ceux qui lui enverront des Mémoires, de les ſigner. Il les nommera dans l'ouvrage ou taira leurs noms, comme ils le jugeront à propos. Nous avons déja bien des Dictionnaires, Monſieur; mais l'idée de celui-ci me paroît très-heureuſe. Quant à l'exécution, j'oſe vous garantir qu'elle remplira votre attente. J'ai lû ce que l'auteur en a fait; je ne connois rien de plus inſtructif, de plus curieux & de plus touchant: ce ſera, ſans contredit, le meilleur Livre de morale en action qu'on puiſſe mettre entre les mains des jeunes gens de l'un & de l'autre Sèxe.

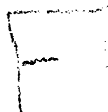
Je ſuis, &c.

*A Paris ce 24 Juillet 1774.*

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE QUATRIÉME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1774.

*Fiu de la Table des Matières du quatrième Volume de l'Année Littéraire 1774.*






WIDENER LIBRARY
HX IIbX $

